Gérard Marchand

LE RÉGIMENT DE MAISONNEUVE VERS LA VICTOIRE

1944 ~ 1945

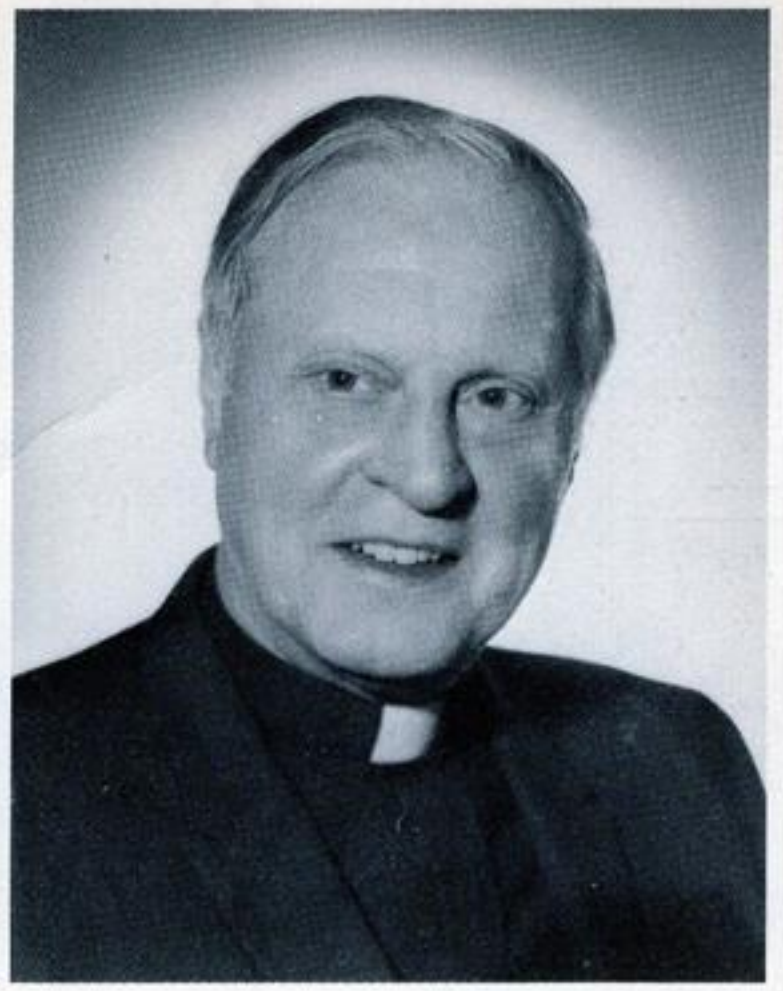
Les Presses Libres

Gérard Marchand

LE RÉGIMENT DE MAISONNEUVE VERS LA VICTOIRE

1944-1945

Les Presses Libres



Né à Québec en 1904, l'abbé Gérard Marchand y a exercé son ministère comme vicaire de la paroisse Saint-François-d'Assise et curé fondateur de la paroisse Saint-Albert-le-Grand, à la tête de laquelle il est demeuré pendant 27 ans, soit jusqu'à sa retraite en 1973. Entre ces deux épisodes, il a servi dans les Forces armées canadiennes. Tour à tour aumônier des Voltigeurs de Québec puis du régiment de Maisonneuve, il accompagne ce dernier sur la ligne de feu jusqu'à la reddition nazie. Son action exceptionnelle lui vaudra d'être fait membre de l'Ordre de l'Empire britannique (M.B.E.), l'une des plus hautes décorations militaires qui soient.

Ses contacts directs avec les combattants, son dévouement auprès d'eux ainsi que l'estime et la confiance dont ceux-ci l'entouraient confèrent au récit du "padre" Marchand une authenticité rarement atteinte jusqu'à ce jour dans ce genre d'écrit.

L'abbé Marchand a consacré les sept dernières années de sa vie à écrire ce livre, au prix d'un effort et d'une tension continus. Il n'en verra pas la publication. Il est décédé une semaine après avoir remis le manuscrit définitif à son éditeur Cette oeuvre posthume représente le dernier legs aux siens d'un homme dont la vie entière a été marquée au sceau de l'amour du prochain, de la générosité et de l'abnégation.

Un document unique qui intéressera vivement les amateurs de la petite comme de la grande Histoire.

Le récit simple, chaleureux et humain des péripéties vécues au jour le jour par les soldats du régiment de Maisonneuve durant la phase la plus meurtrière de la Seconde Guerre mondiale. Vous revivrez de l'intérieur l'organisation quotidienne, les drames et les joies de ces combattants, leurs gestes souvent héroïques dans un contexte où la vie ne tient qu'à un fil.

La réalité de la vie au front peinte sans maquillage et sans autre parti pris que celui de l'Homme.

$9.95

LE RÉGIMENT DE MAISONNEUVE VERS LA VICTOIRE

1944 ~ 1945

Couverture

- Photo:
  Régiment de Maisonneuve
- Maquette:
  ANDRÉ LALIBERTÉ

Maquette intérieure

- Conception graphique:
  JEAN-GUY FOURNIER

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Canada:
  AGENCE DE DISTRIBUTION POPULAIRE INC.*
  955, rue Amherst, Montréal H2L 3K4 (tél.: 514-523-1182)
  *Filiale de Sogides Ltée
- Pour la France et l'Afrique:
  INTER-FORUM
  13, rue de la Glacière, 75013 Paris (tél.: 570-1180)
- Pour la Belgique, la Suisse, le Portugal, les pays de l'Est:
  S.A. VANDER
  Avenue des Volontaires 321, 1150 Bruxelles (tél.: 02-762-0662)

Gérard Marchand

LE RÉGIMENT DE MAISONNEUVE

VERS LA VICTOIRE

1944 ~ 1945

Les Presses Libres *
955, RUE AMHERST, MONTRÉAL 132
*Filiale de Sogides Ltée

GERARD J- MARCHAND IRENE
1500 BEAU LIEU APP. 510
SILLERY QUEBEC 6 P.Q.
G1S 4M9 527-8791

©1980 Irène Marchand

Tous droits réservés

Bibliothèque nationale du Québec
Dépôt légal — 2e trimestre 1980

ISBN 2-89117-000-8

À la mémoire des officiers, sous-officiers et soldats qui ont combattu au cours de la Seconde Guerre mondiale, qui sont morts et dorment dans les cimetières de la France, de la Belgique, de la Hollande.

Aussi en hommage aux amputés de guerre qui portent en leurs membres la trace d'une blessure irréparable.

Préface

Lire votre livre, pour le compagnon d'armes que je suis, est d'un intérêt incommensurable.

Cher padre Marchand, vous avez été le père spirituel du régiment de Maisonneuve, rôle que vous avez rempli avec un dévouement nourri d'un grand cœur et d'un jugement à toute épreuve. L'attachement des survivants de ce régiment à votre personne est une preuve manifeste du succès de votre ministère auprès d'eux.

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai refait, à la lecture de votre livre, ce pèlerinage à travers la France, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Vos compagnons étaient des hommes de choix, de grands humains que les événements ont transformés en héros. À lire leurs noms et ceux des villes ou villages où le régiment de Maisonneuve s'est couvert de gloire, nous revivons les grands jours de notre Armée canadienne. Même si j'ai parcouru le même itinéraire, et quasi en même temps, j'ai appris, à la lecture de votre ouvrage, une multitude de faits héroïques des officiers et des hommes du Maisonneuve.

Vous vous êtes intimement intéressé à tous ceux qui ont combattu à vos côtés. Vous les rendez si vivants que nous revivons les grands jours de notre Armée. Je me plais à le répéter, car nous vous devons pleinement ce témoignage.

Votre livre dira aux fils de ceux qui ont donné leur vie et dont les noms résonnent à nos oreilles, comme ils étaient grands. Votre livre sauvera de l'oubli une mine de hauts faits des nôtres. Les photos nombreuses sont des témoignages clairs et bien choisis de la vie de ces années qui ont tant

marqué notre pays. Ce récit suscitera un immense intérêt et je lui souhaite la plus grande diffusion.

Veuillez agréer mes hommages les plus distingués.

Mgr Charles Beaudry, O.B.E. -C.D.
Colonel à la retraite

Presbytère
Pointe-aux-Trembles

Cher Padre,

C'est au nom de tous ceux qui sont encore que je vous exprime mes sentiments, c'est aussi au nom de ceux qui ne sont plus là et dont vous avez religieusement enseveli les restes mutilés que je veux vous exprimer ces pensées.

Vous avez vêtu le grand sacerdoce de votre vie de prêtre de l'habit kaki du combattant. Vous l'avez suivi partout au combat, l'encourageant de votre présence. Par votre large sourire, vous avez fait disparaître l'angoisse et la peur. Dans la sainte communion qu'au risque de votre vie vous nous avez apportée tant de fois, vous donniez à la Croix sa vraie dimension, à nos âmes le calme de la résignation et à nos armes la précision de notre triste devoir.

Dans des mots simples pour les hommes simples, trente années plus tard vous posez le dernier acte de générosité et de dévouement en écrivant leur histoire, geste que tant de nous avons traîné depuis autant d'années.

Faut-il que trente-deux ans plus tard vous nous aimiez encore tant, pour que de vos humbles ressources, et seul, vous ayez eu le courage de raconter notre histoire.

C'est la magnifique histoire d'un sacrifice total. Deux sacerdoces dans un homme, celui du prêtre et celui du vrai soldat.

Je voudrais vous dire en peu de mots ce que des soldats comme vous et moi se disent difficilement entre eux : «Padre, merci! Nous vous aimons.»

Major Charles Forbes
Régiment de Maisonneuve

DOMINION DU CANADA

RÈGLEMENTS CONCERNANT L'INSCRIPTION NATIONALE, 1940

CERTIFICAT D'INSCRIPTION

Signature de l'inscrivant

L'inscrit doit toujours porter son certificat sur lui.

District électoral N° 56 Quebec-Est,
(Nom)

Arrondissement de votation N° 131 Limoilou,
(Nom, s'il en est)

JE CERTIFIE QUE

Gerard Jerome Marchand,

domicilié(e) à 333-1ere Ave, Quebec, P. Que.

s'est régulièrement inscrit(e) en conformité des règlements susmentionnés ce 19e jour d'aout, 1940.

H. Bourbeau.
Sous-registraire

Avant-propos

J'ai été attaché au régiment de Maisonneuve, à titre de padre, tout au long de sa campagne en France, en Belgique, en Hollande et en Allemagne, de juillet 1944 à mai 1945. Cette période, la plus meurtrière de la dernière Guerre, constitue le sujet et le cadre de mon récit. Je raconte ce que j'y ai vu, entendu et fait, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Tout en rappelant les péripéties, trop vite oubliées, vécues par les nôtres en sol européen, j'éclairerai les lecteurs sur le rôle de l'aumônier militaire à la guerre, au milieu de ses protégés que le danger commun fait devenir des amis intimes. Si la première responsabilité du padre était l'organisation du service religieux dominical, il participait aussi au maintien du moral des soldats et s'occupait des victimes des combats, qu'il s'agisse de l'ensevelissement des hommes tués ou des soins de toutes sortes à apporter aux blessés en collaboration avec le médecin du régiment.

L'expérience que j'ai acquise dans ce milieu disparate m'a permis de comprendre les hommes et de les accepter tels qu'ils sont, sans préjugé et à leur juste valeur.

Je remercie du plus profond de mon cœur les membres de ma famille, surtout ma sœur Jeanne, et tous mes amis de Québec qui, par leurs lettres et leurs envois de paquets et de cigarettes, ont soutenu mon moral et rendu heureux les soldats de mon entourage, sur la ligne de feu.

Sincère gratitude à monseigneur Charles Beaudry, mon ex-aumônier divisionnaire et aussi ex-padre des Fusiliers Mont-Royal (FMR). Il fut un véritable ami pour moi. Puis-je

ajouter que son travail acharné à Ottawa après la guerre a fait que le CANADIAN CHAPLAIN SERVICE a été transformé en CORPS ROYAL DES AUMÔNIERS, avec tout ce que cela comporte d'avantages et de droits pour les aumôniers.

Enfin, je présente ce livre sans aucune prétention littéraire. Je le veux avant tout un récit, un témoignage, souvent un document.

Gérard Marchand, prêtre
février 1980

PREMIÈRE PARTIE

En route !

Mon Dieu,
je ne vous demande pas
d'enlever les obstacles sur mon chemin,
je vous prie
de me donner le courage
de les affronter et de passer à travers.

Napoléon III

Je suis entré dans l'Armée canadienne au mois d'octobre 1940. Mais je m'y étais préparé en servant d'aumônier au régiment de Montmagny pendant les camps d'été de 1938, 1939 et 1940, à la base de Valcartier, près de Québec. Je savais donc un peu quel ministère m'attendait. Ajoutez à cela un certain goût de l'aventure et du risque ainsi qu'une volonté ferme d'aider les miens où qu'ils soient, et vous comprendrez mon engagement et le fait que je sois resté en poste jusqu'à ma démobilisation, le 19 mars 1946.

Durant l'année 1940, le ministère de la Défense nationale du Canada a ordonné l'ouverture à travers tout le pays de centres d'entraînement de l'Armée canadienne (C.A.B.T.C.). Le régiment de Montmagny fut alors chargé d'organiser le C.A.B.T.C. #54, à Montmagny même. Avec l'autorisation du cardinal Rodrigue Villeneuve, mon évêque, je devins l'aumônier de ce Centre sous le commandement du lieutenant-colonel J.P.J. Godreau. Pendant près de deux ans, j'ai eu l'impression de diriger une paroisse de 800 à 1000 personnes.

Au mois d'août 1942, le régiment de Montmagny s'installe à Débert, en Nouvelle-Écosse, cette fois comme unité régulière. Je l'y accompagne comme aumônier. Un an plus tard (1943), je reçus d'Ottawa l'ordre de me présenter au régiment des «Voltigeurs de Québec», stationné à Aldershot, en Nouvelle-Écosse, et sur le point de traverser outre-mer. Je succède au padre Bégin, décédé quelques jours auparavant à la suite d'un accident de motocyclette.

L'embarquement aura lieu dans le port d'Halifax, à destination de Glasgow, en Écosse, via l'Islande et le nord de l'Irlande. Quatre jours en mer.

Les Voltigeurs de Québec

À la fin de juillet 1943, je traverse donc l'Atlantique à bord du navire de 80 000 tonnes, « le Queen Elizabeth », non escorté. La bataille de l'Atlantique avait été gagnée en mai de la même année, amoindrissant les dangers en mer.

À bord du navire, 18 000 hommes de troupe et 3 000 hommes d'équipage. Les Voltigeurs de Québec font partie du groupe des nombreux régiments canadiens qui circulent sur les neuf ponts du navire. Le lieutenant-colonel Guy Roberge commande cette unité québécoise composée de jeunes gens dont la moyenne d'âge est en dessous de vingt ans, sous la direction de jeunes officiers, également. Point n'est besoin d'ajouter que cette jeunesse est vigoureuse au possible. Le major J.-T. Gendron est commandant-en-second. J'avoue que je me suis senti parfaitement à mon aise dès le début.

Ce régiment avait subi au Canada un entraînement motorisé. Pour cette raison, il espérait être versé dans la 4e division blindée canadienne dès son arrivée en Angleterre. Malheureusement, ce ne fut pas le cas.

À la suite d'une inspection rigoureuse faite par le Général Samson, à Hartley, près de Fleet, les Voltigeurs de Québec furent tellement bien classés que dès les premiers jours qui suivirent l'inspection, un fort contingent de 183 officiers et soldats des Voltigeurs fut dépêché en Italie, afin de combler les rangs disséminés du Royal 22e régiment (R22R) qui avait un urgent besoin de renfort pour continuer la bataille. Le lieutenant-colonel Jean-Victor Allard, qui commandait le R22R en Italie, avoua plus tard que ce renfort fut le meilleur de tous.

À la fin d'août, mon régiment est démembré. Me revoilà sur la liste générale des aumôniers, mais pour deux semaines seulement, le temps de connaître la vie de camp de renfort des unités canadiennes d'infanterie à Whitley (6 CIRU).

En Angleterre, août 1943, le lieutenant-colonel Guy Roberge, commandant du régiment "Les Voltigeurs de Québec" me présente à l'honorable Ralston, ministre de la Défense nationale du Canada.

Le régiment de Maisonneuve

Pendant ce court séjour à Whitley, mon compagnon de chambre était le major Dalcourt, l'aumônier du camp et un bon Trifluvien. Un jour, il m'annonce que le poste d'aumônier du régiment de Maisonneuve est devenu vacant à la suite de la promotion de l'aumônier de cette unité, le capitaine Guy Laramée, à la direction des aumôniers de la 2e division canadienne. La succession était ouverte.

Mon nom est mentionné. Le 18 septembre 1943, je me présente au régiment de Maisonneuve qui est cantonné à Petworth. Je suis cordialement accueilli par le commandant, le lieutenant-colonel Lefort Bisaillon, entouré de plusieurs officiers. À mon arrivée, je me sens mal à l'aise parmi ces officiers montréalais (le complexe du Québéquois), d'autant plus qu'ils étaient habitués à l'aumônier qui les avait conduits du Canada à l'Angleterre avec beaucoup de brio. Ça n'a pas duré longtemps.

Le régiment de Maisonneuve s'était déjà illustré sans tirer un seul coup de feu : mobilisé dès le 1er septembre 1939, ses effectifs furent complets le 28 du même mois. Un record! Le 23 août 1940, il prenait le chemin de l'Angleterre, en passant par Valcartier. Embarquement à Québec. Le 6 septembre, campement temporaire à Aldershot, Angleterre, en attendant d'occuper les casernes de Borrosa. À partir de ce moment, les côtes anglaises sur le bord de la Manche furent bien gardées.

2e division d'infanterie canadienne : Major-général Charles Foulkes, C.B., C.B.E., D.S.O.

4e brigade d'infanterie : brigadier Sherwood
The Royal Regiment of Canada
The Royal Hamilton Light Inf.
The Essex Scottish Regiment

5e brigade d'infanterie : brigadier W.J. Megill
The Black Watch Regiment
Le régiment de Maisonneuve
The Calgary Highlanders

6e brigade d'infanterie : brigadier H.A. Young
Les Fusiliers Mont-Royal
The South Saskatchewan Regiment
The Queen's Own Cameron Highlanders of Canada

8e régiment de reconnaissance
(14e Canadian Hussars)
The Toronto Scottish Regiment

Peut-être vous demandez-vous, depuis quelques pages déjà, ce qu'est au juste un régiment! La question m'a souvent été posée et elle n'est pas si simple qu'elle en a l'air. Un régiment compte ordinairement 750 soldats et officiers. Il est divisé en quatre compagnies (A.B.C.D.) de 120 soldats chacune, sous le commandement d'un major assisté d'un capitaine et de trois lieutenants. Ces derniers ont la responsabilité chacun d'un peloton de 40 soldats ou fantassins. Donc, 480 hommes. Il faut ajouter une compagnie de support composée de divers pelotons : les mortiers, les signaleurs, les pionniers, les véhicules porte-mitrailleuses, les cuisiniers, les commis de bureau, les chauffeurs de camions. Chacun de ces groupes est commandé par un officier. Les sections de la police (M.P.) et des brancardiers sont sous les ordres du R.A.P. (Regimental Aid Post ; en français : Bureau médical régimentaire).

L'administration comprend : le commandant, son second, l'officier d'administration, l'officier du Service d'intelligence (I.O.), le médecin, le dentiste, le paie-maître, l'aumônier et le quartier-maître. Les cinq derniers officiers mentionnés sont non-combattants et ne sont pas armés.

Je définirai d'autres fonctions en cours de route, au fur et à mesure qu'elles se présenteront. Je me contenterai, pour l'instant, de vous parler des « périodes de l'aumônier ». Cette expression désigne les entretiens, rencontres, conférences ou occasions de dire la messe à une compagnie ou à un peloton en particulier, selon la situation du moment.

Petworth et Brighton (septembre 1943)

J'arrive au régiment de Maisonneuve un samedi, comme je l'ai déjà dit. Le lendemain, je dis la messe

régimentaire dominicale à laquelle officiers et soldats assistent au grand complet. Première occasion de véritablement faire connaissance. Je crois nécessaire de tourner franchement mon attention vers les simples soldats. Dès ce moment, ma décision est prise de multiplier les « périodes de l'aumônier » avec eux pour établir un contact bienfaisant.

La semaine suivante, le régiment reçut 120 recrues en remplacement du renfort envoyé au Royal 22e Régiment. Le commandant de la compagnie B, le major Massue me dit : «C'est un beau groupe, j'espère qu'ils auront de l'influence sur les autres. » Je comprends que parmi ceux partis pour l'Italie, il se trouve quelques durs-à-cuire.

Dans mes entretiens et rencontres je m'applique à motiver les soldats dans leur vie militaire. Je discute de phrases pigées dans le livre *Hitler m'a dit*. Des exemples? J'ai retrouvé les extraits suivants dans mes notes :

> «Dans mes bourgs de l'Ordre, nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera.
> Une jeunesse violente, impétueuse, intrépide, cruelle. C'est ainsi que je la veux. » (page 278)
>
> «Nous devons être cruels, nous devons l'être avec une conscience tranquille. » (page 33)
>
> «Eh bien oui, nous sommes des barbares, et nous voulons être des barbares. C'est un titre d'honneur. » (page 100)
>
> «L'Allemagne ne sera véritablement l'Allemagne, que lorsqu'elle sera l'Europe. Tant que nous ne dominerons pas l'Europe, nous ne ferons que végéter. L'Allemagne, c'est l'Europe. » (page 43)
>
> «Il faudra instituer une technique de dépeuplement. Vous me demandez ce que signifie « développement », et si j'ai l'intention de supprimer les nations entières. Eh bien oui, c'est à peu près cela. La nature est cruelle, nous avons le devoir de l'être aussi. » (page 159)

Les commentaires étaient faciles à faire...

Les sujets traités portaient toujours sur des questions d'actualité. Mes sources d'information étaient des revues comme le « Reader Digest » ou le « Catholic Digest », ou des

articles de journaux appropriés. Un jour, je lis dans les journaux du matin que George Drew, ex-premier ministre du gouvernement de l'Ontario, se trouve en Angleterre pour inviter les Anglais à émigrer, après la guerre, au Canada où une vraie pénurie de main-d'œuvre sévira. D'autre part, on écrit qu'un professeur de l'Université d'Oxford s'inquiète de la progression forte de la natalité dans la province de Québec et du fait qu'en 1970, la population du Québec constituera un danger numérique pour les populations anglaises des autres provinces. Je parle de ce sujet aux soldats qui se montrent très intéressés.

Quelques jours plus tard, le lieutenant Lionel Barthe, un ami de Québec, arrive au régiment. Je suis heureux.

Réunion des aumôniers de la 2e division à Petworth, septembre 1943.
En haut: le major Dalton, le capitaine Kenny, moi et le major MacIsaac.
En bas: le capitaine Gale, le curé de Petworth, le major Laramée et le capitaine Beaudry.

Le vendredi 24 septembre, le major divisionnaire Guy Laramée convoque ses aumôniers de la 2e division, à l'église de Petworth, à quelques milles d'où je suis. À cette réunion je rencontre plusieurs padres : le major Dalton, le capitaine Charles Beaudry, des « Fusiliers Mont-Royal », le capitaine Giasson, le capitaine Gale et le major MacIsaac, que j'avais connu à Halifax. Le major Laramée préside l'assemblée. Il parle avec abondance. Communication des lettres reçues, instructions pour conduite à tenir dans nos unités respectives, distribution de petites croix rouges et de chapelets, etc. Notre bagage est complété. Il y a 99 aumôniers catholiques en Angleterre. On se sépare. Le major me donne certaines informations concernant le Maisonneuve. Les moutons noirs sont heureusement partis, dit-il. Vraiment, je réalise que j'ai pris une succession délicate. Le cœur du padre Laramée est encore au Maisonneuve.

Le 5 octobre, mon régiment quitte Petworth pour s'installer à Brighton, sur le bord de la Manche. Les officiers résideront à Kemptown, une petite municipalité de banlieue. L'administration est concentrée dans l'hôtel Spa où j'ai mon bureau, voisin du commandant, le lieutenant-colonel Lefort Bisaillon.

Les offices religieux régimentaires seront donnés à l'église St. John Baptist. Ma tournée hebdomadaire des compagnies se fera régulièrement, pour y dire la messe en semaine et pour donner mes « périodes de l'aumônier ». C'est ainsi que se cimente l'intimité et que grandit la confiance entre les soldats et moi-même. On ne peut rien faire avec les hommes si on ne gagne pas d'abord leur confiance. Je m'applique à cela avant tout. Je me dis qu'une fois la confiance installée, le reste vient naturellement. Tous les jours, le nombre de mes vrais amis s'accroît. Chacun met ses ennuis dans son sac et me l'apporte. Ma réponse? Tout va s'arranger. « Il n'y a que des solutions, pas de problèmes », comme dit le major Julien Bibeau.

Durant mon séjour à Brighton, j'en profite pour pratiquer mon anglais, une langue seconde dans mes fonctions mais néanmoins très utile parfois. Je fréquente la

famille de J.A. Daly, un vrai foyer familial. Cela me permet de connaître et de comprendre les privations alimentaires et les angoisses journalières que provoquent chez ces gens les bombardements fréquents de l'aviation allemande. La sirène, on connaissait cela! Souvent, j'entendais madame Daly dire: «Les enfants, venez-vous-en dans la cave.» La guerre énerve tout le monde... Les deux garçons Daly sont prêtres aujourd'hui.

Dès les premiers jours de mai 1944, le régiment déménage ses pénates dans le sud-est de l'Angleterre, plus précisément dans le comté de Kent. Nous habitons la ville de Folkstone, près de Dover et de Cantorbéry. Nous sommes sur les falaises de pierre calcaire qui dominent la Manche, «The cliffs of Dover» dont a souvent parlé Churchill. En face de nous, de l'autre côté de la Manche, la XVe armée allemande occupe les territoires du Pas-de-Calais, en France et en Belgique, prête à défendre le mur de l'Atlantique de ce secteur et surtout d'empêcher tout débarquement dans cette partie de la France la plus proche de l'Angleterre. Les plages mémorables de Dunkerque sont encore baignées du sang répandu en mai 1940, lors de l'embarquement désordonné des troupes alliées en déroute.

Du cap Grinez, le point le plus près que nous pouvons voir par temps clair, le canon «Jean Bart» tire des obus qui parcourent une vingtaine de milles pour tomber aux environs de l'aérodrome situé dans la banlieue de Folkstone. La sirène nous avertit alors de courir dans les abris. Ça tombe dur! On prend une course pour voir les dégâts.

Pendant les deux mois passés dans ce coin de la presqu'île, le régiment met le point final à ses derniers préparatifs en vue du débarquement prochain (juillet 1944) sur les plages de la Normandie, avec la 2e division de l'infanterie canadienne. Les gars du Maisonneuve seront prêts à temps.

Le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie

C'est à Québec même, en août 1943, que Roosevelt et Churchill ont décidé que la libération de l'Europe de l'Ouest

se ferait à partir de la Normandie. Le secret fut strictement gardé. Cette opération portera le nom d'« Overlord ».

Il ne faut pas confondre ce débarquement avec le raid de Dieppe en août 1942. L'ennemi avait alors la suprématie de l'air et mitraillait facilement les envahisseurs sur les plages. Un véritable carnage qui a été en même temps une bonne leçon pour le responsable de la catastrophe, le haut commandement allié. Cette expérience a servi pour le prochain débarquement, le vrai celui-là.

Aux États-Unis, au Canada, en Angleterre, les usines se mirent à fonctionner et à produire à pleine capacité tout le matériel de guerre nécessaire, y compris l'immense armada du débarquement. On a même construit de toutes pièces un quai artificiel en Angleterre qui fut transporté par eau de l'autre côté de la Manche, dans la semaine qui suivit le débarquement. Ce quai artificiel a été installé à Arromanches; on peut en voir la maquette à cet endroit, avec tous les commentaires.

On entassait dans des entrepôts immenses les millions de caisses de munitions. En Grande-Bretagne, partout on se préparait pour le grand jour.

Durant les mois d'hiver 1943-1944, les bombardiers alliés entreprirent la destruction systématique des usines de construction de l'aviation allemande et des réservoirs de carburant. Ils réduisirent de 70 p. 100 la capacité de production et la puissance de l'aviation allemande. J'étais à Brighton dans ce temps-là, sur le bord de la Manche. J'ai souvent vu dans le ciel anglais des centaines de forteresses volantes se diriger vers l'Allemagne pour y semer la mort et la dévastation. Le lendemain matin, j'avais hâte de lire les journaux qui commençaient par ces mots : « Last night... ». Je savais alors où les bombardiers étaient allés la veille.

Un soir, au cinéma Odéon de l'endroit, on a présenté un film extraordinaire qui m'a bouleversé : « Victory Thru Air Power ». (La victoire par la puissance dans les airs). Rien de plus fascinant et de plus séduisant. Je tremblais pour les populations allemandes qui seraient victimes de ces bombardements. Pauvre guerre!

Il est normal pour le lecteur d'avoir une idée des forces ennemies qui attendaient les nôtres au lieu du débarquement. Bien que mes recherches soient très sommaires, elles vont quand même aider le lecteur à se faire une meilleure idée de l'envergure de cette importante opération militaire.

Vers la fin de l'hiver 1943-1944, on estime à cinq les divisions allemandes dans le secteur du débarquement en Normandie. Au printemps de 1944, Hitler ordonne d'ajouter deux autres divisions, plus la 21e panzerdivision. Selon le maréchal Rommel, responsable de cette zone stratégique, c'était nettement insuffisant. Quelques jours avant le débarquement, les fortifications du « mur de l'Atlantique » ont une allure imposante : des blockhaus, des barbelés, des casemates avec des canons, mais qu'on ne peut manœuvrer ni faire pivoter ou changer de place ; dans les champs, des milliers de pieux pointus pour empêcher les avions d'atterrir, des mines par centaines de milliers ; sur les plages, des obstacles susceptibles de briser les bateaux par le fond s'ils s'aventurent sur ces eaux ; des mines sous-marines, etc.

Rommel était convaincu qu'il fallait stopper les alliés sur les plages « au moment même où ils débarquent, sinon nous sommes perdus », confie-t-il à un adjoint, à l'époque. Hitler ne voulait rien entendre. On raconte qu'il en faisait des crises d'hystérie. Le « renard d'Afrique », comme on l'appelait, savait bien, lui, que Montgomery était capable de percer ce « mur » et de pénétrer profondément en territoire français.

La puissance réelle des Alliés était pour lui une énigme, car les avions allemands n'avaient absolument pas pu prendre des photos des réserves en Angleterre ; la force aérienne alliée était plus de dix fois supérieure à la puissance allemande.

Pour Rommel, « le mur de l'Atlantique » était un bluff monumental. Les Alliés débarqueront... Quand?... Comment?... Avec quelle puissance?... Où précisément tenteront-ils l'assaut? Voilà autant de questions sans réponses précises que Rommel se pose à la veille du débarquement.

En France même, il y avait la Résistance, la force

française de l'intérieur (FFI). La British Broadcasting Corporation (BBC) était en communication constante avec elle au moyen de messages codés. Ainsi durant les mois de l'hiver 1943-1944, la BBC de Londres émettait souvent le message suivant : « Jeannette fera cuire les salsifis ce soir. » Cela signifiait que certaines villes de l'Europe continentale, surtout d'Allemagne, recevraient la visite de bombardiers venant d'Angleterre. Une organisation d'observateurs sur place renseignait Londres sur les résultats obtenus.

D'autre part, le chef allemand des services secrets, un dénommé Canaris, suivait de près ces messages et s'efforçait de les interpréter. Il savait, entre autres, que la citation des vers de Verlaine : « Les sanglots longs / des violons / de l'automne » constituerait l'annonce de l'invasion alliée en territoire français. Ce message fut donné par la BBC de Londres le 1er juin 1944, à 21 heures. Mais comme les prévisions atmosphériques étaient absolument mauvaises et que la Manche était très houleuse, il était impossible d'entreprendre un débarquement, selon l'amiral Canaris. On crut alors que c'était un message de diversion. On n'y donna pas suite.

Le 5 juin au soir, à 18h30, message de la BBC : « LES DÉS SONT SUR LE TAPIS ».

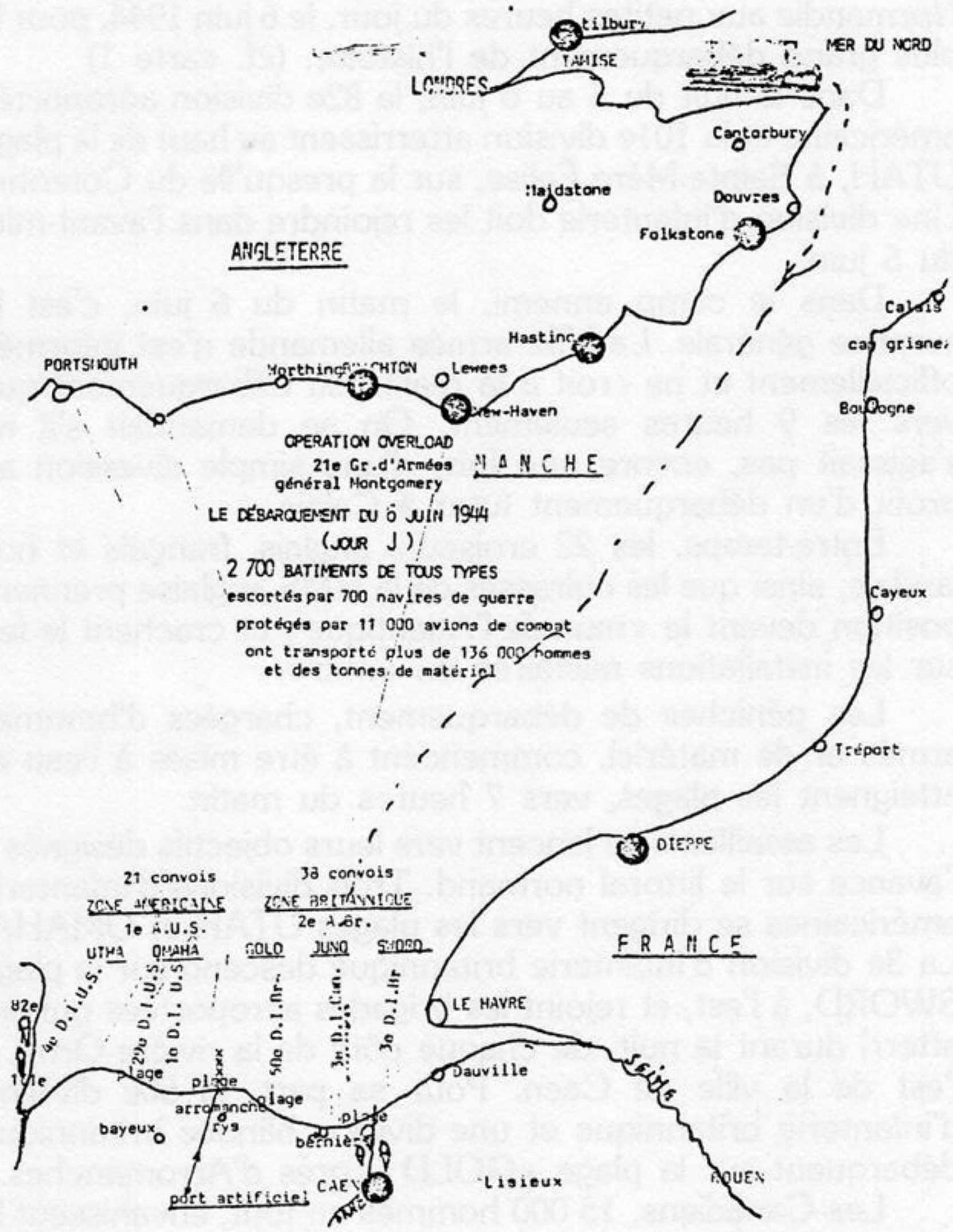
Les FFI passent à l'action et détruisent les lignes téléphoniques et télégraphiques en Normandie.

Le même jour, à 19 heures, autre message de la BBC : « IL FAIT CHAUD À SUEZ. »

Les FFI sabotent les installations ferroviaires et le matériel roulant, toujours en Normandie et partout où il est nécessaire de paralyser le transport des troupes allemandes vers la Normandie.

Le 5 juin au soir, à 21 heures, les dragueurs de mines anglais et canadiens enlèvent les mines sur les plages normandes ainsi que les mines sous-marines. Ils établissent des corridors sécuritaires pour les navires qui débarqueront sur les plages.

Le 5 juin, à 22h15, la BBC annonce : « Berce mon coeur / d'une langueur / monotone ».



Le débarquement du 6 juin 1944. Le lecteur peut voir les photos de départ et les objectifs de l'armée alliée.

Pour les FFI c'est le signal de départ de l'armada des 2700 navires de tout genre, escortés par 700 navires de guerre, qui quittent l'Angleterre, traversent la Manche par vagues successives, et seront en face des plages de la Normandie aux petites heures du jour, le 6 juin 1944, pour le plus grand débarquement de l'histoire. (cf. carte 1)

Dans la nuit du 5 au 6 juin, la 82e division aéroportée américaine et la 101e division atterrissent au haut de la plage UTAH, à Sainte-Mère Église, sur la presqu'île du Cotentin. Une division d'infanterie doit les rejoindre dans l'avant-midi du 5 juin.

Dans le camp ennemi, le matin du 6 juin, c'est la surprise générale. La VIIe armée allemande n'est informée officiellement et ne croit à la réalité du débarquement que vers les 9 heures seulement. On se demandait s'il ne s'agissait pas, encore une fois, d'une simple diversion au profit d'un débarquement futur à Calais.

Entre-temps, les 22 croiseurs anglais, français et hollandais, ainsi que les cuirassés de la HMS anglaise prennent position devant le «mur de l'Atlantique» et crachent le feu sur les installations militaires du «mur».

Les péniches de débarquement, chargées d'hommes armés et de matériel, commencent à être mises à l'eau et atteignent les plages, vers 7 heures du matin.

Les assaillants se lancent vers leurs objectifs désignés à l'avance sur le littoral normand. Trois divisions d'infanterie américaines se dirigent vers les plages UTAH et OMAHA. La 3e division d'infanterie britannique descend sur la plage SWORD, à l'est, et rejoint les brigades aéroportées qui ont atterri durant la nuit, de chaque côté de la rivière Orne, à l'est de la ville de Caen. Pour sa part, la 50e division d'infanterie britannique et une division blindée britannique débarquent sur la plage «GOLD», près d'Arromanches.

Les Canadiens, 15 000 hommes en tout, envahissent la plage «JUNO», bordée par les Anglais. La 3e division d'infanterie canadienne est répartie en trois brigades, (la 7e, la 8e, la 9e) de trois régiments chacune. Comme on le sait déjà, il y a 750 soldats par régiment. Le régiment de la

Chaudière fait partie de la 8e brigade. C'est le seul régiment canadien-français de cette division. Les autres régiments viennent des provinces maritimes ou de l'Ouest canadien. La 3e division comprend aussi quatre compagnies de génie (RCE), un régiment de reconnaissance, un régiment de mitrailleurs (M.G.) un régiment d'antichars et quatre régiments d'artillerie.

L'objectif des Canadiens est la ville de Caen et l'aérodrome de Carpiquet. Ils furent stoppés par la résistance des Allemands le jour J+2, soit le 8 juin, en soirée. Les trois brigades canadiennes se mettent en position de forteresse et résistent aux contre-attaques de l'ennemi jusqu'au jour J+32 (8 juillet). Les pertes humaines? Pour l'ensemble des Alliés, 10 000 environ le jour J. dont 3 000 tués. Les Américains sur la plage OMAHA furent les plus durement touchés. Les Canadiens eurent, le même jour, 1074 hommes touchés, dont 224 tués. Le régiment de la Chaudière a perdu 125 hommes, dont quinze tués.

En deux jours (les 6 et 7 juin) les Canadiens réussirent l'établissement d'une tête de pont de 20 kilomètres en profondeur sur sept kilomètres en largeur.

«La supériorité alliée est écrasante. Elle permet le débarquement, les 6 et 7 juin, de 176 475 hommes, 20 000 véhicules, dont 1 500 chars, 10 000 autres véhicules de la jeep au bulldozer, 5 000 voitures de combat chenillées et 3000 canons. Enfin, 867 planeurs et 2 395 avions ont transporté, dans les toutes premières heures du combat du matin, deux divisions et tout le matériel.» (*Les grands chefs militaires. Montgomery.* page 211)

Le général Montgomery a établi son quartier général à Creuilly, dans l'après-midi du 7 juin.

La 2e division d'infanterie canadienne toujours stationnée en Angleterre

C'est de Folkstone, dans le sud-est de l'Angleterre, que je suis les opérations du débarquement. Le régiment de Maisonneuve fait partie de la 5e brigade de la 2e division,

C'est moi qui ai pris cette photo, la dernière des officiers du régiment de Maisonneuve avant le débarquement (Folkstone, juin 1944).

De ce groupe, 6 seront tués au combat et 11 seront blessés.

1re rangée: cap. David, cap. Ostiguy, maj. Granda, maj. Dugas, maj. Bibeau, lt-col. Bisaillon, cap. Cuddihy, maj. L. Brosseau, maj. Massue, cap. Vallières.

2e rangée: lt. Lorenger, Dr Gaboury, lt. Mathieu, cap. Orieux, lt. Malette, cap. G. Brosseau, cap. Charron, lt. Leith, cap. DeGranpré, Dr Robert, cap. Roy, cap. Morency, lt. Vallerand, lt. Angers, lt. Dauphin.

3e rangée: lt. Fafard, lt. Fontaine, cap. Montpetit, cap. Lacroix, lt. Tremblay, lt. Brisebois, lt. Barthe, lt. Robert, lt. Laurencelle, lt. Mailas, lt. JDR Racine, cap. Savard, lt. Hodon, lt. Duguay.

avec le régiment des «Black Watch» de Montréal et des «Calgary Highlanders». La 6e brigade comprend les «Fusiliers Mont-Royal», le «South Saskatchewan» et le «Queen's Own Cameron», de l'Ouest canadien également. J'ai, donc, connaissance des nombreux déplacements des Américains, des Britanniques et des Canadiens dans ce coin de l'Angleterre. Le temps viendra vite, pour la 2e division canadienne, d'aller rejoindre les autres en France. Mais il est certain que nous ne connaîtrons pas la férocité des combats du 6 juin à notre arrivée sur les plages normandes. L'armée allemande nous réservera cependant des réceptions particulières dont nous reparlerons plus loin.

En attendant, on prépare notre débarquement par toutes sortes de manoeuvres simulées. Au-dessus de nos têtes passent les premières bombes volantes allemandes (les V-1) : le comté de Kent est sur le trajet de ces engins de destruction qui se dirigent sur Londres. J'écris mes deux dernières lettres, en partance d'Angleterre pour le Canada, à la fin de juin. À ce jour, j'ai répondu à toutes les personnes qui m'ont écrit. Il me reste madame Georges Langlois, de Québec, et ma soeur Irène.

(lettre 551 — à ma soeur Irène)

Folkstone, le 29 juin 1944

J'ai reçu deux paquets de Jeanne (#20 et 21). Je la remercie du chocolat des Trappistines, du sirop d'érable et du beurre. Ces articles traverseront en France avec moi et me dépanneront, je vous prie de me croire. Je remercie également Charles de qui j'ai reçu 25 cigares et deux revues. Je suis un homme heureux qui ne manque de rien.

Mes prières se sont jointes aux vôtres à l'occasion du mariage de Cécile (ma soeur), le 24 juin dernier. En raison du décalage de l'heure, j'ai dit ma messe ce jour-là cinq heures avant la célébration de la messe nuptiale et j'ai prié Dieu de bénir cette union. (...)

Vous avez sans doute appris que les Allemands ont sorti une arme secrète sur laquelle ils comptent beaucoup pour la destruction n'importe où, surtout à Londres, première et

principale cible. C'est la bombe V-1 ou bombe volante sans pilote, dirigée par un rayon électronique, nous dit-on.

J'ai vu les premières bombes, venant de la Belgique, passer au-dessus de nos têtes à Folkstone où le régiment est stationné. Excitation générale parmi nous; elles passaient assez bas, que nos mitrailleurs se sont essayés en tirant sur ces bombes. Peine inutile. Des chasseurs de la RAF ont tenté d'intercepter ces engins dans les airs, mais ils n'étaient pas assez rapides. Ils ont fini par réussir à les faire tomber dans le sable des dunes de Maidstone, à mi-chemin entre nous et Londres. Le spectacle est devenu amusant pour nous qui observions.

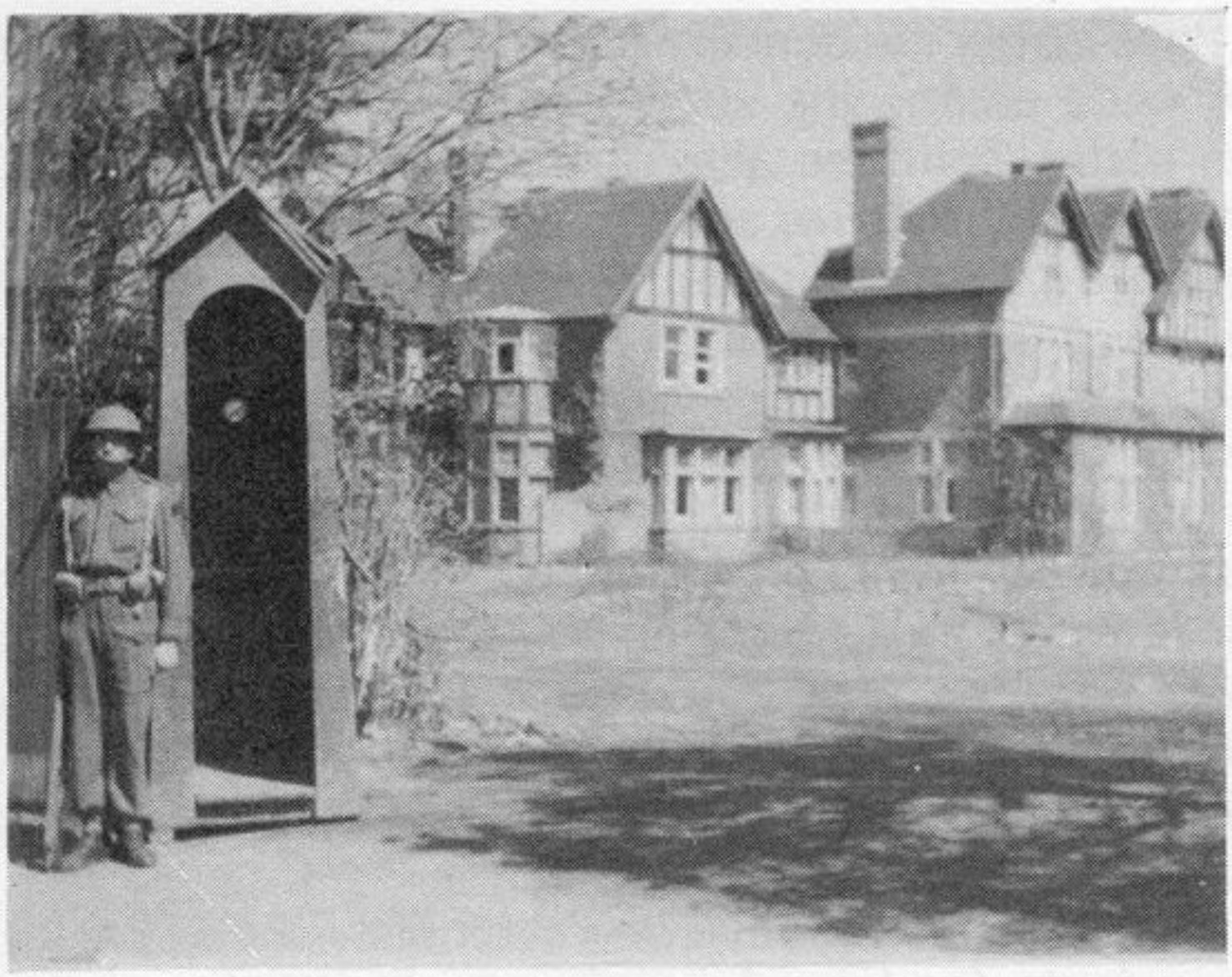
Ne vous inquiétez pas à mon sujet.

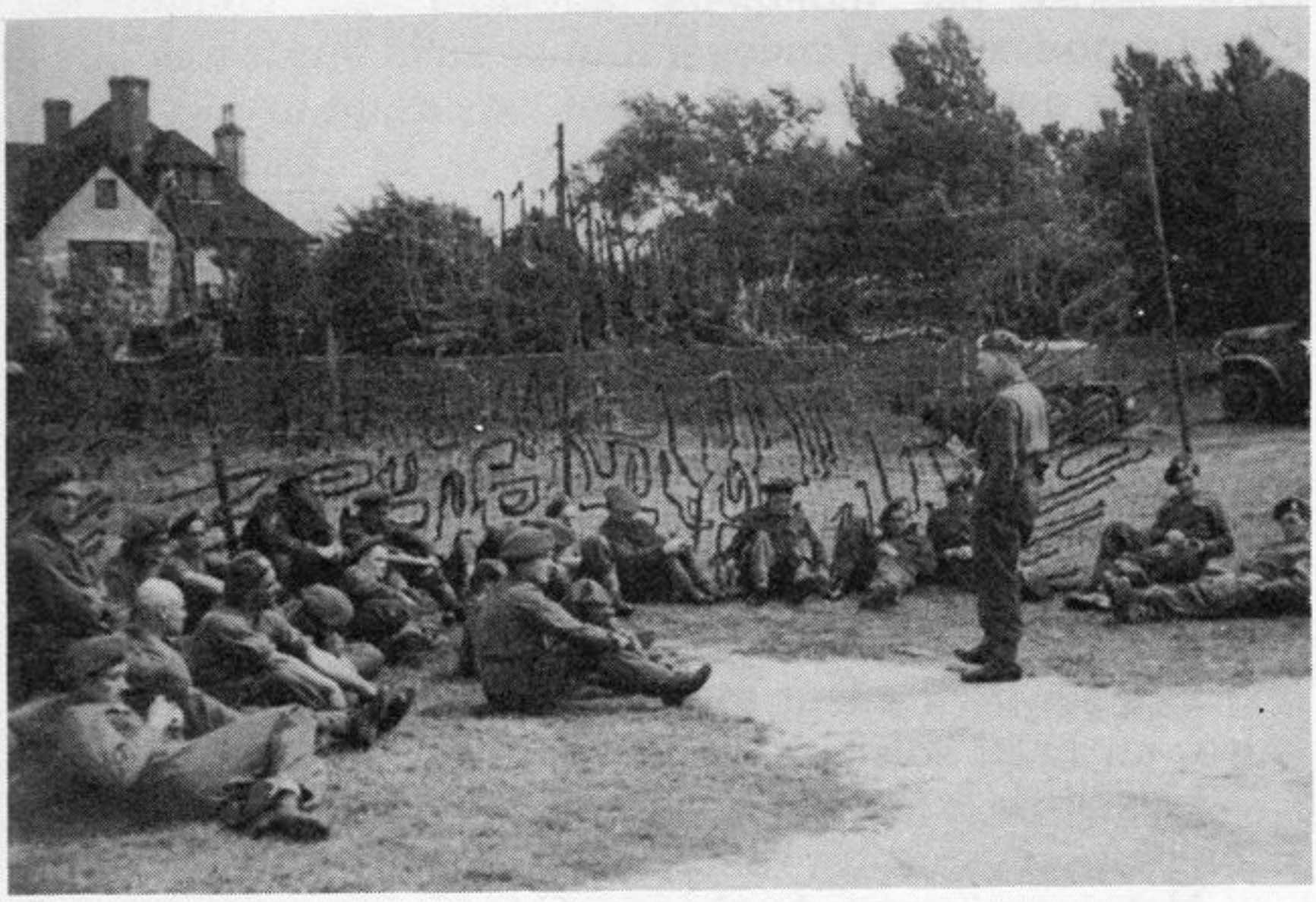
Bonjour et amitiés à tous.

Cordialement,
Gérard

Le lecteur sera sans doute surpris et de la lettre si bien conservée et des chiffres mentionnés. Je profite de l'occasion pour préciser que mes lettres ont toutes été numérotées. Entre août 1943 et juin 1944 j'ai écrit 550 lettres. À la fin de décembre 1944, le total atteindra 996; en juillet 1945, la plupart de ces lettres constituent une partie de mon journal de guerre. Je suis content aujourd'hui de les relire et d'y puiser des renseignements que j'avais tout à fait oubliés.

Le 2 juillet 1944, le régiment de Maisonneuve est sectionné en deux groupes. Le premier comprend les compagnies A B C D, qui, sous le commandement du major Julien Bibeau, se rendront à Lewees, près du port de New Haven où elles s'embarqueront pour la traversée de la Manche, à destination de Courseulles, en Normandie. Le deuxième groupe est formé de l'administration du régiment et de la compagnie de support avec les camions de transport, en tout 121 véhicules. Destination : « Tilbury » via Londres, puisque Tilbury est situé sur la rive nord de la Tamise. Le 2 juillet, à 4h25, nous quittons Folkstone. Vers 14 heures, le convoi des véhicules atteint le lieu où tous les véhicules subiront l'opération de mise à l'épreuve de l'eau, au cas où les véhicules auraient à subir cet obstacle dans les eaux normandes.





Le High School de Sandgate où les officiers du Maisonneuve ont habité en mai et en juin 1944. Sur la photo du bas, le capitaine Montpetit transmet aux soldats les dernières instructions avant le débarquement. Remarquez le filet de camouflage derrière eux. C'est encore moi le photographe.

Pour ce qui me concerne, comme disait le commandant d'une unité américaine sur une péniche de débarquement («Les padres font des affaires d'or»), je confesse, toute la journée du 3 juillet, les soldats éparpillés ici et là au travail d'imperméabilisation de leurs camions, barbouillés, huileux et joyeux. Je mets toute mon ardeur à semer la paix dans les consciences en prévision du danger possible des jours suivants. Le soir venu, vers 21 heures, je célèbre une messe sous un grand et majestueux chêne, à laquelle assistent 90 soldats qui ont tous communié. Celui qui avait insisté pour servir la messe m'a révélé qu'il avait été servant de messe dans sa paroisse, mais que dans la suite il avait abandonné toute pratique religieuse. «C'est ma mère qui va être contente quand elle apprendra mon retour à la religion», me dit-il.

Ce soir-là, je me souviens d'avoir distribué à chacun des communiants (certains le sont pour la dernière fois) une carte signée par moi-même attestant leur communion. Chacun pouvait soit l'envoyer tout de suite à sa famille soit la conserver dans ses poches. Dans ce cas, je m'engageais à l'adresser moi-même aux parents, si la chose devenait nécessaire. Je n'oublierai jamais l'émotion d'une cérémonie aussi touchante. Je crois à la grâce, don que Dieu donne à qui veut la recevoir. Plusieurs n'ont pas pu résister, à cette occasion impressionnante, de manifester leur foi personnelle par un hommage au Maître suprême.

Pendant les deux jours de travail intense sur les véhicules, on embarquait les camions à bord du navire en rade sur la Tamise à mesure qu'ils étaient prêts. Quand les flancs du «Houston City» furent pleins à craquer, les hommes suivirent à leur tour. La température était merveilleuse, un beau soleil.

Le soir de la fête nationale américaine, vers 19h30, le «Houston City» levait l'ancre à destination de la France.

Notre navire est de classe «liberty ship» (longueur de 460 pieds; tonnage: 10500 tonnes; vitesse: 10 nœuds). Les Américains ont construit 2710 navires de ce genre entre décembre 1941 et novembre 1945. Durant la guerre, 900

navires faisaient la navette aller et retour entre l'Angleterre et la France.

À peine monté à bord du Houston City, je fais la connaissance de l'ingénieur en chef du navire, le second après le capitaine. Un bon Irlandais catholique, qui m'invite à partager sa cabine et prendre les repas au réfectoire privé du commandant du navire. Bien entendu, pas de refus de ma part. Cette rencontre me permet de causer des opérations militaires et maritimes lors du débarquement du 6 juin, auquel il a pris part. Il parle avec calme. Tous les soirs, dit-il, à la même heure, un convoi de 10 navires chargés quitte la Tamise et transporte en France hommes et matériel de guerre ainsi que des approvisionnements.

Cet ingénieur de la marine anglaise parle en bien des Américains qui livrent une guerre navale admirable dans le Pacifique, comme ils l'ont fait en Méditerrannée. Les Américains devancent les Anglais sur les mers du monde. Quel aveu!

Vers minuit, le convoi contourne le cap Margate, dans la Mer du Nord, et se dirige vers la Manche. Aux environs de 2 heures, entre Douvres et le Pas-de-Calais, les machines du navire stoppent soudainement, la vitesse est réduite à quatre ou cinq nœuds. Obscurité complète. Des petits vaisseaux vedette, à l'aide de porte-voix, dirigent les navires qui voguent à la queue leu leu. Lugubre et impressionnant, à la fois, dans cette noirceur! Il ne faut pas éveiller l'attention ennemie sur la côte française. Pour faire une diversion, des chasseurs anglais sillonnent les airs en laissant tomber des bombes sur le sol français. Ils occupent ainsi la DCA allemande (défense contre avion). Des éclairs, des éclatements d'obus, des explosions lumineuses... un combat aérien s'engage. C'est vraiment excitant, surtout que nous poursuivons notre route comme si de rien n'était.

Les hommes sont dans la cale avec les véhicules: défense de fumer, de parler haut. Je fais la tournée d'inspection avec l'ingénieur. En passant au-dessus de la

trappe entrouverte derrière laquelle se tapissent les hommes, une senteur de sueur humaine se dégage comme une brise infecte.

Le convoi poursuit toujours sa course. Le petit jour se lève. Douvres et Folkstone sont dépassés. Bientôt, nous sommes devant Hastings. Deux mois auparavant, le régiment de Maisonneuve avait séjourné quelques jours à Hastings, justement pour des manœuvres militaires. À cette occasion, le docteur Robert et moi-même avons fait une balade en jeep dans la campagne où Guillaume le Conquérant avait livré bataille aux Anglais. En cours de route, une plaque commémorative a attiré notre attention. En tête de la plaque, en gros caractères: «PARC BEAUPORT». Un officier anglais qui avait combattu à Québec en 1759, sous les ordres de Wolfe, avait voulu perpétuer le souvenir de la petite municipalité de la région de Québec de cette tangible façon.

Les hommes sortent de la cale, le danger devant le Pas-de-Calais est passé. Déjeuner au café et en rations préparées d'avance. Les contenants se vident rapidement. Les soldats sortent les cartes et les dés et se mettent à jouer à l'argent. Partout des petits groupes s'amusent, rient et parient. On s'habitue aux francs français qui ont été distribués avant le départ d'Angleterre.

À mesure que le Houston City avance dans la Manche, la distance qui sépare l'Angleterre de la France diminue. Là où nous sommes présentement, il doit y avoir environ 120 km entre les deux rives. Des bruits énormes se font entendre sous la coque du navire, comme si on frappait avec une masse. L'ingénieur remarque mon visage stupéfié. «Ce n'est rien, dit-il, des vedettes contournent probablement un sous-marin allemand à quinze km de nous, et lancent des charges de fond pour obliger le sous-marin à faire surface.» Le bruit que l'on entend sur la coque du navire, c'est le «marteau d'eau» comme on dit en termes de marin. Avec ma lunette d'approche, j'ai pu observer cette opération intéressante.

Sur les ponts du navire, les soldats s'amusent maintenant calmement, certains lisent ou écrivent. Plus on avance, plus les vagues deviennent longues et hautes. Je pense aux nombreux navires chargés de combattants anxieux et inquiets qui, le 6 juin, par mer démontée, débarquaient sur les plages normandes. Je prévois déjà que nous n'aurons pas à livrer des combats furieux, quand nous mettrons pied à terre dans quelques jours.

Enfin, le jeudi soir du 6 juillet 1944, le Houston City contourne une bouée géante sur laquelle je lis « JUNO », et met le cap en direction de la plage. Le capitaine donne l'ordre de jeter l'ancre à environ trois km de la plage de sable devant nous. J'observe plusieurs navires à droite et à gauche ancrés comme nous. Sur notre droite, le cuirassé Rodney monte la garde depuis le début du débarquement, ses canons de 16 pouces dirigés vers la terre. Il est 21 heures ; j'ai des serrements de cœur ; je me pose des questions sur les prochains jours. Un peu avant minuit, un chasseur ennemi nous survole et lâche quelques bombes. La DCA du Rodney le descend sous les feux des réflecteurs. Je trouve cela féerique. Soudain, à la même heure, les gros canons de 16 pouces du Rodney entrent en action. Quel vacarme ! Je demande des explications à l'ingénieur qui me dit tout simplement que les « assaillants de la ville de Caen demandent son support ». Nous sommes à environ 16 km de Caen, en ligne directe. Je n'en peux croire mes yeux. Le lendemain soir, à la même heure, répétition de la veille. Quel chien de garde !

Dans la nuit du 6 au 7 juillet, je dors à bord du navire, toujours dans la cabine de l'ingénieur. La journée du 7 juillet se passe à regarder le transbordement des véhicules qui sont dans la cale du navire et que l'on dépose sur des pénichés de débarquement pouvant prendre 80 véhicules et environ 150 hommes à la fois, pour ensuite les pousser vers la plage de sable. Il a fallu plusieurs voyages pour vider la cale. Mon camion est sorti vers 17 heures, le vendredi ; je le guettais depuis longtemps. Vers 20 heures, on m'ordonne de

rejoindre mon camion sur la péniche. Mon chauffeur m'accompagne.

Un yatch nous pousse à notre tour vers la plage que nous atteignons sans difficulté. Le débarcadère tombe, un peu d'eau, et nous voilà sur la terre ferme.

J'avais hâte de voir «le mur de l'Atlantique». À ma grande surprise, ni casemate, ni blockhaus, ni barbelés, ni fortifications quelconques. Seule une cabane en bois jaunie par le soleil attire mon attention. Elle est isolée complètement, en haut de la plage, sur le bord des champs immenses qui sont situés en arrière. Sur la façade qui donne sur la mer, je lis «CABANE DES DOUANES», et sur le côté ouest je lis également «ASNELLES» en lettres de 12 pouces écrites noir sur blanc. Je m'interroge. Pas de chemin de fer, pas de quai, pas de ville, pas de route. À quoi sert cette cabane, sinon à indiquer aux navires et aux troupes du débarquement un endroit idéal pour pénétrer sans difficulté sur le sol français? C'est l'idée qui me passe par la tête. Il est 21 heures.

Dans les champs, les soldats s'empressent avec ardeur à désimperméabiliser leurs canons et leurs chenillettes. Ils arrêtent pour dormir un peu et reprennent le travail aux petites heures du matin. Le soir et le matin semblent se rejoindre. On dort à la belle étoile ou dans les camions.

Les gars sont tous de bonne humeur. Petit déjeuner au café et encore des boîtes de ration. Vers 10 heures, le convoi des véhicules prend la route de terre pour sa première étape à Meuvaine.

Personnellement, je suis très heureux de me trouver en France et de réaliser un rêve que je caressais depuis plusieurs années. Je voulais voir la guerre de près, j'aimais l'aventure. Que me réserve l'avenir? Quelques jours plus tard, je réalise que la plaine de Meuvaine et celle d'Asnelles, étant situées à proximité du port artificiel d'Arromanches, sont très propices à l'amoncellement du matériel de guerre et des approvisionnements. Le nom d'Asnelles remarqué sur la cabane précitée était visible de loin.

Me voilà donc les deux pieds sur le sol français. La grande tuerie va bientôt commencer pour moi et mes jeunes protégés. Mais avant de clore ce premier chapitre, j'aimerais entretenir le lecteur de la plus fidèle compagne du soldat au front : la peur.

Définir la peur n'est pas chose facile. Elle relève souvent de l'instinct et augmente en proportion du danger couru. À la guerre, elle peut faire trembler de tous ses muscles sans que nous n'y puissions rien. Je me souviens d'une fois où mes deux fesses tremblaient assez que cela m'a porté à rire. J'ai essayé d'arrêter le tremblement avec mes mains : elles se sont mises à trembler aussi.

Tous les soldats ont été en prise à une forte peur à un moment ou l'autre de leur vie au front. Celui qui le nie ment effrontément. Je reviendrai plus tard sur le sujet.

DEUXIÈME PARTIE

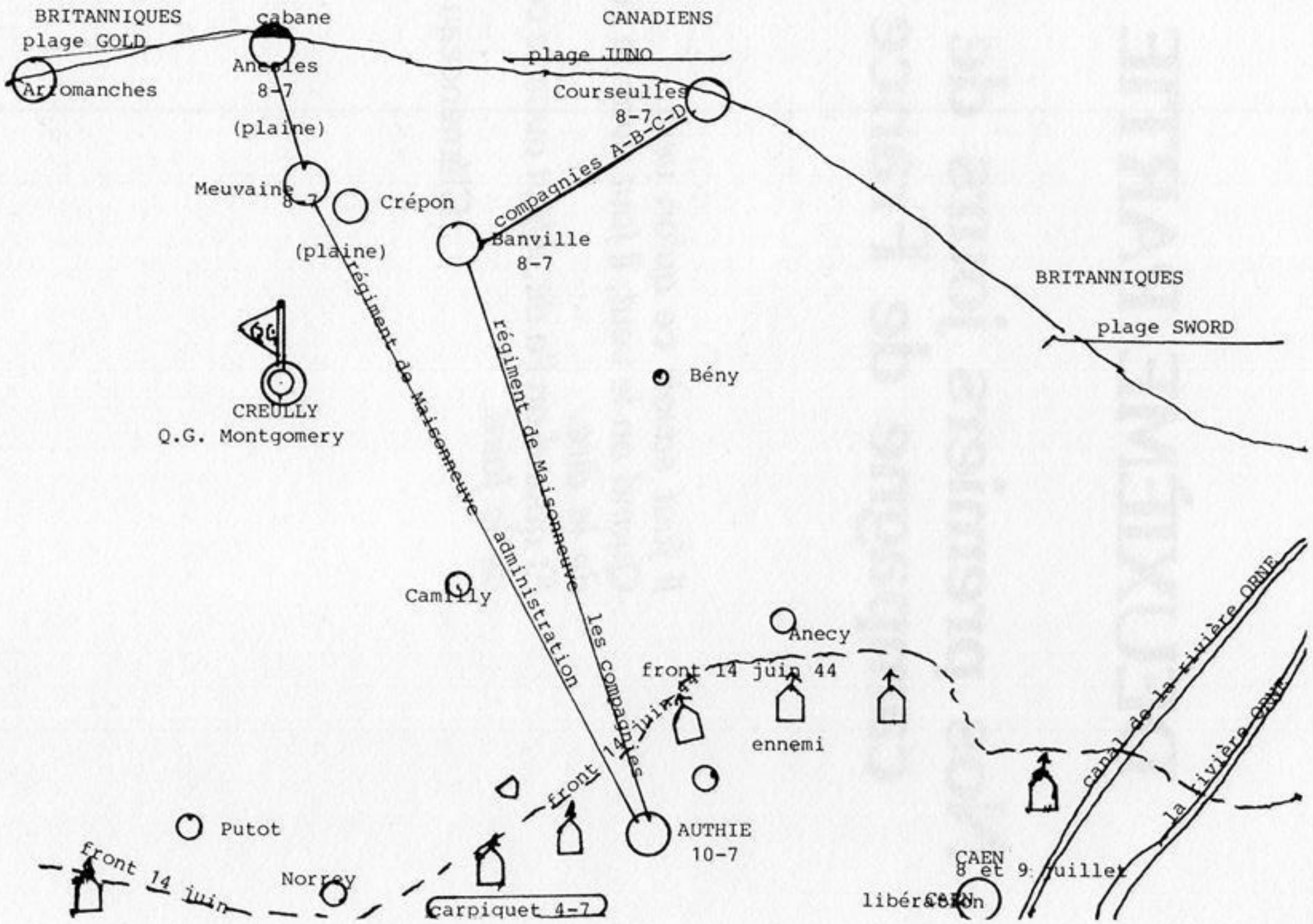
Nos premiers jours de la campagne de France

Il faut savoir ce qu'on veut.
Quand on le veut, il faut avoir le courage de le dire.
Et quand on l'a dit, il faut avoir le courage de le faire.

Clémenceau

DEBARQUEMENT EN NORMANDIE

de la 2e division d'infanterie
canadienne juillet 1944



Meuvaine - Crépon

Dans l'avant-midi du samedi 8 juillet, les camions et tous les véhicules des compagnies A, B, C, et D qui se sont regroupées immédiatement après le débarquement à Courseulles, s'empressent de retrouver leurs compagnies respectives à Banville.

L'autre groupe des véhicules, celui de l'administration du régiment, se dirige vers Meuvaine et Crépon, deux petits villages voisins. Le convoi dans lequel je me trouve, celui du poste médical, passe par Rys où nous faisons une halte en face de l'église. Des personnes en pleurs sortaient de l'église où elles venaient d'assister aux funérailles d'un jeune garçon de 20 ans. Une histoire bouleversante! En congé de travail, il avait refusé de retourner en Allemagne. La Gestapo l'a recherché et l'a tué à bout portant ainsi que le bébé qu'il tenait dans ses bras. Indignés, nos soldats ont dit à la mère éplorée : « Madame, ces maudits nazis vont payer cela. Nous sommes venus ici pour ça. »

Notre convoi arrive à Meuvaine à midi. C'est l'angélus qui nous reçoit. Après le dîner, je me rends chez le maire de l'endroit, monsieur André. Il a été témoin du débarquement du 6 juin. Son village est à l'ouest de Sainte-Croix, village libéré par les Canadiens. Mais il parle surtout des Anglais qui ont traversé Meuvaine. Il me montre un poste récepteur à ondes courtes dans un tiroir secret. La Gestapo l'a souvent visité, mais il s'en est toujours tiré. Il en veut aux Anglais qui, le jour même du débarquement, étaient sur la plage et ont refusé de se rendre à Bayeux situé à 10 km de Meuvaine, que les Allemands avaient évacuée. Les Anglais, dit-il, ont

répondu : « Demain. » Ils prenaient leur tasse de thé, il ne fallait pas les déranger.

Ce jour-là, j'ai reçu plusieurs lettres. Une de ma sœur Estelle et une de ma sœur Cécile, une de l'abbé Armand Coulombe et une de la famille Daly, de Brighton. Je ne pouvais croire à une organisation aussi parfaite du courrier. Quelle joie!

Le dimanche matin, 9 juillet, j'ai dit une messe d'action de grâces à laquelle assistaient le brigadier Megill (5e brigade), le maire André et quatre civils ainsi que 1 150 soldats des régiments « Black Watch » et « Calgary High. » Mon ordonnance avait préparé l'autel portatif. Par inadvertance, il a mis une bouteille de whisky à la place du vin de messe. Ainsi, la première messe que j'ai célébrée en France, le jour J+30, l'a été avec du whisky. Je ne sais pas ce que les théologiens moralistes en pensent. J'ai préféré me soumettre au jugement de Dieu, plus clément. En observant la campagne autour de moi, je réalise que le débarquement du matériel de guerre et des approvisionnements est fantastique. Je compte 750 chars d'assaut camouflés sous des bottes de foin, des camions, des munitions, ainsi de suite. Tout cela, en prévision des besoins futurs sur le champ de bataille. Le port artificiel d'Arromanches, à quelques kilomètres seulement de Meuvaine et de la plaine, fonctionne à pleine capacité.

Je vis dans mon camion avec toutes mes petites choses. Le soldat Henri R. vient me voir pour discuter d'un problème. Il détestait son père. Il s'était enrôlé avant l'âge requis à la seule fin de le fuir. Je l'avais persuadé de lui écrire à l'occasion de la fête des pères et il attendait encore la réponse. Il espérait surtout un mot de repentir et de bonnes résolutions de son père à l'égard de sa mère, avec qui il se conduisait mal. « En tout cas, me dit-il, j'offre ma vie pour sa conversion. » Le 6 août, un obus explose près d'Henri sur la ligne de feu et un éclat l'atteint. Blessé, il est transporté au poste de secours où il meurt. J'étais occupé à d'autres

blessés. Mon chagrin a été double parce que je le connaissais bien et que je n'ai pu lui parler.

Dans la soirée du 10 juillet, le groupe du régiment cantonné à Banville et celui de Meuvaine et Crépon quittent les lieux pour se regrouper à Authie, quelques kilomètres plus au sud.

Authie

En route pour Authie, le premier village que nous traversons, Creully, abrite le Q.G. du général Montgomery qui commande le 21e groupe d'armée, comprenant des Américains, des Canadiens et des Britanniques.

Le crépuscule oblige les véhicules à circuler pare-choc à pare-choc (close-up). La visibilité est donc faible. Soudain, le convoi s'immobilise sur la route au nord de l'aérodrome de Carpiquet libéré l'avant-veille par les Canadiens. L'artillerie canadienne entre en action et arrose d'obus l'ennemi d'en face pour créer une diversion. Résultat : l'ennemi ouvre le feu à son tour. Les obus passent au-dessus de nos têtes et tombent dans les lignes de notre artillerie. Pour nous, sur la route, c'est un bruit infernal. Des sifflements intenses et continuels, des éclatements dans l'air sous forme de pétards formidables (air burst), le feu qui sort de la bouche des canons sur notre gauche, les obus allemands qui tombent près de nous. J'avais plus que mon voyage. Je me suis mis à trembler de tous mes membres et de tous mes muscles. La peur s'empare de moi à cause du bruit de forte intensité qui tape sur les nerfs et bouleverse le cœur.

Je remarque que mon chauffeur, Marcel Bouchard, est silencieux au volant du camion et attend avec patience que tout soit passé.

J'invoque la Sainte Vierge en lui demandant de m'enlever cette peur, mais de me garder auprès des soldats. Ma prière est presque un ultimatum. Je suis exaucé, parce que je me mets à contrôler ma peur. Je me dis : « Si j'ai peur et que rien n'arrive, j'ai eu peur pour rien; si j'ai peur et que

quelque chose m'arrive, je n'aurai pas peur longtemps. » Ma vie appartenait à mes amis soldats.

Le convoi se remet en marche et nous arrivons à Authie, quasiment un village-fantôme. Pas une maison n'a été épargnée. Partout les murs portent les traces des obus ou des mitrailleuses. Spectacle navrant pour un humain.

Vers une heure du matin, j'installe mon camion près d'une clôture embroussaillée. J'aperçois l'ombre d'un soldat du « Winnipeg Rifles » qui monte la garde. Je lui demande où est l'ennemi. Par là, me fait-il comprendre. Je dors dans mon camion. Je m'assoupis pour quelques minutes seulement, l'inquiétude me gardant éveillé. J'entends des coups de pelle ici et là. Les soldats se creusent des tranchées. L'instinct de conservation hante tous les esprits.

Pas besoin de vous dire que vers 4 heures du matin, j'étais debout. Les champs autour d'Authie ont été témoins de deux grands combats. Le premier a eu lieu le jour même du débarquement, le 6 juin. La 9e brigade de la 3e division d'infanterie canadienne s'était bel et bien rendue à cet endroit. Mais les contre-attaques des Allemands ont obligé les soldats du « North Nova-Scotia » (NOVAS) à se replier sur Buron et les Buissons, le 8 juin, d'où ils ont pu contenir l'ennemi jusqu'au 7 juillet. Le deuxième est encore tout fumant. Il s'est déroulé les 8 et 9 juillet lors de la bataille pour la libération de la ville de Caen (opération Sharnwood). Les NOVAS ont repris le village d'Authie de façon définitive, cette fois. Douce revanche!

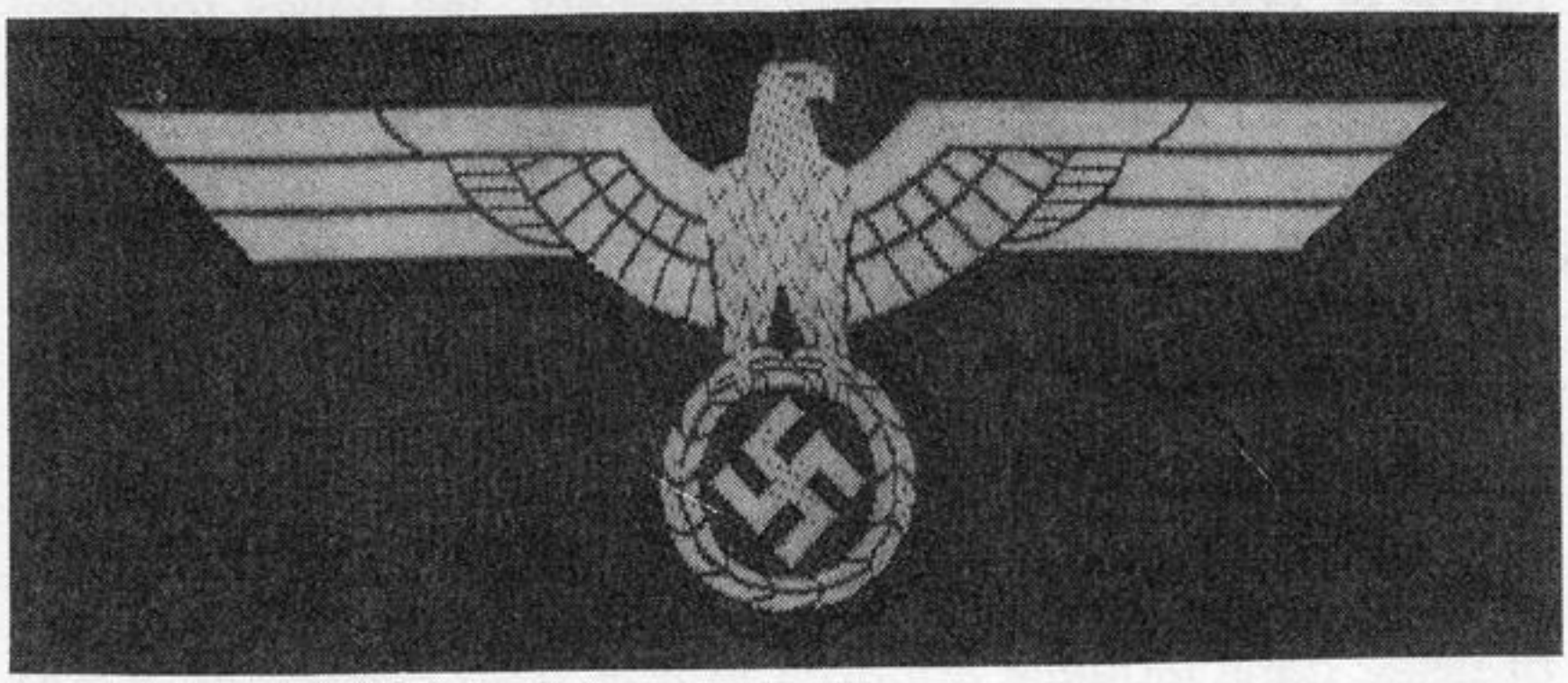
En visitant les lieux dans la matinée du 11 juillet, j'ai la sensation de fouler un vrai champ de bataille. C'est excitant. Des chars d'assaut calcinés mis hors combat, de nombreuses boîtes de toutes dimensions qui servaient à contenir des obus ou des cartouches, d'immenses tas de douilles vides, des trous d'un pied de profondeur et d'autres de quatre ou cinq pieds, des nids de mitrailleuses abandonnés, d'armement hors d'usage. Un air de désolation indicible.

Soudain, je vois une tête séparée d'un corps. Le disque d'identité pend au bout de sa corde à une clavicule arrachée

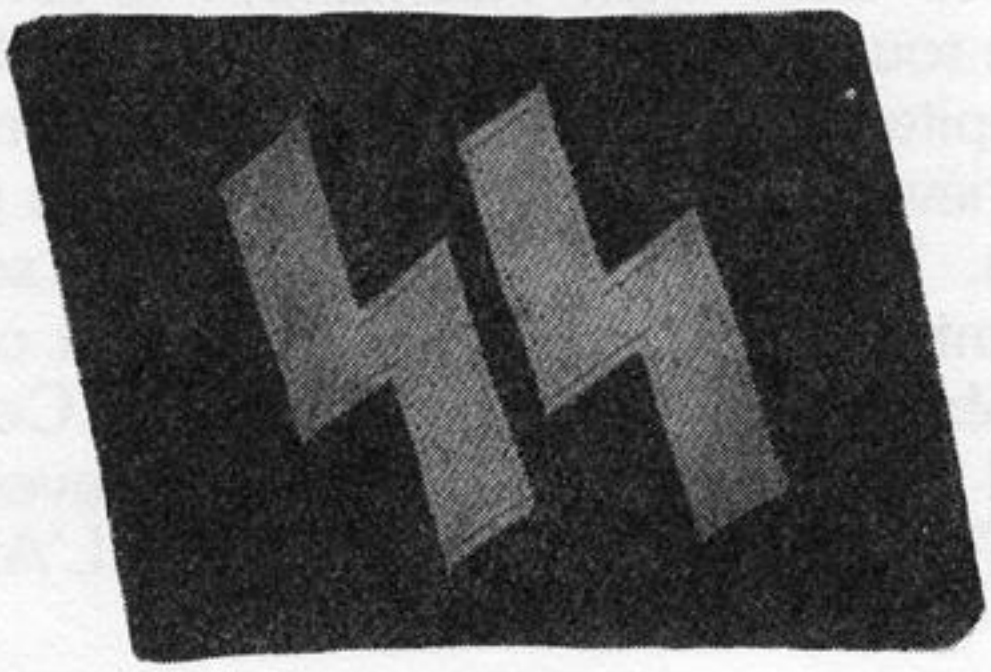
Insignes d'un "Waffen SS". La section de service — SS — voulait être une élite fidèle qui servait l'idée du national-socialisme, comme gardienne et troupe d'avant-garde. Simple instrument, elle était à la disposition du Fürher et de sa volonté.

1. Insigne porté sur la casquette ou au-dessus de la poche gauche du veston.

2. Insigne porté sur la manche.



3. Insigne porté en dessous de la poche gauche.



4. Insigne porté sur le rebord de la veste ou sur le collet.

avec sa tête. Plus loin, je trouve un bras puis une partie de jambe. Le malheureux soldat a reçu un coup direct, en pleine poitrine; l'obus a dispersé les membres. Sur la plaque d'identité, je peux lire le nom, le rang et le numéro matricule.

J'assemble les membres trouvés et les enterre sur place. Le lendemain, je plante une croix ordinaire. Je découvre aussi le corps en décomposition d'un soldat allemand. J'en ai des haut-le-coeur. Mon ordonnance, Marcel Bouchard, me prépare un bon café. Il est 7 heures. Ma confiance en la Sainte Vierge grandit. Je lui demande de m'enlever le dédain de la putréfaction. Un autre genre d'ultimatum.

Au cours de l'avant-midi, je trouve les corps du soldat MacDonald et du lieutenant MacKinnon, tous les deux tués durant la bataille du 8 et du 9 juillet. Marcel Bouchard creuse sur place deux fosses. Comme nous finissons ce travail, un avion-chasseur allemand qui regagnait ses lignes plonge en piqué et nous mitraille. Heureusement, les balles tombent une dizaine de pieds plus loin. Levant la tête vers l'avion qui disparaît, je lui crie: «Laissez-nous donc tranquilles, on ne fait de mal à personne.» Le lendemain, je déposais les croix militaires habituelles.

Une autre aventure m'attendait. Les compagnies s'installaient dans et autour d'Authie. Le campement de la compagnie B se trouvait dans un verger. L'ordonnance du capitaine Montpetit prépare à ce dernier un endroit pour la nuit. Il a besoin de paille. Dans une remise, il en prend une brassée dans laquelle apparaît la tête d'un Allemand. Il sort en courant et crie: «Un Allemand!» C'est la panique générale! De toutes parts les fusils visent le SS. Avec son pistolet, le capitaine Montpetit tire à bout portant l'Allemand qui tombe grièvement blessé. J'arrive en hâte pour voir ce qui se passe. Le blessé est étendu sur le sol, les yeux hagards, éventré par les balles. Je vois son coeur battre. Jeunesse hitlérienne, né à Innsbruck, 20 ans. Cette partie de l'Autriche est catholique. Je fais des signes avec mes mains pour savoir s'il est catholique. Sans résultat. L'Allemand lève

la tête et voit son propre cœur. Sur le dos, il se met à l'attention, lève le bras et murmure : « Heil Hitler ! » J'admire son courage et j'ai pitié de son fanatisme.

En m'endormant ce soir-là, des réflexions me traversent l'esprit. « Il y a trois jours, je donnais la sainte communion à plus de 500 soldats; hier, impossible de dire la messe; aujourd'hui un jeune homme de 20 ans est heureux de mourir pour son Führer; un autre enlève la croix à la tête de son lit et la remplace par la photo de son idole Hitler; les croix que j'ai plantées, les obus qui éclatent toujours autour de nous, un fanatique Allemand qui refuse une transfusion de sang parce qu'on ne peut lui donner du sang allemand! Dans quel sorte de monde est-ce que je vis? La haine partout. Où est l'Amour que le Christ nous a enseigné? » Je suis perplexe, sceptique.

Le mercredi 12 juillet, je dis la messe pour 40 soldats de la compagnie C qui prient avec ferveur. La veille, à 23 heures, deux avions ennemis ont survolé nos lignes. On dit que ce sont des sorties de routine. La DCA les a mal reçus. On commence à s'habituer à ce genre d'escarmouches dans les airs. Un Messersmith *1 0 9* vient nous mitrailler au sol en fin d'avant-midi, mais sans succès. Au même moment, je reçois une visite qui me fait plaisir : Jean-Robert Lachance et son aumônier, l'abbé Huard. Ils ont débarqué ensemble le 6 juin, avec le régiment de la Chaudière. Je salue ces vaillants combattants que je connais bien. Ils sont de Québec. On se rencontre à la guerre. Le monde est petit. Demain, j'aurai la visite de « Bill », René Bilodeau, du même régiment et de Québec également. Ça repose de causer des affaires de chez nous. Ils sont à Rots, à deux kilomètres de notre régiment.

Les familles d'Authie qui avaient quitté leur domicile à cause du danger, commencent à rentrer chez eux. Ces gens sont heureux de nous connaître, surtout que nous parlons français, et de nous raconter leurs expériences de la guerre, depuis le débarquement jusqu'à ce jour.

Parmi ces nouveaux arrivés, un monsieur Alapérine, marié à une demoiselle Lefebvre et qui habite chez sa belle-

À gauche de la photo, madame et monsieur Alapérine, en compagnie de la famille Lefebvre.

mère, m'affirme que dans la matinée du 6 juin, des jeeps et des chenillettes sont arrivés à Authie, venant de Courseulles, soit un parcours d'au moins dix kilomètres. Il a causé avec eux. Deux d'entre eux parlaient français. Il les a conjurés de partir en vitesse, parce que le quartier général allemand était installé à trois ou quatre kilomètres d'Authie, et que les chars d'assaut ainsi qu'une division des jeunesses hitlériennes rôdaient dans les parages. «Le général Kurt Meyer a ordonné de ne pas faire de prisonniers. Alors, leur a-t-il dit, il vaut mieux partir.» Il disait vrai, les NOVAS étaient à Authie ce jour-là.

Plus tard, monsieur Alapérine me conduit près d'un boisé où je compte 37 croix : des soldats tués en juin 1944, et d'autres vers le 8 juillet. Parmi eux, 29 Canadiens anglais, deux Anglais, six Canadiens français. Monsieur Alapérine m'affirme que quelques-uns de ces morts ont été fusillés. Sur une des croix, je lis le nom du lieutenant O'Guinnis, un patronyme courant en Nouvelle-Écosse.

À quelques jours de là, le padre Cutler, aumônier d'un régiment anglais, vient me voir pour savoir où avaient été

enterrés les deux Anglais morts dans les tanks Ajax et Bomber. Heureusement que je connaissais l'endroit. Cette découverte m'a personnellement bouleversé. Je dis une messe pour le repos de l'âme de ces malheureuses victimes.

Quatre postes de D C A installés devant nos lignes sont à l'affût constant des Messershmit *1 0 9* qui multiplient leurs raids, à la recherche de l'artillerie canadienne. Au retour, ils en profitent pour nous mitrailler au sol. L'un deux n'a pas le temps de traverser la ligne canadienne. Des francs-tireurs de l'Ouest l'atteignent. La queue vole en éclats. Sans gouvernail, l'avion s'abat au pied d'un mur de pierre. J'accours pour constater les dégâts. Mou comme un paquet de chair désossé, le corps du pilote est coincé dans le nez de l'appareil. L'enterrement a lieu tout près, dans un jardin pierreux. Pendant que les soldats creusent la fosse, un paysan regarde avec avidité les bottes du pilote. Je lui dis : «Si tu les veux, prends-les. » Je mets de côté son parachute, pour en faire cadeau à la grand-mère Lefebvre qui a perdu tout son linge. La fosse n'était pas assez longue, je demande aux soldats de donner un coup de pelle supplémentaire aux extrémités. «Pas besoin ! » répond l'un d'eux qui assaine un coup de talon sur la tête inerte pour l'enfoncer de force, en s'exclamant : «Prends ton trou, maudit boche ! » C'est affreux à voir. Je fais la grimace... Après tout c'est la guerre... le métier qui rentre.

La «cérémonie» à peine finie, des gars du Maisonneuve surgissent de la maison : «Padre, il y a deux SS morts dans la maison. — Sortez-les, nous allons les enterrer ici, que je réponds. Ils sont morts ensemble, on va les enterrer ensemble. » Curieux comme on s'habitue vite quand on a affaire à des ennemis ! Quelle vie et quel métier tout de même ! Intérieurement, je pense au Seigneur qui nous dit : «Aimez-vous les uns les autres. »

Je remets le parachute à madame Lefebvre en lui disant: «Voici un parachute en nylon, madame; la guerre a du bon. Mais je vous recommande de ne pas vous faire des pantalons avec ce tissu, car si le vent prend, vous allez monter dans les airs. »

Aujourd'hui, je reçois plusieurs paquets de Québec. Deux de ma sœur Jeanne, 1000 cigarettes de ma belle-sœur Bridget, 50 cigares de mon frère Léopold, 1000 cigarettes de Jean-Paul Dorion. Quelle joie j'éprouve dans les pénibles circonstances où je me trouve!

La fête de la Bastille à Authie, en 1944. On m'a donné le drapeau après les célébrations. Plus tard, au front, les brancardiers découpent le rouge pour s'en faire des brassards.

Le 14 juillet, fête de la Bastille. La 2e division et la 5e célèbrent avec pompe et fierté à Rots, près d'Authie, la fanfare est de la partie. La padre Laramée prononce un sermon. À Authie même, je dis la messe pour un détachement de la compagnie du support, monsieur Alapérine, son beau-frère, monsieur Lefebvre, et deux amis venant de Saint-Germain-la-Blanche-Herbe. Après la messe, des discours simples mais touchants. On me remet le drapeau de Saint-Germain en souvenir de la libération. Cérémonie vraiment touchante. Je me promets de conserver précieusement ce trophée. Mais quelques jours plus tard, j'ai dû découper la partie rouge du drapeau pour la donner aux brancardiers du régiment : ils trouvaient que leurs brassards étaient plus kakis que rouges et craignaient d'être la cible du feu ennemi en secourant nos blessés.

Durant la journée, le courrier m'apporte deux lettres de ma nièce Louise et de mon neveu Jacques. Comme ils sont très jeunes, cette lecture me charme et me réconforte en même temps.

Le dimanche 16 juillet, je dis une messe à 10 heures pour 70 soldats de la compagnie B, et à 11 heures pour 65 de la compagnie C. Absolution générale sans confession préalable.

Une courte visite auprès des soldats cantonnés à Authie, me permet de constater que la nervosité règne parmi eux et ressemble à celle d'un club de hockey à la veille d'affronter un adversaire réputé coriace. Les fusils, les mitraillettes et les grenades remplacent ici bâtons et rondelle. L'enjeu est sa vie, non une simple victoire. L'expression «de la poudre dans l'air» prend toute sa signification.

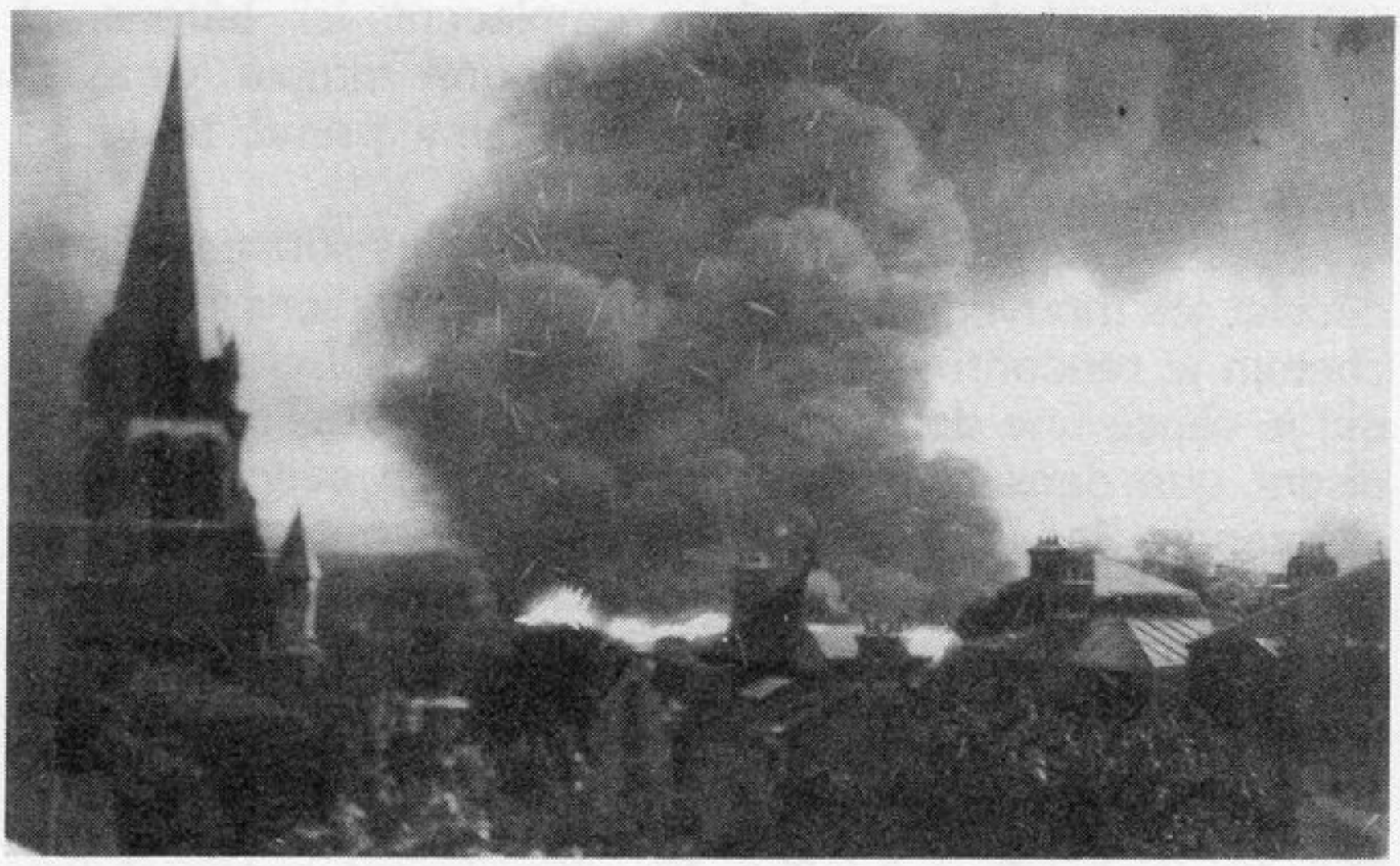
Les avions ennemis nous survolent plus souvent afin de déceler les mouvements des régiments canadiens. Sur mon chemin je rencontre Messieurs Alapérine et Lefebvre avec qui je cause une dernière fois avant l'adieu définitif. Ils me disent que dans l'affrontement du 7 juillet avec les tanks allemands, les «Sherbrooke Fusiliers» ont perdu une vingtaine de chars d'assaut. Les camions antichars ennemis ont été très efficaces.

Plusieurs régiments canadiens, parmi lesquels le régiment de la Chaudière, ont livré des combats sanglants et meurtriers pour la libération du champ d'aviation de Carpiquet, les 7 et 8 juillet. Ensuite, ils ont continué leur course effrénée vers l'abbaye d'Ardenne, que venait de laisser en vitesse le général Kurt Meyer avec le gros de ses forces, confiant à l'arrière-garde de ses troupes SS spécialement entraînées à cette fin la protection de leur retraite hâtive. Ses troupes ont traversé rapidement la ville de Caen et la rivière Orne pour aboutir sur la rive sud où elles ont organisé la défense après avoir fait sauter les ponts.

La libération de Caen fut définitive le 9 juillet au soir. La 3e division canadienne a alors établi la ligne du front sur la rive gauche de la rivière Orne, presque jusqu'à l'embou-

chure de la rivière Odon plus à l'ouest. On peut voir cette ligne indiquée sur la carte no 3 (troisième partie). Cette bataille a eu lieu durant l'opération « SHARNWOOD », des 8 et 9 juillet. Les Canadiens ont perdu plus de soldats que lors du débarquement du 6 juin : environ 300 morts et 900 blessés et en l'espace d'un mois, les 7e, 8e, et 9e brigades de la 3e division ont conquis un territoire qui constitue une tête de pont précieuse. Un travail merveilleux !

C'est pendant la prise de Caen que la 2e division, à laquelle appartenait le Maisonneuve, a mis pied à terre sur le sol de France pour venir combattre aux côtés des valeureux soldats canadiens de la 3e division.



J'ai photographié la ville de Caen durant le bombardement du 17 juillet 1944. La ville a été détruite à 80 pour 100. L'on voit un des deux clochers de l'église Saint-Étienne. Le feu est celui de l'Abbaye aux Hommes. Les brindilles visibles dans la fumée sont des morceaux de bois.

Le 17 juillet 1944, le régiment de Maisonneuve était prêt à affronter l'ennemi. Postés à Authie, nous attendions l'ordre du départ prévu pour le lendemain. Vers midi, plus de 500 bombardiers alliés ont laissé tomber une cargaison incroyable de bombes sur la rive droite de l'Orne où se tenait un ennemi inquiet et nerveux, contraint à la défense. Malheureusement plusieurs bombes mal visées ont fait

Carte d'identité d'un soldat allemand appartenant à une division panzer lehr. SS. Sur le volet gauche du feuillet, un portrait du Führer. Un document unique.

revoler en poussière l'est de la ville de Caen. Quelques-unes de deux tonnes sont même tombées sur l'entrée ouest de la ville, détruisant l'Abbaye aux Hommes. Erreur coûteuse. Des nuages de fumée et de poussière poussés par le vent nous enveloppent jusqu'à Authie, pourtant à plus de quatre kilomètres de Caen. Ces nuages dégagent une odeur nauséabonde. Les deux photos prises à cette occasion vous donneront une idée du spectacle. (cf. page suivante)

Le 18 juillet, à 6 heures du matin. Répétition de l'opération de la veille : des vagues de bombardiers arrosent copieusement les forces allemandes que les Anglais et les Canadiens de la 3e division doivent déloger de leur position sur le côté sud de la rivière Orne. L'artillerie canadienne entre en jeu. On m'a dit que chaque canon doit tirer 750 obus. C'est l'opération ATLANTIC qui commence.

Le régiment de Maisonneuve quitte Authie à 10 heures en direction des abords de Caen, précisément près de la prison. Nous passons la nuit à cet endroit avant de partir pour Vaucelles. La nuit est terriblement mouvementée et bruyante. À 14 heures, nous sommes audit lieu. Le docteur Robert installe son poste médical dans la cave d'une maison de deux étages. De là nous pouvons voir les obus allemands frapper les alentours du Séminaire en face de nous. Plus de 50 p. 100 des obus n'éclatent pas. Ils avaient probablement été sabotés en Tchécoslovaquie, dans les usines Skoda.

Vers 16 heures, je descends la route qui conduit à Caen. Quelle désolation! Je rencontre un prêtre que je prends pour le curé de la cathédrale. «La veille, j'avais une paroisse et une église, me dit-il; depuis ce matin, je n'ai ni église ni paroisse. Allez dans cette direction et constatez par vous-même.»

Nous ne dormons pas de la nuit. Trop de choses à entendre ou à voir. La guerre nous impose des sacrifices.

Le mercredi matin 19 juillet, vers 10 heures, je suis instinctivement attiré par la compagnie D du major Léon Brosseau. Il est très occupé au rassemblement de ses 120 soldats. L'ordre de départ du régiment étant fixé à 10 heures, je crains de l'importuner. Mais le major Brosseau me dit d'attendre un peu. Bientôt la compagnie au complet est devant moi, en uniforme impeccable, portant fusils, petites pelles, PIAT (armes antichar), les écouteurs sur les oreilles, propres et luisants.

D'une voix forte le major ordonne: «ATTENTION». Puis, il ajoute: «Le padre est ici, il va vous donner l'absolution générale, faites bien cela comme si c'était la dernière fois.» L'émotion s'empare de moi. Tous ensemble, nous récitons l'acte de contrition précédé du «Je confesse à Dieu.» Je récite la formule d'absolution au pluriel: «Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous absous de tous vos péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.» Le major Brosseau répondait «Amen» à chaque fois. Je n'oublierai jamais cette cérémonie touchante et pleine de signification.

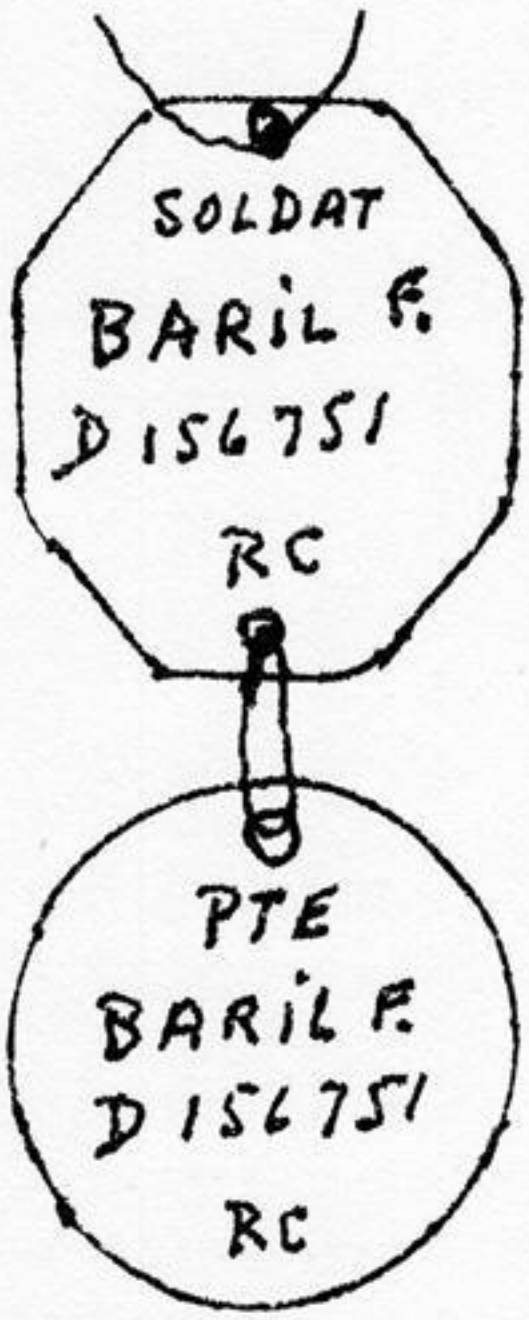
À 13 heures ce même jour (heure H), plusieurs d'entre eux seront tués dès la ligne de départ à Fleury.

Au sujet de l'identification des soldats tués au combat, une explication s'impose. Tout combattant portait, attachées à son cou, deux plaques d'identité, communément appelées « disques » (de l'anglais « disc »). Un disque était vert (green pour ground), l'autre était rouge (red pour archives). Le vert restait attaché au cadavre, le rouge était détaché pour les archives et envoyé au préposé à cette fin.

Les deux disques étaient reliés ensemble par une courte corde. 90 p. 100 des soldats y ajoutaient au bout une croix en plastique rouge vin, ou une petite croix de chapelet. Ils avaient confiance en cela. Même les protestants m'en ont demandé. Ce qui prouve que pour assurer la conservation de la vie, tous les moyens sont bons. On ne prend pas de chance (voir l'illustration ci-contre).

Matricule d'identification: le rang, le nom, le numéro, la religion (RC ou P).

en anglais		*en français*
disc		disque
green ground		vert terre
red records		rouge archives



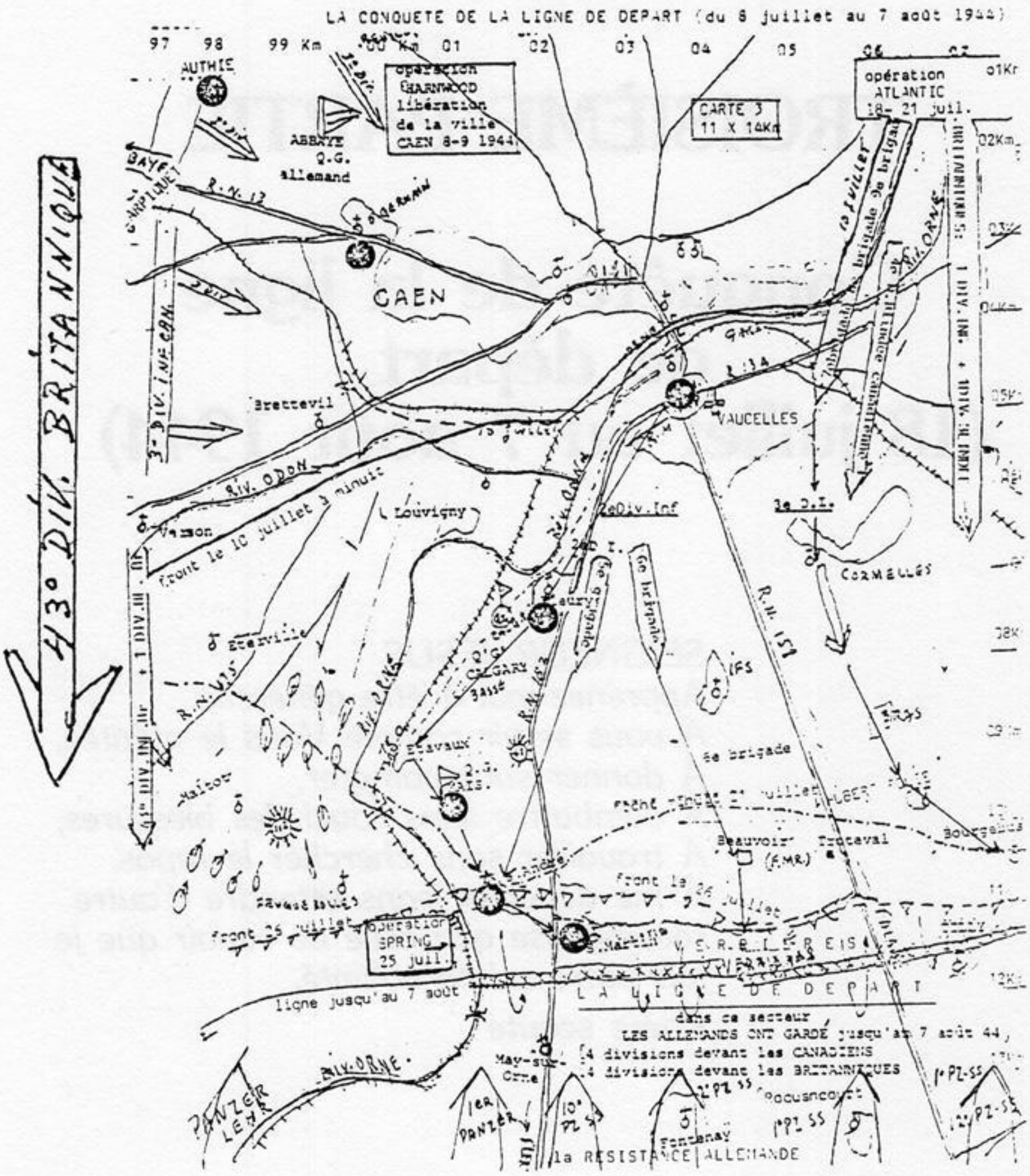
Très souvent, le soldat gardait le vert et y attachait une croix en plastique rouge. Alors, le disque rouge était attaché à part par une corde autour du cou.

TROISIÈME PARTIE

Conquête de la ligne de départ (18 juillet au 7 août 1944)

SEIGNEUR JÉSUS
Apprenez-moi à être généreux
À vous servir comme Vous le méritez,
À donner sans compter,
À combattre sans souci des blessures,
À travailler sans chercher le repos,
À me dépenser sans attendre d'autre
récompense que celle de savoir que je
fais votre sainte volonté.
Prière scoute

LA CONQUETE DE LA LIGNE DE DEPART (du 6 juillet au 7 août 1944)



Le faubourg de Vaucelles — Fleury-sur-Orne

L'opération ATLANTIC est engagée. Du nord-est de la ville de Caen, les neuf régiments des trois brigades de la 3e division d'infanterie canadienne sont en marche vers le sud, avec les Britanniques en force sur leur flanc gauche. L'objectif commun : la ligne de départ pour la grande offensive du 8 août 1944. (VERRIÈRES).

La 2e division canadienne entre en jeu : elle traverse la rivière Orne, au sud de Caen. Durant la nuit du 18 au 19 juillet, les régiments « Black Watch » et « Calgary » escaladent la montée abrupte qui conduit sur les hauteurs de Vaucelles. Un travail de géant sous une pluie continuelle d'obus et de balles ennemis. Aux petites heures du matin du 19 juillet, les combats sont engagés sur les hauteurs mêmes de Vaucelles.

L'heure est venue pour le régiment de Maisonneuve de passer au travers du régiment « Black Watch » pour attaquer le village de Fleury. Notre baptême de feu.

Les soldats quittent leur retranchement près de la prison vers 10 heures, le 19 juillet, et traversent l'Orne sur le pont Bailey construit le matin même par les ingénieurs canadiens. En aval, se trouvent les quais que les barges, venant de la baie de la Seine, abordent en temps normal avec des cargaisons de toutes sortes. Plus à l'est, un autre pont, nommé London, construit pour la circonstance, par les ingénieurs canadiens aussi, permettra aux troupes de traverser à l'est du Faubourg de Vaucelles. La 6e brigade utilise ce chemin afin de combattre sur les hauteurs à l'est, en même temps que le Maisonneuve, à l'ouest du Faubourg.

Le convoi de 6 ou 7 voitures de RAP s'immobilise pour quelques minutes devant les ruines de l'Abbaye aux Hommes. Des gens fouillent les décombres à la recherche de parents ou d'amis.

Mon camion est resté au nord de Caen à cause du danger. Je voyage en jeep avec le RAP. À Vaucelles, le docteur Robert installe son poste à la croisée des routes 158 — qui conduit à Paris — et 162 — qui mène à Flers — en direction du sud-ouest.

Le village de Fleury, notre objectif, est situé à cinq kilomètres, sur la route 162. L'heure du départ : 13 heures. La compagnie A du major Dugas partira sur la route 162, suivie de la compagnie C du major Ostiguy ; sur une petite route secondaire à droite, la compagnie D du major Léon Brosseau se met aussi en branle avec, à sa suite, la compagnie B du major Massue. L'objectif précis de ces deux dernières compagnies : la partie basse du village construit sur une petite butte. Le commandant Bisaillon supervise les opérations.

Abandonnons les fantassins en marche pour quelques instants et allons du côté du docteur Robert occupé, pendant ce temps, à la préparation de son poste pour recevoir les blessés qui ne manqueront pas. Un fait amusant se produit. Un soldat a le temps de visiter une maison et en sort avec une statuette musicale de Notre-Dame-de-Lourdes, fier de sa découverte. Pourtant, nous avons été prévenus que le vol est absolument défendu. On commence déjà à voler ! Le soir, pour se reposer, ce soldat chante des Ave à son entourage.

Vers 12h30, une pluie abondante d'obus et de mortiers ennemis sème soudain la panique dans notre secteur. Terrible enfer. Chacun cherche un abri pour s'y blottir en attendant que l'orage passe. Je crois bien faire en me dirigeant vers une maison pour m'y cacher. J'enjambe en toute hâte une clôture de fer forgé décorée de fleurs de lys. La première jambe passe mais la deuxième éprouve de la difficulté parce qu'une fleur de lys me retient par le fond du pantalon. La frayeur d'un lapin redouble en me voyant mal

pris. Une porte de garage vole en l'air comme une feuille de papier au vent, sous l'effet du déplacement d'air provoqué par un obus qui éclate près de l'endroit.

Dans la maison, des soldats du «Black Watch» se reposent dans l'escalier menant à la cave où je retrouve monsieur Delaûtre, sa femme et sa fille. Ils viennent de la carrière de calcaire dont je parlerai plus loin. Monsieur Delaûtre commence à me parler de ses émotions et de ses expériences malheureuses. Je lui dis que ce qui presse, c'est de donner à boire aux soldats exténués par les durs combats de la veille. Sitôt dit sitôt fait : tout le monde boit à la libération. Je promets au propriétaire de la maison de revenir causer avec lui. En attendant, je dois rejoindre le docteur Robert à la croisée des routes 158 et 162. Mon absence a duré à peine dix minutes.

Il était temps que j'arrive. Des blessés nombreux sont au RAP et attendent les premiers soins. Nervosité générale. Par tempérament je suis sanguin et nerveux à 40 p. 100 chacun. En ce moment, mon flegme a pris le dessus, ce qui permet de me contrôler quelque peu et d'influencer les autres par mes raisonnements. J'avoue cependant qu'à l'intérieur j'étais très nerveux.

Des brancardiers de la compagnie A m'annoncent que des blessés gisent sur le bord de la route à trois kilomètres de nous, près d'une manufacture. Le sergent Barre m'y conduit en moto. J'identifie les corps de Bachand, de Béchard et de l'Écuyer. Plus loin, un soldat tient dans ses bras un dénommé Turcotte blessé à l'abdomen. Je l'encourage de mon mieux, lui donne à communier et lui administre la dernière onction des malades. Je suis bouleversé. En avant de moi, sur les bords de la route, les mitrailleurs canadiens et allemands se disputent l'occupation des maisons. Je retourne au RAP convaincu d'avoir vécu une expérience exceptionnelle.

Quelques couvertures de laine recouvrent des corps inertes. Je soulève la première : le major Léon Brosseau puis le capitaine Orieux, le signaleur Tremblay. Tous tués dès la ligne de départ, à 13 heures. Je connais tous mes soldats

comme un bon pasteur connaît ses brebis. Je les aime tous comme des amis. J'éprouve un choc et un profond chagrin. Je me ressaisis. Les morts sont étendus devant la porte d'un garage. Des soldats pensifs m'observent pendant que je procède à l'identification et que je collecte les effets personnels dans les poches de chacun d'eux. Je vérifie les numéros de matricules. Quelques soldats m'aident à envelopper les corps dans les couvertures qui leur serviront de cercueils. Après ce cérémonial, je vois à transporter les défunts à leur dernière demeure, au cimetière temporaire en bas de la côte. Devant la fosse où gisent une quinzaine de couvertures côte à côte, je fais une dernière prière, quitte à célébrer une messe de requiem à la première occasion. Une tristesse profonde m'envahit.

Je me permets un temps d'arrêt pour confier au lecteur mon état d'esprit et de coeur quand l'ennemi tirait sur nos amis du régiment. Le sentiment spontané, instinctif et naturel que j'ai éprouvé dans le plus profond de mon être, mis à part le chagrin, a été un sentiment de représailles et de vengeance envers les Allemands. À l'avenir, pensé-je, plus de pitié pour ces assassins. Qu'ils soient maudits ! Ce n'était pas très chrétien, mais c'était ainsi.

J'ai souvent rencontré, par la suite, une réaction similaire chez les soldats qui perdaient un compagnon inséparable. Que voulez-vous ? Il n'y a rien de plus cher qu'un véritable ami.

Bon, trève de réflexion, revenons à la suite de l'ensevelissement au bas de la côte. Quand ce devoir est terminé à la brunante, je remonte sur la route 162. Les yeux mouillés m'empêchent de voir mon ordonnance qui m'attendait, dans le champ à droite, avec une bonne tasse de café, en jeep avec quelques soldats du peloton des pionniers venus m'aider. Je m'avance trop loin sur la route et me trouve soudainement au milieu des soldats du « Black Watch » qui attendent devant le village Saint-André. En me voyant, ils me demandent ce que je peux bien foutre là. « Je cherche mon régiment », leur dis-je. Ils m'invitent à retourner sur mes pas.

Il faisait noir. Sur ma gauche, le village d'Ifs est en feu; des granges probablement. Un spectacle impressionnant.

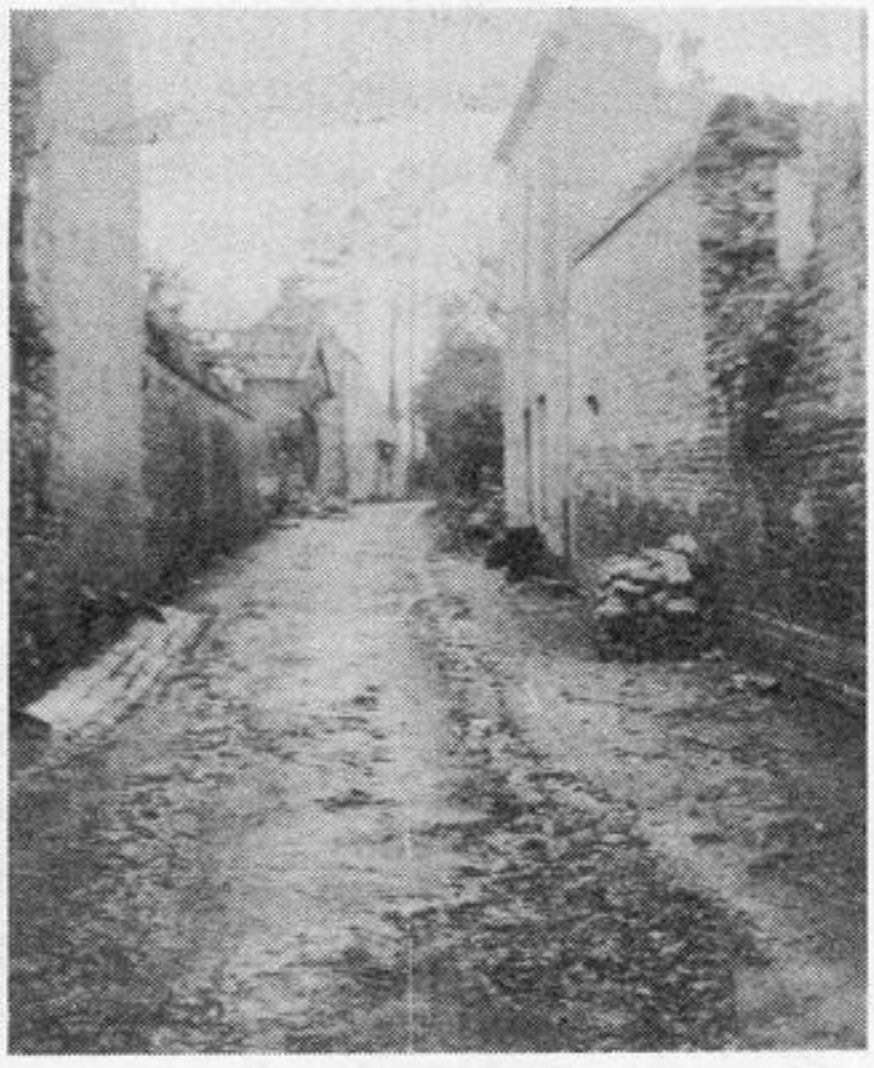
Enfin, je retrouve Marcel Bouchard tout heureux de me revoir. Il me conduit à Haut-Fleury où je trouve le commandant Bisaillon faisant les cent pas le long d'une clôture. Je vais le trouver pour lui dire les nouvelles que je sais. Il est peiné de la mort de Léon Brosseau et des autres. Je lui dis qu'à mon avis la guerre ressemble à un combat de boxe: « On donne des coups et on en reçoit. Vous venez d'encaisser un revers, demain ce sera à votre tour de porter des coups à votre satisfaction. » Que voulez-vous? Dans de telles circonstances on essaie de s'encourager comme on peut. Des fois un bon mot vaut plus que de grandes phrases ampoulées. Nous dégustons un bon café ensemble, ne sachant pas ce que la nuit nous réserve.

J'apprends qu'à 16 heures la compagnie C du major Ostiguy, aidée des lieutenants Mathieu et Robert, a atteint son objectif « according to plan ». Actuellement, on est à nettoyer le village maison par maison. L'ennemi se replie sur Étavaux. Toutes les compagnies se retrouvent à Basse et s'organisent sous le commandement du colonel Bisaillon en vue de l'attaque sur Étavaux. Le capitaine Vallières devient major et remplace feu le major Brosseau à la compagnie D.

Fleury est un magnifique petit village industriel groupé autour du clocher. La paroisse est construite au-dessus d'une carrière de pierre calcaire que traverse une galerie humide, sombre et tortueuse. À une extrémité, un puits de lumière à découvert éclaire toute une population qui vit à cet endroit depuis le début de juin. Dans la nuit du 19 au 20 juillet, le docteur Robert a installé son RAP à l'entrée de la mine, à l'abri des obus ennemis. Il pourra y soigner convenablement les blessés. Après deux nuits à cet endroit, le RAP déménagera un peu plus loin, à Basse.

Quand le régiment était à Authie, les obus que nous recevions venaient la plupart du temps de cette entrée de la mine. La protection des Allemands était parfaite.

Le curé Saussaye et tous ses ouailles de Fleury ont vécu cinquante jours dans cette carrière infecte et humide pour



Les habitants de Fleury-sur-Orne regagnent leur maison le lendemain de la bataille du 19 juillet.

éviter les horreurs des bombardements. Les Allemands leur ont fait la vie dure continuellement et les ont obligés à couper tout contact avec l'extérieur. Des enfants sont nés et des personnes sont mortes en ce lieu.

Pendant les deux jours qu'y passe le RAP, j'en profite pour aller voir les gens à l'autre bout de la galerie intérieure. Quelle joie c'est pour eux d'apprendre la fin de leurs souffrances physiques et morales. Le retour dans les maisons commence sur-le-champ.

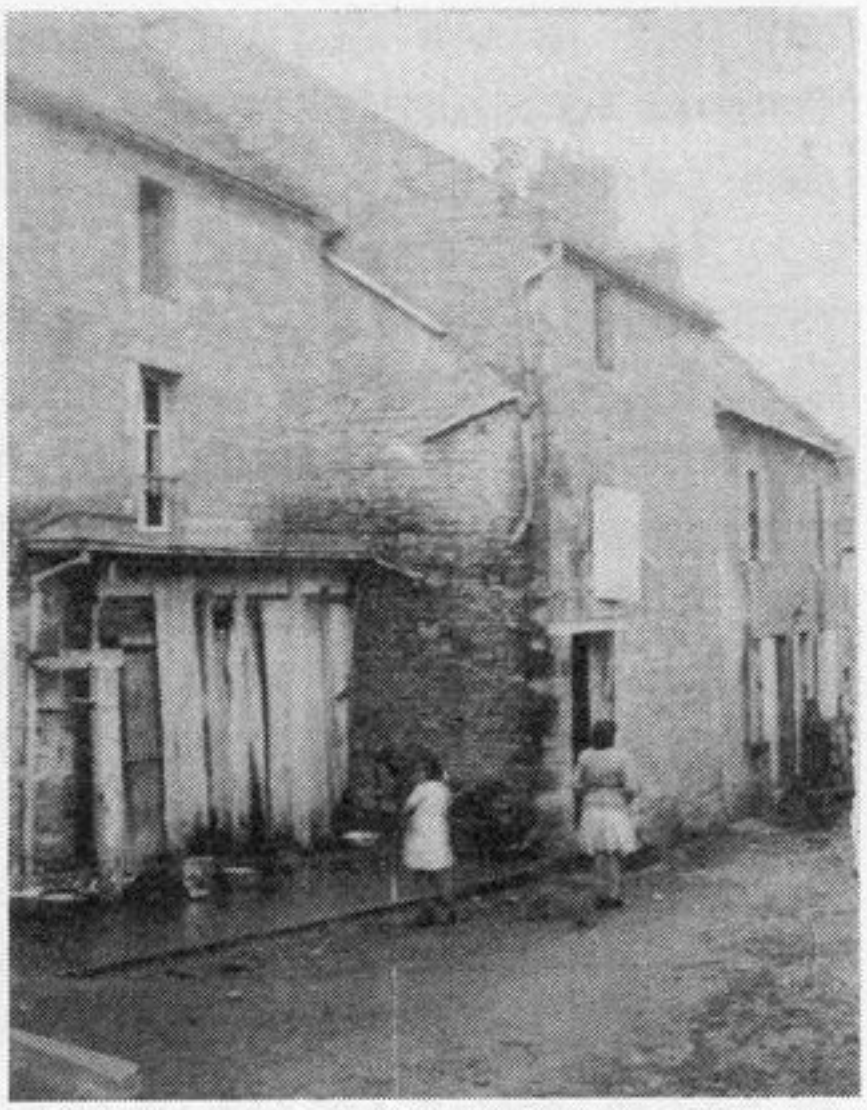
Cette nuit-là, je dors avec les brancardiers. Quel dévouement, quel courage il leur faut pour aller chercher les blessés sur la ligne de feu! Un obus ennemi a éclaté devant l'entrée de la mine, tuant sur le coup le signaleur Dubord et blessant sérieusement son compagnon Hubert.

Profitant d'un moment de répit, je retourne sur la route 162 afin de revoir monsieur Delaûtre. Un espion anglais vient le saluer avant de partir pour une nouvelle mission dans la région de Falaise.

Vendredi matin, le Q.G. du régiment est devant Étavaux que l'on s'apprête à attaquer dans l'après-midi. Le docteur Robert décide de déménager le RAP à Basse pour s'approcher des combattants. Vers 16 heures, déclenchement de l'attaque surprise sur Étavaux et Maltot, de l'autre côté de la voie ferrée. Elle est dirigée par le major Vallières, secondé du major Dugas et de sa compagnie A. Le major Vallières y trouve la mort, ainsi que Lachevrotière et Dubeau. On y fait 19 prisonniers ennemis, qui passent par le RAP et me donnent l'impression d'être heureux de leur sort. Pour eux, la guerre est finie.

Étavaux (20, 21, 22 juillet)

À peine le RAP vient-il de s'installer à la ferme «chez Bernard», le samedi 30 juillet, qu'un obus ennemi éclate dans le champ en face. Trois signaleurs sont blessés, dont le soldat Collette très gravement. Comme je suis à une vingtaine de pieds d'eux, j'arrive à temps pour porter secours à ce dernier et constater sa blessure au dos, causée



Bas-Fleury (Basse), le 21 juillet 1944. Les civils réintègrent leurs demeures et nous payent la traite. En haut, à gauche, le lieutenant Jean-Noël Mathieu. Les planches appuyées au mur protègent les maisons des obus.

par l'éclat d'obus. Je lui donne la communion et l'extrême-onction et lui laisse une lueur d'espoir de guérir. Il mourra le 24 juillet.

Des blessés ennemis sont aussi amenés au RAP. Parmi eux un Japonais et un Polonais de 20 ans. Je découvre que ce dernier est catholique. Trois sacrements lui sont administrés : la communion, l'absolution et l'extrême-onction. Il devine qu'il va mourir et me regarde avec tristesse et confiance. Il baise mes mains en signe de reconnaissance. Je l'encourage d'un regard que je veux très sympathique. C'est vraiment touchant. Je pense à ses parents que je représente auprès de lui. Il avait 15 ans quand les Allemands ont envahi la Pologne, ravagé les villes et dispersé les populations. Il était du nombre de ces nombreux errants.

Les prisonniers ennemis m'apprennent que c'est sous la menace du pistolet que les officiers SS contraignent les soldats de la Vehrmacht (moins fanatiques) à accomplir les attaques dangereuses. Je déteste encore plus ces sales SS.

Nous sommes toujours menacés par les obus ennemis. C'est énervant et épuisant. Les membres de la Croix-Rouge du secteur viennent me chercher pour les aider à l'ensevelissement de trois de leurs morts civils. En route, je rencontre des paysans qui reviennent dans leurs foyers.

J'encourage les soldats nerveux en leur disant que notre artillerie et notre aviation sont dix fois supérieures aux forces ennemies. Le soir dans mon journal, j'écris « Je suis rendu à bout », et j'essaie de dormir.

Les bombes de mortier allemandes font un bruit dans les airs qui ressemble à un beuglement continuel. Les soldats ont baptisé la bombe « la vache ». Quand on dit : « c'est la vache », tout le monde comprend. Je sais que ce bruit déprimant fait partie de la stratégie ennemie. Au début, des soldats ont fait des crises de nerfs, mais ça n'a pas duré : ils se sont vite habitués.

Le dimanche 23 juillet, 20 soldats ont assisté à la messe que j'ai officiée à la ferme. Le soir, je célèbre une autre messe pour les officiers et soldats autour du commandant, à Étavaux. À mon retour à Basse, une rafale de mortier

m'accueille. Je ramène quand même de bonnes nouvelles. La compagnie D a fait 200 prisonniers, le régiment jouit d'un repos relatif; les Britanniques, à Maltot, sur la côte 112, livrent un combat à finir avec la Panzerdivision «panzer Lehr.» Je raconte les détails de l'attaque sur Étavaux tels qu'on me les a transmis la veille.

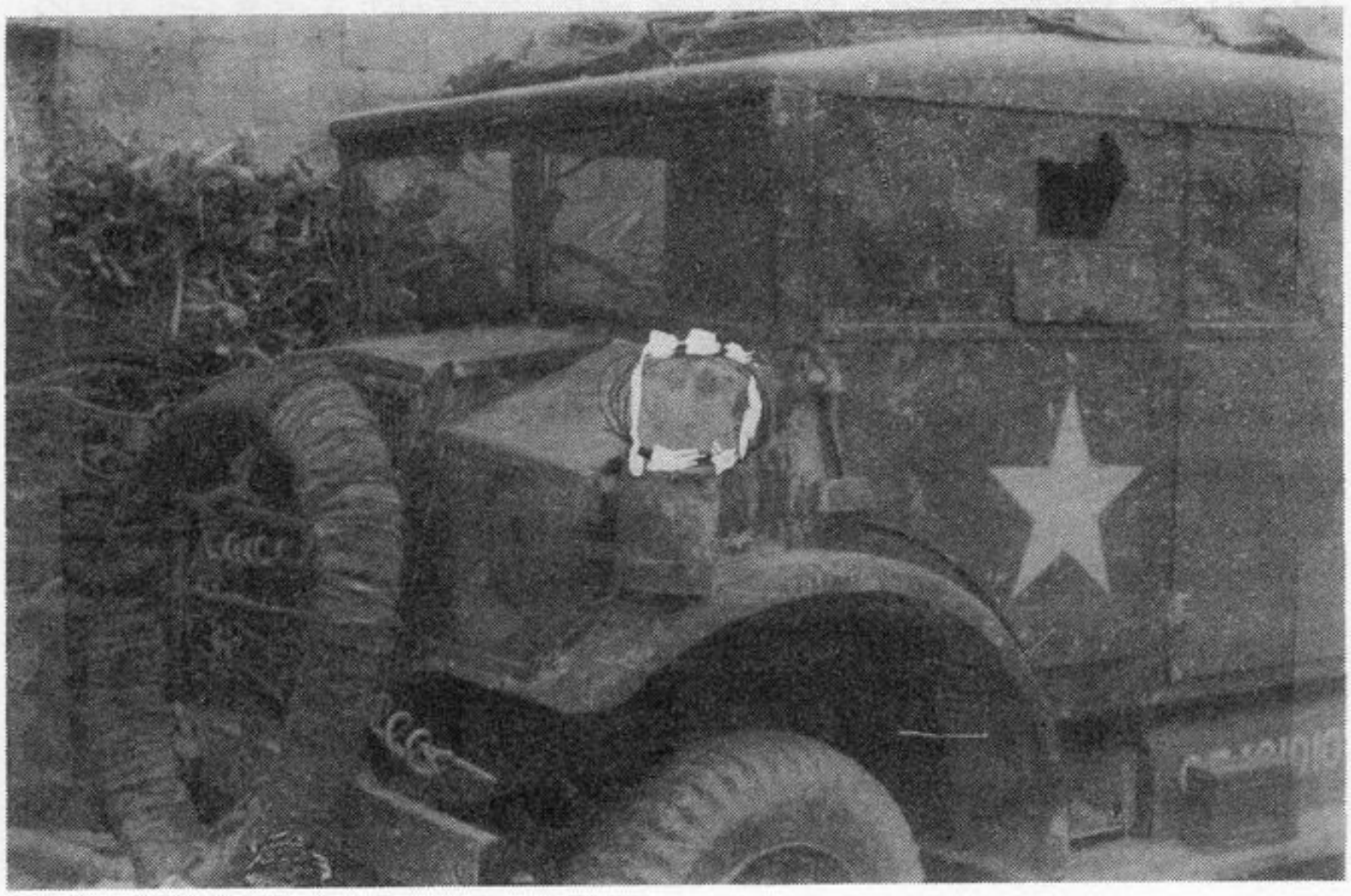
L'attaque a commencé le vendredi après-midi par un bombardement des positions ennemies. Puis les compagnies du major Ostiguy et du major Massue, protégées sur la droite par le peloton du lieutenant Robert, ont lancé l'assaut. Opération coûteuse en vies humaines. Une autre attaque a suivi immédiatement dans la nuit de vendredi à samedi pour profiter au maximum du désarroi allemand. Étavaux a capitulé le samedi matin.

Du 19 juillet à ce jour, nos pertes s'élèvent à 40 tués, dont huit sont morts par blessure, plus une centaine de blessés et une cinquantaine d'évacués pour diverses raisons. En tout, environ 200 hommes.

Le régiment méritait bien un petit repos. Le major Bibeau et le commandant en profitent pour réorganiser les compagnies. Le renfort est mince. Les pertes en matériel de guerre sont à considérer. Les cuisines des compagnies, un peu perturbées par les combats, recommencent à nourrir convenablement les soldats. Les CQMS (sergents quartier-maître de compagnie) sont très actifs pour alimenter leurs compagnies, en faisant la navette entre l'échelon B où sont les réserves et l'échelon A qui combat en avant.

On comprend par ce qui vient d'être raconté que le RAP de Basse fut très occupé à recevoir et panser les blessés nombreux de ces derniers jours. Les jeeps des brancardiers font des voyages rapides à Étavaux. Un kilomètre environ sépare les combattants du poste de secours. Normalement, l'aumônier se tient au RAP et reçoit les blessés en même temps que le médecin les soigne. Les brancardiers nous informent continuellement de ce qui arrive en avant.

Les derniers jours ont été passablement remplis d'émotion et de travail pour moi comme pour tout le monde.



Au retour de la messe d'action de grâces du dimanche soir, je mets mon camion dans le coin de la cour intérieure de la ferme « chez Bernard. » Soudainement, vers 21 heures, un obus 88 traverse le toit et défonce le mur de la grange à 20 pieds du camion. Une pierre d'une dizaine de livres se dégage du mur et vient se loger entre les deux sièges avant pendant que je suis à écrire à l'arrière de celui-ci.

Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur ; tout était fait quand je suis sorti en hâte du camion. Le docteur Robert, qui écrivait au pied du mur en question, a eu de la chance lui aussi. Il s'est envolé avec le vent et le déplacement d'air. Le lendemain matin, profitant de la clarté, je prends quelques photos, je déménage mon véhicule dans le coin du champ où sont les signaleurs. Mon ordonnance s'occupe de tout ce branle-bas. Il place le camion près de la voie ferrée et le recouvre d'un filet de camouflage. Mon camion me sert de demeure. J'ai une cuisine privée, une corde à linge et un coin pour recevoir discrètement les visiteurs.

Les signaleurs qui se tiennent près du RAP quand ils ne sont pas en devoir constituent mes amis de prédilection. Je cause souvent avec eux. Ils me donnent un « set 17 », poste de radio à ondes courtes, dont ils n'ont plus besoin, parce qu'on a changé leurs outils de signalisation. Cela fait mon affaire puisque je pourrai désormais avoir de la belle musique et recevoir les nouvelles de l'armée. J'aurai donc, par ces ondes, contact avec l'extérieur.

Je reçois aussi de l'officier de l'intelligence (I.O.) le lieutenant Fafard, les cartes militaires dont j'ai besoin pour indiquer dans mes rapports les endroits où les enterrements sont faits. Vraiment, je me sens de plus en plus dans le jeu. Je crois pouvoir suivre intelligemment l'ensemble des activités militaires en général.

Opération Spring

Du 15 juillet au 7 août. Les Canadiens doivent concentrer leurs activités dans le secteur immédiat de la « ligne de départ », c'est-à-dire consolider leur position et

gagner du terrain pied par pied à Saint-André, à Saint-Martin, à Verrières et à Tilly la campagne jusqu'à Hubert Folie. Il faut garder devant nous les quatre divisions allemandes comme les Britanniques, qui nous bordent, doivent s'efforcer de garder devant eux les quatre ou cinq divisions ennemies qui ont établi une ligne de défense chaque côté de la route 158 (Caen-Falaise). Le lecteur peut consulter avec intérêt la carte no 3 entre le 10e et le 11e km. Il comprendra alors les mouvements de l'armée canadienne durant cette période de deux semaines. Des combats acharnés se livrent en raison de la résistance des Allemands.

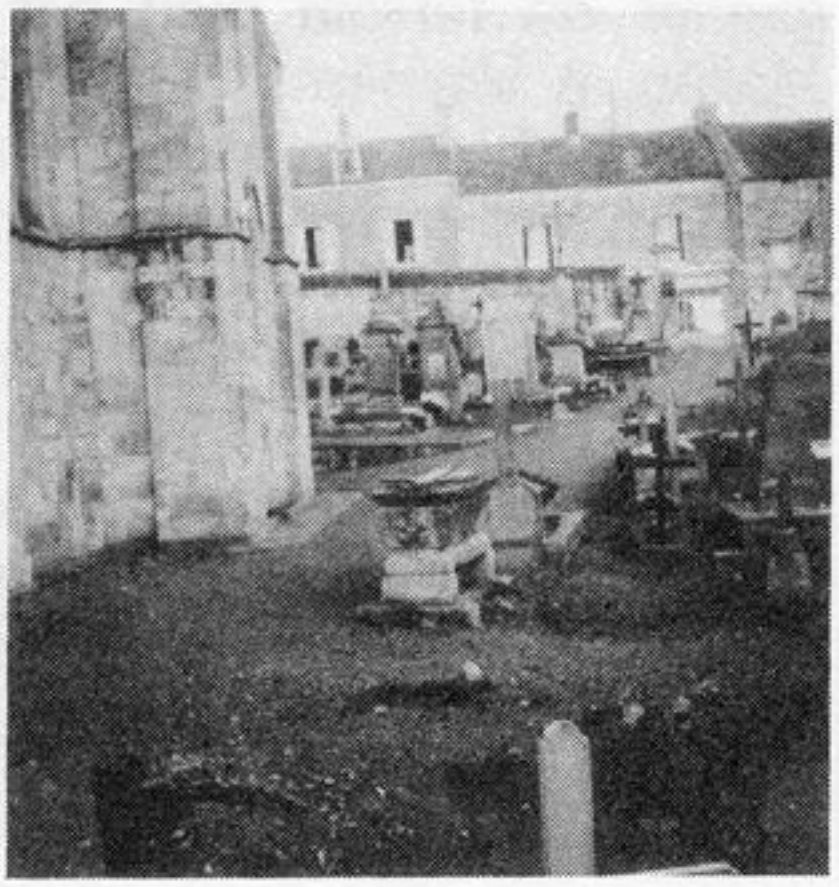
Saint-André-sur-Orne (25 juillet au 7 août)

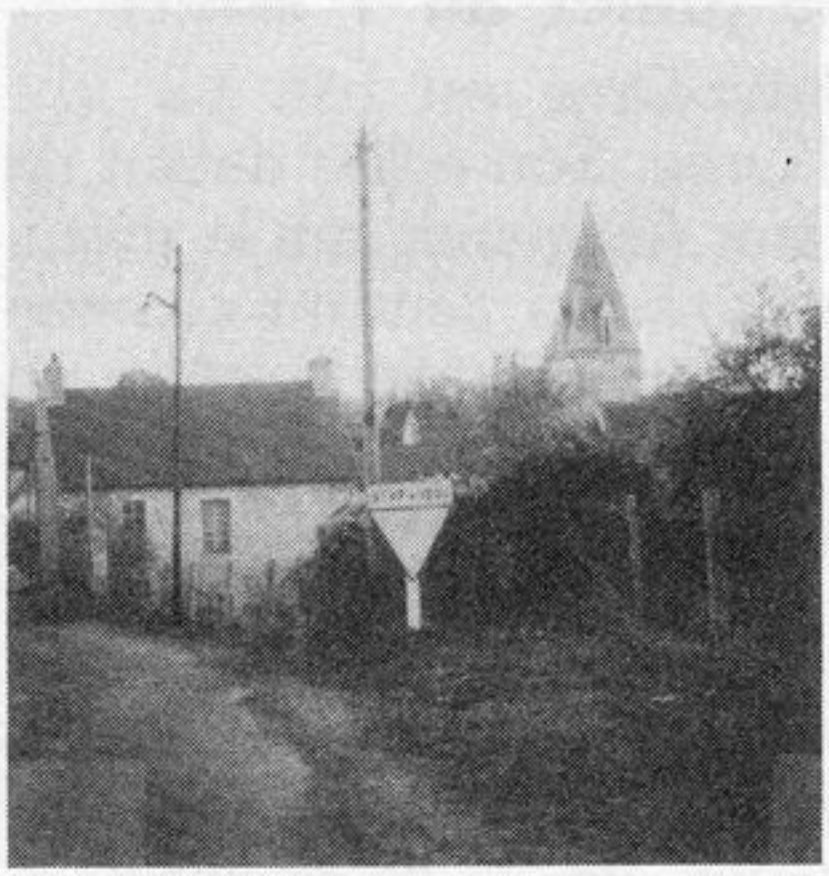
Le village de Saint-André-sur-Orne est bâti sur une butte qui domine la vallée de l'Orne. Son église datant du XIIIe siècle sert de forteresse aux Allemands qui le défendront jusqu'au 30 juillet. Ses défenseurs peuvent communiquer avec l'ancien monastère, au bas de la côte, en passant par une porte donnant sur le vieux cimetière qui entoure l'église. Une dame Paris qui n'a pas voulu quitter sa maison, demeure à l'endroit où passent les soldats allemands.

Un soldat du Black Watch en patrouille de nuit a découvert cette dame qui lui a donné des renseignements sur les agissements des Allemands, les 21 et 22 juillet.

Le 24 juillet, « le Cameron High » tente sa chance durant la journée pour déloger de l'église les Allemands qui s'y trouvent. Sans succès. Le « Black Watch » s'essaie de nuit mais échoue lui aussi. Le brigadier Megill fait appel au Maisonneuve le 25 juillet. Le commandant Lefort Bisaillon désigne la compagnie B du major Massue et la compagnie C du major Ostiguy pour l'assaut final. Le capitaine Charron ouvre la marche avec ses chenillettes porteuses de mitrailleuses Bren. Les compagnies D du capitaine Robert et A du major Dugas suivent, en retrait.

Les artilleurs et les mitrailleurs ennemis ouvrent le feu et font pleuvoir une avalanche d'obus qui paralysent notre



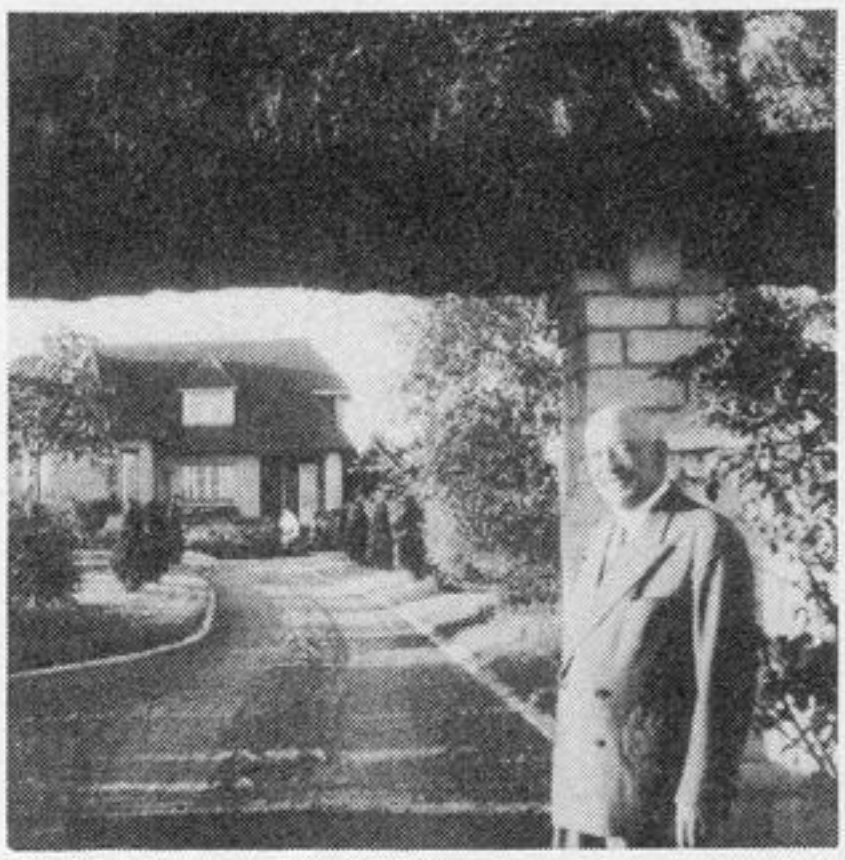


Du 18 au 31 juillet 1944, les SS allemands se sont retranchés dans l'église et ont résisté aux attaques de la 5e brigade. Par le cimetière, ils pouvaient communiquer avec les leurs. Le 28 juillet, le sergent Guy Préfontaine a pu atteindre les maisons en face de l'entrée (photo 2). Du quartier-général du régiment, on pouvait voir le clocher de l'église (photo 3).

avance et sèment la mort dans nos rangs. Les blessés sont nombreux; les jeeps des brancardiers fournissent à peine à les transporter vers le RAP. Le docteur Robert n'a pas de répit. Dans la nuit du 25 au 26 juillet, à l'aide de fusées éclairantes, l'aviation allemande continue le harcellement de nos troupes qui tiennent quand même leurs positions. Le major Massue est blessé au talon, le lieutenant Racine à la main gauche. Le lieutenant Malette souffre, pour sa part, de lésions multiples.

L'artillerie alliée réplique.

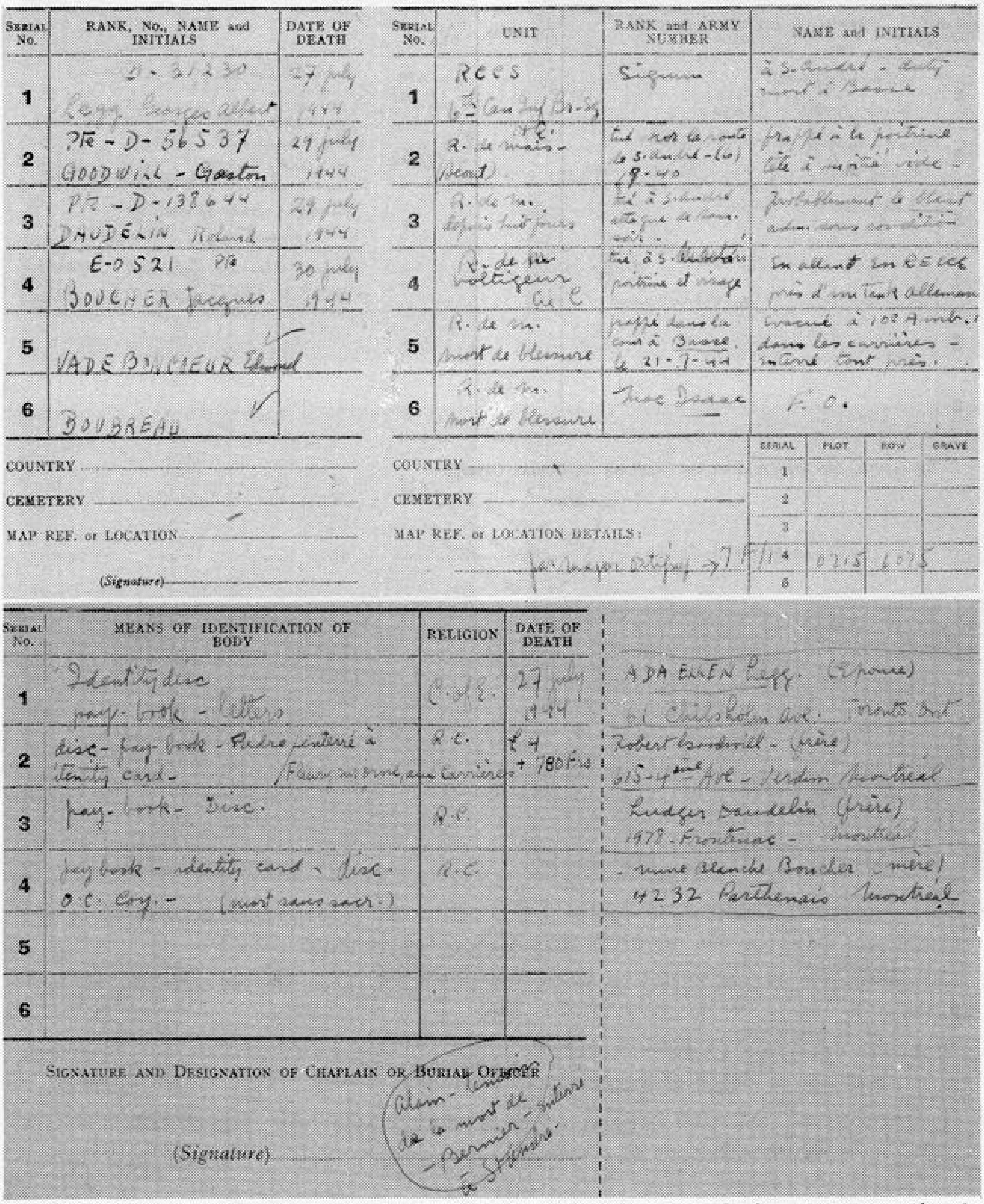
Un formidable duel d'artillerie s'ensuit. Quel enfer! Le major Bibeau réussit à s'installer dans la cave d'une maison



1. Sur la rue des Canadiens, ia mairie, à 600 mètres du monument et au pied de la côte conduisant à l'église. En territoire ennemi jusqu'au 31 juillet.
2. Le chemin par où sont passés les Black Watch pour attaquer l'église, sans succès, le 24 juillet.
3. Monsieur Toulé, qui a trouvé le corps du soldat Lavigueur au pied d'un mur, l'a enterré provisoirement et fleurit sa tombe depuis ce temps.
4. En bas, à droite, madame Pinsard et à sa droite madame Paris. Toutes deux n'ont pas quitté leurs maisons durant les combats.

en face du monument aux morts de 1914-1918. Pour s'inspirer ? Vraiment, la vie n'est pas rose. Les signaleurs en ont plein les bras à maintenir les communications entre les compagnies, les cuisines ont de la difficulté à nourrir les soldats qui se promènent en groupes isolés et affamés.

Malgré tout, la compagnie A réussit, le 27 juillet, à s'approcher à 200 pieds de l'église et entend même parler les Allemands, me dit le sergent Guy Préfontaine. Les nuits



Serial No.	Rank, No., Name and Initials	Date of Death
1	D-31230 Legg Georges Albert	27 july 1944
2	Pte - D - 56537 GOODWILL - Gaston	29 july 1944
3	Pte - D - 138644 DAUDELIN Roland	29 july 1944
4	E-0521 Pte BOUCHER Jacques	30 july 1944
5	VADEBONCOEUR Edmond	
6	BOUDREAU	

Country ...
Cemetery ...
Map ref. or Location ...
(Signature) ...

Serial No.	Unit	Rank and Army Number	Name and Initials
1	RCCS 6th Can Inf Bde	Signaux	à S. André - [illegible] mort à Basse...
2	R. de Mais. (Beaut)	tué sur la route de S. André - [illegible]	frappé à la poitrine [illegible]
3	R. de M. depuis huit jours	[illegible]	[illegible]
4	R. de Ch. Voltigeurs Cie C	tué à S. [illegible] poitrine et visage	En allant en RECCE près d'un tank allemand
5	R. de M. mort de blessure	frappé dans la cour à Basse. le 21-7-44	évacué à 102 amb. dans les carrières - enterré tout près.
6	R. de M. mort de blessure	[illegible]	F. C.

Country ...
Cemetery ...
Map ref. or Location details: [illegible] → 0215 6075

Serial	Plot	Row	Grave
1			
2			
3			
4	0215	6075	
5			

Serial No.	Means of Identification of Body	Religion	Date of Death
1	Identity disc pay-book - letters	C. of E.	27 july 1944
2	disc - pay-book - identity card - Padre enterré à [illegible] aux carrières	R.C.	£4 + 780 Frs
3	pay-book - disc.	R.C.	
4	pay book - identity card - disc. O.C. Coy. - (mort sans sacr.)	R.C.	
5			
6			

ADA ELLEN Legg (épouse) 61 Chisholm Ave. Toronto Ont
Robert Goodwill - (frère) 615-4ème Ave - Verdun Montréal
Ludger Daudelin (frère) 1978 Frontenac - Montréal
Mme Blanche Boucher (mère) 4232 Parthenais Montréal

Signature and Designation of Chaplain or Burial Officer

(Signature) ...

Voici à partir de quoi j'ai écrit mes mémoires. Il s'agit d'un exemple de rapport que devait rédiger l'aumônier dans le cas du décès d'un officier ou d'un soldat.

Moi, j'y ajoutais une description des blessures mortelles et, au verso, le nom du parent à qui j'écrirais ces détails sitôt que j'en aurais le temps.

L'ensevelissement dont il s'agit ici est temporaire mais très minutieusement vérifié par le Service des cimetières militaires. Après la guerre, les corps ont été exhumés et transportés dans les cimetières permanents.

paraissent longues en raison du danger que font courir les patrouilleurs ennemis. À travers ce va-et-vient, le canon 88 allemand continue de nous énerver.

Les pertes du régiment, du 20 au 26 juillet inclusivement, s'élèvent à 32 morts dont huit à la suite de blessures et 91 blessés, dont 65 par éclats d'obus et 26 par balles. Il faut ajouter à cela une cinquantaine d'évacués à cause d'épuisement total. Ce qui veut dire que le docteur Robert, au RAP, a été très occupé avec son personnel du poste de secours, infirmiers et brancardiers. Le travail du médecin sur la ligne de feu est admirable et sans répit.

Connaissant le boulot accompli par le docteur Robert, je me fais un devoir agréable de lui offrir une petite distraction en l'invitant à prendre le repas du soir avec moi, non pas au restaurant ou à l'hôtel, mais bien dans mon camion où Marcel Bouchard nous sert des mets canadiens à même mes provisions. Apéritif, vin de table, poulet, gâteau aux fruits, fromage et liqueur fine. La causette sur les malheurs des derniers jours et la fatigue plane inévitablement sur la joie que nous fait éprouver cette manifestation d'amitié sans prétention.

Dès le lendemain, la réalité de la guerre nous absorbe à nouveau. Notre régiment est à cours d'au moins 250 hommes non remplacés. Le courage des combattants doit doubler en raison de l'agressivité de la lutte. Le moral est bon. Je m'en rends compte personnellement en visitant les soldats des compagnies sur les hauteurs en face de Saint-André. Ma seule présence sème la joie dans les esprits que le danger persistant inquiète.

Encore une fois, un soldat m'avoue qu'il dit beaucoup de chapelets. Une peur contrôlée mais qui le tenaille continuellement. Il a appris à s'abriter au besoin et il met sa confiance dans la prière. Ensemble nous évaluons la supériorité de nos armes à 10 pour 1. Donc, concluons-nous, l'ennemi doit avoir dix foix plus peur, jeunesses hitlériennes ou pas. Par raisonnement, on arrive toujours à une solution satisfaisante. Ceux de son entourage pensent la même chose : la religion réconforte. Je les invite à descendre

la côte et à assister à une messe brève vers 16h30, jeudi et vendredi, par groupe de dix à quinze soldats à la fois. Avant la messe, je leur donne des nouvelles des malheureuses victimes, tuées ou blessées, dont ils ignorent souvent le sort.

La sincérité avec laquelle ces soldats assistent et communient pour leurs compagnons, à ces messes sur la ligne de feu, m'a toujours profondément touché. Une citation me vient à l'esprit pendant la cérémonie : « Au grand vent, les petits feux s'éteignent; au grand vent, les feux ordinaires s'allument. »

La messe du vendredi à peine finie, l'artillerie ennemie sise à Maltot nous envoie une rafale de mortier qui tombe près de nous, à l'arrière du hangar. Probablement qu'ils voyaient mon aube blanche... Je n'hésite pas à plonger dans le hangar pour m'abriter sous un fagot de branches que les Allemands avaient eux-mêmes confectionné pour se protéger contre notre artillerie. Ça sent très mauvais. Aussitôt que je peux sortir, je cours jusqu'au stationnement de la ferme où se trouve mon camion.

Un régiment sur la ligne de feu, c'est comme une paroisse ambulante, ou encore comme une grande famille qui connaît des jours heureux et des heures de malheur. Quand ça va mal, les soldats ont besoin de solidarité, de se serrer les coudes. Le rôle du « padre », comme on le nomme, c'est celui du prêtre, mais surtout de l'homme au service de tous, l'homme à tout faire, religieusement et socialement. C'est pourquoi on l'appelle « père » ou « padre », nom d'origine italienne et espagnole. C'est un nom spécifique. Le « padre » doit connaître tous ses soldats et ceux-ci doivent tous le distinguer des autres. Ses contacts embrassent tous les aspects de la vie militaire. « Toujours prêt », dit la devise des scouts. On pourrait en dire autant du commandant d'un régiment; s'il veut réussir, il doit avoir la confiance de tous ses hommes. Alors seulement, ses ordres sont efficaces.

Le 17 juillet 1944, j'écris à ma sœur Jeanne (lettre 535) :

« Je fais un effort pour écrire ce petit mot. Je voudrais qu'il vous parvienne en dedans de vingt-quatre heures pour vous rassurer.

La guerre est plus terrible que je l'avais prévue. Quelle tragédie! Je voulais voir de près; j'ai été exaucé. Maintenant, j'ai hâte à un repos afin de pouvoir reprendre ma correspondance avec mes amis. Je ne peux écrire longuement, mais ce que je vois restera imprégné dans ma mémoire assez longtemps pour que je puisse vous en reparler.

Merci des paquets reçus (23 et 24) ce dernier en France. Comme j'étais heureux! Mon cœur voulait fendre en deux. Aussi la lettre du 9 juillet (4 obus viennent d'éclater tout près, j'ai dû m'abriter sur le plancher des vaches) et plusieurs lettres de la famille. Ne vous inquiétez pas. Jusqu'à ce jour, j'ai trouvé cela intéressant et supportable.

Notre régiment s'est distingué dans cette première ronde qui vient de se terminer. Un repos s'impose. On a fait plus de 200 prisonniers, parmi lesquels un Japonais, un Polonais, même un Russe, plusieurs soldats d'élite SS allemands qui se croient « la race supérieure. »

J'admire la population française qui a subi l'occupation, les privations et la guerre avec un courage magnifique. Quand ils reviennent dans leur maison démolie, ils disent tout simplement : « C'est égal, nous sommes libérés maintenant. »

Je vais terminer ma lettre, pour plusieurs raisons : le manque d'espace, la clarté, le grondement et le bruit énorme. J'écris à la chandelle. En terminant, comme dans la chanson « Va dire à mes amis que je me souviens d'eux. »

Dieu vous bénisse et me garde en vie. »

Cordialement,

Gérard

Le 29 juillet, visite du padre des « Fusiliers Mont-Royal », Charles Beaudry. Son unité arrive dans notre secteur. Il me raconte les exploits du FMR à Troteval et à Beauvoir. Puis nous causons. Le fameux canon dont tout le monde a peur a été repéré dans l'entrée de la mine de May ; ses heures sont comptées. Des avions plongeurs viennent régler son cas. Descendant en piqué, ils larguent leurs roquettes et font mouche. Soulagement général dans nos lignes.

Ce même jour, le major Julien Bibeau remplace temporairement le commandant Bisaillon malade. De la 5e brigade, ordre lui est donné d'attaquer à Saint-Martin où des combats ont lieu autour de l'église. La tâche n'est pas facile : les soldats doivent retraiter à la faveur de la nuit. Au régiment, on s'inquiète à leur sujet. D'autre part, un jeep du corps médical tombe aux mains des Allemands avec trois de nos soldats, Bacon, Ouellet et Turgeon, dorénavant prisonniers de guerre.

Samedi, je dis la messe pour 20 soldats. Le lendemain, pour 60 soldats, dont 50 du RHC (Black Watch).

Je reçois des lettres de Jeanne, de Maurice Savard et de l'abbé Paré, en plus de trois paquets : l'un contient du homard et l'autre des cigares. Les accusés de réception ne tarderont pas car ma joie est très grande, comme ma reconnaissance.

Le major Bibeau doit réorganiser les cadres du régiment. Le renfort est mince ; il ne répond pas aux grands besoins des effectifs en hommes. Le même problème existe pour les autres unités de la 5e brigade. Le Maisonneuve a perdu, depuis le début, environ 70 tués et 350 blessés (la moitié de son effectif). Ce qui veut dire que dans les combats à venir les compagnies devront se contenter de la moitié des hommes dont elles ont besoin. Les régiments canadiens-français ont tous le même problème de renfort. Et la guerre continue, quotidienne, impitoyable.

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, les Fusiliers Mont-Royal remplacent le régiment de Maisonneuve sur les hauteurs de Saint-André que celui-ci vient de gagner à coup de grands sacrifices. Le Maisonneuve est au repos à deux heures, le 31 juillet. Le FMR entre dans l'église de Saint-André que les Allemands ont abandonnée.

Le premier août au soir, je croise un soldat du « Calgary » dans le champ voisin de mon camion : il s'apprête à partir à l'attaque de Tilly avec 90 hommes de son régiment. Le surlendemain, je le revois au même endroit, la tête basse, pensif. Je m'informe de ce qui est arrivé. « Nous sommes

L'église de Saint-André-sur-Orne, photographiée le 2 août 1944. G.M.

partis 92 soldats et seulement 16 sont revenus, me répond-il. Les autres ont été tués ou faits prisonniers.» Un joueur de cornemuse se promène en jouant des airs mélancoliques et méditatifs. Je ne sais comment exprimer ce que l'on ressent dans de telles situations. Sûrement la nostalgie d'une vie normale. Mais on ne peut s'empêcher de penser aux victimes de la guerre.

Depuis quelques jours, des avions bombardiers alliés passent au-dessus de nos têtes par centaines et laissent tomber des tonnes de bombes dans les lignes ennemies. Les avions allemands nous visitent aussi, mais à 1 contre 10 des nôtres.

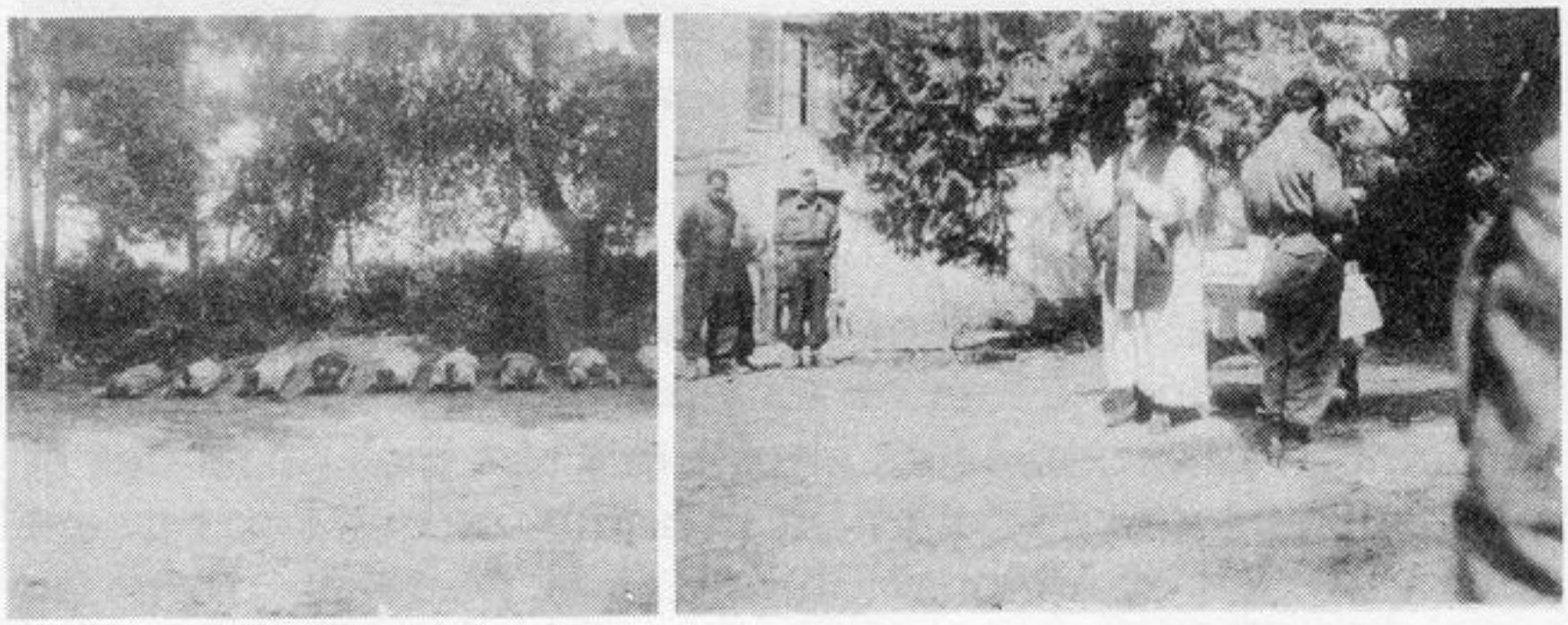
Je me rends à Authie voir mes amis Lefebvre. En passant, je dis la messe à la 18e ambulance, sous la tente, à l'invitation du colonel Bundock.

Le vendredi 4 août, ma radio annonce que les Américains sont à Rennes et à Saint-Malo. Ils entreprennent le

nettoyage de la Bretagne. Ils ont aussi atteint Vire. Mouvement rapide et perpétuel, donc. Le général allemand Von Kluge, qui a succédé au maréchal Rommel, a reçu l'ordre de Berlin d'arrêter les Américains, mais il sera bousculé avec ses blindés.

Aujourd'hui, les compagnies B et D vont au secours des Black-Watch en mauvaise posture à May-sur-Orne. Elles éprouvent elles-mêmes de la difficulté, laissant leurs morts sur le terrain. Retour à la faveur de la nuit.

Le samedi 5 août, vers 18 heures, le régiment de Maisonneuve prend la relève des Fusiliers Mont-Royal qui se sont installés dans le verger occupé auparavant par le Q.G. de notre régiment. La forteresse de l'église de Saint-André ne constitue plus un obstacle pour nous puisque l'ennemi s'est retranché sur la ligne de défense à May-sur-Orne, à un kilomètre au sud.



Voici la liste des victimes: les soldats Boyer, Desautels, Gauthier, Palardy et Paquin; le lance-caporal Clément, les caporaux Labelle et Loranger; les sergents Landry et Ritchot. On voit les victimes à gauche dans leur cercueil: une simple couverture.

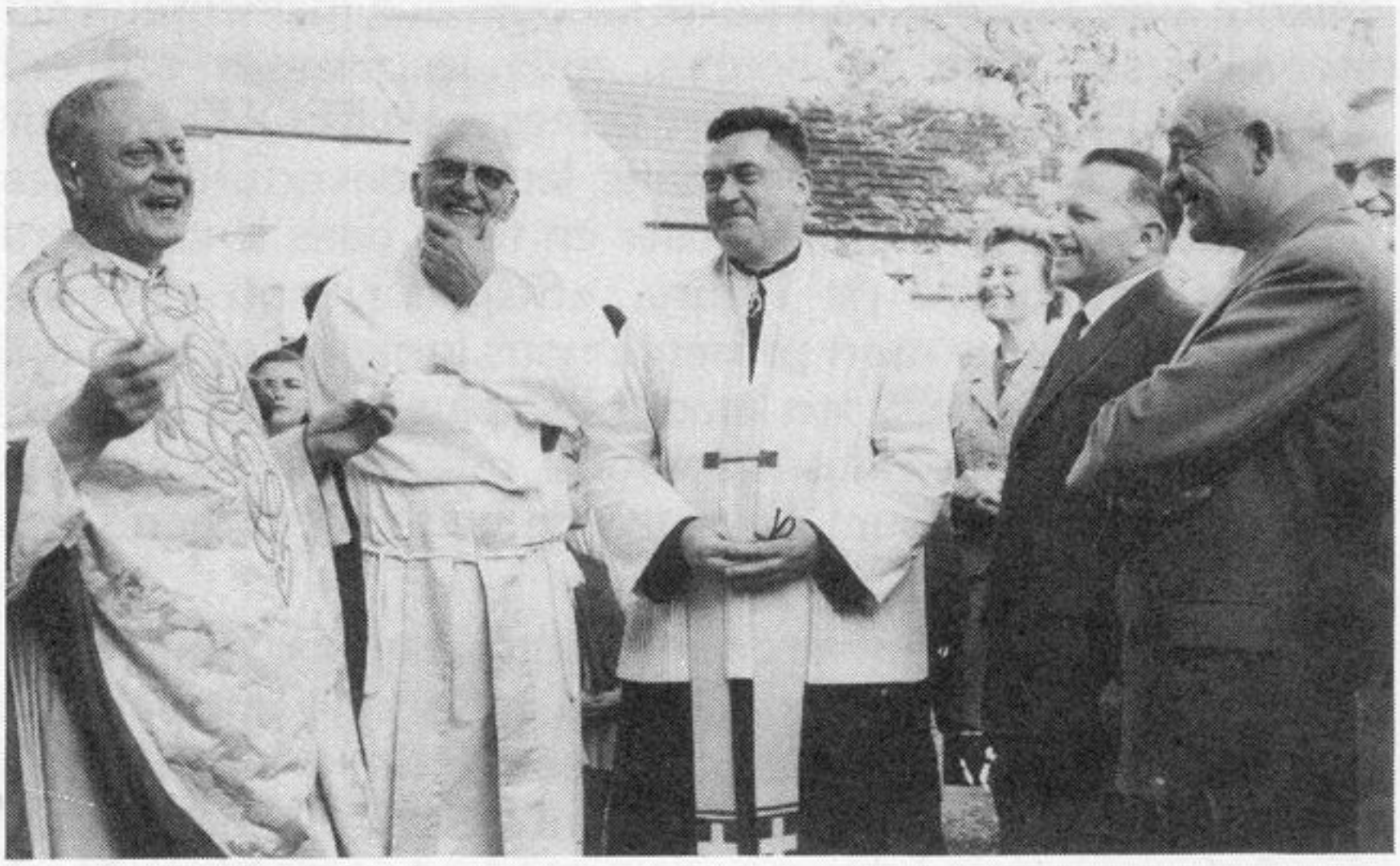
Le dimanche, 6 août, débute dans le calme au quartier général où chacun vaque à ses affaires. Au dîner, vers une heure, les soldats font la queue à la cuisine, gamelle à la main dans l'attente de leur ration. Soudain, un obus 88 éclate juste dans la marmite fumante. Résultat : neuf morts sur le coup, quatre qui mourront plus tard et 21 blessés. Une véritable hécatombe dans un moment de repos ! On m'a dit qu'une des victimes, le sergent Ritchot, un gaillard de six pieds, a été projeté en l'air et est retombé sur le cou.

Consternation générale au RAP qui dépêche en hâte tous les brancardiers et les jeeps disponibles qui font une navette rapide entre le lieu du sinistre et le poste médical. La célérité avec laquelle on a porté secours aux malheureux est merveilleuse. Vers 16 heures, tous les blessés ont été évacués à l'arrière. Je peux dire la messe de REQUIEM pour les neuf morts enveloppés dans leurs couvertures grises respectives avant de les déposer en terre dans le cimetière militaire temporaire de Fleury. « Seigneur, notre vie est courte et fragile, la mort présente nous le rappelle ; mais toi, tu es vivant à jamais, ton amour est plus fort que la mort. Nous croyons et nous espérons que nous tous nous ressusciterons un jour ! En signe de cette foi, je bénis ces corps. Amen ! »

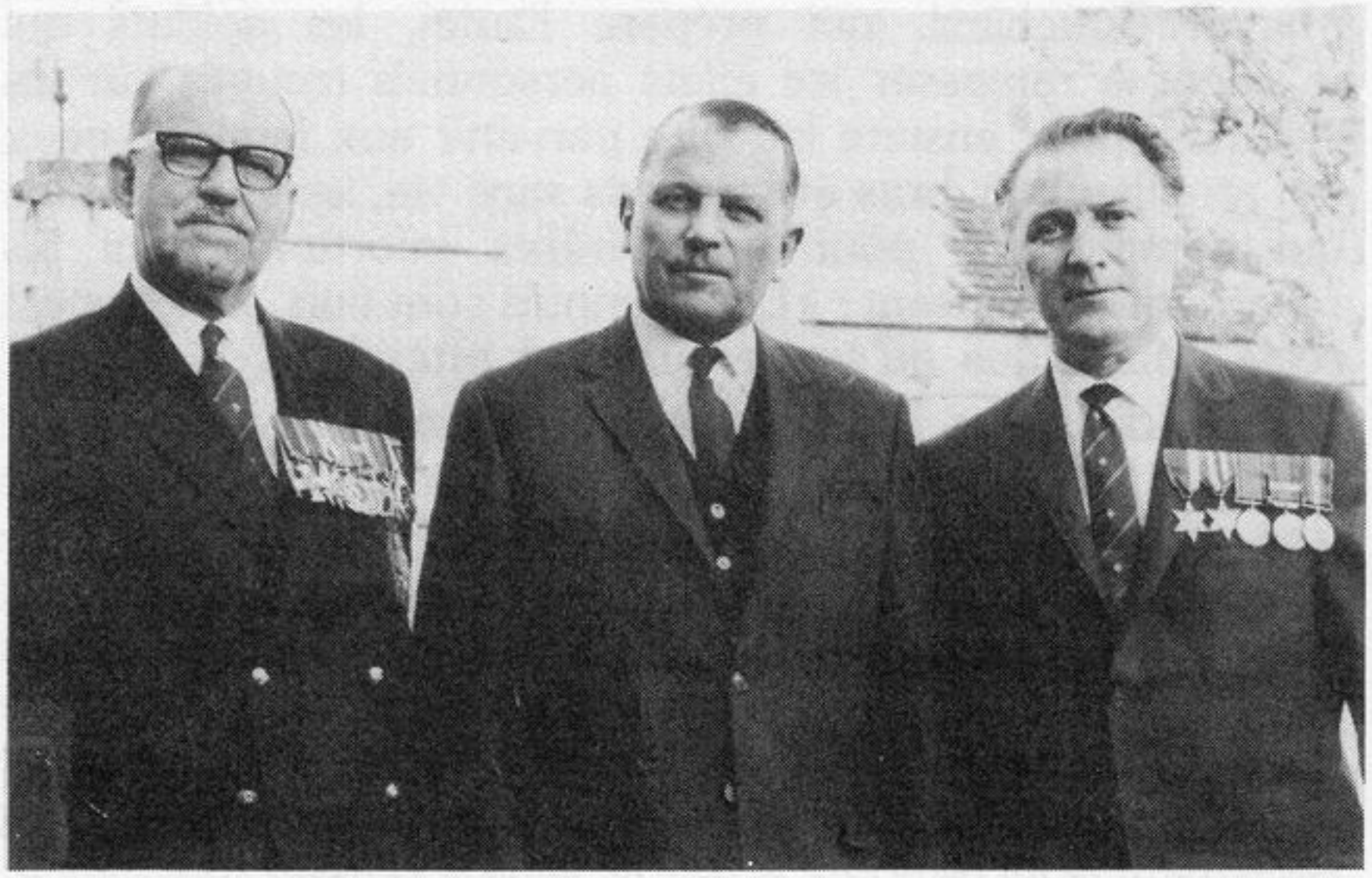
Des journées comme celle-là s'impriment profondément dans le cerveau humain comme des images sur une pellicule photographique. Le système sensoriel est à son comble d'effervescence : l'ouïe et la vue sont envahies par l'ampleur des événements qui dépasse souvent toute prévision. Ainsi, je vois encore le sergent Nantel qui insiste et réclame le privilège de servir cette messe funèbre, mon ordonnance, Marcel Bouchard, qui prépare l'autel, les soldats qui m'aident à ramasser les effets personnels trouvés sur les victimes, pour ensuite les faire parvenir aux familles, ceux qui attachent les bras et les pieds sans vie, les vingt soldats qui communient pour leurs frères infortunés, qui les regardent en pensant : « Leurs ennuis sont finis, leur cas est réglé. Mais nous qu'est-ce qui nous attend ? »

Pendant que j'administre les derniers sacrements aux morts et aux mourants, non loin de moi un blessé crie de tous ses poumons : « Padre, je veux vous voir. » Je me dirige vers lui et je réalise que ses blessures sont nombreuses mais superficielles, pas graves. Je lui dis sur un ton sec : « Tu n'as rien, ne m'importune pas, il y a des cas plus pressants. » Il se croyait mourant. Mes paroles dures, prononcées avec fermeté le convainquent de la futilité de son effroi. Non seulement je lui remonte le moral, sans le réaliser moi-même, mais il se relève à l'instant, guéri. Il avait simplement eu peur.

Voyage du souvenir en Normandie
1944 25e 1969



Gérard Marchand, Major Laramée, curé Duhasé, Alexandre Mauduit, M. Toulé



Le général Julien Bibeau, le maire Alexandre Mauduit, Louis Morency, superviseur C de C.

DÉVOILEMENT DE LA PLAQUE COMMÉMORATIVE À ST-ANDRÉ-SUR-ORNE LE 11 NOVEMBRE 1970 PAR LE PADRÉ GÉRARD MARCHAND ET LE MAIRE M. ALEXANDRE MAUDUIT

À l'occasion des cérémonies du souvenir le 11 novembre 1970, une plaque commémorative a été présentée à St-André-sur-Orne par notre aumônier des jours de guerre 1944-45, le major Gérard Marchand MBE, en mémoire aux soldats, sous-officiers et officiers du régiment de Maisonneuve morts au champ d'honneur. Cette plaque était offerte par le cercle des officier du régiment de Maisonneuve.

Cérémonie du Dévoilement du monument sur la "rue des Canadiens".

La plaque commémorative à Saint-André-sur-Orne

Deux ans plus tard, à Montréal, il me téléphonait pour m'exprimer sa gratitude et non des reproches comme je l'aurais cru.

Ce même jour, je reçois du Canada deux paquets contenant des provisions, et une lettre de ma nièce Jacqueline. Je trouve aussi le temps d'écrire six lettres aux familles des soldats tués le jour même.

À deux kilomètres au sud de Saint-André se trouve le village de May, bordé sur son côté ouest par une mine de pierre calcaire. May fait partie de la ligne fortifiée de défense allemande composée d'environ dix divisions échelonnées sur une distance de plus de dix milles entre Villers-Bocage à l'ouest et un peu plus loin que Hubert-Folie, à l'est.

Il ne faut pas oublier la présence des Britanniques sur notre gauche et sur notre droite. Au centre, notre secteur s'étend sur quatre ou cinq milles de front.

May-sur-Orne a été pratiquement un cimetière ouvert pour la 5e brigade et même pour la 6e brigade. On y laissait entrer les troupes qu'on décimait ensuite sur place. Les Black Watch et les Calgary se sont fait prendre en souricière à tour de rôle. Le régiment de Maisonneuve a été appelé à leur secours à deux reprises. C'est ainsi que le 6 août, en plus de déplorer l'incident malheureux dont j'ai parlé plus haut, il a fallu encaisser près de dix morts à la suite d'une incursion des compagnies A et C (des majors Dugas et Ostiguy) qui étaient allées secourir le Calgary. Les soldats tués à cet endroit n'ont été ensevelis que quelques jours plus tard.

Le major Guy Laramée de la 2e division, ex-aumônier du Maisonneuve, après le 9 août, a enterré et porté une attention spéciale à ces victimes de son ancien régiment, restés sur le champ de bataille parmi des centaines d'autres. Vraiment la vie n'était pas facile dans ce coin-là à la fin de juillet et au début du mois d'août.

Les pertes du régiment de Maisonneuve du 25 juillet au 7 août : 56 tués, 116 blessés et quatre disparus. Comparativement aux autres unités qui ont combattu à nos côtés, nous avons été chanceux !

QUATRIÈME PARTIE

La grande offensive du 7 au 18 août 1944

Mon dessein a toujours été de faire en sorte que l'ennemi engage ses réserves sur un large front afin de colmater les brèches creusées dans ses défenses. L'ayant forcé à le faire, j'engage alors mes propres réserves sur un front étroit, pour lui porter un coup sévère. Après avoir utilisé mes réserves, je cherche toujours à en créer de fraîches rapidement.

Montgomery

LA GRANDE OFFENSIVE
OPERATION TOTALYSE
phase 1 7-8 août 1944
phase 11 8-14 août1944

2 Div.Inf.can
2 Div.Bl. can
2 Div.Inf.brit.
2 Div.Bl. brit.

8 Divisions allemandes

=Rég.de Maisonneuve

RR.N.158= 25Km
(Verrière à Falaise)

C. CAEN
S. André
R.N.158.
VERRIERES
MAY
ennemi 7 août soir
ennemi 8 août soir
6e brigade
5e brigade
8 CECCE
8e brigade
7e brigade
9e brigede
1ere D.Bl.polonaise
Div.Canadienne blindée
CINTHEAUX
Moissonnière
BRETTEVILLE
"2e division canadienne
3e division canadienne
DIVISION BLINDEE BRITANNIQUE 53e D.I. BRITANNIQUE
Goupil
8 Août PM
ennemi 9 août soir
FAVRIL
BARBELEY
URVILLE
3edivision canad.
9 AOUT PM
SOIGNOLLES
10 aout PM
COTE 111
MOULINES
LE BEQUET
195
10 AOUT PM
ennemi 10 août soir
ennemi 13 août
ennemi 13 août
MINUIT
ALLEMANDS
LE MESNIL
THURY HARCOURT
CLAIR TIZON
ennemi 13 août
LA CHESNAIE
200
POTIGNY
USSY
MINUIT 14 AOUT
VILLERS CANIVET
175
159
VERSAINVILLE
ennemi 15 août libérée (FALAISE)
ennemi 16 août soir
ennemi 16 août soir

La conquête pour la ligne de départ est terminée et assurée. Sous la direction du général Crerar, la première Armée canadienne entre en action sur la ligne de front située entre May-sur-Orne et HUBERT-FOLIE en passant par VERRIÈRES. Une plaine immense, qui sera le théâtre de durs combats de chaque côté de la route 158 menant de Caen à Falaise. Vingt-trois kilomètres séparent Verrières de Falaise : un parcours jalonné de hauteurs qui jouent un rôle important dans le déroulement des opérations militaires.

Sur la carte (page précédente) on peut voir ces points importants : côte 195, côte 206, côte 175, côte 159, côte 111. Autour de ces postes d'observation de l'ennemi, la lutte a toujours été serrée et vigoureuse.

Observez attentivement aussi les lignes indiquant le front au soir de chaque étape décisive, les 7, 8, 9, 10, 13 et 16 août. C'est dire à quel point «la grande offensive» a déterminé le sort désastreux de la VIIe armée allemande aidée trop tard par les renforts de la XVe armée venant de Pas-de-Callais.

Comme je m'intéresse spécialement au régiment de Maisonneuve, j'ai indiqué sa marche par des points noirs qui faciliteront la lecture de mes notes. Les autres régiments ou brigades canadiennes sont indiqués par des flèches noires. Les divisions britanniques d'infanterie et des chars blindés n'apparaissent pas. Elles descendaient parallèlement à notre droite et à notre gauche. C'était impressionnant ! Plus de 100 000 combattants.

Saint-André — IFS — Verrières

Dès l'aube du lundi, 8 août, je rédige le rapport sur lequel sont inscrits les noms des tués de la veille. Il sera

acheminé au 21e groupe d'armée via l'administration du régiment. J'envoie ce rapport et les effets personnels trouvés sur les corps au capitaine Bourcier qui, lui, se charge du reste. En ce qui me concerne, la rapidité avec laquelle ces informations se mettent en route pour aboutir à Ottawa, qui avertit par télégramme les familles affligées, est un devoir sacré. Je me mets à la place des parents des victimes : il vaut mieux savoir rapidement la nouvelle attristante par des voies directes que de l'apprendre par des tiers.

À la première occasion, j'écrivais à l'adresse trouvée dans les poches du soldat tué et je donnais en détail ce que je savais sur la mort du disparu. Souvent, on m'écrivait pour plus de renseignements. Je comprends l'angoisse des parents. Cela compliquait tout de même ma correspondance déjà si chargée. Mais c'est une question d'honneur pour moi. Je suis fier, encore aujourd'hui, du zèle manifesté alors et qui m'a coûté tant de sacrifices. Combien de soirées complètes à écrire à la chandelle, dans des maisons délabrées, sur mes genoux quand je ne dénichais pas une table ou une planche !

Dans l'après-midi du lundi, environ 2 000 bombardiers alliés passent au-dessus de nous à une hauteur de dix mille pieds au moins et déversent leur cargaison sur l'ennemi, juste en face.

Essayez d'imaginer les ravages causés dans les rangs de l'armée allemande : infanterie, mitrailleurs, artilleurs, chars enterrés ou mobiles.

L'impact sur le moral des soldats aussi, qui a dû être effrayant. Des prisonniers allemands nous ont avoué, plus tard, que le renfort arrivé du front russe quelques semaines auparavant avait trouvé très chaude la réception faite ce 8 août 1944. Ils voulaient voir nos canons à répétition.

Dans la soirée, vers 23 heures, une trentaine de réflecteurs, qui servent à localiser les avions en cas d'attaque, pointent leurs rayons sur les nuages de façon à éclairer le front ennemi et à permettre à nos régiments de se mettre en position sur la ligne de départ pour la grande offensive. En même temps, 1800 canons de tous calibres

ouvrent le feu et tirent sans arrêt jusqu'à sept heures du matin. J'ai lu dans le *Maple Leaf*, journal de l'Armée canadienne, que si on avait cordé ensemble ces obus, la corde aurait eu quatre pieds de hauteur et trente-six milles de longueur (de Lévis à Montmagny par exemple). Le front devant nous n'a que quatre ou cinq milles. Je suis témoin d'un spectacle inimaginable, terrifiant, fantastique. Mais si le moral des Allemands tombe à son plus bas, ils ne lâchent pas prise pour autant.

D'autre part, sur la ligne atlantique, les 500 000 hommes de la puissante armée américaine descendent vers le sud avant d'essaimer en étoile aux environs de Mortain pour le nettoyage de la Bretagne vers l'ouest. L'une de ses pointes se dirige en flèche vers l'est, ce qui complétera le mouvement d'encerclement des Allemands dans notre secteur.

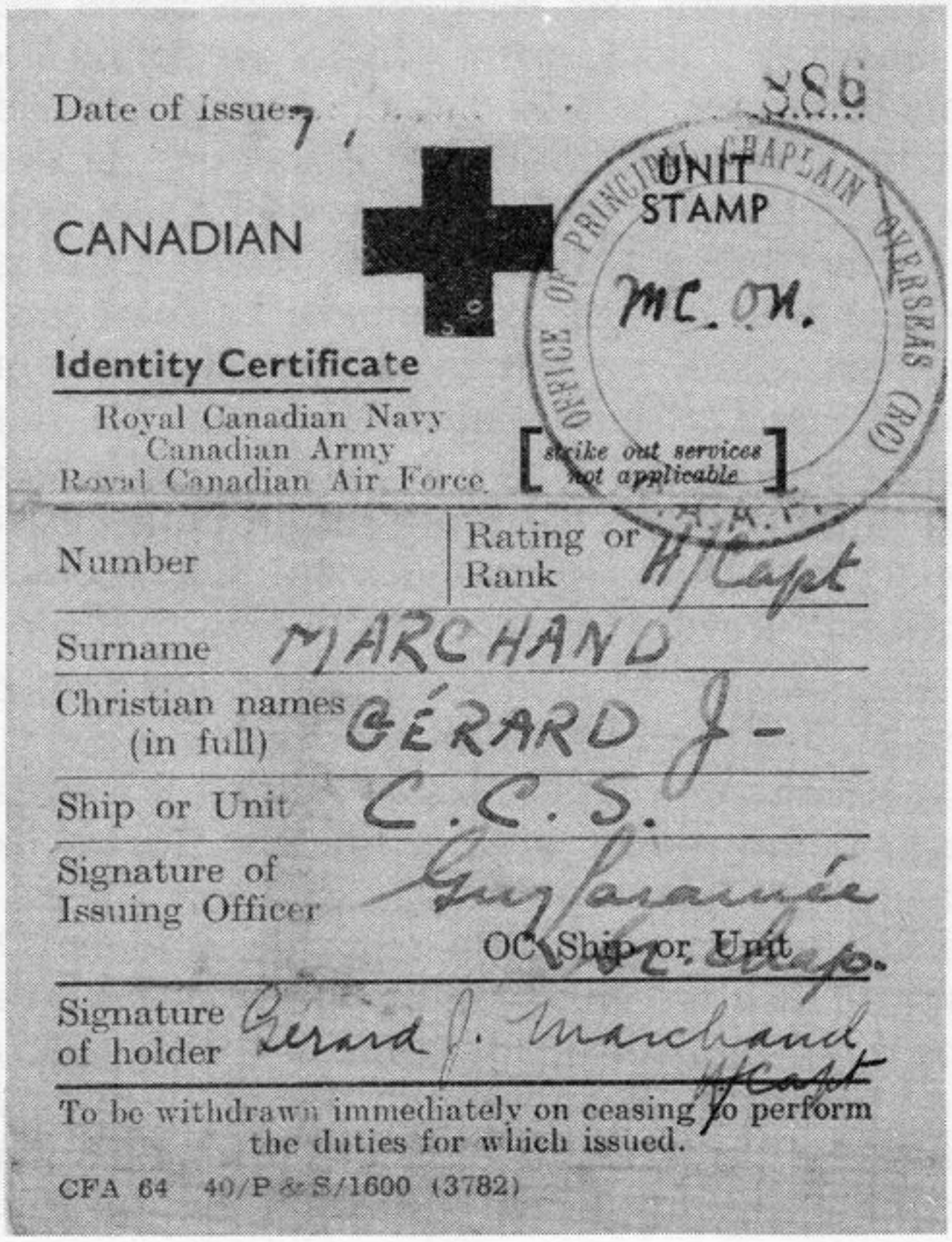
Le lundi soir 7 août, ordre général est donné à tous les régiments canadiens de la 2e division ainsi qu'à la 3e division d'infanterie de prendre position aux environs de Verrières, entre la route 158 qui conduit de Caen à Falaise, et la route 162 qui va de Caen à Thury-Harcourt. Dans le triangle, une plaine idéale pour de furieux combats. Le maréchal Montgomery avait choisi ce terrain de bataille pour anéantir l'ennemi. Toute l'artillerie canadienne, tous les régiments mitrailleurs, tous les motorisés, la division blindée polonaise, tous ces puissants effectifs avancent en colonnes selon le plan prévu par le Haut Commandement. Ce spectacle reste profondément gravé dans ma mémoire.

Le régiment de Maisonneuve prend position, dans la soirée du lundi, à l'endroit qui lui est désigné et doit y passer la nuit en attendant le départ fixé à 7 heures, le lendemain. À 23 heures, je me repose avec le docteur Robert, assis en plein champ, les pieds pendant sur le bord d'un nid de mitrailleuses en compagnie de quelques soldats. De quoi avions-nous l'air à proximité du trou destiné à nous servir de lit ? Dans le ciel, des sifflements continuels d'obus qui allaient éclater en face de nous. Le docteur obtient du commandant la permission d'aller coucher dans une grange un peu plus à l'arrière. Une faveur qui se transforme en épreuve pour

notre groupe qui doit respirer, la nuit durant, les nuages de poussière soulevée par les véhicules motorisés qui descendent la route à sens unique.

Je passe la nuit dans mon sac de couchage étendu sur de la paille sale. Le nez rempli des parfums de la ferme, la batterie de canons placée à cent verges à peine me résonnant dans les oreilles. Quelle nuit reposante! Le lendemain matin, pain grillé, marmelade et café. Puis retour au trou d'obus de la veille au soir. Ma prière du matin habituelle: «Mon Dieu, je vous offre mes actions, mes

Ci-dessous, ma carte d'identification de la Croix-Rouge. Selon les accords de Genève, si je suis fait prisonnier, on peut m'offrir de retourner à mon unité. Ma décision est prise: je resterai avec les prisonniers canadiens pour servir mes compatriotes. Les porteurs de cette carte étaient censés être mieux traités. J'en doute.


Date of Issue 7 / ... 386

CANADIAN

UNIT STAMP

OFFICE OF PRINCIPAL CHAPLAIN OVERSEAS (RC)

MC. QM.

Identity Certificate

Royal Canadian Navy
Canadian Army
Royal Canadian Air Force

[strike out services not applicable]

Number	Rating or Rank Capt
Surname	MARCHAND
Christian names (in full)	GÉRARD J-
Ship or Unit	C.C.S.
Signature of Issuing Officer	OC Ship or Unit
Signature of holder	Gérard J. Marchand Capt

To be withdrawn immediately on ceasing to perform the duties for which issued.

CFA 64 40/P & S/1600 (3782)

œuvres de la journée ; je vous les offre pour le bien de mes soldats. Veuillez les accepter, s'il vous plaît. »

Rocquancourt — La Moisonnière

À 7 heures, départ du régiment pour la grande aventure. Objectif : Quilly, plus précisément « la Moisonnière », à quatre milles au nord de la ville. Mais auparavant, il faut que d'autres régiments s'emparent des villages sur la route et nous permettent de « passer à travers. » À quatre heures, tel qu'il a été prévu, notre régiment est à La Moisonnière. Merveilleux !

Un convoi immense et qui avance à pas de tortue. Le premier village, Rocquancourt, offre un peu de résistance. Les mitrailleuses Vickers prennent le dessus sur les Smizers ennemies. Les canons allemands sur notre flanc gauche sont actifs et efficaces. Les obus éclatent partout autour de nous. Un tank derrière moi est touché.

Vraiment, c'est excitant ! Je me compte chanceux d'assister à un tel spectacle, unique dans la vie d'un homme. Pourvu qu'il ne m'arrive rien de fâcheux. J'essaie de ne pas y penser. On a toujours l'impression que le malheur est pour les autres. Mes yeux voient grand, mes oreilles subissent des bruits énormes. Ça grouille partout, dans toutes les directions où on regarde. Et on avance toujours, même si c'est souvent très lentement. Par moments, on accélère.

Le village de Rocquancourt a été traversé durant la nuit par les blindés de la 1re division polonaise qui se dirige vers Bretteville-sur-Laize. La 5e brigade, dont fait partie le Maisonneuve, s'y présente le matin du 8 août. Il faut « nettoyer » la place. Le sergent Lachapelle de la compagnie D est tué en avant d'une magnifique maison qui servait de Q.G. aux Allemands. Les prisonniers ennemis sont ramenés nombreux à l'arrière. J'entends dire que l'un d'eux a été abattu sur le bord de la route par un de nos soldats. On m'apprend aussi que le sergent Fréchette et quelques éclaireurs se sont butés à un nid de mitrailleuses ennemies. Aussitôt le lieutenant Forbes, vif comme un taon et débrouillard au possible, accourt avec un sergent et maîtrise

la situation en tuant deux mitrailleurs allemands et en faisant prisonnier le troisième. Ce geste lui a valu la Croix militaire (M.C.). Des soldats me détaillent l'aventure : « Un Allemand a lancé une grenade dans la direction de Forbes, qui l'a évitée et qui, sans perdre de temps, en lance trois vers les mitrailleurs ennemis. » La présence d'esprit et la rapidité d'action sont les deux qualités maîtresses en situation dangereuse.

Les blessés du régiment reçoivent les premiers soins au poste médical installé à l'entrée de Rocquancourt. C'est de cet endroit que l'on m'apporte toutes les nouvelles du front.

Pendant qu'on s'affaire à soigner la dizaine de blessés de la compagnie A et de la compagnie du support, je me rends auprès de la dépouille du sergent Lachapelle. Il est quatorze heures. À ses côtés gisent les soldats Fulman et Tornblom du « South Saskatchewan Regiment » (SSR), ainsi que le canonnier Pyne de la 6e Anti-tank Regiment. Aidés du soldat Milhomme, Bouchard et moi les enterrons sur place, dans le parterre fleuri de cette propriété ornée de grands arbres et entourée d'un mur de pierre épais. Les mortiers ennemis éclatent sur nos têtes. Je crie : « Abritez-vous. » Le temps de le dire, ils disparaissent. Sauf moi, resté figé au pied d'un arbre de six pouces de diamètre. J'implore Sainte-Thérèse : « Sainte-Thérèse, vous avez sauvé le Carmel de Lisieux, sauvez un prêtre. » J'ai peur à en trembler de tous mes muscles. Je compte jusqu'à sept, puis je crie à mes deux compagnons de sortir. Milhomme blessé à l'épaule blasphème contre moi. Il était venu m'aider volontairement.

Sans perdre de temps, je leur dis de déguerpir au plus vite en jeep et que je continuerais seul la besogne. J'ai un pressentiment. Je quitte en hâte à mon tour pour me refugier dans le fossé près de la route. Une autre rafale d'obus tombe alors à l'endroit que je viens de quitter. Je vois la poussière de pierre et de branchage. Je me tâte les jambes, les bras : sain et sauf. Mais dans mes poches je trouve des brindilles, des bouts de branches d'arbres et de la poussière de pierre. Je remercie Sainte-Thérèse et ma mère

qui m'avaient probablement inspiré de ne pas rester dans ce parterre funeste.

Vers 16 heures, les compagnies combattantes du régiment ont toutes atteint leur objectif de La Moisonnière, au sud de Quilly. Le poste médical (RAP) de Rocquancourt a l'air abandonné. Heureusement, une estafette en moto vient nous chercher de la part du commandant Bisaillon. Le capitaine Dalin, responsable du transport, organise le convoi de sept camions du RAP. On se met en route, le motocycliste en tête. Tout se déroule sans anicroche jusqu'au moment où, à l'affût du moindre signe, je remarque des nids de mitrailleuses abandonnées, un immense filet de camouflage qui recouvre toute une maison de ferme, avec en-dessous, des canons silencieux, des champs sans trace de vie ni de présence humaine. Tout cela m'inquiète. Au loin, à notre gauche, une grange brûle. Je demande au convoi d'arrêter. Comme Salomon, j'écoute les soldats qui discutent amèrement sur la route que nous suivons. À un moment donné, je dis au motocycliste : « C'est toi, le responsable. Conduis-nous vers la gauche, il doit y avoir une route là. »

Quand nous atteignons la route appréhendée, une carrière de pierre attire mon attention. L'instinct de conservation me fait donner l'ordre de nous éloigner tout de suite. Le motocycliste part en direction de la bâtisse en feu. Des Allemands ou des Alliés? La noirceur tombe, le temps presse. Je me rends seul à une maison à quelques trois cents verges de nous. Un soldat canadien m'arrête : « Pass word. » Comme j'ignore le mot de passe, je m'identifie verbalement. Le Black Watch s'organisait pour passer la nuit. Il me désigne le Q.G. de son commandant. Celui-ci, au désespoir, me dit : « La carrière de pierre est notre objectif pour demain matin. » Je lui rétorque : « Vous pouvez y aller tout de suite, il n'y a personne. » C'est alors qu'il m'apprend que l'erreur de l'estafette nous a fait traverser un champ de mines. Ouf! Tout s'arrange. Nous continuons notre chemin. Vers 23 heures, un chasseur allemand lance des fusées éclairantes à proximité de notre convoi. Nous a-t-il découverts? Toujours

est-il qu'il vient et plonge dans notre direction en ouvrant le feu. Il arrose la route mais nous manque de beaucoup.

Nous retrouvons notre régiment à minuit. Je prends un bon repas avec du vrai café. Je n'ai rien mangé depuis Ifs, le matin. Les nouvelles passent avant le repos. On m'annonce la mort du sergent quartier-maître Thibault, de la compagnie A, décédé des suites de ses blessures dans la journée, pendant le trajet en ambulance.

Les obus allemands ne cessent de nous harceler, où que nous soyons. Les éclats de l'un d'entre eux tuent le soldat Forest et en blessent quatre autres. Deux chars d'assaut sont calcinés près de nous. Dans l'un d'eux, je découvre le corps noirci d'un soldat que je crois être le chauffeur. Je décide de l'enterrer près de Forest, le long du mur qui entoure la ferme. Sur l'entrefaite, le major Powel du « Hussard Regiment » arrive et identifie le soldat en question. Il me dit : « À l'avenir, si la chose se répète, ne vous donnez pas ce mal, nous sommes équipés et entraînés pour sortir les corps des chars, à l'aide de cordes et de filets. »

Je cause avec le major Ostiguy, encore sur l'excitation de sa capture de trois « vaches complètes » (des mortiers). Il ajoute des compliments à l'endroit du lieutenant Forbes pour ses prouesses.

Dans la soirée du 9, je récupère mon camion resté à Saint-André à cause du danger. Je retrouve mon lit et toutes mes petites choses. Je reçois un paquet de Jeanne : du chocolat. Merci ! Le soldat Léveillé, de la compagnie B, est blessé. Garçon sympathique, dont les parents demeurent à Portneuf. Il meurt de ses blessures, le lendemain.

Le jeudi 10 août, je peux enfin dire la messe aux intentions de tous, principalement pour le repos de l'âme des victimes des 8 et 9 août. Le quartier-maître du régiment déménage près de nous à Quilly. J'en profite pour voir le capitaine David qui refait mes provisions de rhum et de bonbons.

Le Becquet — Le Mesnil

Repos de très courte durée à La Moisonnière. Dès le jeudi, le commandant Lefort Bisaillon reçoit l'ordre de se mettre en route pour USSY, son prochain objectif, à quatre milles plus au sud. La préparation des compagnies se fait rapidement. Le lendemain matin, vendredi, départ à 4h30. La route à suivre est encombrée de véhicules de toutes sortes. Une bonne partie du régiment devra arrêter et se mettre à couvert au Becquet; l'ennemi résiste farouchement à La Chesnaie par où il faut passer pour atteindre USSY. Le «South Saskatchewan Regiment» (SSR) éprouve beaucoup de difficultés dans ce secteur. Le samedi et le dimanche sont deux jours pénibles passés dans l'attente et l'angoisse. Le feu ennemi nous prend constamment pour cible.

J'effectue le voyage en jeep avec le RAP. Mon camion est resté à Quilly. Le dimanche 13 août représentera pour moi la plus dure journée de toute la campagne de Normandie.

La veille, la radio annonce que les Américains sont à Nantes et que la 2e division blindée française, formée en Angleterre, se trouve à Alençon, en direction de Paris. On annonce aussi une poussée américaine dans notre direction. Ces nouvelles sont encourageantes et font présager l'encerclement de l'armée allemande devant nous. Peut-être explique-t-il la fureur des bombardements allemands dans nos lignes?

Je profite de l'après-midi pour me construire un abri le long d'une maison. Sitôt qu'il est terminé, j'entre dedans pour l'essayer. Au même moment, un obus 88 éclate à une quinzaine de pieds. L'épaisseur des madriers me protègent, mais j'ai les oreilles qui en prennent un coup. Jusqu'au lendemain, les bruits aigus ne les quitteront pas. Je pense sérieusement aux soldats morts sous «la pression du déplacement d'air.»

La journée du dimanche débute sans mauvais auspices. Le RAP attend les directives du commandant qui a suivi le SSR, à proximité de La Chesnaie, où il affronte un ennemi

acharné qui voulait à tout prix nous bloquer l'accès à Falaise, situé à quelques milles de là. Le régiment de Maisonneuve passe la journée entière sur le qui-vive.

Au Becquet, vers 9h30, je sens le besoin de soulager mes intestins. Tout va bien, à ciel ouvert, quand soudain des bombes de mortiers ennemies éclatent « dans ma ligne. » En moins de trois secondes je m'enculotte et déguerpis. Les signaleurs dans les parages s'amusent avec moi de ma mésaventure. Le plaisir ne dure pas longtemps. Le pilonnage allemand est constant. À un moment donné, un obus ricoche sur le capot du jeep du capitaine Falardeau et fait quelques sauts sur le sol sans éclater. Je me dis que c'est probablement un produit des usines Skoda saboté comme bien d'autres par les ouvriers. Pourtant un de ces obus explose près du fossé où s'abritent quelques signaleurs. Le soldat Strizzi de Montréal, dont la tête dépasse le niveau du sol, est atteint par un éclat qui lui perfore le dessus du crâne. Étant près de l'endroit, j'ai le temps de lui donner les derniers sacrements. On l'enterre dans le champ, à côté de la clôture. La journée devenait mouvementée.

Nous souhaitons bien sortir de cette impasse ennuyeuse, mais ce n'est pas pour tout de suite. Les blessés commencent à rentrer, au point que le docteur Paul Robert est contraint d'installer son poste de secours dans un champ entouré d'arbres, à ciel ouvert, donc, ce qui n'est pas l'idéal.

Le docteur Robert et ses assistants immédiats, le sergent Nantel et le caporal Roy, m'édifient plus que d'habitude ce jour-là. Les conditions dans lesquelles ils donnent leurs soins aux blessés sont périlleuses, ceux-ci sont rendus extrêmement nerveux par l'éclatement de nombreux obus à proximité.

Je remarque que le personnel médical est peu nombreux. « Confiance, dis-je aux malheureux infortunés, je vais aller chercher ceux qui se cachent dans le boisé. » La peur nous fait poser des gestes qu'on regrette après. C'est devant le danger que l'on reconnaît le courage et la bravoure des hommes. Utilisant mon argumentation habituelle, je convaincs facilement ces peureux que « leur vie appartient aux

blessés. » Ils se ressaisissent et reprennent aussitôt le travail. Les brancardiers partent avec les blessés pansés et reviennent offrir de bon gré leurs services pour d'autres missions.

Les Canadiens ont besoin d'être fouettés pour recouvrer leur courage et leur bon cœur. Tout cela se passe vers 13h30. Fernand Arcand, secrétaire au RAP, de tempérament calme et toujours souriant, prenait bien la vie. Il était fidèle à bien remplir la fiche individuelle de chacun des blessés en partance. Ces renseignements étaient conservés dans le journal médical régimentaire. Quand le blessé, conscient ou non, quittait le poste médical, on lui épinglait une étiquette qui indiquait sa blessure exacte, les soins qui lui avaient été prodigués, les calmants donnés. Ensuite on le dirigeait vers l'ambulance militaire de campagne; pour nous c'était la 18e ambulance. Sur l'étiquette, il y avait une partie religieuse : RC pour catholique, P pour protestant, Unc pour onction, Com. pour communion. Et je signais ma partie. J'avais l'impression d'un paquet que l'on met à la poste, souvent pour une destination inconnue.

Voici comment je comprends notre situation. Depuis quelques jours, l'objectif immédiat du régiment est USSY. Nous voyageons sur une route de terre qui longe une colline (celle où se trouve la côte 195). Les Allemands, eux, se trouvent sur cette colline, nous coupant ainsi l'accès à la route 158 vers Falaise, l'objectif ultime des forces canadiennes. Entre Falaise et Thury-Harcourt, il y a une route principale qui traverse Villers-Canivet, Ussy, Clair-Tizon, etc.

Le 13 août 1944, le régiment de Maisonneuve avance sur la route de terre dans une espèce de rang. Quelques maisons parsemées meublent le parcours. Nous arrivons au Mesnil.

Le dimanche, le commandant Bisaillon reçoit l'ordre d'attaquer Clair-Tizon. Il désigne la compagnie A. C'est à cet endroit également qu'il attend les résultats de l'attaque du SSR, à La Chesnaie, où les ennemis sont bien retranchés dans le bois et barrent la route en direction d'Ussy. Si la

résistance est si farouche dans l'ensemble du secteur, c'est que les Allemands ont reçu l'ordre de protéger la retraite de la VIIe armée vers l'est.

Clair-Tizon

Le lecteur lira avec intérêt le témoignage écrit d'un soldat qui a pris part à l'attaque sur Clair-Tizon. Il s'agit de Germain Desrochers qui réside à Bernières, près de Québec.

> Dimanche après-midi, le 13 août 1944, la compagnie A du régiment de Maisonneuve, sous le commandement du major Dugas, était en mouvement dans le Mesnil, en direction sud-est. Nous étions harcelés par le 88, qui n'en finissait jamais de nous tirer dessus, et par quelques francs-tireurs.
>
> En arrivant près d'un verger où nous devions nous arrêter, des obus allemands firent la première mortalité dans notre groupe. Le soldat Cadorette fut frappé par un éclat d'obus près de l'oreille.
> Ce verger est vite devenu infernal. Les obus 88 pleuvaient sur nous, les victimes se multipliaient : le lieutenant Daoust, Jacques Beaupré, Héroux, etc., sans compter les nombreux blessés et les chocs nerveux.
>
> Très légèrement blessé, j'ai plongé dans une tranchée, où j'ai retrouvé le major Dugas. Les Allemands ayant rallongé leur tir, notre coin est redevenu plus calme et, peu après, le major Dugas reçut l'ordre d'avancer sur Clair-Tizon et d'attaquer. Il protesta quelque peu, alléguant notre faiblesse, les 88, etc. Finalement, l'attaque fut fixée à 19 heures, je crois, et nous devions avoir le support de l'artillerie avant que ne débute l'attaque.
>
> Nous nous dirigeâmes vers le village de Clair-Tizon dans un silence impressionnant, — le calme après la tempête. Nous nous approchâmes du village en longeant la haie, sur le côté gauche du chemin et nous arrêtâmes près du pont qui enjambe la Laize. Nous attendions que l'artillerie entre en jeu. Des soldats pénétraient dans les maisons pour aller chercher du cidre ou de l'eau et désaltérer leur gorge et leur bouche asséchées par la chaleur et la poussière.

Le major Dugas passa à côté de nos sections et, le premier Canadien à le faire, traversa le pont sur la Laize. Il fit quelques pas de l'autre côté et revint vers nous calmement. Après, le major Dugas fit quelques 7 ou 8 pas en deçà du pont. Subitement l'enfer s'est déchaîné : le major Dugas fut tué par le premier obus, Bourque le suivit dans la mort et les autres, les nombreux blessés, les maisons qui s'écroulaient, les appels à l'aide, et ces 88 qui n'en finissaient pas. Nous étions épouvantés.

Nos pertes étaient grandes. Nous avions perdu notre major qui était aimé de tous, le lieutenant Daoust et des frères de la première heure. Au déclin de ce triste 13 août, nous nous retrouvâmes au nombre de sept dans un boisé, à l'est du village. Nous entendîmes, au cours de la nuit, des Allemands qui se parlaient, mais ils semblaient assez nombreux pour que nous demeurions cois en attendant les événements futurs.

Dans l'avant-midi du 14 août, nous eûmes la joie d'entendre venir une armada de nos alliés qui venait bombarder les positions ennemies. Les avions ouvraient leurs entrailles trop tôt à notre goût, car les premières bombes tombèrent tout près de l'endroit où nous étions. Heureusement, nous n'eûmes pas de dégâts.

Ce soir-là (14 août), ma section a reçu comme renfort Romuald Morin de Saint-Romuald et le soldat Girard. Notre section s'était renforcée de 100 p. 100 : nous étions quatre maintenant.

Le soldat Germain Desrochers n'avait que 20 ans et était un petit bout d'homme d'une centaine de livres. Je le remercie sincèrement de son témoignage qui se passe de commentaire.

Au poste médical installé dans le bourg du Mesnil, on panse et soigne les blessés de la compagnie A. J'apprends sans tarder par les brancardiers les noms des victimes de l'attaque décrite par Germain Desrochers. Le docteur Robert reçoit l'ordre de s'approcher du commandant Bisaillon en avant, étant donné l'attaque prévue sur le bourg de La Chesnaie. L'ordre est aussitôt exécuté, mais causera embarras, angoisse et désespoir dans les rangs du convoi.

Car dès le départ, le feu ennemi nous cloue sur place tellement il est intensif et précis.

Il fait beau soleil. Le jour avance, mais pas nous. Blotti à l'ombre des grands arbres, le convoi est dans l'impossibilité de secourir les blessés éventuels. En avant, le commandant Bisaillon attend toujours pour atteindre Ussy, son objectif, que le SSR s'empare du bourg de La Chesnaie. Les obus ennemis arrivent de l'est et du sud. Je suggère au docteur Robert de contacter le commandant pour qu'il obtienne de lui la permission que le RAP retourne au bourg du Mesnil. Pendant l'absence du docteur, je me mets en prière et demande à la sainte Vierge de nous arranger cela. Découtenancé, assis au pied d'un gros arbre, je crois réellement que tout est fini. Jamais nous ne sortirons vivants de cette impasse. Je fais plusieurs actes de contrition, tout mon passé surgit dans mon esprit comme un éclair. Je promets de répandre la dévotion à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur si nous sortons de cet enfer. Mais je me ressaisis vite à cause de l'entourage, à qui je dois donner l'exemple.

Je me lève et circule parmi les soldats cloués au sol. Un officier se confesse tout haut. Un soldat a trouvé moyen de se cacher dans un fossé à fleur de sol sous un amas de terre. Je ne vois que ses deux bottes. Du pied je lui touche, il sursaute de peur. J'essaie de rire, mais je ris jaune. Soudain le docteur arrive et nous dit que la permission est accordée. La résistance en avant étant trop forte, l'avance est reportée au petit jour. Je suis donc exaucé. Le convoi tourne de bord et se dirige vers Le Mesnil. Un camion chargé de munitions nous accompagne.

Sur la route du retour, un bout de 200 pieds de chemin est à découvert et particulièrement canonné par l'ennemi. Je presse le chauffeur de mettre «la pédale au plancher.» On a de la chance.

Nos ennuis ne sont pas finis. Le RAP s'installe provisoirement dans une grange où un mastodonte de véhicule radiophonique émet des signaux et en reçoit. L'ennemi perçoit les messages et nous localise. Résultat : une avalanche d'obus tombe autour de nous.

Après la guerre, devenu curé-fondateur d'une paroisse à Saint-Albert le Grand, à Québec, j'ai réalisé ma promesse de répandre la dévotion à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur en y installant une statue sous ce vocable.

Un peu avant minuit de cette journée mémorable et épuisante, je cause avec un copain devant la grange, près d'un amas de ferraille. « As-tu faim ? — Je n'ai pas mangé de la journée, répond-il. — Mets ta main dans le sac sur mon dos, il y a deux boîtes de homard que mon frère Arthur m'a envoyées dernièrement. Du bon homard de la Baie des Chaleurs. Ça vient du Canada. » Dans l'obscurité, on ne voit rien, mais avec mes doigts sales essuyés sur mon pantalon, je parviens à atteindre les gros morceaux de homard que nous savourons ensuite à belles dents. « Mets ta main de nouveau dans mon sac, il y a une boîte de carton qui contient un bon morceau de gâteau aux fruits. C'est ma sœur Jeanne qui l'a fait. » Ces quelques minutes intimes et délicieuses nous font oublier les ennuis de cette journée tourmentée. On se couche ensuite dans un lit de bonne vieille paille qui sent le mouton. Avant de dormir, j'ai une dernière pensée pour les soldats à l'assaut de La Chesnaie.

Le lendemain matin, nous sommes debout à bonne heure. Les dernières nouvelles circulent sur toutes les bouches. Des vraies et des moins vraies. La compagnie A du major Dugas dans la fournaise ardente... les blessés de la nuit... la mort du lieutenant Daoust... et autres. J'enterre le lieutenant Daoust, le jumeau Cadorette, les soldats Bourque et Plante à l'ombre des grands arbres, à l'arrière du poste médical.

D'autre part, le temps presse, car le régiment à réussi, dès le matin, à se frayer un chemin à travers le SSR et à atteindre enfin La Chesnaie. Beau soleil! Le poste médical déménage aussi auprès de nos compagnies. L'aviation alliée fait des ravages dans le camp ennemi. Les Polonais sont de la partie ainsi que les régiments d'ingénieurs. Le régiment de la Chaudière a subi des pertes dues à une erreur de l'aviation alliée dans le secteur de La Chesnaie, ainsi appelée à cause de ses grands chênes.

La Chesnaie

Je vois des avions alliés lâcher leur cargaison de bombes au-dessus de nos têtes. La trajectoire des obus en descente nous fait peur. Un soldat apeuré lance une bombe fumigène jaune dans un garage (au lieu de l'envoyer dans le champ) pour signaler notre présence aux aviateurs. La seule perte du jour est celle du soldat Doiron de la malchanceuse compagnie A.

La route principale près d'Ussy offre, en ce début d'après-midi, un vrai spectacle de désolation. Des chars détruits et bousculés dans de grands trous, des arbres entiers soulevés par le déplacement d'air et déposés —encore debout — à une quinzaine de pieds plus loin. Je n'ai jamais vu une telle transplantation. Des tronçons de route en asphalte transformés en tranchées de vingt pieds de largeur qu'il faut contourner pour passer. Mes yeux ne sont pas assez grands pour tout voir. La Chesnaie enfin traversée!

Après la pluie, le beau temps! La nuit précède le jour! Huit jours de combats furieux prennent pratiquement fin. Nous pouvons respirer, nous délester de l'angoisse et de l'inquiétude qui ne nous ont pas lâchés tout ce temps. On se sent en sécurité et... presque en vacances.

Le mardi 15 août, le régiment est à Villiers-Canivet où il respire à son aise. « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. » Ces paroles apprises au collège reviennent à ma mémoire. J'ai l'impression d'avoir accepté un grand défi, d'avoir marché sur la corde raide avec des compagnons qui ont affronté les mêmes risques. Je remercie le Ciel, mon père qui m'a légué sa confiance en la Providence, toutes les personnes du Canada qui ont prié pour ma protection et en particulier ma sœur Édith, religieuse. En méditant ces pensées, je me compte chanceux de sortir indemne de cette épouvantable expérience. Je pouvais donc célébrer une messe d'action de grâces à l'occasion de mon quarantième anniversaire de naissance.

Villiers - Canivet

Le régiment séjourne quatre jours à Villiers-Canivet. Le 14 août, le major Julien Bibeau succède au lieutenant-colonel Lefort Bisaillon, sérieusement malade. Celui-ci a préparé le régiment de Maisonneuve en vue du débarquement en Normandie et l'a commandé du début de juillet à ce jour avec dextérité, conscience et détermination. Sa préoccupation a été d'accomplir son devoir dignement et militairement, d'obéir aux ordres de la 5e brigade. Ça nous fait quelque chose au cœur de le voir quitter. Son successeur commandera le régiment jusqu'à la fin du mois d'avril 1945. Au début, il aura comme second le major Edward T. Jacques.

Mon camion arrive de Quilly. Depuis le 10 août, je voyageais dans la jeep du docteur Robert. Je suis heureux de retrouver mon lit et mes choses intimes. Une vingtaine de lettres et des paquets du Canada font mon bonheur. Les réponses de remerciements ne tardent pas ainsi que les lettres que j'adresse aux parents des dernières victimes.

Le 16 août, un padre protestant vient me dire : « J'ai perdu mon meilleur ami. » Il me demande de le suivre à Ussy afin d'ensevelir le padre irlandais MacMahon, aumônier catholique d'une unité anglaise, mort calciné en voulant secourir le chauffeur d'un camion en feu. La sépulture a lieu dans le cimetière attenant à l'église. Je suis très profondément bouleversé à la vue de ce prêtre méconnaissable, au corps répugnant. Le padre protestant est admirable; il voulait un prêtre catholique pour mettre en terre un prêtre catholique. Cette journée m'a valu une semaine de profonde réflexion sur la vie et la mort.

La cérémonie se termine par la plantation d'une croix confectionnée par ses propres soldats, sur laquelle sont inscrits les mots : « By your beloved ones. » La vie et la mort sont des mystères insondables.

De retour à Villiers-Canivet, j'invite le docteur Robert à venir célébrer mon anniversaire de naissance dans mon camion. Le menu n'est pas compliqué : une boîte de ragoût

irlandais, du fromage camembert et du vin. Pas de gâteau avec des chandelles, ni crème fouettée. Mais pour finir, un bon gâteau aux fruits du Canada que je viens de recevoir. La joie de l'amitié après la tempête d'obus des derniers jours.

Un paysan que je rencontre sur la rue se plaint des soldats qui ont volé les œufs de ses poules. Je l'apaise en lui disant qu'il devrait se consoler à la pensée qu'ils n'ont pas volé les poules avec les œufs.

Le 16 août, notre nouveau commandant dépêche un détachement de ses compagnies auprès des FMR en train de nettoyer Falaise maison par maison.

Le jeudi, à 19 heures, je dis une messe spéciale pour la compagnie A, si malchanceuse ces derniers jours. Nous prions spécialement pour le repos de l'âme des victimes.

Mon poste de radio est ouvert. Il m'apprend que les Américains sont à Orléans, à Chartres et à Dreux (18 août). Ils ont aussi dévié sur Argentan, vers le nord, en route pour Chambois, d'où ils se portent ensuite à la rencontre des Canadiens, à Thrun. Ainsi se referme l'étau qui cadenasse la porte de «la poche de Falaise», par laquelle plus de 80 000 Allemands ont pu s'enfuir en retraite, laissant derrière eux plus de 210 000 des leurs (18 août 1944). C'est tout ce qui reste de huit divisions d'infanterie et de deux divisions blindées acculées à l'inévitable capitulation. Le maréchal Von Kluge, qui commandait l'armée allemande en Normandie, s'est suicidé dans l'avion qui le conduisait à Berlin pour y faire rapport.

La bataille de Normandie était perdue pour les Allemands. Elle leur a coûté environ 640 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

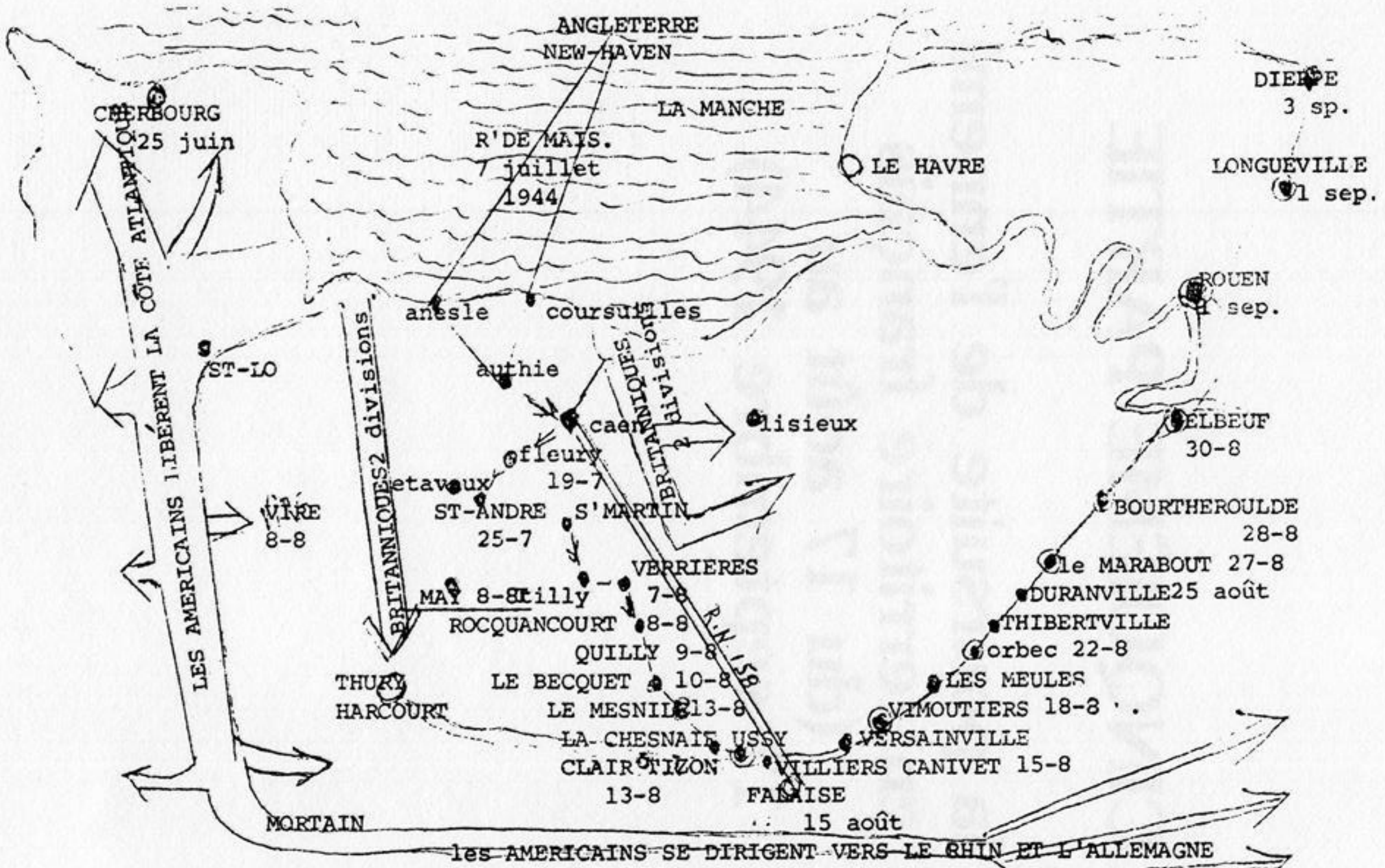
Le régiment de Maisonneuve, à lui seul, laissera en terre de Normandie 85 de ses valeureux officiers et soldats. Comparativement aux autres unités sœurs, je peux dire que nous avons été chanceux et bien commandés.

Voyageurs du Québec qui visitez la Normandie, quand vous circulerez sur la route nationale 158, souvenez-vous qu'à mi-chemin entre Caen et Falaise, à Cinthaux, à

quelques centaines de verges de la route, se trouve un cimetière où reposent 85 des nôtres parmi les 2 500 qui y sont enterrés. Quand vous aurez traversé la porte d'entrée, arrêtez-vous un instant, mettez-vous à l'attention, penchez la tête et réfléchissez au prix qu'ils ont payé pour vous libérer du nazisme.

CINQUIÈME PARTIE

À la poursuite de l'ennemi en territoire français (du 17 août au 17 septembre 1944)



Trajet parcouru par le régiment de Maisonneuve du 7 juillet 1944 au 3 septembre.
C'est aussi la route que le 2e division d'infanterie canadienne a suivie en Normandie.

Nous voici dans une nouvelle phase de la guerre : la poursuite de l'ennemi en retraite. Pour que vous ne perdiez pas le fil du récit, je récapitule les derniers grands événements :

1. La bataille de Normandie est terminée à l'avantage des Alliés. Elle a coûté aux Allemands 640 000 hommes tués, blessés ou prisonniers.
2. Pendant trois jours, les Allemands ont réussi à maintenir un corridor de huit kilomètres de largeur, ce qui leur a permis de favoriser la fuite vers l'est d'environ 80 000 hommes dont les unités étaient complètement désorganisées, abandonnant presque tout leur matériel.
3. Le 19 août 1944, la poche de Falaise s'est refermée sur huit divisions d'infanterie allemandes et sur les restes de deux divisions blindées qui ont été acculées à l'inévitable capitulation. Ceci représente environ 200 000 hommes et tout le matériel blindé.
4. Le 16 août les Fusiliers Mont-Royal libèrent Falaise : une victoire décisive. C'est ensuite la retraite définitive de l'ennemi.
5. Le 19 août, les Canadiens et les Américains font le joint entre Thrun et Chambois. Le régiment de Maisonneuve a occupé Moutiers-en-Auge afin de permettre au régiment de la Chaudière de prendre part à la fermeture de l'étau à Thrun.
6. Pendant que les Canadiens font un bon travail dans la région de Falaise, les Américains continuent leur poussée vertigineuse vers Orléans, Chartres et en direction de l'est de la France. La bataille de France s'amorce définitivement.
7. Le 21 août 1944, le régiment de Maisonneuve entreprend au sein de la 2e division canadienne la poursuite de l'enne-

mi en retraite. Nous ne connaîtrons plus les bombardements intenses et féroces de l'artillerie allemande que nous avons subis quelques jours auparavant et que je n'oublierai jamais, spécialement ceux du 13 août.

8. Le maréchal Von Kluge, en qui Hitler avait mis toute sa confiance pour gagner cette bataille de Normandie, est limogé par son Fürher. Il se suicide dans l'avion qui le ramène à Berlin. Conclusion: «Qui trop embrasse, mal étreint.»

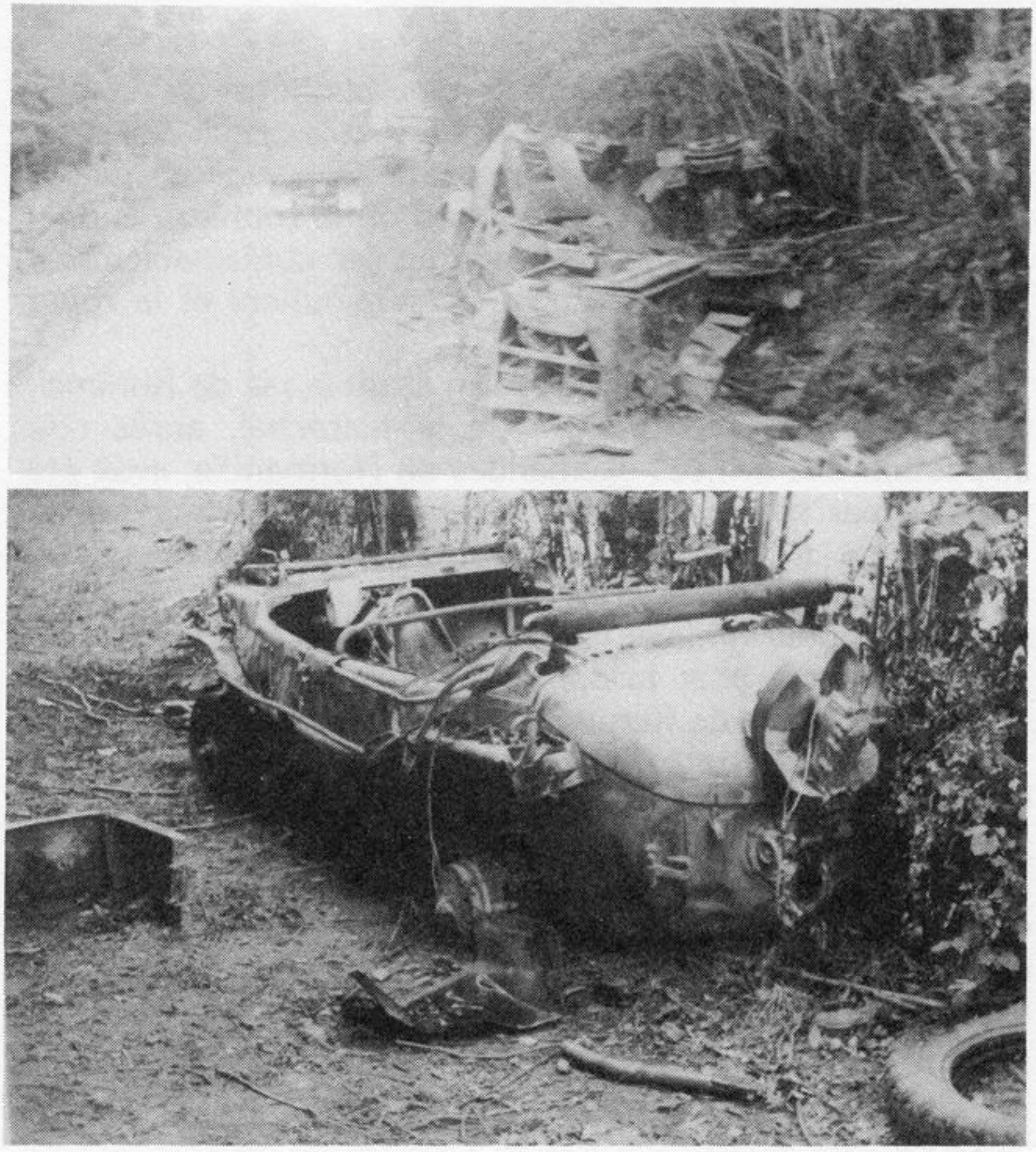
Versainville

Versainville, petite localité située au nord de Falaise, à l'est de la route 158. Le régiment quitte Viller-Canivet et s'installe pour une journée et demie. En l'espace de quelques jours seulement, les combats sanglants, l'anxiété, même la peur, se sont transformés en vie paisible, calme, sans bruit. On ne se reconnaît plus. Tranquillité reposante après la tempête.

Les Américains et les Canadiens ont enfermé l'ennemi en déroute. La 3e division d'infanterie canadienne a récolté le travail géant des blindés de la division polonaise essoufflée. Le régiment de la Chaudière est dans le secteur de Moutiers-en-Auge afin d'empêcher les Allemands de traverser la ligne de l'étau par où les fuyards isolés pourraient s'infiltrer et se sauver à travers champs ou bois, nuit et jour. Notre régiment les relève le dimanche 20 août. Je dis la messe à 20 heures à cet endroit.

La jonction entre Canadiens et Américains s'opère entre Thrun et Chambois. La joie est à son comble. Un soldat américain donne sa jeep à un officier canadien, son cousin, en souvenir de ce jour mémorable.

Le lundi, le régiment se met en route en direction de Vimoutiers. Le RAP quitte Moutiers-en-Auge et s'engage sur une route secondaire. Personnellement, à l'avant de mon camion que conduit Marcel Bouchard, mon appareil photo à la main, je croque sur le vif les chars abandonnés par les Allemands en fuite à cause du manque de carburant. Les bords de la route abondent en chars calcinés et en chevaux morts d'épuisement. L'odeur est nauséabonde; c'est pour-



Sur une route secondaire entre Moutiers-en-Auge et Vimoutiers, j'ai photographié plusieurs véhicules (21 août 1944) allemands détruits par eux ou abandonnés par manque de carburant.

"Le 15 juillet 1944, après avoir écrit à Hitler une lettre pessimiste sur la mauvaise situation sur le front de la Normandie, Rommel visite les postes de commande de ses généraux en devoir devant les armées alliées au front.

Vers 16 h, pour le Feldmarschall, c'est le chemin du retour. (...) Rommel est d'autant plus pressé de rentrer que Dietrick vient de lui apprendre le début de la grande offensive américaine sur Saint-Lô. La voiture traverse Livarot, puis, par une route secondaire, se dirige vers Vimoutiers où elle doit reprendre la route nationale.

"Attention, des avions anglais! s'écrit soudain l'adjudant Holke.
— Tâche de gagner le village, ordonne Rommel à Daniel (chauffeur)."

Celui-ci accélère, la voiture atteint le 140, mais trop tard, les deux chasseurs anglais ont réussi à revenir sur le véhicule. À environ trente mètres d'altitude, le rase-mottes idéal, les mitrailleuses crépitent. Le bruit sec des balles qui heurtent la carosserie ne s'entend même pas. La voiture fait une embardée brutale, percute un tronc d'arbre sur la droite, rebondit et s'arrête en travers de la route. Rommel est très grièvement blessé."

(Extrait de LES GRANDS CHEFS MILITAIRES, Rommel, page 237)

quoi je mange continuellement des bonbons clairs, afin d'activer ma salive et d'empêcher les haut-le-coeur. Soudain, mon attention se porte sur un «staff car», voiture d'état-major allemand. Il est là sur le bord de la route, près d'un arbre. Je m'applique à le photographier convenablement. Un peu plus loin, nous atteignons Vimoutiers et la route nationale.

Plusieurs années plus tard, en lisant la vie de Rommel, un passage du livre relate que le maréchal, après une inspection des armées allemandes en Normandie, avait été mitraillé par des avions alliés, sur une route conduisant à Vimoutiers. Il s'en allait rendre compte de la mauvaise posture de la VIIe armée en Normandie. Il devait rencontrer son Fürher pour lui faire des propositions. C'était le 17 juillet 1944. Un mois plus tard, j'ai l'impression d'avoir photographié la voiture de Rommel. (Voir photo page précédente).

Le régiment passe la nuit à Vimoutiers. Le lendemain, à 8 heures le convoi se met en route pour Orbec, en passant par les villages de Camembert et Les Meules. Les paysans, avec qui nous causons, parlent des «avions à deux queues» qui mitraillaient les Allemands en fuite, leurs bagages dans des carosses de bébé, dans des bicyclettes, dans des trottinettes, en fait dans tout ce qui roule.

Orbec

Orbec est un petit village situé sur une falaise, au pied de laquelle coule une rivière du même nom. L'artillerie ennemie a eu le temps d'installer des canons et de faire pleuvoir ses obus sur nous, retardant notre avance et protégeant ainsi la retraite des fuyards. Une dizaine des nôtres sont blessés, dont le capitaine Cyril Cuddihy, officier d'administration, le lieutenant Godin et sept soldats.

Le propriétaire d'une magnifique ferme, «La Villaiserie», nous offre l'hospitalité. Après un succulent repas, il nous donne une démonstration sur l'art de déguster le calvados. Avec lui, je visite la ferme. Dans les champs, plusieurs vaches et chevaux ont été tués le jour même par

des obus. Il est arrivé trop tard pour les saigner, de sorte que la perte est totale.

Quand nous recevons l'ordre de repartir, je me rends compte qu'un motocycliste, qui a abusé de calvados, est couché ivre dans un poulailler. J'ai pitié de lui. Tout de même, pour éveiller son attention, je le frappe assez durement sur le tibia. Il ouvre un instant les yeux. J'en profite pour lui donner la direction à suivre à son réveil. Pauvres eux ! Je les comprends. Ils ont besoin de se reposer de temps en temps. Ils ne sont pas plus méchants pour cela.

Thiberville

Nous traversons cette localité à l'heure du midi, le jeudi 24 août. Les ouvriers nombreux se dirigent vers leur domicile sous la pluie battante. L'un d'eux me dit d'un air humoristique : « Ça flotte ! » Je trouve cette expression suave et à point. Les nombreux véhicules qui roulent sous leurs yeux les réjouissent. Ils plaignent les Allemands qui ont la fuite piteuse en direction de Rouen.

Duranville

Le régiment s'engage sur la route 13A (Caen-Lisieux-Rouen). Nous passons la nuit à Duranville. Le lendemain, les cuisines sont à l'œuvre pour servir un repas chaud aux soldats, pendant que ceux-ci mettent de l'ordre dans leurs affaires. De moi-même, j'annonce une messe à 20 heures, à l'église, volontaire pour tous, officiers et soldats. Le capitaine Cyrille Falardeau, un concitoyen de la ville de Québec, est servant. Au début de la messe, je commets une gaffe en leur faisant remarquer le petit nombre présent à la messe. Pas besoin de vous dire qu'après la messe, sur le perron de l'église, les officiers m'attendent. À leur tour, ils s'expliquent en notant les effectifs très restreints de leurs compagnies dus au manque de renfort. Les compagnies ne comptent que de 30 à 40 soldats au lieu des 120 prévus. Je me suis excusé. J'ai alors compris et réalisé encore une fois que ces officiers devaient travailler plus fort et compenser les manquements

dans leurs rangs. J'avais du chagrin d'avoir blessé des personnes qui ne le méritaient absolument pas, surtout que cette messe était volontaire.

Les convois d'unités canadiennes et britanniques venant de l'ouest circulent continuellement sur la route en direction de Rouen. Les gens de l'endroit nous disent : « C'est comme cela depuis des jours. » Ajoutant avec satisfaction : « Ce qu'ils vont en prendre, ces Allemands ! » D'autres disent : « Nous pensions que les Allemands étaient bien équipés, ce n'est rien en comparaison de ce que nous voyons depuis deux jours. Quel matériel vous avez ? Oh ! là là ! »

Les populations sont tellement heureuses de la libération que pour manifester leur joie, elles sortent des caves à vin leurs meilleures bouteilles. Les gens se tiennent sur le bord de la route et offrent un ou deux verres de calvados à leurs libérateurs en marche vers d'autres combats. Je dois réagir contre les trop généreuses personnes qui risquent de compromettre les facultés de nos soldats.

Le Marabout

À la sortie de Duranville, le matin du vendredi 25 août, le régiment quitte la route 13A pour s'enfoncer dans les terres. Les Allemands ayant fait sauter le pont sur la rivière à Bryonne, nous devons faire une halte au Marabout. Ce retard est cause d'un incident imprévu, coûteux et malheureux.

Alors que nous attendons le signal du départ, nous sommes soudain la cible, au début de la soirée, d'une dizaine de Junkers allemands qui nous bombardent et mitraillent copieusement. La noirceur a beau tomber, des fusées éclairantes brillent au-dessus de nos têtes. De multiples petites bombes de 150 livres sèment une panique incroyable dans nos lignes désorganisées. Nos canons antiavion n'ont même pas eu le temps de se mettre en position de défense. Pour ma part, très excité, je cours en rond à la recherche d'un abri, bien inutilement car nous sommes à découvert. Un moment, j'ai l'idée de me blottir dans une grosse botte de

foin. Au même instant, elle revole en l'air comme une belle gerbe de feu d'artifice. Ça me rappelle les fusées sur les plaines d'Abraham aux jours de fête.

Le carnage fini, je monte sur une clôture et je crie dans le noir : « Ici le padre, si quelqu'un a besoin de moi, qu'il appelle ! » De plusieurs coins à la fois, on me répond : « Ici, padre. » Je cours au plus proche, grièvement blessé. Les brancardiers pansent son abdomen que je ne vois pas. Absolution, onction, communion sur sa langue que son compagnon tient de sa main. Un mot d'encouragement en lui disant d'avoir confiance et je repars vers une autre victime. J'apprécie la sagesse de l'Église qui facilite le travail des prêtres en temps de guerre. Dans nos paroisses, on attache de l'importance à ces détails.

Soudain, je rencontre des soldats qui rient aux larmes. Je leur demande ce qui se passe. Dans sa précipitation pour se mettre à l'abri, l'un d'entre eux est tombé dans une fosse de purain. Il en sort en sacrant. Il ne sent pas l'eau de cologne, mais il a la vie sauve. Des scènes de ce genre agrémentent les conversations entre soldats.

Le lieutenant Laberge est tué ainsi que trois soldats : Bélanger, Parent et Bernier. Une vingtaine d'autres sont blessés légèrement, parmi lesquels le docteur Robert, le lieutenant Duguay ainsi que le major DeGrandpré.

Quand on sort indemne d'une hécatombe semblable, on ne peut que vanter sa chance. Par ailleurs, une telle expérience fournit une sensation et une excitation uniques.

Le commandant Bibeau et le lieutenant Marcel Dussault étaient en route pour la brigade, quand ils ont été surpris par ledit bombardement. Ils s'abritent dans un fossé. Soudain, le commandant sent une mitrailleuse dans son dos. C'était un Allemand. Sept Allemands SS le désarment et s'emparent de la jeep, de leur vareuse et de leur casque d'acier. Le commandant Bibeau devine l'intention de l'ennemi de se servir de tout cela pour se déguiser. Heureusement, au même moment, des obus tombent près d'eux, assez longtemps pour les obliger à se mettre à l'abri.

Profitant de la pénombre, nos deux coursiers prennent la route en vitesse, rejoignent les lignes du Black Watch, s'arment de mitrailleuses et reviennent aussitôt en tirant sans interruption dans la direction des SS. Le commandant retrouve sa jeep, ses cartes militaires, son pistolet et ses vêtements. Marcel Dussault retrouve également toutes ses choses.

Tous les deux retournent au régiment en hâte. Des soldats du régiment organisent une chasse dans ledit boisé et capturent cinq ennemis. C'est ça, les gars du Maisonneuve!

Ce bombardement aérien, bien insignifiant à comparer aux nombreux effectués par les alliés durant la même période de temps, est le plus terrible que j'ai subi jusqu'à ce jour. Il sera aussi le dernier, parce que l'aviation ennemie deviendra de moins en moins visible. L'expérience m'a permis d'évaluer une nouvelle forme de la peur. Après avoir connu le feu nourri de l'artillerie allemande durant l'offensive du 8 au 15 août et avoir passé à travers de réels dangers de mort, le régiment jouissait d'une certaine quiétude, dans sa poursuite de l'ennemi en retraite. C'était la vraie paix.

On finit par s'habituer quelque peu aux grands dangers, quand on en sort sain et sauf. On s'imagine que cela va continuer ainsi. Toutefois, après une accalmie, on dirait que la peur est plus grande quand un réel danger se présente. Tout de même, on conserve la confiance de s'en sortir encore heureusement. L'expérience acquise nous donne cette confiance. Quand le bruit des avions cesse de nous affoler, on s'occupe des blessés, comme si ce travail était devenu une routine. En l'espace d'une vingtaine de minutes, les petites bombes de 150 livres ont fait plus de 48 blessés, dont cinq succomberont.

Dès le lendemain matin, après cette nuit d'enfer, le régiment se remet en marche en direction de Bryonne que nous atteignons par des routes secondaires. La cause de notre halte au Marabout était le retard des ingénieurs à construire le pont militaire sur la rivière Risle qui traverse Bryonne. C'est en cours de route que j'apprends l'aventure

du commandant Bibeau et de son compagnon Marcel Dussault, ainsi que la mort du soldat Bélanger, secouru la nuit précédente et qui est décédé à la 18e ambulance, où le Père Kenny l'a enterré. Les aumôniers sur la ligne de feu accomplissent un ministère apprécié par les soldats eux-mêmes, par leurs familles et encourageant pour les padres.

Le prochain objectif du régiment est la forêt de Lalonde, au-delà du village de Bourgtheroulde où le RAP s'installera. Avant d'entrer à cet endroit, je découvre le cadavre du soldat Thorne sur le bord de la route. Il appartient au régiment Black Watch de Montréal. Je trouve facilement des fossoyeurs qui se font un devoir de m'aider, pendant que je note certains détails nécessaires à la sépulture.

Sur notre gauche, à quatre ou cinq kilomètres au nord, l'artillerie allemande semble forte et très active si on en juge par les obus qui proviennent de ce côté.

Bourgtheroulde — Forêt de Lalonde

Je voulais célébrer la messe, ce dimanche 27 août. Je suis exaucé: le commandant Bibeau m'en demande deux dans l'après-midi, à 16h30 et à 17 heures, mais dans un verger, sous le tir des canons ennemis de Bourg Achard qui protègent la fuite des nombreux leurs dans la forêt de Lalonde. Il fallait vite les faire prisonniers avant qu'ils ne traversent La Seine, aux alentours de Rouen.

Mon ordonnance installe mon autel portatif sous un pommier touffu pendant que les soldats en petits groupes assisteront à la messe sous les arbres du verger et viendront communier par groupe de deux à la fois. De la sorte, si un obus vient à tomber sur nous, les pertes seront moins lourdes. Rassurant, n'est-ce-pas? Rien de fâcheux n'arrive; mais je vous avoue sincèrement que j'avais hâte que cela finisse.

Sur le chemin du retour vers le RAP, un villageois me fait signe de ralentir et m'avertit que deux SS allemands armés de mitrailleuses se cachent dans une grange à gauche,

à 50 mètres de la route. Ils attendent le moment propice pour faire des victimes.

Je me dissimule jusqu'à un groupe d'artilleurs canadiens dans les parages. Avec eux et des FFI du maquis français, nous cernons la grange et faisons prisonniers les deux SS allemands. Deux belles jeunesses de six pieds, arrogants et déçus, partisans de la Race supérieure.

Au début de la soirée, je vais voir les deux «oiseaux» adossés au mur de l'église, en compagnie du docteur Robert. Les MP les surveillent. Je m'amuse des épithètes que le docteur leur lance à la française: «Vous êtes laids. Vous avez l'air fou. Vous avez ce que vous méritez,» etc. Le docteur Robert a craché dans leur direction. Les SS nazis avaient un air méprisant.

Le lendemain, le régiment avance dans la forêt de Lalonde. Direction: La Seine, pour la traverser aux environs d'Elbeuf. Les ingénieurs canadiens ont de la difficulté à établir le pont sur bateaux que nous devons y emprunter. Et pour cause! Plusieurs années plus tard, j'ai rencontré un monsieur Sunders, de Victoria, en Colombie britannique, qui faisait partie de ces ingénieurs. Il m'a raconté qu'ils avaient passé une nuit d'enfer sous le feu des canons ennemis. Le principal, c'est qu'ils ont réussi l'établissement du fameux pont.

Elbeuf — Rouen

D'Elbeuf nous montons passer le nuit dans le bois de Tourville que la 9e brigade a libéré durant la journée, sur les hauteurs de Rouen. Le régiment de la Chaudière a laissé des traces de senteur de poudre dans l'air humide que nous respirons.

Vers 6 heures du matin, le premier septembre, le capitaine Robert et le capitaine Montpetit (de la compagnie D) reçoivent l'ordre de rentrer dans Rouen. Les ancêtres du capitaine Robert étaient originaires de Rouen. Sitôt le pont traversé, des civils joyeux les accueillent. Des drapeaux flottent ici et là. La masse de ces gens en pleurs empêche

littéralement l'avance des troupes. Le champagne et le vin coulent à flots.

Un soldat se fait voler son fusil. Le capitaine Robert, pressé d'avancer sur Longueville-sur-Scie, son prochain objectif, doit sortir son pistolet pour se frayer un passage à travers la foule.

Jeep des brancardiers du régiment de Maisonneuve.

Campeau, Arcand, Nantel et Therrien fraternisent.

Vers 8 heures, mon groupe entre à son tour en plein cœur de la ville de Rouen, sur le bord de la Seine. Un pont détruit, des tramways immobilisés, toutes les maisons en ruines entre nous et la magnifique cathédrale de Rouen, chef-d'œuvre architectural, dont la flèche monte dans les airs en signe d'action de grâces, les fleurs, les embrassements, les danses improvisées et maladroites, le vin, le chocolat, les cigarettes que tous acceptent et fument, les larmes, les rires, la joie délirante, les entretiens avec les Canadiens, les invitations pour une courte visite près des lieux, la foule qui grossit à vue d'œil. Un ensemble indescriptible, voilà le spectacle grandiose que vit pendant plus d'une heure le premier régiment à pénétrer dans la ville de Rouen. Ce régiment est canadien-français et c'est le régiment de Maisonneuve. Il est fier de partager la joie de la LIBÉRATION de toute une population, de tout un peuple, celui de la France. C'est l'impression qui envahit notre âme.

Longueville-sur-Scie

En quittant Rouen, au début de l'après-midi, en direction de Longueville-sur-Scie, nous nous arrêtons quelques instants à Tôtes. Le curé de l'endroit me montre un amas de cendres : ce qui reste du matériel de guerre des Allemands en fuite. Il en sera de même à Longueville. L'ennemi parti, nous n'aurons aucun mort ni aucun blessé.

À 16 heures, le curé de Longueville et moi-même organisons à l'église une cérémonie d'actions de grâces à laquelle assistent la population entière, le maire Lebaudy en tête avec son conseil de ville, et tous les soldats du régiment. C'est le premier vendredi du mois. Le curé avait prédit que le village serait libéré ce jour-là et que personne ne serait tué. L'émotion est générale. La fête commence et dure toute la soirée. Il s'en est bu du vin!... Chez monsieur le Maire, le commandant Bibeau, Gerry Leclerc et d'autres ont veillé très tard. Partout dans les maisons, même accueil chaleureux pour tous les soldats.

Le lendemain, le régiment déménage à Grèges, près de Dieppe, pour trois jours. On en profite pour reformer les

cadres des compagnies à même le renfort des nouvelles recrues. Le capitaine Laurencelle prend charge de la compagnie B, le lieutenant François-de-Sales Robert est promu major de la compagnie D. Il commandera cette compagnie jusqu'à la fin de la guerre.

Dieppe

Le 3 septembre 1944, le régiment prend part à la célébration spéciale qui commémore le raid de Dieppe d'août 1942. Le régiment des « Fusiliers Mont-Royal » est à l'honneur : en signe de revanche, on l'a laissé entrer à Dieppe le premier. On m'a dit que le commandant Guy Favreau, en tête de son régiment, a marché sur un drapeau allemand déposé sur la route et qu'on lui a remis celui-ci immédiatement après.

Une cérémonie a lieu au cimetière. Le major Dalton dit la messe et le capitaine aumônier des FMR, l'abbé Charles Beaudry, prononce l'allocution de circonstance. Cérémonie touchante. Ensuite, le régiment de Maisonneuve participe à la parade à travers les rues de la ville et salue le général Crerar, commandant de la première Armée canadienne, assisté du major général Foulkes et du lieutenant général Guy Simmons. La population est en liesse.

Je profite de mon passage à Dieppe pour rendre visite aux diaconesses du Précieux-Sang, d'où sont parties les fondatrices de l'Hôtel-Dieu-du-Précieux-Sang, à Québec. À cause de l'occupation, elles étaient sans nouvelles de Québec depuis plusieurs années. Lors du raid sur Dieppe, elles avaient donné à manger aux prisonniers assemblés devant le monastère et soigné les blessés, particulièrement les soldats des Fusiliers Mont-Royal, avec qui elles causaient en cachette.

À mon invitation, elles écrivent une lettre collective à leurs Sœurs de Québec, lettre que j'envoie aussitôt par courrier militaire.

Bourbourg

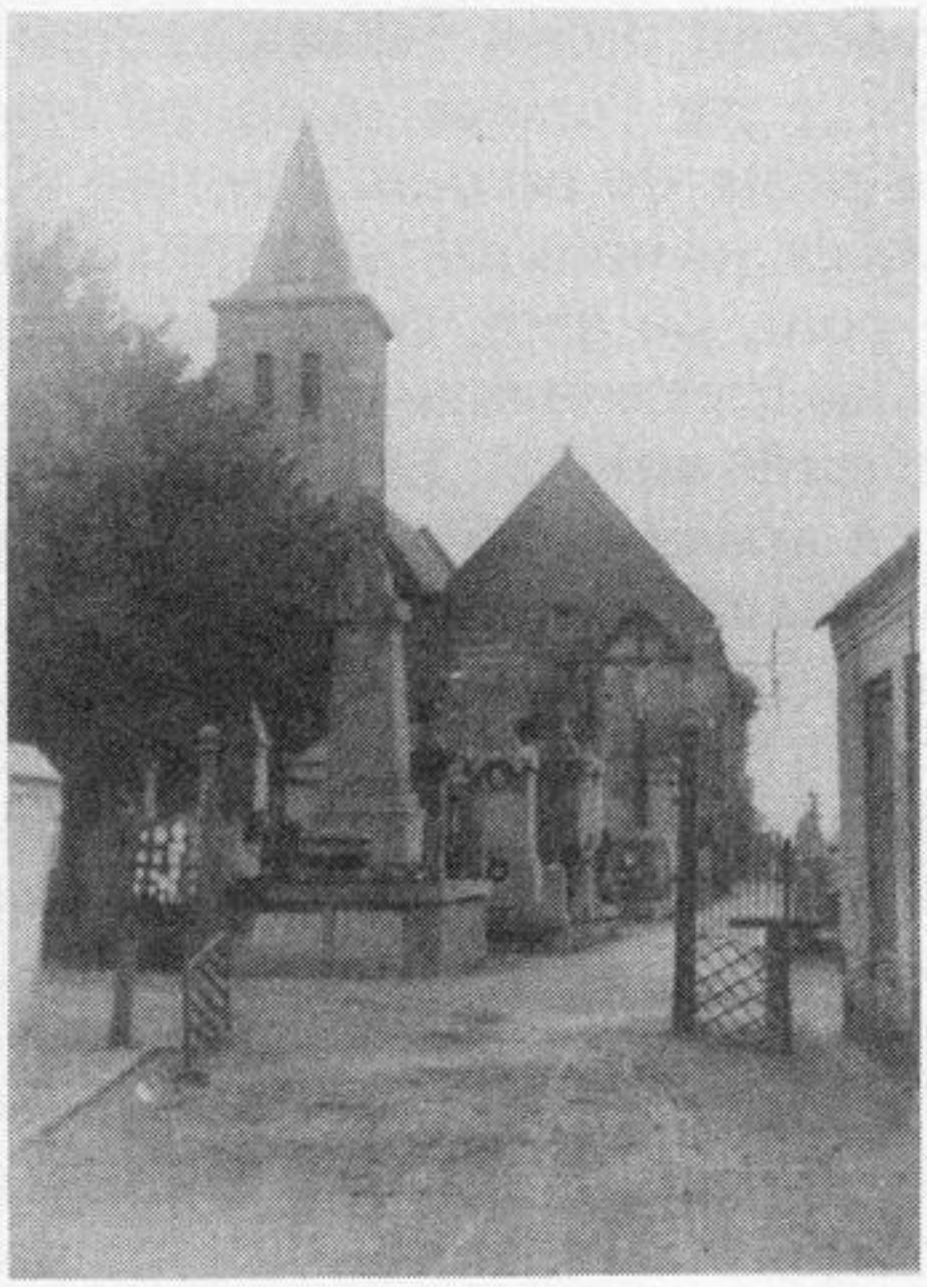
Le 5 septembre, les bruits courent que la 2e Armée britannique a atteint Anvers après avoir parcouru près de

En cours de route, à Abbeville, le capitaine Cyrille Falardeau, accompagné du lieutenant Laurencelle, signe des autographes.

300 milles en trois jours. Bruxelles est aussi libérée. La nouvelle réjouit. Est-ce possible? Si cela est vrai, l'avance de nos Armées est vertigineuse. Qu'advient-il de la XVe Armée allemande censée être encore dans le Pas-de-Calais?

Comme je ne suis pas dans le secret du haut commandement allié, je me contente de suivre mon régiment. Le mercredi 6 septembre, nous quittons Grêges pour une randonnée de 50 milles vers le nord-est, le long de la côte de La Manche. Nous traversons Abbeville, Montreuil. Le soir, nous nous retrouvons dans les montagnes à Recques, où nous avons peine à comprendre le langage des habitants de la Flandre française. Leur grande hospitalité nous fait oublier la brume et le froid des hauteurs. Le lendemain matin, nous déménageons à Saint-Folquin, en face de la belle ville de Bourbourg, notre objectif. Quand je dis nous, je veux parler des membres du poste médical.

Le temps est mauvais : une pluie torrentielle. Plusieurs canaux sillonnent la campagne, ce qui veut dire plusieurs petits ponts ici et là. L'attaque devient compliquée. La ville



L'église de Saint-Folquin où eurent lieu les funérailles du sergent Duguay, le 7 septembre 1944.

de 8 000 habitants est défendue par des francs-tireurs SS bien entraînés, décidés à une résistance opiniâtre.

Le commandant Bibeau envoie les compagnies A, B, et C sur l'unique route qui conduit à Bourbourg.

Le commandant Julien Bibeau ordonne à ses compagnies d'avancer par l'unique route qui longe le canal du côté droit. Le poste de secours s'installe à Saint-Folquin. Dans les nouvelles qui nous parviennent « d'en avant », on ne parle que de pont, de gare, de manufacture, de maisons défendues par les francs-tireurs ennemis. Dès le jeudi matin, les premiers blessés arrivent. Le sergent Duguay est tué en se préparant à traverser un pont. En l'église de Saint-Folquin, je chante un libéra pour le repos de son âme et pour les soldats Ruest et Dessères. Le maire Maurice Lambert, le curé Jean Costonoble, le secouriste André Caron et quelques civils affligés assistent à la cérémonie.

Dans les poches de l'un d'eux, je trouve le répertoire des chansons du soldat Lebrun si populaire au Canada. Une poésie mélancolique qui me prend presque aux tripes.

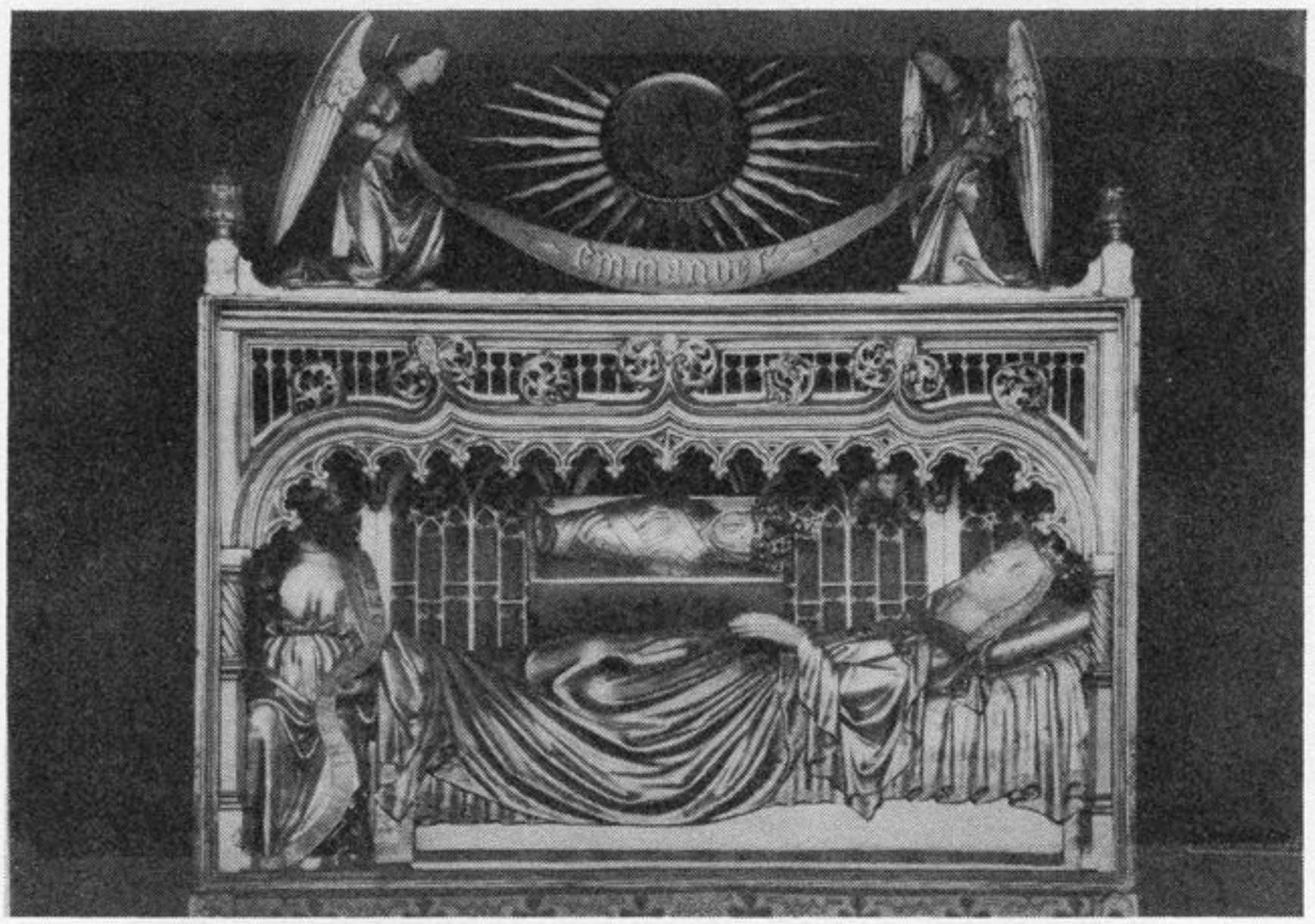
Pour les compagnies qui avancent sur la route entre le canal d'un côté et des champs inondés de l'autre, la vie n'est pas rose : une pluie diluvienne soulevée par le vent leur fouette le visage. Les difficultés s'accumulent. Le commandant décide d'en finir dès ce jeudi soir par une attaque de nuit.

Les soldats des compagnies B et C réussirent la traversée du canal à la nage ou à l'aide de chaloupes mises à leur disposition par les gens de l'endroit. Le major Ostiguy utilise des planches comme rames. Les soldats traversent par groupe de deux ou trois à la fois.

Alors commencent les batailles de rues et le nettoyage des maisons, une par une, jusqu'à la mairie où le major Ostiguy trouve le maire et ses conseillers tout heureux de la libération. Le départ rapide des Allemands sauve d'une mort certaine plusieurs otages qui devaient être exécutés ce vendredi matin même.

Le major Robert, qui commande la compagnie D, m'a raconté les péripéties de son assaut sur Bourbourg par le pont. Une mitrailleuse ennemie attendait sa compagnie du haut d'une tour, de l'autre côté du canal. À cause de la pluie, il a été obligé de se réfugier avec ses soldats dans une grange. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver en

Au fond, l'édifice surplombé d'un objet rond est la mairie où devait être fusillé le groupe d'otages.



Notre-Dame de Bourbourg ou de la Délivrance. La Vierge est couchée. Elle vient de mettre au monde le Sauveur de l'humanité, qui, Lui aussi, est couché.

Durant la révolution française, un officier de Napoléon aurait donné un coup de sabre sur le ventre de la Vierge, pour en détacher une pierre précieuse. Le coup de l'épée est encore visible. Le sang aurait jailli au moment de ce geste historique.

présence d'une quarantaine de colosses noirs, portant des anneaux aux oreilles! Le pauvre major croyait rêver.

En 1940, lors de la défaite de l'armée française et de l'embarquement des Anglais sur les plages de Dunkerque, le Sénégal, alors colonie française, avait envoyé un détachement de soldats sénégalais combattre avec l'armée française. Ceux-ci furent faits prisonniers par les Allemands qui les gardèrent dans la suite pour travailler dans le Pas-de-Calais, comme main-d'œuvre. Ceci explique la présence de ces Sénégalais dans le groupe.

On voit la tour à l'arrière, de l'autre côté du canal.

Ayant localisé le mitrailleur ennemi dans la tour, le major fait appel à un canon antichar qui lui est envoyé immédiatement. C'est pendant l'installation de ce canon que le caporal Duguay, à peine sorti de la grange pour s'assurer de la situation réelle, a reçu une rafale de mitrailleuse en pleine poitrine.

Pendant que l'équipe du canon antichar installe celui-ci en bordure de la route, le major Robert les fait couvrir par un feu constant de ses propres mitrailleuses et de ses fusils en direction de la tour. D'un seul coup de canon, la tour est atteinte. L'obstacle surmonté, les troupes continuent leur avance, non sans remercier, au passage, l'équipe du canon pour leur cœur au ventre.

Sitôt le pont franchi, les rues de la ville ne restent pas longtemps désertes. Les citoyens de Bourbourg les envahissent et... la fête commence: larmes de joie, fleurs, chansons, embrassades, etc. Enfin, les manifestations de reconnaissance habituelle.

La compagnie A n'a pas manqué de se distinguer aussi ce même jour. Commandée par le major Alexandre Angers, son objectif était la gare. Deux canons 20 mm, bien postés, en défendaient l'approche. Comment faire? Le sergent Leblanc règle le problème. Avec sa mitrailleuse et quelques magasins, il s'installe en plein milieu de l'avenue conduisant à la gare et réduit au silence les mitrailleurs ennemis, pendant que les soldats de sa compagnie avancent maison par maison jusqu'à la gare. Cette acte de bravoure lui a valu la médaille militaire (M.M.)

La compagnie B s'est emparé de la manufacture en neutralisant les mitrailleurs ennemis postés sur un toit. Les gars de la compagnie B ont pu utiliser le seul petit pont que les Allemands n'avaient pas eu le temps de détruire.

Le vendredi, avant que sonne l'heure de midi, la ville est totalement libérée. L'ennemi s'est retranché à la sortie opposée. Le régiment «Calgary High», aidé du Maisonneuve, continuera la poursuite des Allemands en dehors des murs. Nos pertes dans ce secteur sont de cinq morts et dix-neuf blessés, dont le major Alexandre Angers.

Dès l'avant-midi de vendredi, le RAP s'est déplacé à Bourbourg qui célèbre la fête patronale de la paroisse «Notre-Dame-de-la-Nativité» ou «Notre-Dame-de-Bourbourg.» On lui attribue la protection de la ville, ce 8 septembre 1944.

Je prends le repas du midi chez le chanoine Clarysse, doyen, qui en profite pour inviter le vicaire Fournier, qui vit en logement séparé, ainsi que l'abbé Caspelynd. Durant le repas, le Canada est le sujet de conversation. Notre pays les intrigue à cause de la force matérielle de notre armée, mais ils sont surtout édifiés du courage de nos soldats parlant français.

Le soir, je suis l'invité d'honneur au dîner offert par le notaire Durier aux membres et à quelques amis de sa famille. On connaît très peu le Canada et on veut en entendre parler. Ce milieu est intellectuel, chacun parle à son tour et les autres écoutent religieusement. Le sujet de l'enseignement universitaire prime; ensuite la politique. On veut savoir l'influence des Français au Québec, on ignore tout sur cette question. La religion aussi les intéresse, mais pas fortement. Cependant, au presbytère, on juge très bien cette famille bourgeoise. Nous avons causé toute la soirée autour de la table, pendant qu'on se battait à la sortie de la ville.

Durant mon séjour à Bourbourg, je réside au presbytère et parle beaucoup avec le sympathique curé qui semble très préoccupé de la vie menée par ses paroissiens. La ville étant située dans le Pas-de-Calais, près de Dunkerque, a connu l'occupation allemande de 1940 à 1944. Le marché noir a divisé sa paroisse, la rancune a fait ses ravages, la jalousie règne partout dans la société de Bourbourg. Le curé n'est pas heureux.

Le samedi après-midi, à l'Hôtel de Ville ce sont les règlements de compte entre les maquisards (FFI) et les supposés collaborateurs. Parmi ces derniers figurent les filles qui ont couché avec les Allemands. Les premières victimes de l'amour, les jeunes filles pauvres, sans argent, sont les premières à subir la vengeance et la rancune des

purs. On leur a coupé les cheveux et on les a fait parader sur la place publique. Même nos soldats ont trouvé cette scène dégoûtante et injuste. Personnellement, je suis révolté et je proteste fortement auprès des organisateurs de la coupe des cheveux.

Le doyen m'avait invité à prêcher le dimanche aux messes, mais j'hésitais à accepter l'invitation. Après ce que je viens de voir, je décide d'y aller. Le samedi soir, avec un otage qui a eu la vie sauve à cause de l'arrivée de nos soldats dans la nuit de jeudi, je fais la tournée des bistros. Il payait le champagne aux Canadiens, montait sur une chaise et invitait tout le monde à venir à la messe du dimanche pour entendre parler du Canada.

Située dans la région du Pas-de-Calais qui a été témoin de la défaite alliée en mai 1940, et de l'embarquement précipité des armées alliées vers l'Angleterre sous le feu de l'aviation allemande, Bourbourg a subi l'occupation de la XVe armée allemande de 1941 à 1944. En a résulté, dans l'esprit de ses habitants, une espèce d'obsession : on voyait des collaborateurs partout. Les filles surtout étaient soupçonnées de s'amuser avec les Allemands. Les communistes avaient alors beau jeu pour noter des infractions de toutes sortes. Pas surprenant que la libération donne lieu à des règlements de compte souvent basés sur la jalousie et la vengeance.

Je souligne fortement dans mes sermons, ce dimanche-là, l'exagération de leurs punitions qui ne manquerait pas de jeter la discorde. Je veux empêcher la coupe publique de cheveux prévue pour 4 heures de l'après-midi. « Les gars du Maisonneuve seront là pour vous en empêcher. » Les organisateur l'annulent. J'ai réussi.

Les plus ardents voulaient entendre parler du Canada. Aux messes, je leur dis que les Canadiens français doivent à la France diverses dévotions que les missionnaires français ont apportées au Québec et que nous avons conservées. Je leur dis aussi que nous étudions les auteurs français en littérature, en architecture et dans les autres arts. Ce n'est qu'à la fin que j'enchaîne avec ma déception de constater le

spectacle de vengeance que certains d'entre eux nous offrent. J'accentue ces derniers mots en disant : « Actuellement, la France a beaucoup plus besoin de bâtisseurs que de coiffeurs. » Une phrase restée célèbre et dont on me parlera encore trente ans après.

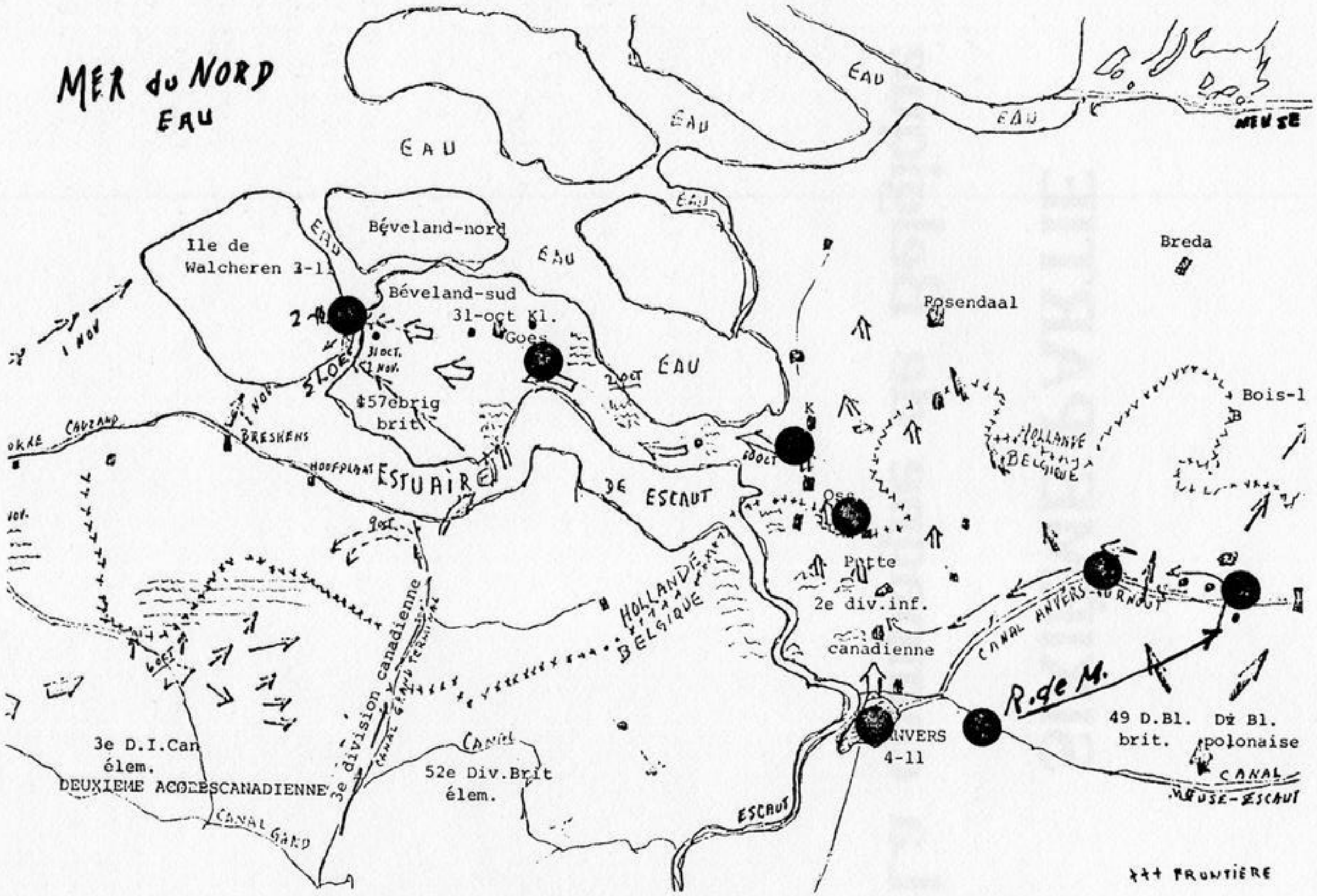
Après une de ces messes, un vieillard vient me voir à la sacristie et me félicite de ma franchise. Il ajoute qu'il trouve pénible de recevoir une leçon semblable de la part d'un cousin d'outre-mer. J'ai appris que ce cultivateur avait vendu des produits de sa ferme aux Allemands et que ses concitoyens le considéraient comme un collaborateur et profiteur de guerre. On ne sait pas ce que la jalousie peut engendrer dans l'esprit des gens.

Durant la semaine qui suit, le régiment est très actif devant la forteresse de Bergues qui abrite le quartier-général ennemi. Le Fürher avait ordonné de « résister jusqu'au bout ! » Ils finiront néanmoins par céder. Par la suite, le régiment déménage à Soxc et à Drinken, d'où nous partirons, le 18 septembre 1944, en direction d'Anvers et de la Belgique.

Nous quittons la France avec une tristesse mêlée d'un peu de joie puisque la guerre nous semble progresser vers sa fin au fur et à mesure que nous refoulons l'ennemi.

SIXIÈME PARTIE

La campagne de Belgique



Les points noirs indiquent le trajet suivi par le régiment de Maisonneuve.

La libération de l'Estuaire de l'Escaut

Dès le début du mois de septembre, les événements militaires se précipitent. Le port d'Anvers devient le centre névralgique des Allemands comme des Alliés, les uns pour le défendre, les autres pour s'en emparer.

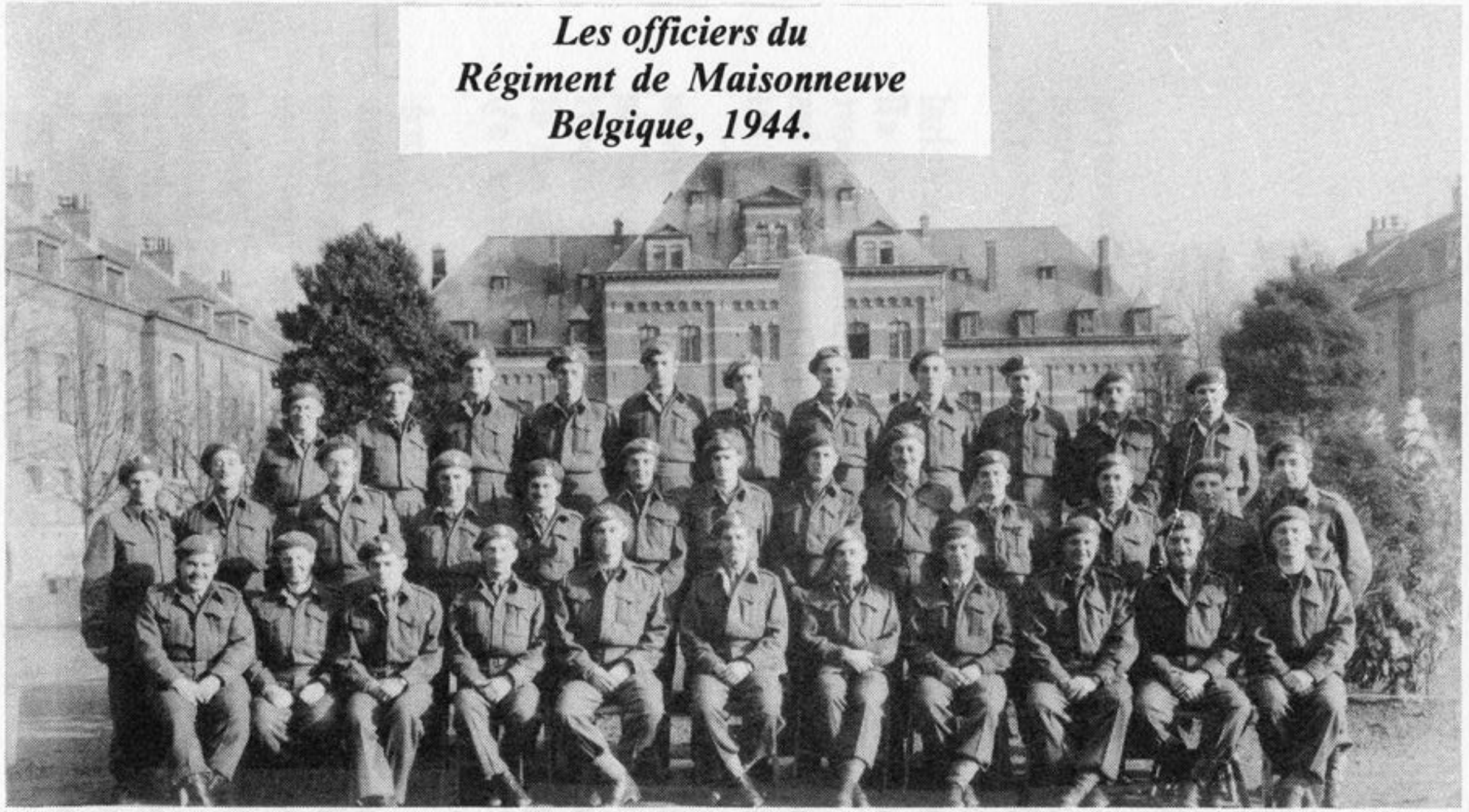
Les 3 et 4 septembre, les ordres de Berlin au maréchal Von Rundstedt et au maréchal Model sont clairs et nets : « Il faut à tout prix empêcher les Alliés d'utiliser le port d'Anvers. » Ils insistent « sur la nécessité d'éviter par tous les moyens que l'adversaire puisse dégager les approches du port d'Anvers. »

En fait, les restes de la XVe armée allemande dans le Pas-de-Calais et les 80 000 soldats qui ont pu s'échapper de la poche de Falaise arrivèrent trop tard pous sauver le port d'Anvers. Même qu'ils durent traverser en hâte l'Escaut et continuer leur course au nord de Nimègue, pour s'y réorganiser.

Par ailleurs, le maréchal anglais Montgomery, prévoyant les plans de l'ennemi, a entrepris, dès le 1er septembre, une course effrénée de 400 kilomètres à partir de Rouen en direction d'Anvers, traversant la Belgique, pour se trouver à Anvers le 4 septembre. La 2e armée britannique avec ses blindés ainsi que la 3e division d'infanterie canadienne, avec ses blindés et son artillerie, ont l'ordre de détruire ou de capturer tous les éléments possibles de l'ennemi dans la poche de Breskens, sur la rive gauche de l'Escaut.

Le port d'Anvers a été conservé intact grâce à la collaboration de la Résistance belge qui a joué un rôle

Les officiers du
Régiment de Maisonneuve
Belgique, 1944.



1ère rangée, assis, de gauche à droite: Capt. Y. David, H/Capt. G.C. Marchand, Capt. L. Lacroix, Major J.G.A.D. de Grandpré, Major E.T. Jacques, Lt.-Col. J. Bibeau, Major J.W. Ostiguy D.S.O., Major G. Brosseau, Major F. De S. Robert, Capt. F.D. Bourcier, H/Major G. Laramée.

2e rangée, de gauche à droite: Lt. R. Saey, Capt. L.A. Hudon, Capt. E. Gaboury, Capt, D.V. Tremblay, Capt. J.N. Mathieu, Capt. M. Savard, Capt. G.G. Charron M.B.E., Capt. P. Robert, Capt. G. de Salaberry, Capt. C.E. Laurencelle, Capt. C. Montpetit, Supr. L. Morency, Capt. A.N. Roy.

3e rangée, de gauche à droite: Lieut. J.J. Rousseau, Lieut. G. Boisclair, Lieut. J.C.A. Garneau, Lieut. L.J.A. Woods, Lieut. J.A. Vezina, Lieut. J.M. Tellier, Lieut. J.L. Fontaine, Lieut. L.P. Lachance, Lieut. J.M. Dussault, Lieut. P.A. Brien, Lieut. G. Leclerc.

Absents sur la photo: Capt. P. Fafard, Capt. A. Mailas, Lieut. J.F. Pounder, Lieut. C. Forbes, Lieut. C. Falardeau, Lieut. J.L. Barthe, Lieut. G. Boisvert, Lieut. G. de Merlis, Lieut. M. Brisebois, Lieut. J.M. Hallé.

important dans cette préservation des installations portuaires.

Les Allemands réussirent quand même à sauver une grande partie de leurs effectifs et de leur matériel militaire qui consiste surtout en canons et en mitrailleuses dont ils se serviront pour la défense d'Anvers, sur la rive droite de cette ville. Le pont et les quais du port d'Anvers sépareront les deux camps.

Anvers

Le régiment de Maisonneuve, quant à lui, quitte en convoi la ville de Drinken, en France, le 18 septembre seulement, après avoir participé au nettoyage du nord de la France, comme nous l'avons vu précédemment.

Nous traversons la frontière belge, les villes de Watton, d'Ypres, de Gand. Beau soleil. Les villages flamands nous impressionnent par leur propreté, leur attachement à leur langue, à leur foi, à la royauté. Les banderoles, les inscriptions peintes sur les murs, ici et là, prouvent leurs convictions profondes de paysans attachés au sol et à la race flamande. La prairie est verdoyante; les champs regorgent de légumes et de fleurs. Les gens sont pacifiques. Ils ont vu la retraite des Allemands en direction de l'est. Ils sont émerveillés par l'abondance et la qualité de notre matériel de guerre. Les réflexions ressemblent en tout point à celles que les Français nous faisaient au sujet des Allemands. Eux aussi les détestent profondément!

Vers 18 heures, nous entrons enfin dans Anvers. Les soldats s'installent dans le fort numéro 1. Avec ses murs épais et ses casernes, l'endroit ressemble à la citadelle de Québec.

L'artillerie allemande est active sur la rive droite de l'Escaut et du canal Albert. Anvers et les environs deviennent la cible des bombes V-1 venues de loin. Il est tombé sur cette ville plus de 1 550 V-1 et V-2 entre l'automne 1944 et durant l'hiver 1945, paraît-il. Tout cela à cause de l'importance du port.

Le Q.G. de la 2e division ordonne à ses régiments de repousser vers le nord, les forces allemandes logées au nord de l'Escaut et du canal Anvers-Turnout. Il s'agit des 345e et 711e divisions d'infanterie allemande. La 6e brigade à gauche, la 5e brigade à droite. La 49e division blindée britannique et la 1re division blindée polonaise protégeront le flanc droit de la 5e brigade tout en se dirigeant sur Breda et sur Bois-le-Duc, au nord-ouest.

Deurne — Gravenwasel

Avant de se lancer à l'attaque, le régiment de Maisonneuve prend position à Deurne, les 21 et 22 septembre. Le poste médical s'installe au Château Frank. Les Flamands de Deurne sont sympathiques et hospitaliers. Ils sont heureux de parler français avec nous. Jusque-là, ils n'ont connu que des soldats parlant anglais. Il ne faut pas oublier que sur les neuf régiments de la 2e division, deux seulement sont français, les Fusiliers Mont-Royal et le régiment de Maisonneuve.

Ils nous font part de leurs réactions devant l'occupation allemande. Ils nous parlent de la Résistance belge et des prétendus collaborateurs aussi. Il semble y avoir un certain malaise dans les familles à ce sujet ; je m'aperçois de la chose en causant avec les enfants qui se lancent des allusions malveillantes entre eux. Je déplore les mauvaises conséquences de la guerre qui divise les gens de cette brave population.

Dans la nuit du 22 au 23, le Calgary traverse le canal Albert. Notre régiment passe à travers pour se trouver, le lendemain matin, à Gravenwasel que l'ennemi a évacué pour se replier plus loin. Puis c'est au tour du Black Watch de passer à travers notre unité et de se diriger sur Saint-Léonard, de l'autre côté du canal Anvers-Turnout.

À Gravenwasel, la population nous réserve une réception chaleureuse qui nous fait grand bien. Les soldats sont reçus dans les familles. Pour ma part, j'apprécie l'intimité des Flamands dont je connais les problèmes de race et de langue

avec les Wallons. Nous en causons ensemble dans la cuisine, autour de la table. Le lendemain, un jeune homme entreprend de m'enseigner le flamand qui ressemble un peu au hollandais. Tout en marchant sur la route, j'apprends à dire bonjour, bonsoir et... Soudain, un avion allemand nous prend en chasse et nous mitraille. Vite nous nous cachons dans une cabane. L'avion revient, tourne en rond, puis disparaît. Finis les cours de langue!

Un souvenir me revient à l'esprit. Dans la nuit du 21 au 22 septembre, je me trouvais avec un groupe de soldats qui attendaient l'ordre de rejoindre le gros du régiment en vue de la traversée du canal Albert. Les obus éclataient autour et nous tenaient en alerte. les soldats étaient nerveux. L'un d'eux qui avait pris un coup un peu trop fort, sacrait « comme un damné. » Tellement, que quelques soldats disaient : « Il va attirer la malédiction sur nous. » Il faisait à peine noir. Je décide de servir une leçon au sacreur. Je me faufile et lui donne un bon coup de poing dans le dos pour le surprendre et lui changer les idées. Il veut riposter mais ne sait pas qui l'a frappé. Je reviens à la charge. Même scénario. Peu à peu le calme se rétablit. Le soldat en question prend le devant de notre petit convoi sur la route et nous conduit au village.

Cette nuit-là, les soldats couchent dans des cercueils accumulés dans une salle de l'école. Le sacreur vient me trouver pour s'excuser de sa bévue. Il craint que je le dénonce aux autorités. Je lui fais comprendre que j'ai agi pour protéger sa réputation, sachant qu'il avait toujours bien rempli son devoir d'estafette. Je suis devenu son ami. Dans l'armée, quand on rend service à quelqu'un de mal pris, on devient tout de suite son ami et pour longtemps.

Profitant d'une journée inoccupée, j'assiste à une réunion des aumôniers de la 2e division, au Century Hotel à Anvers. L'aumônier des Fusiliers Mont-Royal nous fait part de ses expériences auprès des siens. Un Écossais qui ne parlait pas du tout français, nous raconte son aventure avec un prêtre de Bruxelles qui, lui, ne parlait pas anglais. Ils avaient alors convenu de converser en latin. Le Belge était

professeur de théologie à l'Université. Après quelques phrases en latin, l'aumônier écossais a laissé tomber : « Let us go back to French. »

Rykeworsel

De rudes combats sont en perspective parce que depuis quelques jours, notre aviation est très active au-dessus du territoire ennemi, c'est-à-dire la rive nord du canal Anvers-Turnout. D'autre part, l'intervention des avions allemands est pratiquement nulle. Les Alliés ont la maîtrise de l'air.

On se guette de chaque côté du canal. On m'a raconté un incident à la fois macabre et amusant.Un soldat franc-tireur venait d'arriver en renfort. Son lieutenant lui désigne un poste sur le bord du canal, de l'autre côté.

Le lieutenant dit à la nouvelle recrue : « Vois-tu la vieille maison en face? il y a là des Allemands. Ne tire pas sur le soldat qui porte un grand casque blanc : c'est le cuisinier, ils en ont besoin. Mais ne manque pas le grand sec qui sort à heure fixe pour aller se soulager au pied de l'arbre que tu vois. Ça fait plusieurs fois qu'on le rate. Tiens, justement le voilà. Tire... tire... — Pas tout de suite, répond le franc-tireur; un seul coup de fusil et il n'est même pas rendu au papier. — Tire, tire, s'impatiente le lieutenant, tu vas le manquer. » Le franc-tireur ne s'énerve pas. Quand l'Allemand a été rendu au papier, d'un seul coup... touc... et le malheureux soldat tombe assis dans vous devinez quoi. Comment la trouvez-vous?

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, la 49e division blindée britannique traverse le canal aux environs de Saint-Léonard en direction de Bergen-op-Zoom. Un peu plus à l'est, la division polonaise en fait autant en direction de Bois-le-Duc. Le lendemain, à 8 heures, le Maisonneuve traverse, à son tour, près de Beerse, puis se dirige vers Rykeworsel, son objectif. Nos soldats sont obligés d'engager le combat avec un ennemi bien entraîné. Le lieutenant Valois est blessé avec trois de ses éclaireurs. Il meurt le lendemain à l'hôpital.

Le commandant Bibeau doit engager toutes ses compagnies dans le secteur de Rykeworsel et à Saint-Léonard, à quelques kilomètres plus à l'est. L'ennemi se retire vers le nord pour éviter l'encerclement.

Pendant les combats, le poste médical s'installe quelque part à l'est de la place. Vers 18 heures, en explorant les lieux, j'aperçois les corps de 25 soldats allemands étendus en ligne à six ou sept pieds les uns des autres, tous dans la même position. À cent pas d'eux dans un verger, quatre autres gisaient à travers les arbres. Que s'est-il passé? On me raconte que lors de la traversée du canal par les blindés et l'infanterie britanniques, les Allemands ont d'abord reculé, puis sont revenus à la charge sous le couvert d'un écran de fumée pour reprendre le terrain perdu. Malheureusement pour eux, le vent a dissipé l'écran de fumée; un mitrailleur britannique a eu le temps de s'installer dans la fenêtre d'une grange en face. Voyant les Allemands qui couraient dans sa direction, il n'a eu qu'à appuyer sur la gachette de sa mitrailleuse et décharger à la hauteur du cœur le ruban des balles. Il les a tous enfilés d'une seule rafale. J'imagine que les quatre autres dans le verger ont subi le même sort.

Je n'avais jamais vu autant de morts ennemis à la fois. Je regagne le poste médical pour le souper. En me voyant, le caporal Fernand Arcand, commis du médecin, s'écrie : « Le padre à l'air de bonne humeur; il a dû voir des Allemands morts ! » Il ne se trompait pas. Je leur raconte mon aventure avec joie. Ils décident de venir vérifier mon histoire sur place. Les corps étaient encore mous...

Le lendemain matin, le vendredi 29, je célèbre la messe à 9 heures. Je m'empresse d'aller sur la place publique, près du presbytère. Les prisonniers allemands arrivent en trois temps : d'abord neuf, puis 17, enfin 90. Ils sont assis en un seul groupe, au milieu de la place. J'obtiens la permission d'en prendre une vingtaine pour creuser les fosses au cimetière. Le maire se rend responsable du rapport à la Croix-Rouge. Quand la grande fosse est terminée et que les corps y sont descendus, leurs fossoyeurs se placent autour, lèvent le bras droit à la Hitler et chantent leur hymne

national. Triste spectacle! Mais plusieurs d'entre eux ont discrètement fait le signe de la croix, la tête penchée vers leurs amis victimes du nazisme et du national socialisme.

Dans le même cimetière et en même temps presque, j'enterre le corps de nos propres soldats : le sergent Flibotte, le sergent Viger, le soldat Carrière et le soldat Couture. Une journée bien remplie.

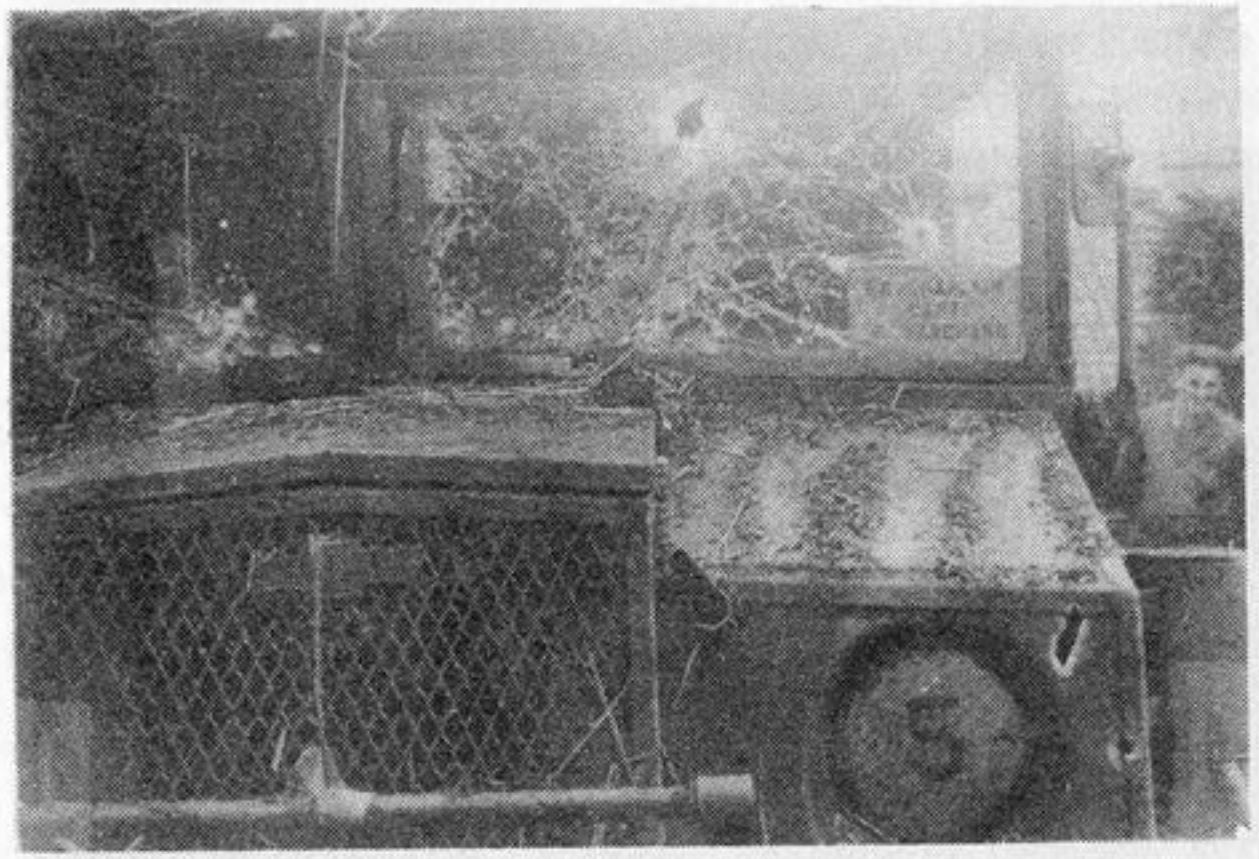
La charmante petite ville de Rykenworsel ressemble, avec ses 8 000 âmes, à nos petites villes propres et accueillantes. Plusieurs régiments y installent leur quartier-maître. Quelques prêtres des alentours logent au presbytère, abri confortable et sûr. Le terrain de bataille est un peu plus à l'ouest, à Saint-Léonard et à Brecht. Les obus de l'artillerie allemande tombent sur la ville en rafales à intervalles réguliers. La vie a pratiquement pris son cours normal, sauf lors de ces rafales.

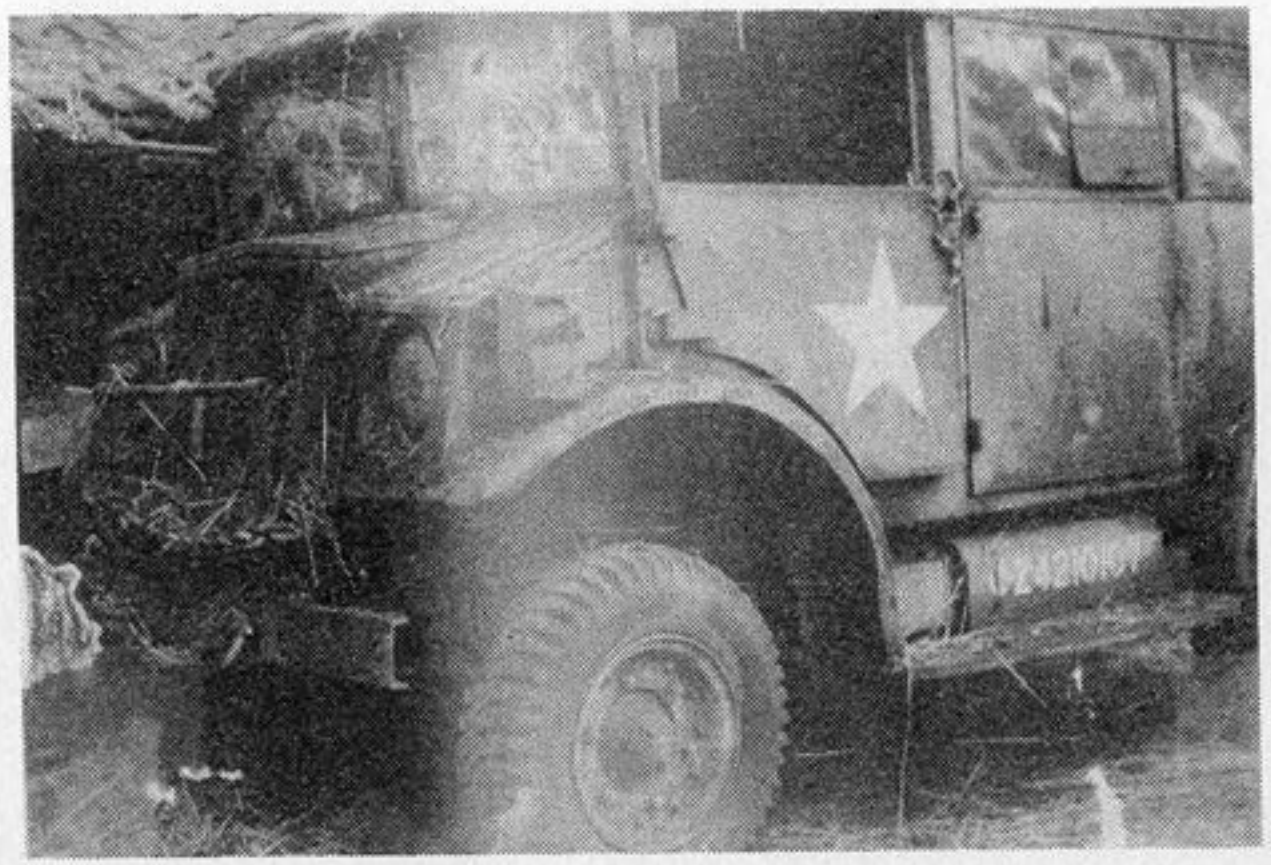
Le vendredi soir, par mesure de sécurité, je fais placer mon camion à l'abri d'une grange. Je couche sur le plancher en terrazzo de la salle à dîner d'une maison, avec vue sur le patio en arrière. Vers 4 heures, le samedi matin, un coup direct dans le moteur de mon camion le rend hors d'usage. Comme disait si bien Marcel Bouchard: «Il n'est pas regardable.» Le capitaine Guilmoore, ingénieur enquêteur, de la 5e brigade me dit : «Say good-bye.» Mon camion était hors d'usage.

Brecht — Saint-Léonard

Dans la journée du samedi, le commandant Bibeau désigne la compagnie D du major Robert pour libérer la petite localité de Brecht. Les soldats du Black Watch les aident. Nous perdons le caporal Flamand, le caporal Ruel et le soldat Joncas dans cette opération. Le soldat Joncas, un ancien du régiment de Maisonneuve, venait juste d'arriver. Sa famille était de Québec. Je les enterre au cimetière de Saint-Léonard.

Pour le Maisonneuve, la bataille de Belgique est terminée. Nous séjournons à Brecht jusqu'au 5 octobre; le





Le 25 septembre 1944, à Rykeworsek, en Belgique, mon camion a reçu un obus 88 directement dans le moteur. Heureusement, je n'étais pas dedans. Le véhicule est mis au rancart. Dès le lendemain soir, j'en recevais un neuf pour continuer ma route et mes aventures.

Avant une attaque à Brecht, le lieutenant R. Saey (2e à d.) donne ses instructions à l'officier de l'artillerie (1er à g.), aux signaleurs et aux brancardiers de son peloton.

RAP est à Sternhoven, tout près. Nos pertes depuis le 18 septembre : quatorze tués, 41 blessés. Une fois de plus le régiment était moins décimé que les autres unités autour de lui.

Le dimanche matin, 1er octobre, je célèbre la messe à l'échelon B : 70 soldats y assistent. Je profite de la journée pour faire la tournée des compagnies. Le soir, on m'informe que la brigade vient de recevoir un camion neuf. H.U.P. semblable à celui que j'ai perdu la veille. Vraiment, je ne peux pas croire que la chance me favorise à ce point-là. Merci mon Dieu !

Le 3 octobre 1944, la ville d'Anvers libérée peut respirer à l'aise. Toutes les places fortes défendues par les Allemands sont prises par les Canadiens : Merksen, Eheren, Brasscatt, Capellen et autres endroits au nord d'Anvers. La 6e brigade continue sa marche victorieuse en direction du Sud-Beveland, en Hollande.

Du 18 septembre 1944 au 5 octobre, j'ai reçu du Canada, 24 lettres et quatorze paquets. Je réponds presque tout de suite à mes amis. Ils pensent à moi, je dois leur rendre la pareille.

À Saint-Léonard, je suis impressionné par un immense monument de la statue du Sacré-Cœur, absolument intact. Je lui fais ma prière journalière : « Je vous offre mes œuvres, mes joies, mes souffrances de tous les jours. »

SEPTIÈME PARTIE

En Hollande Méridionale

Ossendrecht

Le régiment quitte Saint-Léonard en direction de la Hollande méridionale. Son prochain objectif est Hoogerheide, petit village au sud de Hubergen et à une quinzaine de kilomètres au nord de la frontière belge.

Toute cette région est sablonneuse et propice à la culture du pin et des autres résineux. D'immenses plantations d'arbres forment des boisés parsemés de clairières et alimentées par de nombreux petits canaux ou des marais. Pendant deux semaines les batailles seront concentrées autour de la ville de Woensdrecht que la 346e division d'infanterie allemande défendra avec fureur. Une nouvelle phase de la guerre commence dans un pays nouveau. L'aviation alliée a le contrôle de l'air; elle est très active et efficace. D'autre part, l'artillerie ennemie est très puissante et ses mitrailleurs dangereusement entraînés.

Les compagnies font une halte à Putte, à la frontière des deux pays. Le capitaine Yvon David installe son quartier-maître à cet endroit. Le 7 octobre, la marche du régiment continue. L'administration et le RAP se fixent dans la belle petite ville d'Ossendrecht qui porte les traces de la guerre. Les combattants, eux, poursuivent en direction de Hoogerheide.

Le commandant Bibeau étant en congé, le major Edward T. Jacques le remplace à la tête du régiment. Woensdrecht, Kortevan et Hoogerheide sont trois petites localités qui contrôlent la sortie du Beveland-Sud. La cinquième brigade se voit confier l'attaque de ces trois places névralgiques. Le Black Watch livrera combat à Woensdrecht, le Calgary à Kortevan et le Maisonneuve à

Hoogerheide. Bien sûr que la 6e brigade interviendra en temps voulu. La 4e division blindée canadienne se rend à Bergen-op-Zoom, plus au nord. Les blindés viendront au besoin prêter main-forte à nos régiments.

Dans la journée du 7 octobre, la compagnie C perd le caporal Rondeau et le caporal Poulin; le lendemain, la compagnie D déplore la mort du soldat Landry. Deux autres soldats de la compagnie de support sont tués par des obus ennemis. Mais Hoogerheide est sous contrôle. Ce même jour le régiment tombe en réserve pour quelques jours, ce qui lui permettra de prêter main-forte à des unités en difficulté provisoire.

Cette même journée, à Ossendrecht, deux jeunes gens avertissent le major Robert que les Allemands se cachent dans le bois, à la sortie du village. Le major détache le peloton 18 du lieutenant Forbes pour aller vérifier tout ça.

À quelque cent verges se trouvent le centre de formation agricole Notre-Dame-des-Dunes et un foyer pour personnes âgées, l'Oasis. Une immense croix rouge peinte sur le toit du foyer aurait dû normalement lui assurer l'immunité. Mais les Allemands n'en ont pas tenu compte et un détachement commandé par un ministre protestant y faisait la pluie et le beau temps. Le père Putte, fondateur et directeur de cette institution, était à la merci de ces intrus. Aussi n'hésita-t-il pas à envoyer des émissaires auprès des Canadiens.

Le peloton du lieutenant Forbes, guidé par ces jeunes garçons, s'engage en direction de l'Oasis, et réussit à joindre le directeur qui leur indique aussitôt la cachette des Allemands.

Le père Putte accompagna le lieutenant Forbes jusqu'au bout. Il m'a raconté que l'officier canadien s'est adressé aux Allemands en sacrant comme un bon du haut de l'escalier menant au sous-sol de la chapelle: «Maudits lâches, maudits peureux, mes christ, sortez dehors, on va vous la casser la gueule.» Les protestations de l'officier allemand n'ont fait que décupler la colère du brave Forbes. Le père Putte jubilait; il était tellement content de la

tournure des événements qu'il a nommé le petit chemin à l'entrée de l'Oasis : « Le chemin des Canadiens. » Quant au lieutenant Forbes, il ramena 80 prisonniers avec l'aide du lieutenant Saey.

Dans les jours qui suivent, je séjourne souvent sous le toit hospitalier du père Putte, devenu mon ami. Je dis la messe à la chapelle et je prends le petit déjeuner à son réfectoire. Nous causons souvent dans son petit salon intime, oubliant presque la guerre qui gronde au loin et qu'un obus nous rappelle en tombant de temps à autre dans la clairière de Notre-Dame-des-Dunes. Je sais par lui qu'un des soldats allemands tué sur place était ecclésiastique et qu'il en avait conservé le bréviaire en souvenir. Il m'apprend aussi que des jeunes avaient caché un aviateur américain descendu près de l'endroit, et que les Allemands en avaient eu vent. Un jeune de l'œuvre déporté en Tchécoslovaquie était mort là-bas.

Au « foyer des personnes âgées », des dames alitées s'inquiètent des obus qui tombent fréquemment à proximité. S'il fallait que les bombes atteignent le toit... Je leur dis qu'il s'agit de localiser le canon ennemi. Une fois localisé, le faire taire est facile. Elles se sont mises à prier Saint-Antoine pour qu'on trouve le canon.

Température d'automne, froide, humide. Les jours sont courts, le soleil se couche de bonne heure. La nature reste verdoyante. Souvent, dans mon camion, j'écris à la chaleur du moteur. Du 11 au 22 octobre je reçois 35 paquets ou lettres du Canada; il faut répondre sans tarder. La vie est agréable car les gens sont charmants; ils aiment parler du Canada puisque, leur semble-t-il, nos problèmes nationaux et religieux sont similaires aux leurs. Catholiques, protestants, calvinistes, conformistes, non-conformistes s'entre-déchirent. Une grande diversité de croyances et d'opinions, donc. Mais, comme me disait le curé, les élections terminées, tous sont Hollandais d'abord.

La participation des Canadiens à la guerre surprend et émeut autant les Hollandais que les Belges. Au Canada, on parle de conscription; cette politique me porte à réfléchir

sérieusement. La princesse Juliana, en exil au Canada, ne peut que se réjouir du beau travail de libération accompli par les Canadiens dans son propre pays. Les Hollandais sont très sensibles à l'hospitalité canadienne envers leur future souveraine. La reine Wilhelmine adbiquera en 1948 en faveur de la princesse Juliana. Lors de l'invasion des Pays-Bas par les Allemands, en 1940, la reine s'est réfugiée en Angleterre afin de surveiller les intérêts économiques et coloniaux de son pays.

Ici, comme en Belgique, l'Armée blanche, formée de civils, nous rend des services appréciables. Ces civils, des jeunes, fusils en bandoulière, circulent souvent parmi nous et savent attendre pour frapper au bon moment et au bon endroit. L'avenir de ces jeunes semble aujourd'hui compromis et les inquiète beaucoup. Ils en veulent à l'armée d'occupation pour ça, avec raison. Ils ont dressé une liste noire des collaborateurs, mais sans y mettre la rancune et la jalousie que j'ai constatées en France.

C'est au véritable nazisme qu'ils s'en prennent. Je les admire vraiment.

Un matin, je dis la messe dans une maison privée, chez le docteur J.L. Edixhoven. Quelle belle famille de douze garçons! La plupart d'entre eux sont aux études universitaires. Ce médecin est fier de ses enfants. Chacun porte un nom d'apôtre : Jean, Pierre, Judes, Barthélemy, etc., mais pas de Judas. Vers 11 heures, nous assistons ensemble au passage d'avions alliées, en direction de Bergen-op-Zoom, de Breda, de Tilburg, la ligne de défense détenue par les Allemands. C'est le signe d'une offensive d'envergure des Britanniques, en vue de repousser l'ennemi au bord de la Meuse, une rivière qui se jette dans la Mer du Nord, non loin de Bergen.

Je fais aussi la connaissance d'un jeune séminariste de 17 ans, Al Jansen, que la guerre empêche de poursuivre ses études. Il profite de ses loisirs pour cultiver une vigne de gros raisins, dans une serre. Il m'en donne, j'en mange, j'en donne aux autres. Ça, c'est le beau côté de la guerre.

Le 9 octobre, je trouve un moment libre pour aller voir le capitaine David à l'échelon B qui se trouve toujours à Putte. Il y restera jusqu'au 24 octobre. Je remarque une chose surprenante pour un Québécois : dans ce village belge, les drapeaux aux fenêtres sont exclusivement belges, tandis qu'à quelque distance de là, en Hollande, les drapeaux sont exclusivement hollandais.

Le capitaine David me conduit à la Maison-mère des Frères de la Miséricorde, auprès de leur directeur, le frère Rombant, qui est aussi le fondateur de cette œuvre au Lac Sergent, près de Québec. Il connaît bien notre ville dont il est sans nouvelles depuis le début de l'invasion allemande. Par mon intermédiaire, il fait parvenir tout un courrier de nouvelles fraîches de la Belgique au Lac Sergent.

Je retourne à Ossendrecth. Mon camion me sert toujours de maison. Je célèbre presque régulièrement la messe à l'église de l'endroit. Les compagnies libres et différents groupes de soldats y assistent, de sorte que je suis continuellement en contact avec eux.

À quelques kilomètres au nord, la bataille fait toujours rage, surtout à Woensdrecht où les Allemands résistent farouchement. Du 2 au 16 octobre, les Canadiens ont perdu 1600 hommes, tués ou blessés. À lui seul, le régiment des Black-Watch en aurait perdu 156, dont 55 morts à l'ouest de cette ville seulement, près de la gare du chemin de fer. Les Fusiliers Mont-Royal, pour leur part, ont trois officiers et 30 hommes tués à Nederheide.

Le 16 octobre, le RHLI et le 10e régiment blindé réussissent à faire une trouée dans la ville de Woensdrecht qui n'est plus qu'un amas de décombres et de poussière. Les Allemands retraitent vers l'ouest en direction de l'Île de Waleheren.

La température est un peu moins froide. Le soleil pointe le jour mais se couche très tôt. Les nuits sont longues. Je peux écrire 52 lettres en huit jours.

Un jour, de retour de Putte, j'apprends que le colonel Maurice Roy est venu me voir en compagnie du major Guy Laramée. Je regrette sincèrement d'avoir manqué cette

grande visite de mon Supérieur ecclésiastique, mais je me console à la pensée que nous nous reverrons le 2 novembre à Anvers, lors de la visite annoncée du cardinal Villeneuve.

Quelques jours plus tard, le capitaine Falardeau me propose un petit voyage à Bruxelles. Il a l'intention de suivre des cours spéciaux en diplomatie après la guerre. Ce jeune universitaire de Laval, à Québec, a fait son service militaire par devoir. Aujourd'hui, il entrevoit une possibilité de se faire une carrière enviable dans les questions internationales. S'il réussit, on pourra dire qu'il aura tiré avantage des sacrifices que lui impose la guerre. Ce voyage de deux jours est un vrai congé de repos.

Nous retournons à Ossendrecht un peu inquiets parce qu'à Bruxelles on nous a dit que les Allemands avaient contre-attaqué sur tout le front. Ce qui n'était pas conforme à la vérité. Je réalise alors que nous sommes mieux renseignés sur la ligne de feu et que l'incertitude des gens leur fait exagérer toutes les rumeurs.

Le 25 octobre, le régiment quitte Ossendrecht pour s'établir à Hoogerheide dans un camp d'aviation pourvu de défenses antiaériennes. Nous serons trois jours seulement à cet endroit.

Hoogerheide 25 octobre

En inspectant les lieux, j'aboutis à la hutte-réfectoire des officiers nazis où je trouve une magnifique petite clochette en argent massif. Elle traînait sur la table encore couverte d'une nappe blanche. «Une chose abandonnée appartient au premier qui la trouve», m'avait appris un professeur de théologie morale au Grand Séminaire. Le temps était venu pour moi de bénéficier de ce précepte.

C'est à Hoogerheide aussi que le lieutenant Marcel Dussault, officier de l'Intelligence au régiment, apprend la nouvelle de la mort de son frère Roger en Italie, un officier du 22e R. Il en devient furieux, plein de désespoir! Il crie à qui veut l'entendre qu'il ne fera plus de prisonniers à l'avenir, pour venger la mort de son frère. J'interviens à temps, je le

console, le raisonne et je prie avec lui. Il y a des douleurs profondes, difficiles à cicatriser. Il faut du courage et de la compréhension. Marcel a été courageux. Si j'avais été à sa place, je crois que j'aurais eu la même réaction. Je n'ai pas maudit les Allemands, mais j'en ai souvent eu envie. Il faut pardonner, l'Évangile est là.

Les Allemands se replient au nord-ouest d'Hoogerheide. Notre régiment doit consolider et assurer la garde du territoire conquis. La compagnie du major Robert en a grand à couvrir. Le major s'est aperçu qu'à sa droite un long couloir de 300 mètres a été miné par l'ennemi et balisé de pancartes « minen. » Il déplace ces indications sur son flanc gauche afin de mêler l'ennemi. Un peloton du maquis belge, sous la direction du sergent Gauthier, se bat aux côtés des Canadiens; le major Robert et les lieutenants Charles Forbes et Guy Demerlis lui accordent leur plus entière confiance.

En raison du calme apparent qui régnait, le commandant de la compagnie D me fait savoir par radio qu'il serait heureux de me recevoir à souper. Il appréciait mes visites parmi ses hommes parce que, prétendait-il, mon sourire et ma compréhension leur inspiraient confiance. J'accepte avec plaisir. Pendant le repas, le caporal Jules Catiniaux, un Belge du maquis, entre dans la salle, tout essoufflé, et signale un groupe d'Allemands qui se déplace dans notre direction. Le major Robert, calme, répond : « Surtout, ne tirez pas, tant que vous ne leur verrez pas le blanc des yeux. » Quelques minutes auparavant, le capitaine Cavendish, de l'artillerie, a localisé une centaine de boches avec sa lunette d'approche et en a averti le major qui n'y attache pas d'importance. Cavendish rapplique et annonce que les Allemands avancent réellement. J'entends même des coups de mitrailleuses. Je commence à être visiblement inquiet. Le major me regarde du coin de l'œil et décide de me jouer un tour. Il s'empare de sa mitrailleuse « sten » et sort en courant pour contrôler lui-même la situation. J'en ai assez. Je n'étais pas en visite pour recevoir des coups. Quand le major est revenu pour finir son repas, j'avais déjà pris le bord. On dit qu'il était

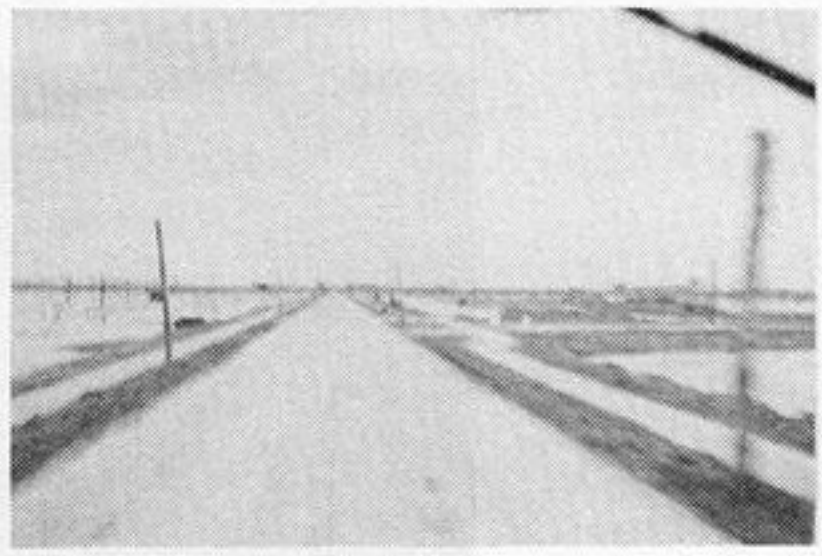
bien content de m'avoir mystifié. Je ne lui en ai pas gardé rancune.

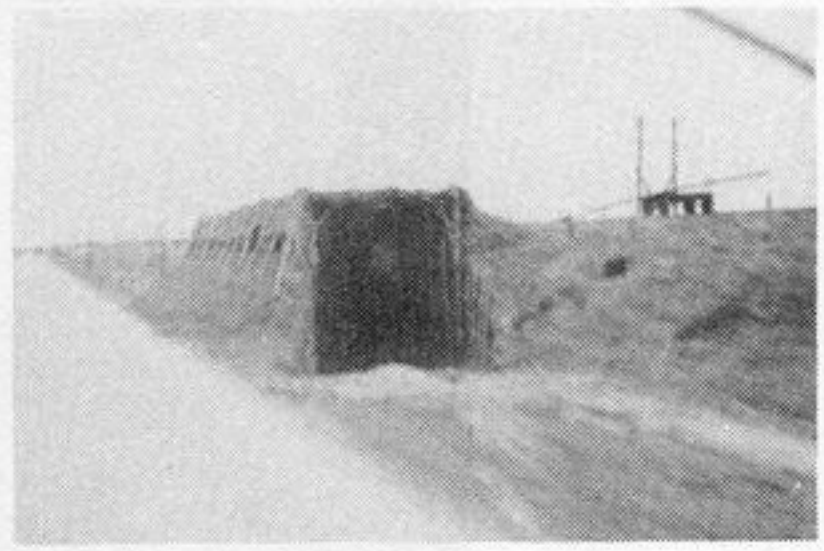
Kloetinge

Le régiment de Maisonneuve quitte Hoogerheide, le samedi 28 octobre, en direction de Kloetinge, à une douzaine de milles. Nous avançons dans la Zélande ou Sud-Beveland. La route est très belle, bordée de grands arbres mais inondée de chaque côté, sur presque toute sa longueur. Ces terres basses ont toutes été prises à même la Mer du Nord par l'érection de digues et la fertilisation du sol. Le blason de la Zélande est significatif : un lion debout sur ses pattes arrière, tenant dans sa patte avant une gerbe de blé. L'inscription au bas du blason : «JE LUTTE ET J'ÉMERGE.» D'immenses jetées contiennent les eaux de la Mer du Nord, tout le long des côtes. Kloetinge est à un niveau de 16 pieds plus bas que la mer. Les terres sont parsemées de canaux. Les moulins à vent fourmillent. Continuellement, ils pompent l'eau des terres basses pour la déverser dans la mer. Assis à l'avant du camion, je n'arrête pas de photographier. Un vrai touriste. Et les photos ne peuvent mentir.

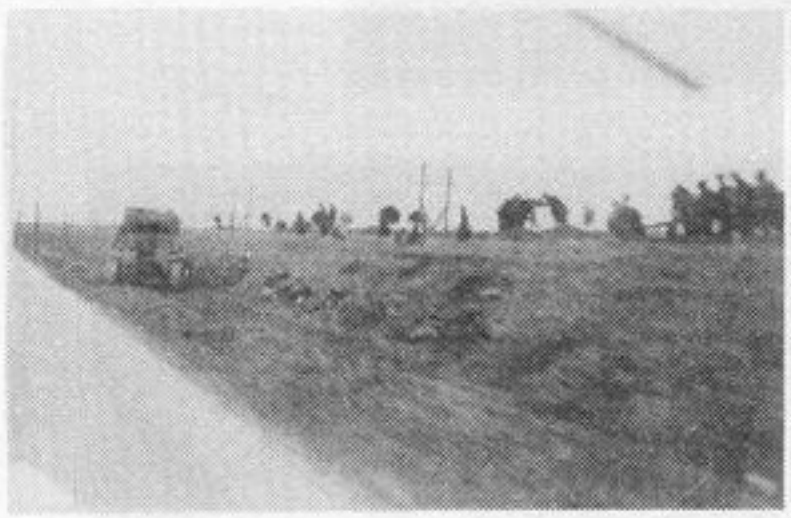
Quelque part en route, un duel de mitrailleuses se déroule à notre gauche. C'est les Fusiliers Mont-Royal occupés à attaquer et à nettoyer le village de Kapellen.

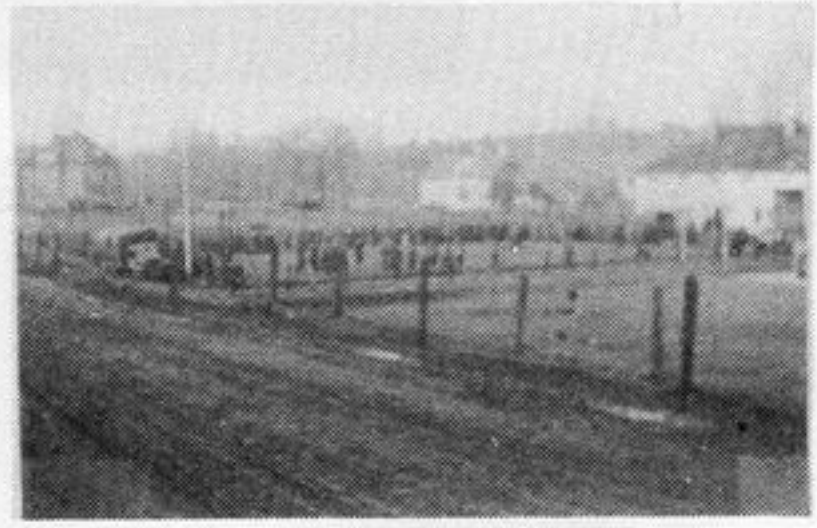
Le régiment couche à Schord, à peu de distance de Kloetinge. Le pont sur le canal a été démoli; un nouveau le remplace pour permettre le passage des soldats. Une route très droite conduit à Kloetinge où cinq mitrailleuses 40mm allemandes sont installées dans le cimetière face à la route. Le commandant Bibeau décide d'attaquer par les côtés. Cette tactique a pour résultat le repli immédiat de l'ennemi. Avec la collaboration des Zélandais, une centaine de troupiers prend le bord des cages de prisonniers. Armé de son seul pistolet, le soldat Robert Racine entre en moto dans le village et ramène quatre prisonniers.

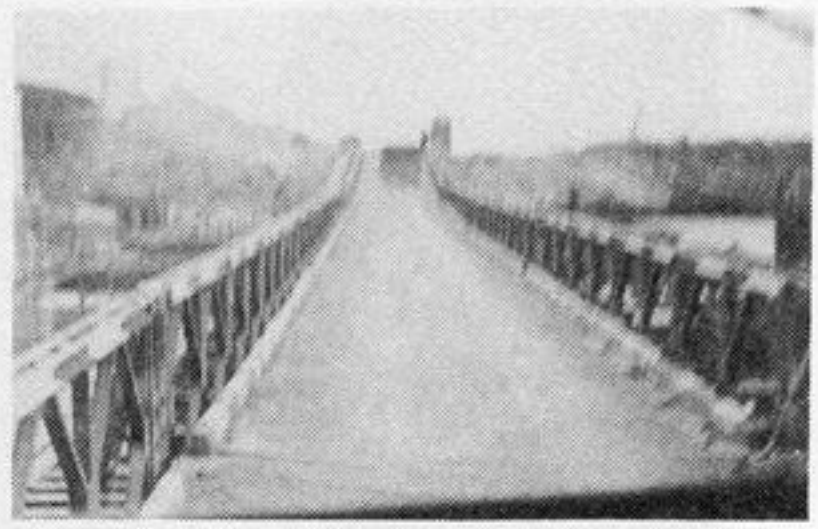




1. La route qui conduit de Woensdrecht à Kloetinge.
2. Inondation des champs plus bas que le niveau de la Mer du Nord.
3. Les moulins à vent qui pompent l'eau dans les canaux principaux.
4. Abri sur le bord de la route en cas de bombardements par les avions alliés. Les Allemands y garaient leur véhicules. Ces abris pouvaient contenir plusieurs camions.







1. Dès le départ de la ville de Woensdrecht, déjà les ouvriers réparent la voie ferrée qui conduit à l'Île de Walcheren.
2. Une cage de prisonniers allemands.
3. Le pont de Kloetinge est détruit.
4. Le pont "Bailey" construit par les ingénieurs canadiens.

Costume national en Zélande.

Femmes: palettes en or aux tempes. Hommes: boucles en argent massif à la ceinture. (Les palettes en or varient selon la religion.)

Nous n'avons que cinq blessés et un mort, le soldat Dicaire, que j'enterre au cimetière de l'endroit près des mitrailleuses abandonnées par l'ennemi. Des femmes en costume national m'accompagnent. Elles sanglotent et marmonnent des choses que je ne comprends pas. J'ai su plus tard qu'elles disaient prendre la place de la mère chagrinée et qu'elles fleuriraient continuellement la tombe du soldat Dicaire. Les scènes de ce genre sont profondément touchantes.

Le samedi soir, je couche dans une maison de calvinistes fanatiques. Je m'installe sur le tapis du salon, près du piano. Le dimanche, je dis la messe. Je les effraie visiblement. En quittant la maison, je donne un coup de pied sur les nombreux sabots placés dans le vestibule d'entrée. Quelques jours plus tard, le père Putte, à qui je raconte l'aventure, s'en amuse beaucoup et me confie que les calvinistes ont dû exorciser la maison après mon départ.

Le lundi, le régiment entre dans la belle petite ville de Caen. Le lieutenant Robert Saey, qui s'est approprié un « staff-car » ennemi, le décore d'un drap blanc de peur d'être pris pour un Allemand. Une mesure de prudence bien excessive dans le cas de cet officier qui pouvait se vanter d'avoir capturé une centaine d'Allemands et libéré deux aviateurs américains. Le maire l'invite même à signer le livre d'or à l'hôtel de ville.

À S'Arsen's Kerbe, petit village voisin, le commandant Julien Bibeau envoie ses compagnies dans toutes les directions à la poursuite de l'ennemi traqué. La cueillette des prisonniers est facile, ils tombent dans nos mains comme des poissons dans le filet des pêcheurs. Derrière eux, c'est la mer ou la chaussée de l'Île de Walkeren qu'ils ne peuvent atteindre facilement. L'artillerie allemande sur l'Île se fait de plus en plus féroce. L'ennemi est au désespoir. Les prisonniers déferlent dans les rues de S'Arsen's Kerke, sous la garde de nos soldats. Dans le village, la fête est à son comble. Enfin, la libération...

Le sergent Barre, en moto, conduit les Allemands aux cages de prisonniers à S. Arsen's Kerke.

La société de la Croix Rouge intervient en Zélande pour soigner les civils blessés.

La chaussée de Walcheren ou Causeway

La Zélande (ou le Beveland-du-sud) est entièrement libérée à la fin d'octobre. La 2e division canadienne a donc terminé sa participation militaire. En principe seulement, car les Britanniques nous demandent de les aider à traverser le Causeway en vue d'établir une tête de pont sur l'Île de Walcheren. On fait appel aux régiments de la 5e brigade. Pas de repos.

Une chaussée d'un demi-mille de longueur relie la Zélande à l'Île de Walcheren par un chemin de fer et une route de largeur moyenne. Une brèche dans la chaussée fait que la Mer du Nord déborde sur le sud. Il n'est pas facile de traverser cette brèche, d'autant plus que les mitrailleurs ennemis exercent un feu croisé dans cette direction.

Une première tentative des « Calgary » s'avère un échec complet. La compagnie D du Maisonneuve, sous le commandement du capitaine Camille Montpetit, s'essaie à son tour. Le lieutenant Forbes d'un côté et le lieutenant de Merlis de l'autre, appuyés des soldats Talbot, Fortier et Desserres, tous de la compagnie D, ainsi que cinq braves civils du maquis belge attachés à notre régiment, accomplissent en l'espace de vingt-quatre heures une odyssée incroyable, qu'eux seuls pourraient décrire. Ils réussissent à établir une tête de pont à 300 verges dans une cabane de l'île.

On m'a dit que le soldat Desserres rampe dans la boue et le foin de mer jusqu'à un nid de mitrailleuses ennemi et le réduit au silence. Bravo! Le soldat Fortier est blessé et transporté de peine et de misère dans la cabane.

Entre-temps, les Britanniques peuvent traverser, mettre pied à terre un peu plus au sud et rejoindre les Canadiens à ladite cabane. Ils prennent en charge le blessé, ce qui permet aux officiers et soldats du Maisonneuve de retraverser la chaussée. Transporté en Angleterre par avion, Fortier décède le 8 novembre. Le dernier Canadien à quitter le front de l'Île de Walcheren a été un membre du Maisonneuve. Il a droit à notre souvenir et à notre

admiration comme tous ceux qui ont pris part à l'établissement de cette tête de pont importante.

Le lieutenant Forbes a été décoré par le Gouvernement hollandais pour sa bravoure au Causeway.

Groetten wit Lewedorp

Le 1er novembre, j'arrive avec le RAP du docteur Robert à proximité du Causeway. Pendant qu'on installe le poste médical, je me rends saluer le curé au presbytère. Je suis reçu par des Anglais qui gîtent là depuis peu. Le « Pastor » est dans la cave. Je descends. Le bon vieux curé est confortablement installé, bréviaire et cigares à portée de la main. Je vois un matelas sur le plancher. Ne comprenant pas le hollandais et le curé ne parlant ni anglais ni français, on se parle par signes. Je balbutie : « Out... dehors, fir obus. » Traduction libre : « Dehors, beaucoup d'obus allemands. » C'était une invitation à coucher dans la cave, ce qu'il a compris.

Moi je monte dans sa chambre au deuxième étage, j'installe mon sac de couchage sur le lit et je dors comme un roi, malgré les obus qui sifflent de temps en temps. Le lendemain, je me rase à l'eau courante. Quel confort !...

Je me rends à l'église célébrer la messe. Dans le vestibule, tout un amas de sabots. Le plancher de l'église est brillant comme un sou neuf, entretenu par le frottage des bas de laine des assistants aux offices religieux. Les servants de messe regardent mes belles bottes. Je sais ce qu'ils pensent et je souris.

Le RAP est à 500 pieds de l'église. Le trajet n'en est pas moins dangereux. Les obus tombent dans les parages. La corniche de la maison qui sert de RAP vole en éclats. J'entre en vitesse. Tout le monde à table garde son calme. Ils n'ont qu'entendu, mais moi j'ai vu. L'obus a pratiqué une grande brèche dans la chambre du coin au deuxième étage. Tout se fait tellement vite que je n'ai pas le temps d'avoir peur.

Ainsi prend fin un autre épisode qui a permis la libération de l'estuaire de l'Escaut. Quant au port d'Anvers, après d'importantes réparations, il pourra être utilisé de nouveau.

L'opération Vitality I est terminée pour la 2e division canadienne. L'opération Vitality II, sur la rive gauche de l'Escaut, ne tardera pas.

Anvers

Le jeudi soir 2 novembre 1944, le cardinal Villeneuve est à Anvers, à l'hôtel Excelsior, en face de la gare. Tous les aumôniers militaires canadiens sont invités à une réception en son honneur. Il est accompagné de monseigneur Paul Nicole, de son camérier Armand Coulombe, un ami, et du journaliste Hamel. Non seulement veut-il nous rencontrer en signe de réconfort et d'encouragement, mais il veut aussi nous parler d'une question d'actualité : l'émigration à la fin de la guerre. Le père Putte se montre très intéressé par la question. Je l'invite à m'accompagner.

Pendant le banquet, une bombe V-1 tombe avec fracas dans la banlieue d'Anvers. Nos visiteurs font les yeux ronds et inquiets. Je dis simplement à monseigneur Nicole qu'une bombe venait de tomber pas loin de nous et que nous irions voir les dégâts, le lendemain, en visitant la ville. Le repas continue, mais dans l'expectative et la crainte. Les invités n'avaient pas l'habitude. À cette occasion, j'ai rencontré le père Gagnon de Québec, aumônier militaire à l'hôpital d'Anvers.

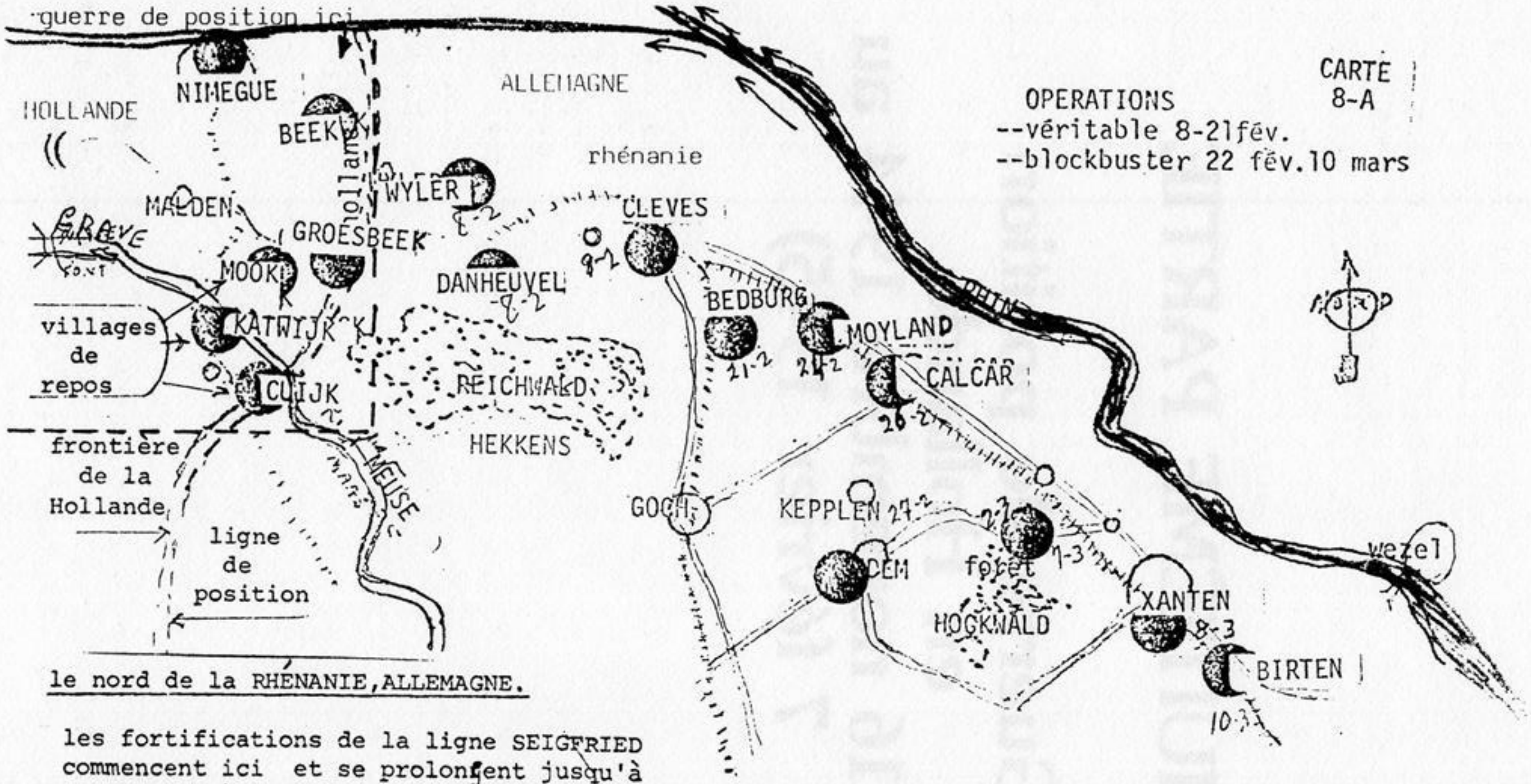
On estime à 1 500 le nombre de V-1 et V-2 tombés sur Anvers entre le 14 octobre 1944 et le 13 mars 1945, tuant 1 900 personnes et blessant 5 400 autres, en plus des dégâts matériels.

La libre utilisation du port d'Anvers a été déterminante dans la victoire alliée. C'est ce port qui va permettre les offensives de février, mars et avril 1945 en Allemagne, dont les boches ne se relèveront pas. En avril 1945 seulement, 1 695 tonnes de matériel sont déchargées à Anvers et à Gand, contre 1 670 000 dans l'ensemble des ports français.

Le régiment de Maisonneuve déménage à Sierre, le 3 novembre, pour un repos de deux semaines. Je les rejoins. Je reprends mes visites dans les compagnies. J'ai hâte de voir mes soldats.

HUITIÈME PARTIE

Guerre de position en Hollande (du 16 novembre 1944 au 7 février 1945)



le nord de la RHÉNANIE, ALLEMAGNE.

les fortifications de la ligne SEIGFRIED commencent ici et se prolongent jusqu'à la Suisse, à l'ouest du Rhin.

Le régiment de Maisonneuve a ouvert la grande attaque le 8 février 1945, en s'emparant de WYLER et de DANHEUVEL les 8 et 9 février. Dans un deuxième temps, le régiment entre en action à Bedburg le 21 février jusqu'au 10 mars à Birten.

Pendant que les Canadiens travaillent fort à la libération du port d'Anvers durant les mois de septembre et d'octobre, une autre grande bataille d'envergure se déroule à Arhnem où, le 18 septembre, les parachutistes anglais échouent dans leur tentative de s'emparer du pont qui leur aurait permis de se trouver sur la rive droite du Rhin, en pleine Hollande septentrionale. Une erreur de manœuvre les a fait atterrir à un kilomètre trop à l'ouest, ce qui a permis aux nazis de les anéantir sur place. Une véritable hécatombe qu'a reconstituée le film *A Bridge Too Far*.

Il n'en a pas été de même pour les parachutistes de la 82e division américaine qui ont vite maîtrisé les ponts de Nimègue et de Grave-sur-la-Meuse tout en s'établissant en force sur les hauteurs de Nimègue. Par ailleurs, la 101e division de parachutistes américains a pris le contrôle d'Eindhoven, de Venlo et de Roermond, au sud de Nimègue. Dix mille parachutistes participent à ces deux opérations. Des divisions blindées et des divisions d'infanterie parties de Bourg Léopold le 18 septembre sont arrivées trop tard pour aider les Anglais au nord, mais assez tôt pour supporter les Américains et maintenir les positions acquises lors des parachutages le long de la frontière hollandaise, à droite de la Meuse.

Le 16 novembre, le régiment de Maisonneuve, avec tous les régiments d'infanterie canadienne, quitte la Belgique afin de se regrouper autour de Nimègue et de relever les unités américaines des parachutistes de la 82e et de la 101e division. Le régiment de Maisonneuve occupe les hauteurs de Mook, le jour même.

Pour les opérations Eindhoven, Nimègue et Arhnem, il y eut 7 000 tués du côté des Alliés. Les pertes les plus importantes ont été celles d'Arhnem.

Mook et Katwijk

Aussitôt arrivé à Mook, je réalise qu'un nouveau genre de guerre commence : la guerre de position. J'ai donc le temps de rencontrer le curé de l'endroit et de planifier avec lui le ministère dominical pour mon régiment. Une magnifi-

que petite église de 400 places, située sur la rive droite de la Meuse. Le pont ferroviaire est détruit. Le petit village au pied du versant ouest de la colline hébergera nos soldats libres. Je pourrai célébrer deux messes le dimanche, à 10 heures et à 11 heures. L'église n'est pas endommagée. Les gens sont hospitaliers.

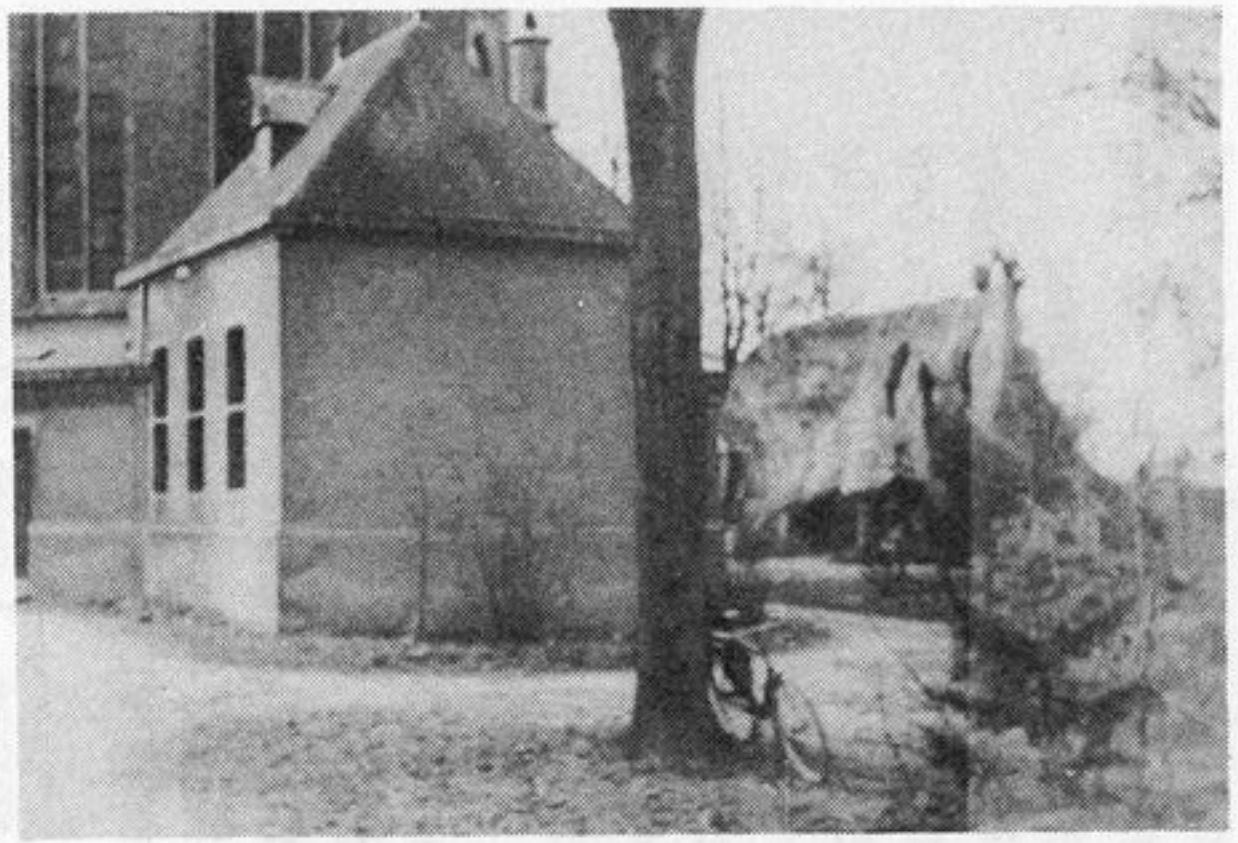
Dès le lundi suivant, je m'empresse de visiter le quartier-maître Yvon David, à l'échelon B installé à Betenburg. En route, je m'arrête au Carmel de Nimègue afin de remettre à une religieuse une longue lettre de son frère, le curé de Groeten Wit Liverdorp, près de Walcheren, dont elle est sans nouvelles depuis fort longtemps. Quelle joie pour elle de savoir son frère encore vivant! Je suis retourné quelques fois, par la suite, célébrer la messe au Carmel. J'y avais même une chambre à ma disposition.

Le régiment est cinq jours de garde sur les hauteurs de Mook. Puis il se retire pour un repos à Katwijk, un petit village situé sur la rive gauche de la Meuse, à deux kilomètres de Mook. Le curé Brekemans m'accueille avec plaisir, me réserve une chambre au presbytère et met son église à la disposition des soldats pour le ministère dominical. Je suis à mon aise dès le départ. Sa paroisse compte environ 100 familles, tout heureuses de recevoir les soldats. L'église est moderne, bien bâtie, mais pas chauffée.

Le village de Katwijk est sur la ligne de feu. Je suis surpris que le curé n'ait pas été évacué. Il m'explique que lors de l'invasion allemande, en 1940, on l'a obligé à aller à l'arrière. À son retour, il a retrouvé une maison saccagée et pillée. « Cette fois-ci, tranche-t-il, j'ai décidé de rester et de surveiller mes biens. » Je lui donne raison.

Le soir venu, j'étends mon sac de couchage sur le lit et je me couche dans des couvertures froides et humides. Le presbytère n'est pas chauffé, à l'exception du bureau où le foyer, aidé du soleil, répand une chaleur bienfaisante.

Le lendemain, je visite trois compagnies groupées dans la paroisse. Le dimanche suivant, je dis trois messes (10h, 11h, 14h). J'ai distribué 400 communions. C'est extraordinaire de pouvoir, en de telles circonstances, réunir



Le village de Katwijk, en Hollande, où le régiment de Maisonneuve allait en repos entre ses jours de garde sur les hauteurs de Nimègue. Les soldats s'installaient dans les fermes, avec les civils.

facilement à l'église et faire prier tout le monde préoccupé par la guerre! Les soldats semblent heureux de me rencontrer et d'entendre parler de l'Église et de Dieu.

Une partie des 10 000 parachutistes américains a atterri autour de Katwijk, le 18 septembre, et le curé est encore sous l'effet de la surprise et de l'admiration. Il me parle du spectacle grandiose de milliers de parachutes de couleurs différentes et de soldats portant toutes les sortes d'armes imaginables. Des centaines de glisseurs contenant des jeeps et des canons sillonnaient les airs, descendaient et piquaient du nez en atterrissant.

Le curé de Horst, le village situé juste de l'autre côté de la Meuse, a cru à la libération définitive. Il a fait sonner les cloches et arboré le drapeau hollandais. Malheureusement les Allemands sont revenus et en signe de représailles ont descendu le clocher. Ils ont aussi emmené le curé dont on n'a plus jamais entendu parler.

Comme le régiment est en repos, Louis Morency, superviseur des Chevaliers de Colomb, organise des loisirs dans sa cantine, sur la rive droite de la Meuse. Les soldats s'y entassent tous les soirs. On fume des « canadiennes », on feuillette livres et revues, on peut se procurer des articles de toilette ou simplement jouer aux cartes en sirotant un bon pepsi. Certains, un peu à l'écart, écrivent à la famille ou aux « amies ».

Un soir, Morency réserve la salle paroissiale pour y présenter *Le chant de Bernadette*, un film très populaire à l'époque. Le curé Brekemans se montre intéressé par ce film dont il a beaucoup entendu parler. Mais il est formellement défendu aux civils de circuler sur les routes loin de leur domicile. Quoi faire? Je fais monter le curé dans mon camion et le force à faire le mort sous la couverture de mon lit. Je traverse le pont flottant érigé sur la Meuse en donnant le mot de passe à chaque extrémité. Les gardes jettent à peine un regard à l'arrière de mon camion. Tout réussit à merveille. Même chose au retour, vers 23 heures. C'est ce qu'on appelle le système D. Mon ami a fort goûté et le film et l'escapade.

Ã quelque temps de là, il me demande d'aller chercher des raisins à Mook, où un horticulteur cultive une vigne en serre. Le médecin avait prescrit ces raisins à une jeune fille qui souffre d'anémie. On n'a pas idée des privations que la guerre impose aux paysans. Les soldats s'entassent dans les maisons à peine assez grandes pour les familles. Pour « excuser » leur présence, les soldats leur donnent du café (ce qui manquait totalement), des boîtes de conserves surtout et du savon. Que de sacrifices ces habitants s'imposent pour des morceaux de savon! Bien entendu que les cigarettes aussi font des heureux.

Le presbytère de Katwijk a été mon pied-à-terre de novembre 1944 à janvier 1945 pendant les périodes de repos du régiment. Cela veut dire qu'à trois reprises, j'y ai passé une semaine ou même deux avec mon ami, le curé Brekemans. Tous les jours, je dis la messe à l'église. Durant le mois de janvier, la température est réellement froide et humide. Il tombe un peu de neige en décembre, comme à

Katwijk, Hollande. Monsieur le curé Brekemans à son bureau où nous mangions, bavardions et nous chauffions. Il aimait discuter de la guerre et de ses méfaits.

Québec. La Meuse ne parvient pas à geler plus de trois ou quatre jours.

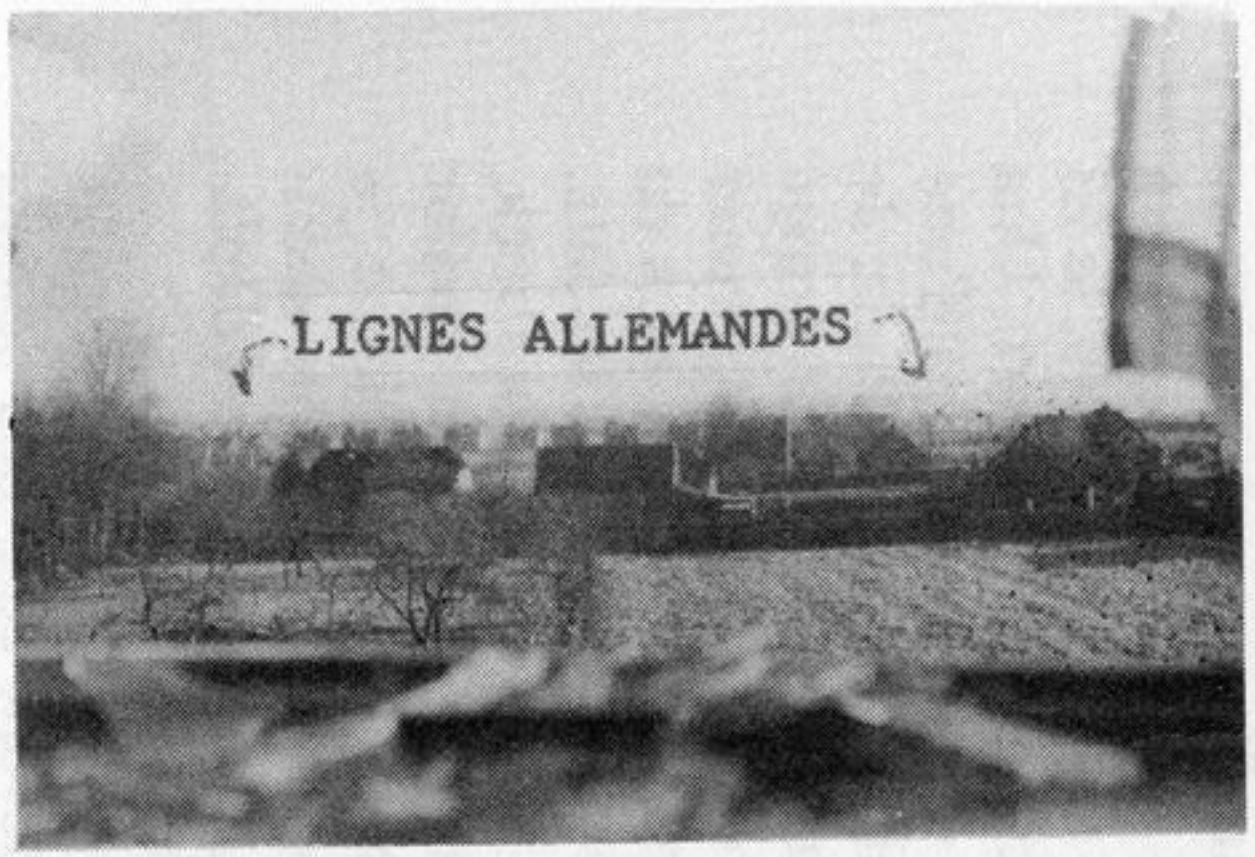
L'occupation de mon temps ne varie pas. Après la messe et le petit déjeuner, je vais passer la journée avec les soldats. Mais tous les soirs, je reviens souper et veiller avec le curé au presbytère. Sa table de travail, genre «secrétaire», nous servait de table à manger. Assis l'un en face de l'autre, nous dégustions les plats que Maria, la cuisinière, nous apportait en souriant : elle ne parlait pas le français. Le curé, lui, parlait et comprenait notre langue sans difficulté à condition que l'on prononce lentement chacun des mots. Je n'oublierai jamais ces repas intimes qui se prenaient en soirée, vers les huit heures. Je fournissais le café et j'apportais les provisions reçues du Canada. Presque tous les soirs, nous buvions une bouteille de vin et nous finissions par un bon cigare. Les curés hollandais sont connaisseurs de tabac. Ils apprécient un cigare de qualité. La guerre les en a privés. Nous nous sommes entendus sur ce sujet. J'ai dit : «Fournissez le vin, je fournirai les cigares.» Les soldats disent : «Un œuf, une cigarette»; moi c'était : «Une bouteille, un cigare.»

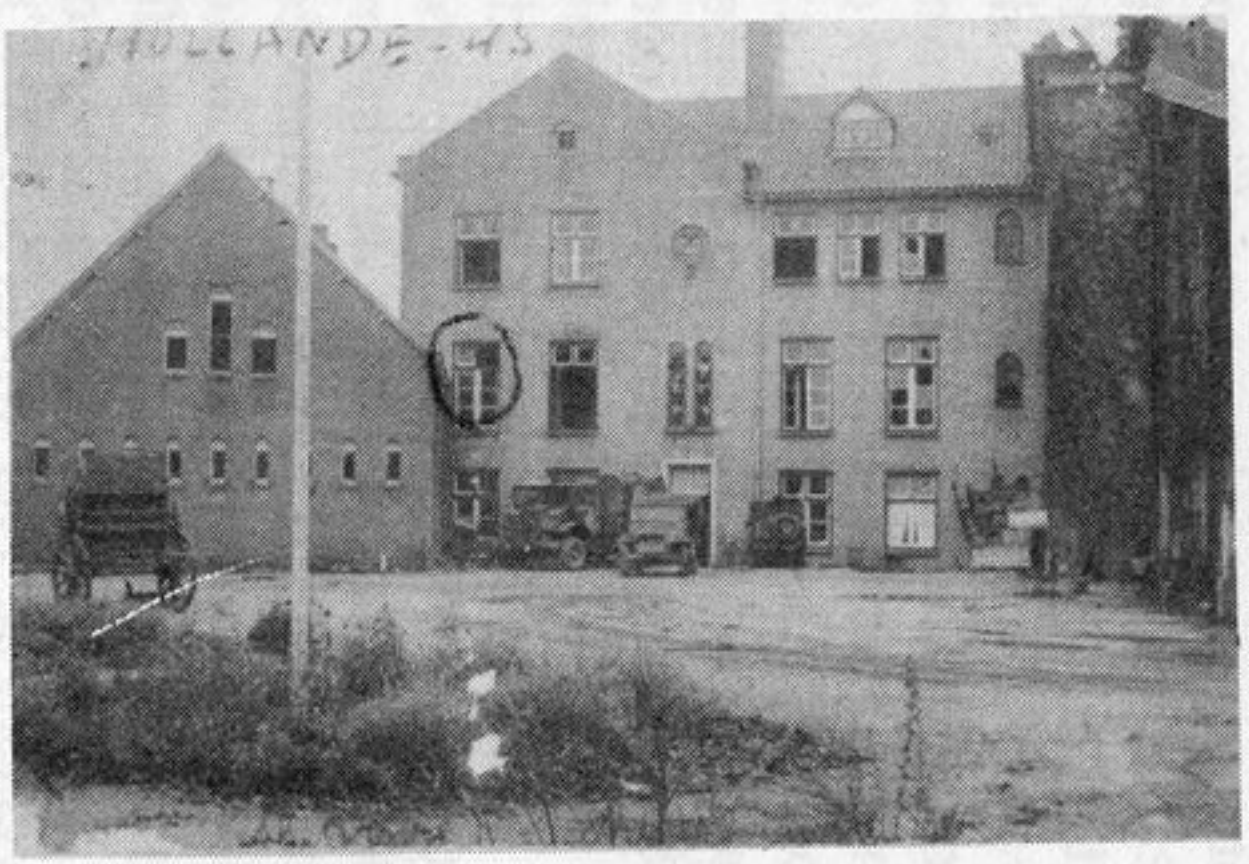
Le repas terminé, nous causions en regardant le feu du foyer. Vers 10 heures, il disait tout heureux : «C'est le temps de se mettre au lit; la chaleur du corps le réchauffera.» Il préparait une bouillotte d'eau chaude, versée dans une bouteille de Foking gin, pour réchauffer mes pieds au fond du sac de couchage. La température gravitait souvent autour de 0°C dans cette maison chauffée en partie seulement. Le lendemain matin, je me rasais avec l'eau tiède de la bouillotte.

La noirceur vient vite, dès 6 heures le soir, et dure jusqu'à 8 heures le lendemain. Il faut de la patience, des chandelles aussi parce que plusieurs endroits n'ont pas d'électricité. J'en profite pour écrire mes lettres.

Groesbeek

Le 22 novembre 1944, le Maisonneuve prend la relève du régiment «Essex Scottish» à Groesbeek, petit village





Le sanatorium de Groesbeek, sur les hauteurs de Nimègue. À l'arrière, on pouvait voir les positions ennemies. La fenêtre encerclée de noir est celle de ma chambre.

hollandais perché sur les hauteurs et faisant face à l'Allemagne. Cette localité a beaucoup souffert des bombardements de l'artillerie ennemie. Peu de maisons épargnées, encombrement général des ruines dans les rues, tous les civils évacués à cause du danger constant de bombardement. Les ennemis d'en face guettent le moindre mouvement de nos troupes. Le sanatorium construit à cet endroit abrite le poste médical des unités qui s'y installent à tour de rôle. La sécurité y est tout à fait relative.

Aux endroits stratégiques, on assure la garde 24 heures sur 24. Les patrouilles de reconnaissance opèrent dans les deux directions. Surveillance continuelle intégrée à une vie routinière et ennuyante.

Nous avons été affectés à Groesbeek à deux reprises, du 21 novembre au 8 décembre 1944 et du 25 janvier au 7 février 1945. D'autre part, nos soldats ont été de garde à Mook, sur les hauteurs, du 11 au 16 novembre 1944, du 16 au 29 décembre 1944 et du 4 au 10 janvier 1945.

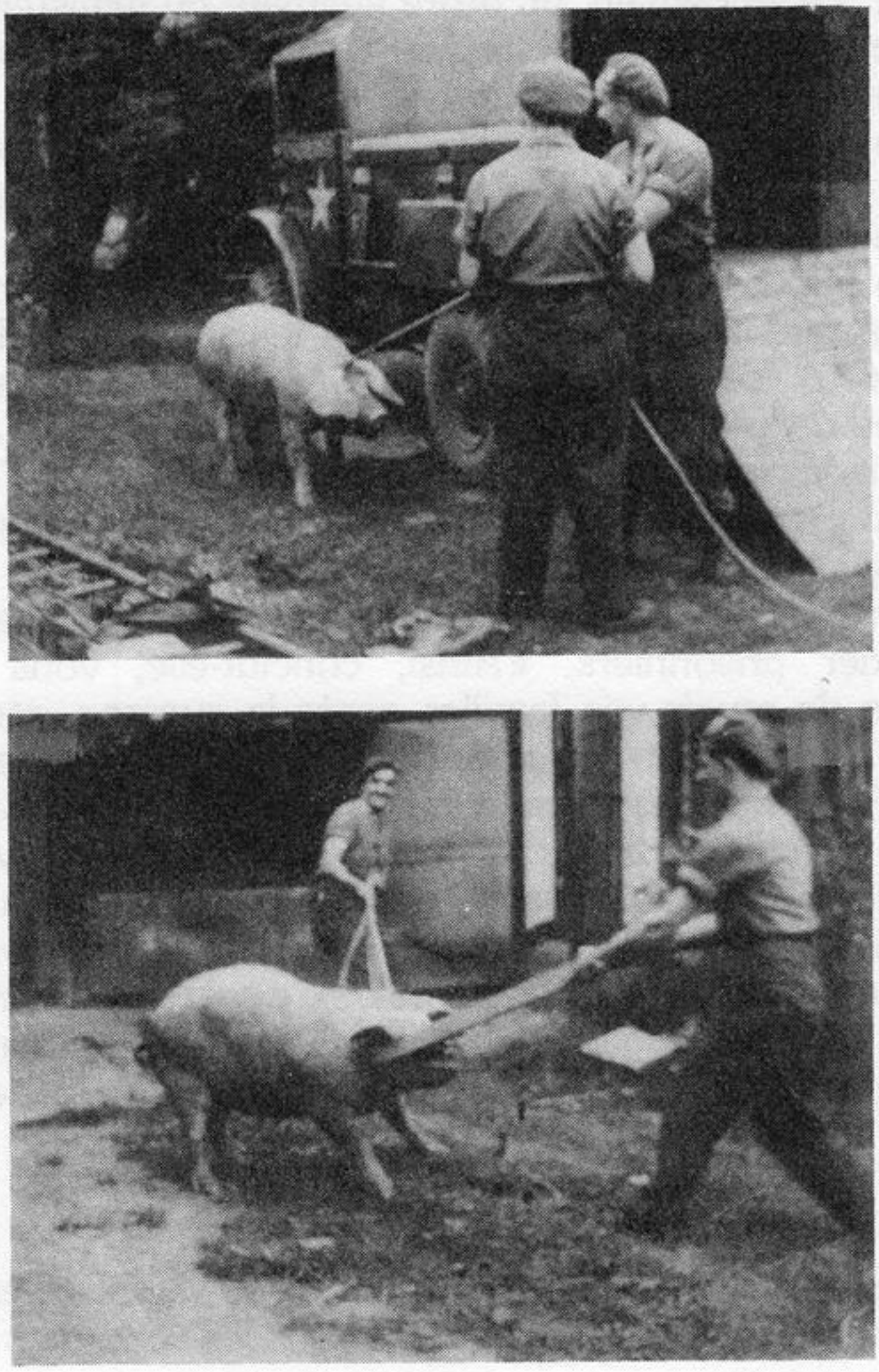
Quelle vie mène-t-on pendant ce temps-là? Ceux qui ne sont pas en poste en profitent pour flâner, se reposer, se laver, lire ou écrire. Ou même prendre un congé à l'extérieur. Personnellement, je me rends à Bruxelles, le 23 novembre 1944, reconduire le docteur Paul Robert. Une randonnée de 120 milles. Première étape d'un congé d'une semaine pour le docteur Robert qui file aussitôt à Paris. Je retourne à Bruxelles un mois plus tard. Puis c'est mon congé annuel que je prends en Angleterre à partir du 19 janvier 1945. Entre-temps je visite les compagnies et j'écris plus de 200 lettres à ma famille et aux familles des infortunés soldats.

Pendant le premier séjour du régiment à Groesbeek, j'occupe la chambre 13 au sanatorium. Chambre confortable mais pas chauffée. Je règle rapidement le problème : je m'installe une fournaise dénichée dans une maison abandonnée des environs. Dans l'armée, on appelle cela « déplacer » les objets qui font notre affaire.

Dans la dernière semaine de novembre, alors qu'ils surveillent le NO MAN'S LAND devant eux, nos soldats localisent un gros cochon dans un pré, à mi-chemin entre les

Allemands et nous. Quel festin en perspective! La bête broutait dans la plus totale ignorance de la convoitise dont elle était l'objet.

Comment capturer le cochon sans trop s'exposer à l'ennemi? Quelques gars de la compagnie C rampent jusqu'à lui et sèment des HARD TAC (ou biscuits matelot) en revenant vers nos lignes.



Faisant honneur à sa réputation, le cochon s'empresse de les engloutir l'un après l'autre, à la barbe des Allemands impuissants. Gourmandise coupable! Aussitôt le dernier avalé, les gars lui mettent le grappin dessus et le ramène en camion à l'arrière. Je me souviens des cris désespérés qu'il poussait, surtout quand il a fallu le tuer à coup de planche. Un des nôtres, qui s'y connaissait en boucherie, nous a préparé un de ces repas! Mais le porc a été mangé trop frais, avant d'être comestible. Résultat : tout le monde en a été malade. Le lendemain, un ordre émanant du ministère de la santé interdisait aux soldats de manger de la nourriture impropre à la consommation.

La morale? Je vous la laisse trouver. Mais si vous doutez de la véracité de mon histoire, jetez un coup d'œil aux photos ci-contre. C'est moi qui les ai prises.

La nuit du 27 au 28 novembre, une patrouille ennemie pénètre dans nos lignes et enlèvent les soldats Cholette et Lamoureux de la compagnie B. Le lieutenant Boisvert y échappe de justesse. Furieux, il organise une riposte à coup de grenades et de mortier. Un duel de mitrailleuses s'ensuit. Le 18 décembre, « MARY OF ARHNEM », annonceur à la radio allemande, annonce la prise de Cholette et de Lamoureux et invite les soldats du Maisonneuve à se constituer prisonniers. « Ainsi, conclut-elle, vous serez certains de revoir vos familles après la guerre », etc.

Je lis dans mon carnet de notes en date du 4 décembre : « Guy Préfontaine, sergent à la compagnie A, rend visite aux boches dans leurs lignes et mange dans une cave avec ses deux copains. » Le lendemain, il résiste à 24 patrouilleurs ennemis à lui seul. Il m'a avoué, un jour, qu'il trouvait ces opérations excitantes, grisantes. Ce garçon, calme de nature, de bon jugement, ami de tous ses copains, est décédé à Longueuil, en 1945. Il était alors capitaine. Une grande perte pour le régiment.

Noël au front (Mook)

Au milieu du mois de décembre 1944, les Allemands déclenchent une grande offensive dans les Ardennes belges

dans le but de reprendre le port d'Anvers. De gigantesques combats opposent les Américains et les 350 000 Allemands qui y laissent 90 000 tués, blessés ou prisonniers, contre 70 000 du côté américain. Le point culminant de l'affrontement est atteint à Liège, le jour même de Noël : commence alors la retraite, vers leur point de départ, des troupes allemandes. Cette audacieuse et coûteuse aventure ennemie prend fin dans les derniers jours de janvier.

Pendant ce temps, nous nous trouvons dans le secteur de Nimègue avec le 21e groupe d'armée. Nous sommes sur un pied d'alerte continuel, sans cesse menacés d'encerclement. Toutes sortes de bruits circulent au sujet de l'avance allemande à une vingtaine de milles au sud. Je ne suis pas un stratège militaire, mais je trouve enfantin ce sursaut hystérique des fanatiques de Berlin. Le bon sens est là. Cependant, il faut relever le défi.

Le régiment de Maisonneuve est de garde sur les hauteurs de Mook durant toute la période de Noël. Je dois me contenter de célébrer la messe de Minuit dans une maison, à proximité de nos combattants aux aguets et nerveux. Le poste médical se tient prêt à toute éventualité. Le commandant Julien Bibeau et Louis Morency, le superviseur des Chevaliers de Colomb, se creusent les méninges, et forcent quelques membres du personnel médical du régiment à en faire autant, afin de reconstituer le mieux possible les cantiques de Noël. Nous ne disposons d'aucun recueil liturgique. Cérémonie vraiment impressionnante où *Minuit chrétien, Ça bergers assemblons-nous, Il est né le divin Enfant* et *les Anges dans nos campagnes*, recueillent la faveur des soldats. On ne sait que les refrains, les couplets font défaut la plupart du temps, mais on y va avec cœur et avec foi, et c'est vraiment ce qui compte.

À minuit tapant la messe commence par le *Minuit chrétien*. Marcel Bouchard me tient lieu de servant de messe. Dix assistants dans la salle de cette maison isolée dans la campagne, au flanc de la montagne. Beau clair de lune. Quand je récite le « Gloria in excelsis Deo », un duel de mitrailleuses fait écho à la chorale qui reprend les mêmes

mots. Quel contraste dans les faits! Ce fut de même toute la durée de la cérémonie. Paix aux hommes de bonne volonté... Où est donc cette bonne volonté? Quand donc aurons nous la Paix? Les hommes sont incompréhensibles, ambitieux, jamais satisfaits. Ils ont tous raison... On dirait qu'à l'extérieur, les soldats s'amusent avec des armes blessantes!

Le 25 décembre, les officiers supérieurs du régiment accompagnent les journalistes canadiens venus constater la vie qu'on mène au front. Je les accompagne dans les différentes compagnies. Dans ma poche, mon ciboire contient plus de cent hosties consacrées que je veux distribuer aux soldats en poste d'observation. Que vois-je? Goulet qui se coupe les cheveux, le soldat Laporte et un copain lisant les dernières lettres reçues, le soldat Poirier qui fend du bois pour alimenter le feu dans son abri, des tentes faites à même les parachutes des Américains descendus à cet endroit, en septembre 1944, l'arbre de Noël du major Robert, les cuisiniers qui servent le repas chaud en l'honneur de Noël, les signaleurs qui restent en communication avec les soldats en avant-poste, les journalistes qui circulent à travers tout ce monde joyeux. Un peu partout, on prend un petit coup ensemble pour se donner un air de fête et oublier un instant la guerre. Je distribue mes hosties à tous ceux qui se présentent à moi.

La compagnie D du major Robert est de garde sur le versant est, celui-là même qui donne sur l'ennemi. Un poste de garde est habituellement dissimulé au flanc de la colline à laquelle il s'agrippe comme un nid d'hirondelles. Les «toc-sons» du major (surnom qui leur a été donné) se relèvent à tour de rôle. Peu de répit pour les trois pelotons de la compagnie: les Allemands ne sont qu'à 200 pieds. Nuit et jour sur le qui-vive. Je rêve d'aller les voir à l'occasion de Noël. Le major Robert vient me chercher. En route, il me raconte que sa compagnie remplace le Black Watch qui ont perdu trop d'hommes sur le versant est. «Ils ont été trop silencieux, me confie-t-il. Il faut faire du tapage pour tenir

l'ennemi continuellement en alerte. » Il avait probablement raison puisqu'il n'a pas perdu d'hommes à cet endroit.

Mais le major avait un défaut : il aimait jouer des tours, notamment au padre, me mystifier. Il y avait, sur notre route, un réservoir d'eau que des patrouilles allemandes avaient percé trois fois. Le major avait dit à son second : « Quand tu nous verras près de là, tire de la mitrailleuse et des mortiers. » Ce que fit le second. Le major Robert s'est alors jeté à terre avec moi. Nous étions à 300 pieds de son O.G. qu'il a fallu atteindre par un labyrinthe de tranchées. Quand j'ai demandé au major ce qui s'était passé, il m'a répondu : « Probablement une embuscade. » Imaginez mon admiration pour lui ! Je le trouvais si calme, si vif d'esprit !

À destination, un monde nouveau s'offre à moi. L'ennemi qu'on entend presque respirer, des petits bâtons piqués dans le sol soutenant les mitrailleuses, rapprochées l'une de l'autre. Durant la nuit, on tirait par intervalles une rafale dans une direction susceptible d'être utilisée par une patrouille allemande.

Je pose question sur question aux « tocsons » dont le dangereux métier est devenu presque une routine, un sport même. Plusieurs soldats communient ainsi que le major. Quant à moi, j'en ai été quitte pour la peur. On retire de la joie à exercer un ministère aussi unique et à s'y faire des amis.

Avant de partir, je remarque un phonographe. Les « tocsons » m'apprennent qu'ils y font jouer la chanson : « Lily Marlene » depuis la veille, à laquelle les Allemands répondent par « Silent night ». Comme quoi la fête de Noël a un petit quelque chose de romantique et surtout d'unificateur !

Le jour de l'An à Cuijk

Du 10 novembre 1944 au 7 février 1945, la 2e division d'infanterie canadienne se voit donc confier la garde des hauteurs de Nimègue, à Mook et à Groesbeek principalement. Les jours de congé ou de repos se passent dans les

villages voisins de ces postes, villages échelonnés le long de la Meuse, à quelques milles les uns des autres : Mook, Katwijk, Cuijk. La frontière entre la Hollande et l'Allemagne, la ligne du front et la rivière Meuse s'y confondent presque.

Le samedi 29 décembre, le régiment quitte les hauteurs de Mook pour aller se reposer à Cuijk pendant cinq jours. Le lendemain de notre arrivée, j'en profite pour célébrer deux messes à l'église, auxquelles assistent tous les soldats libres, soit 400. On y célébrera aussi le Jour de l'An, avec allocution de circonstance. La joie se mêle à la tristesse, les vœux fusent de toutes parts. Le moral reste bon.

Dans le village, les familles qui n'ont pas quitté leur domicile durant les hostilités accueillent cordialement nos soldats qui, très souvent, apportent ce qu'il faut à manger.

Le poste médical est établi à l'arrière de la maison d'un monsieur Wiseman, agronome à la retraite. Son épouse et ses cinq enfants nous offrent une hospitalité généreuse, à moi-même et à tous les membres du poste médical. J'ai ma chambre sous le toit, du côté opposé à la rivière et à l'ennemi. Le sourire de madame Wiseman cache sa peine. Elle pense continuellement à son fils Harry, prêtre depuis cinq ans, actuellement dans le territoire hollandais sous occupation allemande et dont elle est sans nouvelle depuis quatre mois. Théo., chef scout, tient des réunions dans les jardins. Je vis là une vraie vie de famille.

Après les messes du Jour de l'An, je vais dans les compagnies célébrer la fête parmi les soldats et causer avec eux. Le soir, je prends le repas avec la famille Wiseman et le docteur Paul Robert. Le menu frugal est rehaussé par un gâteau aux fruits du Canada. La cordialité et le bon vin alimentent la conversation. Je pense aux familles québécoises que j'imagine dans l'abondance malgré les restrictions.

Le lendemain, je visite le major Charles Beaudry, ex-aumônier des Fusiliers Mont-Royal maintenant responsable des aumôniers de la 2e division. À mon retour, tard le soir, je dois utiliser un mot de passe pour traverser les différents

postes de garde. J'essaie d'abord « Rye whisky » : la première sentinelle me le refuse. Après discussion, j'obtiens le bon mot : « China clipper. » Mais voilà que la deuxième sentinelle me le refuse à son tour. Nouvelle discussion. Je repars avec

Le jour de l'An avec la famille Wiseman. Assis, Monsieur Wiseman, le docteur Robert, Madame Wiseman et Gérard Marchand.

un nouveau mot de passe : « Safety razor. » « Pas bon », me dit la troisième sentinelle. Je m'impatiente, je me fâche. Ces Canadiens avaient transformé le « clipper » en rasoir et ils m'obstinaient. Je continue ma route malgré eux. La brume est tellement dense que je traverse le village de Cuijk sans m'en apercevoir. Je me ramasse, comme disent les soldats, en terrain neutre. Je reviens vite sur mes pas et me hâte de raconter l'aventure à mes amis Wiseman. Comme il fait froid, on boit un petit coup pour se réchauffer.

Durant tout le mois de janvier 1945, le régiment alterne entre le repos à Cuijk et la garde à Mook. Ce genre de guerre devient vite une routine et est aussi propice aux congés et aux permissions pour les officiers et les soldats.

Le commandant du régiment, le lieutenant-colonel Julien Bibeau, part en Angleterre donner des conférences sur « les expériences d'un bataillon libérateur. » On le choisit parmi plusieurs officiers de son rang pour s'adresser aux officiers de l'arrière et leur faire part de ses expériences personnelles. C'est un honneur pour notre régiment qui est fier de son commandant.

Son absence dure du 7 au 23 janvier. À son retour en Hollande, il remplace le brigadier Megill pendant une dizaine de jours à la direction de la 5e brigade. Il se consacre à la mise au point du plan d'attaque de la 5e brigade en territoire allemand, prévue pour le 8 février. Le brigadier Megill adopte intégralement ce plan dès son retour.

Je passe mon congé annuel en Angleterre, du 19 au 31 janvier. J'en profite pour rencontrer celui que tout le monde connaît sous le nom de « mon oncle Émile », c'est-à-dire le major Émile Jobidon, dernièrement arrivé du Canada et qui stationne à Horsham. Il veut venir coûte que coûte sur la ligne de feu. Il a hâte à s'en rendre malade.

À Londres, je rencontre aussi le colonel O'Neil, à qui je dois ma nomination au régiment de Maisonneuve. Je lui donne de mes nouvelles et lui réitère ma reconnaissance pour toute la confiance qu'il m'accorde. Je lui parle en même temps du cas du major Jobidon et de ses intentions. Des bons aumôniers, il n'en pleut pas ! Au mois de février 1945,

« mon oncle Émile » était rendu en Rhénanie, aumônier d'une unité anti-tank. Il goûte aux émotions du métier. Son rêve devient réalité.

Au retour de mon congé en Angleterre, à la fin de janvier, j'apprends le départ du docteur Paul Robert. Il quitte le régiment pour occuper un autre poste dans un hôpital militaire. Nous étions ensemble depuis le débarquement en Normandie. Son départ laisse un grand vide dans ma vie militaire, car je perds un véritable ami dans les beaux comme les mauvais jours. Nous avions fêté ensemble le Jour de l'An avec la famille Wiseman, à Cuijk. Il est remplacé temporairement par un médecin anglophone de Winnipeg et ensuite par le docteur Georges Sabourin.

NEUVIÈME PARTIE

En Allemagne!

(février — mars 1945)

Extraits de lettres écrites par le lieutenant Gilles Brouillet

Gilles Brouillet

Né à l'Assomption, le 31 août 1915

Fils de Charles Brouillet,

et de Rosanna Forest

Lieutenant au régiment de Maisonneuve
tué au combat en Allemagne
le 8 mars 1945

R. I. P.

10 février 1945, à ses parents :
Pendant une attaque, je me demandais si Dieu me donnerait un jour le plaisir de vous revoir. Dieu seul sait alors ce qu'on peut ressentir, combien peut être grand en nous le désir de vivre, ce sont mes impressions que je vous donne...

22 février 1945, à son oncle Jean :
Lorsque je suis à la tête de mon peloton, dans une attaque, je me confie à la Providence. Si c'est la volonté de Dieu que je passe à travers, je l'en remercierai. S'il veut le contraire, je n'ai qu'à me soumettre. Ici, on voit mieux que partout ailleurs toute l'importance de la prière.

2 mars 1945, à sa sœur Gertrude :
Nous avons de belles journées où l'on est content de vivre et je sais que mon sort est entre les mains de plus Haut que moi; alors je fais ma part, à Lui de faire la sienne! On apprend à prier par ici, et ceux qui le savaient déjà apprennent à mieux le faire.

ALLEMAGNE DE BEEK à WYLER 8 février 1945

CARTE 8-A

OPERATIONS
--véritable 8-21fév.
--blockbuster 22 fév.10 mars

NIMEGUE
BEEK
WYLER
8-2
MALDEN
GRAVE
GROESBEEK
MOOK
DANHEUVEL
8-2
KATWIJK
CUIJK
REICHWALD
HEKKENS
CLEVES
GOCH
KEPPLEN
3-3
forêt
10-3
HOCHWALD
XANTEN
8-3
BIRTEN
10-3
MOYLAND
CALCAR
REES
Wezel
RHIN
MEUSE
Hollande
allemagne

NIMEGUE--XANTEN
nov.1944--mars 1945
ligne de position
nov. déc. janv. 8 fév.

OFFENSIVE DU RHIN
8 février 1945

CARTE 8-B

CARTE 8-A

LE 21e Groupe d'armée
CAN. + 1 BRITANIQUE

LES AMERICAINS

LES FRANCAIS

Rhin
Arhnem
Nimegue
Emmerick
Xanten
Wezel
24 mars
ALLEMAGNE
Hollande
Venlo
DORTMUND
Duisburg
Roermond
Dusseldorf
Maestrick
Cologne
9 AUS.
1 AUS
1° AUS
Bonn
Remagen
7 mars
Andernack
3 AUS
Belgique
Coblence
23 mars
Francfort
7° AUS.
3° A.U.S.
Mayence
Luxembourg
Manhein
Kaiserlauter
Spire
France
Sarrebruck
Karlsrude
4 mai 45
ALLEMAGNE

Tout en maintenant leurs positions sur les hauteurs de la frontière germano-hollandaise, Britanniques et Canadiens préparent pendant trois mois une grande offensive en Allemagne prévue pour le 8 février 1945. Routes neuves, chemin de fer détourné, concentration d'hommes et de matériel de guerre, tout cela ressemble énormément à la grande offensive du 8 août précédent, en Normandie.

Des combats très durs seront livrés dans le secteur nord de la Rhénanie, entre la Meuse et le Rhin, (opération VÉRITABLE). Se reporter à la carte 8A. La carte 8B indique la marche des Britanniques qui établissent leur jonction avec les Canadiens au nord.

Avant d'atteindre le Rhin, les armées alliées doivent traverser la LIGNE SIEGFRIED de défense allemande, composée de trois lignes différentes fortement armées de canons, de mitrailleuses, de chars et quadrillées de tranchées. Les quatre divisions du secteur canadien combattent à la tête nord de cette ligne. Les Américains avancent partout au centre. La 1re armée française est complètement au sud. FANTASTIQUE!

Les Allemands sont lourdement affaiblis par les pertes subies dans les Ardennes à la fin décembre et au début de janvier 1940.

Le 8 février, le Maisonneuve partira de Groesbeek avec comme objectif Wyler et Dan Heuvel. Notre régiment ouvre la marche, pour ainsi dire.

Durant les jours qui précèdent le départ, l'aviation et l'artillerie alliées ont soumis le territoire ennemi à un bombardement intensif. La destruction est indescriptible. Je n'oublierai jamais ce que j'appelais, dans le feu de l'action, «un très beau spectacle»

Vous aurez les détails dans les pages qui suivent.

Wyler et Dan Heuvel

Une offensive d'envergure «à la Montgomery», ce 8 février 1945: construction d'un tronçon de ligne de chemin de fer et de bouts de routes en direction du front, peinturage

en blanc d'une bande de huit pouces au bas des poteaux, des arbres et des piquets pour indiquer aux unités le chemin à suivre, les routes à sens unique. Cette fois, j'assiste à tous les préparatifs.

Devant nous s'étend la pointe nord de la ligne Siegfried. Toute la rive gauche du Rhin sera le théâtre de combats acharnés (voir la carte 8B). Ce jour-là, je n'entends parler que d'écran de fumée dans les lignes américaines pour faciliter les attaques surprises.

Le matin, le Q.G. du commandant Julien Bibeau est installé à Hooge Hof d'où il dirigera les opérations de son régiment. Wyler et Dan Heuvel sont les deux objectifs principaux de l'attaque. En fait, notre régiment bat la marche; les autres unités passeront à travers, comme on dit. Une première ligne de défense est constituée de barbelés, de mines et de fossés, suivie de nombreux nids de mitrailleuses. Les inondations et la boue ne facilitent pas l'avance des troupes.

Le barrage d'artillerie a commencé à 4 heures du matin. On prétend qu'il fut plus considérable que celui de Montgomery à El Alamein, en Afrique du nord. Mille canons ont tiré mille obus chacun. Le bataillon, au dire du capitaine Yvan Bernier qui commandait le peloton 8 de la compagnie A, suivait le barrage à 150 verges de distance. Le barrage était conçu pour pilonner un même secteur pendant dix minutes. À la neuvième minute, les artilleurs envoyaient des bombes de fumée jaune qui annonçaient que le barrage faisait un bon en avant de 200 verges; il fallait donc que commandants, officiers et sous-officiers voient à ce que les troupes parcourent ces 200 verges en même temps que le barrage.

D'après la configuration du terrain, le peloton 8 de la compagnie A commandé par le capitaine Bernier à été le premier à fouler le sol allemand ce jour-là. Le peloton a fait 22 prisonniers, dont un SS qui a dit au capitaine Bernier «qu'un barrage semblable était inhumain.» On peut imaginer la réponse du capitaine. Le soir, le lieutenant Boisclair n'a pu retenir ses larmes en apprenant la mort de son

ordonnance (batman), le soldat Lacoste, le seul soldat tué de la compagnie A, aussi le seul homme perdu de tout le régiment. Le pauvre Lacoste arrivait tout juste d'un congé à Bourbourg, en France, où il était allé se fiancer avec une fille qu'il avait connue lors de son passage, en septembre 1944.

Une mort bête dans tous les sens du mot! Le major Robert l'avait envoyé reconduire quatre prisonniers allemands à l'arrière, en compagnie d'un belge, Alexandre Vermeire, attaché comme volontaire au Maisonneuve depuis le mois de septembre précédent et qui avait reçu l'ordre formel de retourner dans sa patrie après cette mission. À peine avaient-ils quitté la ligne de feu qu'ils furent victimes d'un bombardement de l'artillerie ennemie. Vermeire et Lacoste ont été tués sur le coup.

Le major Robert de la compagnie D traverse à bonne heure la zone des canons lourds alliés qui tirent sans répit. Le bruit tape tellement fort sur les oreilles que les soldats sont abasourdis; le lieutenant Forbes en sait quelque chose. La bataille fait rage; sa compagnie D avance par sauts, par bonds, à mesure que l'artillerie fait progresser son tir. De nombreux soldats du Calgary, sur la gauche, sautent sur les mines. Le régiment de Maisonneuve est plus chanceux. Le franc-tireur Lefebvre qui accompagne le major atteint un mitrailleur ennemi en plein front. Ce faisant, il sauve plusieurs vies canadiennes. Enfin, on arrive à un château où se cachent quatre Allemands, découverts à temps derrière une cloison en toile, dans la cave, et aussitôt faits prisonniers. Les quatre que Lacoste et Vermeire recevront l'ordre d'escorter jusqu'à l'arrière.

Ce jour-là, le régiment de Maisonneuve a reçu les félicitations du haut commandement allié pour sa bonne tenue.

Pendant ce temps, le RAP que dirige maintenant le docteur Georges Sabourin, de Saint-Boniface, s'est installé sur le versant est de la colline, en face de la plaine où se déroule le combat. Je peux observer à la lunette d'approche les chars d'assaut en mouvement. Ils portent à l'arrière des panneaux phosphorescents, jaunes, rouges ou verts selon

leur mission. Notre artillerie ne cesse de tirer. Les prisonniers effrayés rentrent nombreux; quelque-uns sont blessés. Ils reçoivent comme les nôtres les soins du médecin.

J'ai placé mon camion dans la grange, près de la maison, de sorte que je peux écrire le soir, à la chandelle. Le moteur me procure la chaleur dont j'ai besoin, jour et nuit.

Pendant que de la galerie je contemple le spectacle qui se déroule devant moi, un canon ennemi est pointé sur notre maison. On le localise et en un tour de main il est réduit au silence. À l'intérieur, je lis mon bréviaire assis sur un tas de couvertures. Le docteur Sabourin qui m'observe du coin de l'œil trouve que je ne suis pas nerveux. La peur n'est plus la même qu'en juillet 1944 quand l'instinct de conservation jouait un rôle de premier plan sur les nerfs. J'avais très souvent expérimenté, au cours des combats, que les obus tombaient plus ou moins loin et que le danger était souvent relatif. Il s'agit de se mettre à l'abri et d'attendre la fin de la tempête d'acier. Et compter un peu sur la chance, avoir confiance aussi en une certaine protection mystérieuse. Pour moi, la divine Providence y est pour beaucoup.

Parmi les blessés de la journée se trouve le lieutenant Fontaine, de la compagnie B du major Brosseau. Un obus éclate dans son groupe; même blessé au poignet, il a continué le combat et s'est emparé d'un nid de mitrailleurs allemands avant de se faire soigner. Ce geste lui a mérité la croix militaire. Le soldat Lefebvre, dont j'ai parlé plus haut, a pour sa part mérité la médaille militaire.

Dans l'après-midi du deuxième jour de combat, je fais une petite randonnée à Dan Heuvel. Par curiosité. Je suis une espèce de corridor d'une quinzaine de pieds de largeur bordé d'un ruban soutenu par des petits piquets. Ce passage a été libéré de ses mines qui jonchent, désarmorcées, sur le bord de la route. Mais il ne fallait pas aller au-delà du ruban blanc qui indique la progression des nôtres! Je trouve cela excitant; je comprends aussi le travail délicat et l'attention soutenue nécessaires aux combattants, lorsque le danger guette continuellement.

Le soir du 9 février, dans mon camion, je fais ma correspondance en pensant aux soldats qui se débattent dans les inondations provoquées par l'ennemi. J'entends le grondement lointain des canons comme le tonnerre au soir d'une grande tempête de pluie et de vent. Je pense également au lieutenant Boisclair qui a perdu en son « batman » un véritable ami. Dire qu'il n'avait même pas 20 ans!

Pour ma part, par pur égoïsme peut-être, je ne voudrais pour rien au monde perdre mon ordonnance Marcel Bouchard; mécanicien, bon chauffeur de mon camion, excellent cuisinier à l'occasion, blanchisseur de mon linge, fossoyeur des soldats tués dont je suis responsable, toujours à l'affût pour me rendre service, il m'est absolument indispensable. Le perdre changerait toute ma vie au feu.

En l'espace de deux jours, 25 blessés reçoivent les premiers soins du RAP. Le docteur Sabourin, qui en est à sa première expérience, a vite les nerfs épuisés.

Après ces deux jours de bataille, le régiment retourne à Linden, en Hollande, pour un repos bien mérité. Les Hollandais, encore sous l'effet de la frayeur et de l'inquiétude, nous accueillent avec des larmes de joie. Pour eux, les Allemands sont enfin battus et vaincus sur leur propre territoire! Ces soldats canadiens amis ne s'étaient-ils pas battu en Allemagne?

Des Canadiens qui se souviennent de l'hospitalité hollandaise et qui reviennent du front avec un piano ou un poste de radio pris en Allemagne et qui remplaceront ceux que l'occupant leur avait volés. Les rôles sont renversés.

Le dimanche 11 février, messe d'action de grâces en l'église de Linden. Les soldats sont entourés d'une foule nombreuse et sympathique. Le linbourg est très catholique. À cette messe, 250 communions, ce qui édifie les Hollandais. Le vicaire ne me quitte pas. On boit une bouteille de vin ensemble. Ça le rend pompette. Il me dit, en riant, qu'il n'aime pas les Alliés parce que l'aviation détruit les maisons et les églises mais pas les curés.

Je profite d'un moment libre pour aller voir mon ami et aumônier divisionnaire, le major Beaudry, et parler des

derniers événements. De même je vais chez le curé Brekemans de Katwijk. Je n'ai jamais vu un homme aussi heureux de me voir ; il était très inquiet à mon sujet, à cause de l'incursion en Allemagne. Il est fier de nos succès en Rhénanie parce que, dit-il, les Allemands comptaient sur le dégel pour retarder la guerre.

Il a entendu dire qu'une religieuse du Carmel, originaire d'Allemagne, avait été fusillée. Cette affirmation me surprend. Il m'avoue se réjouir de ce geste puisqu'elle était soupçonnée de donner des renseignements aux Allemands par un poste secret d'émission. La guerre est cruelle ! Ce que le patriotisme peut engendrer parfois, même chez un prêtre !

Pendant notre séjour à Linden, les régiments des 2e et 3e divisions canadiennes continuent leur avance en Rhénanie aux côtés des Britanniques. Direction : le Rhin. La radio m'apporte des nouvelles de l'armée américaine : elle bouscule avec ardeur les Allemands qui défendent la rive gauche du Rhin sur toute sa longueur.

Moyland

Après une semaine de repos, le régiment quitte Nimègue dans la soirée du 18 février. Il traverse la forêt du Reichwald, la ville de Clèves qui n'est que ruines et poussière et s'engage sur la route 1 qui conduit à la ville de Wazer, sur le Rhin. À quelques kilomètres de Clèves, le convoi du RAP bifurque à droite et va s'installer à une croisée de chemin dans le petit village de Bedburg. La petite ville de Moyland est à trois ou quatre kilomètres au sud-est, sur la route 1.

Quelques heures après notre arrivée de Bedburg, les brancardiers nous amènent quelques blessés et les cadavres de deux hommes tués en passant sur une mine : les soldats Beaudry et Turcotte, deux jeunes que je connais bien. Il y a un champ près de nous ; je le choisis comme cimetière temporaire. Deux semaines plus tard, plus de 100 morts seront enterrés à cet endroit puisque les autres régiments y enseveliront aussi les leurs.

Moyland est le prochain objectif du Maisonneuve. Un magnifique château construit par Frédéric le Grand se profile au loin. Ses tours fortifiées cachent des observateurs qu'il faut absolument descendre. Je me rends auprès des soldats à l'affût. Ils doivent presque coucher dans l'eau, le terrain ayant été inondé par l'ennemi. On dit qu'un chien a la vie dure, mais je crois que les hommes l'ont encore plus. Quel courage et quelle patience il faut avoir dans certaines circonstances! Le lendemain matin, un canon installé sur la route troue les murs de la tour sous mes yeux. Les compagnies A et C des majors Charlebois et Lacroix font un bon travail. Les gars de la compagnie A s'amusent à fouiller le château d'où ils sortent avec des hauts-de-forme.

Moyland dépassé, le régiment se dirige aussitôt sur Calcar où une guerre d'un nouveau genre s'amorce en raison des nombreux tunnels qui affluent dans cette partie de la ligne Siegfried. Des passages souterrains relient d'une maison à l'autre les nids de mitrailleurs. Constituées de parachutistes ou de soldats SS très entraînés, les troupes ennemies nous font la vie difficile.

Le 24 février, par exemple, il nous faut capturer les hauteurs qui dominent le sud-est de Calcar, dans des champs bordés de petits boisés et traversés par une ligne de chemin de fer. Le sergent-major quartier-maître Paul Bédard, de la compagnie B, s'en allait livrer du matériel de guerre et de cantine à sa compagnie à l'avant. Il voyage en chenillette à cause des terrains accidentés qu'il doit traverser. Entre Calcar et Moyland, un obstacle en travers du chemin le force à détourner sa course. Son chauffeur Jean-Paul Bélanger, de Longueuil, s'engage sur le bord de la route et passe sur une mine. Le véhicule saute. Quel désastre! Paul Bédard perd connaissance, une jambe grièvement blessée et plusieurs autres blessures mineures. Jean-Paul Bélanger est tué sur le coup. Le soldat Lortie de la compagnie A, qui s'était joint à eux, perd un œil. Au RAP nous nous hâtons de soigner ces blessés et de les évacuer au plus vite. Le lendemain, 25 février, je célèbre une messe de requiem dans une grange pour le repos de l'âme de Jean-Paul Bélanger

avant d'aller le mettre en terre. Plus d'une vingtaine de soldat y assistent? Quel sujet de méditation! Je réalise une fois de plus qu'aux heures difficiles de la vie, quand le danger et la mort nous guettent à tout instant, la solidarité, la fraternité et une profonde sympathie nous pénètrent jusqu'au plus profond de l'âme. La foi et l'espérance nous enveloppent malgré nous. Ceux qui ont déjà cru et qui pensent ne plus avoir la foi sont mis à l'épreuve en face de situations réelles comme celles que nous rencontrons à la guerre. À ce moment-là, on ne peut faire autrement que de réfléchir sérieusement.

Quelques jours plus tard, j'écris à madame Bélanger pour lui raconter la mort de son fils de 20 ans. Après la guerre, je vais la voir à sa demeure. Elle a tellement été marquée par cette perte que des années durant elle a conçu un roman dans lequel le héros était Jean-Paul. Le titre du livre, «Longueuil me sourit», a paru en 1977. Lisez-le.

Quant à Paul Bédard, il m'a écrit de son lit d'hôpital, en Angleterre, pour me demander ce qui lui était arrivé ainsi qu'à ses compagnons d'infortune. On lui avait amputé une jambe et ses autres blessures guérissaient normalement. Aujourd'hui il fait partie du conseil national de l'Association des amputés de guerre du Canada. À Québec, il continue de s'occuper du groupe auprès duquel il se dévoue depuis plus de vingt-cinq ans avec plusieurs amputés qui, comme lui, travaillent au bien-être et aux droits de chacun des membres du groupe. Ils sont admirables. Plusieurs fois par année, ils se réunissent dans un esprit de camaraderie qui les unit toujours davantage. Je suis leur aumônier toujours respecté.

Calcar

Dans la soirée du 25 février, une grande activité règne dans les rangs du régiment. Une attaque de grande envergure s'annonce pour le lendemain. Toute les compagnies vont être à l'œuvre et à l'épreuve si j'en juge par le va-et-vient entre le front et le RAP. On me dit que par une coïncidence extraordinaire, les Allemands ont dépêché un

régiment de parachutistes à l'endroit même où se dirige le Maisonneuve.

Les efforts répétés des compagnies, à l'aide de lance-flammes et de mitrailleuses, se révèlent inefficaces devant un ennemi qui connaît très bien les souterrains et les maisons piégées, ce qui lui permet de se déplacer subitement et sans arrêt.

La compagnie D, qui s'est aventurée en terrain ouvert, est clouée au sol, incapable de bouger. L'ennemi bien embusqué à la lisière du bois tient à sa merci les Canadiens. Les blessés se lamentent. Spectacle navrant. Le bilan : 12 tués, 2 blessés à mort et 79 blessés. Le major Charlebois est du nombre des blessés ainsi que les lieutenants Guay, Prévost et Prud'homme. On m'a rapporté que vers 16 heures le commandant Bibeau, n'en pouvant plus, s'est élancé avec des officiers et des soldats en direction du bois où les Allemands s'étaient retranchés et les en a délogés au risque de sa vie. Ils ont aussi réussi le dégagement des victimes. Le major Charlebois, le commandant Bibeau, le brancardier Charlebois et le caporal Ouellet ont mérité pour cela une *D S O* ou une *MM*.

Au plus fort des combats, je suis au RAP où le travail ne manque pas. Je vois encore le major Charlebois tout nerveux qui veut retourner au combat pour prendre sa revanche. On a de la peine à le retenir et à le raisonner. Le jeune brancardier Charlebois va jusque dans le camp ennemi chercher les blessés de son régiment. Il fait plusieurs voyages. Quel courage et quelle présence d'esprit ! Chaque fois qu'il part, il me demande en passant près de moi de prier pour lui. Au dernier voyage, je le félicite de son beau travail. Voyant sa grande nervosité, je lui donne un bon coup de rhum de la Jamaïque. Il est presque tombé d'épuisement sur le champ.

Un soldat du régiment accompagne sur la route une vingtaine de prisonniers. Je m'informe s'il les a fouillés. La réponse ne se fait pas attendre: c'est une «gang de tout nus.» Ce qui voulait dire que ces prisonniers avaient été fouillés plusieurs fois auparavant.

Les combats font rage. Le commandant Bibeau a besoin de renfort. Il sait que des nouvelles recrues (des conscrits de novembre 1944) viennent d'arriver. Une estafette en moto arrive et, tout nerveux, réclame du renfort en disant que ça presse : «Les soldats tombent comme des mouches sur la ligne de feu », s'exclame-t-il. Je l'interpelle et lui fais comprendre sa maladresse. Les nouveaux arrivés, sacs au dos et fusil à la main, sont assis dans le hangar près du RAP et ont tout entendu. La peur s'empare d'eux. Ils disent ne pas vouloir répondre à l'ordre. Il faut les raisonner avant qu'ils prennent le chemin du front.

Vers 19 heures les brancardiers recueillent les morts éparpillés sur le champ de bataille et les apportent au RAP à ma demande. J'en compte 12. Ils sont étendus côte à côte, sans vie. J'ai peine à retenir mes larmes; je reconnais plusieurs vrais amis. Je procède au cérémonial habituel de l'identification et de l'ensevelissement dans les couvertures de laine, après avoir mis dans un petit sac les effets personnels de chacun. Comme il est tard le soir, je dépose les corps dans la grange où je célébrerai la messe le lendemain, avant de les enterrer dans le cimetière à proximité. Ceux qui assistent à la messe ne parlent pas fort. La réflexion est profonde dans de telles circonstances.

Le mardi 27 février, le RAP quitte Bedburg afin de suivre la progression du régiment. Le docteur Sabourin installe son poste dans une très belle ferme, à Paulshof, sur le bord de la route. Je constate que de nombreux régiments des 2e et 3e divisions canadiennes et même des Britanniques combattent dans cette région. On dirait que tous les combats sont concentrés entre la ville de Udem et la forêt du Hochwald. L'artillerie ennemie est très active, surtout les mitrailleurs. Les francs-tireurs sont nombreux de même que les mines.

La ferme où nous logeons appartient à un fermier de première classe, monsieur Augenends. Il garde son bétail (vaches, cochons, moutons) dans une grange immense et moderne. Par mesure de sécurité, toute la famille a l'ordre de demeurer dans la cave. Le poste de secours occupe le

premier étage au complet. Je dispose d'une chambre où je célèbre la messe tous les jours.

Dès que nous mettons les pieds à cet endroit, j'apprends que la compagnie C du major Lacroix a été grandement éprouvée depuis quelques jours. Le lieutenant Claude Bastien s'est aventuré trop loin à la tête de son peloton et a été pris en souricière le long d'une voie ferrée. Il a fallu un écran de fumée de la part de Robert Saey pour le sortir de cette impasse.

Le lieutenant Gérard Dauphin, de Trois-Rivières, a reçu une balle en plein cœur en voulant traverser une crête, à la sortie sud de Calcar. Il a plongé tête première en criant «maman». Le soldat Lafontaine est tué le même jour. Je les enterre dans la cour de la ferme. Madame Augenends s'est offerte à fleurir les tombes. Elle est sans nouvelle de son fils prêtre depuis plusieurs mois. Je dis une messe quotidienne à laquelle la famille assiste et communie. Quelques soldats y viennent aussi. Un jour, le soldat Baril, un nouvel arrivé de 20 ans, me confie qu'il offre sa vie pour que sa famille ne voit jamais les horreurs de la guerre. Ces paroles me vont droit au cœur. Quelle responsabilité grave que de déclarer une guerre! En sommes-nous conscients? Nous avons été quatre jours à Paulshof.

Le 3 mars, le RAP déménage à Nuisershof, en pleine forêt du Hockwald, afin de relever le régiment de la Chaudière. L'artillerie allemande ne nous laisse aucun répit. Quel enfer!

La forêt du Hochwald

Quand le convoi des véhicules du corps médical s'ébranle en direction de Nuisershof, le samedi après-midi, j'ai l'impression que l'avance des troupes accélère. On dirait que nous faisons partie des combattants. À un moment donné, notre groupe devance même certains combattants. Nous entendons le duel de mitrailleuses entre les nôtres et l'arrière-garde de l'ennemi qui semble protéger la retraite des leurs. Je trouve cela vraiment excitant.

Un peu plus loin le crépitement de nos mitrailleuses est continuel. On me dit que c'est la compagnie C qui lutte avec acharnement le long d'un chemin de fer.

Notre groupe arrive enfin vers 19 heures en pleine forêt. Il s'intalle dans une maison isolée, peu confortable et sale. On s'éclaire au fanal. Les derniers soldats du régiment de la Chaudière quittent les lieux. Ma présence semble les surprendre. L'un d'eux me demande si je suis leur nouveau padre. Je réponds que le padre Dalcourt est leur padre... Ils reprennent en me disant que le padre Dalcourt est mort sur le coup lorsque son véhicule a sauté sur une mine. Je suis vraiment bouleversé. Je lui avais parlé quelques jours auparavant.

Ces soldats prononcent des paroles d'admiration pour le courage de leur aumônier. Ils me racontent qu'à Calcar le régiment de la Chaudière était en marche le long d'un champ en direction de l'ennemi. Le padre Dalcourt marchait le long de la clôture de l'autre côté du champ, pendant qu'eux-mêmes marchaient en tapinois sur le côté opposé. Conscients du danger que la présence de francs-tireurs ennemis lui faisait courir, ils lui crient, les mains en porte-voix : « Padre, couchez-vous, ces Kriss-là vont tirer sur le bon Dieu. » Je ne sais ce que vous pensez de ce geste, mais je le considère comme un acte de foi en l'Eucharistie et un acte de charité visant à protéger la vie du padre. Car ils savaient que le padre portait dans ses poches une custode contenant des hosties consacrées. J'admire ces Canadiens pas aussi méchants qu'on peut le croire. Le padre Dalcourt était de Trois-Rivières.

La nuit du 3 au 4 mars est mouvementée et tragique. Un obus interrompt la marche dans le fossé de la compagnie C. Le caporal Larocque et le soldat Bernique sont tués sur le coup et une vingtaine de blessés prennent la direction du poste de secours, parmi lesquels le lieutenant Vézina de la compagnie A et le major Brosseau de la compagnie B. Un éclat d'obus a traversé un poumon du lieutenant Vézina. Le docteur me fait un clin d'œil en m'invitant à constater le morceau d'acier prélevé dans le dos du lieutenant qui est

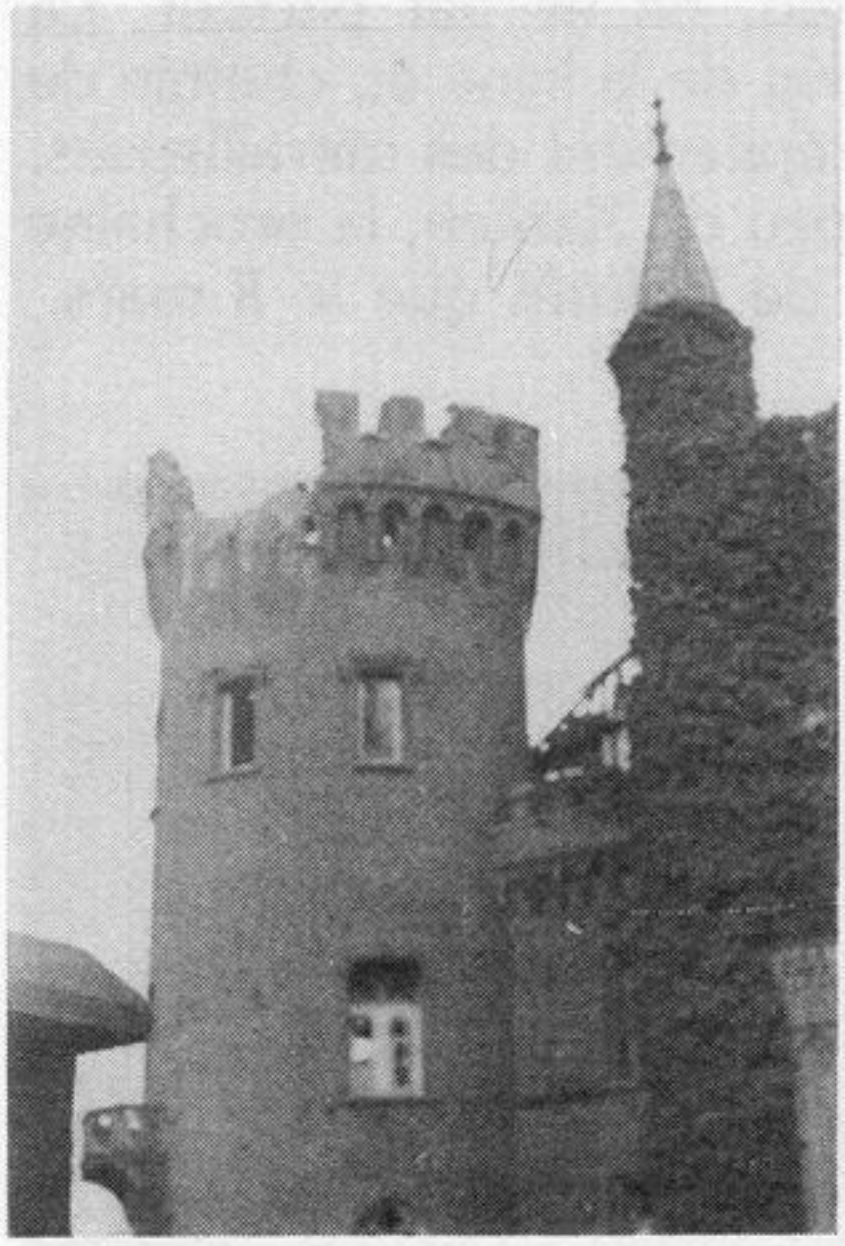
faible et inquiet. Je lui demande l'adresse de sa famille afin que je puisse écrire un mot. Il me répond à voix basse : « Ma femme, mon enfant. » L'éclat d'obus n'a fait aucun dommage sérieux sur son passage puisque quelques mois plus tard, le lieutenant était rétabli. Je lui ai envoyé par la poste le morceau d'acier.

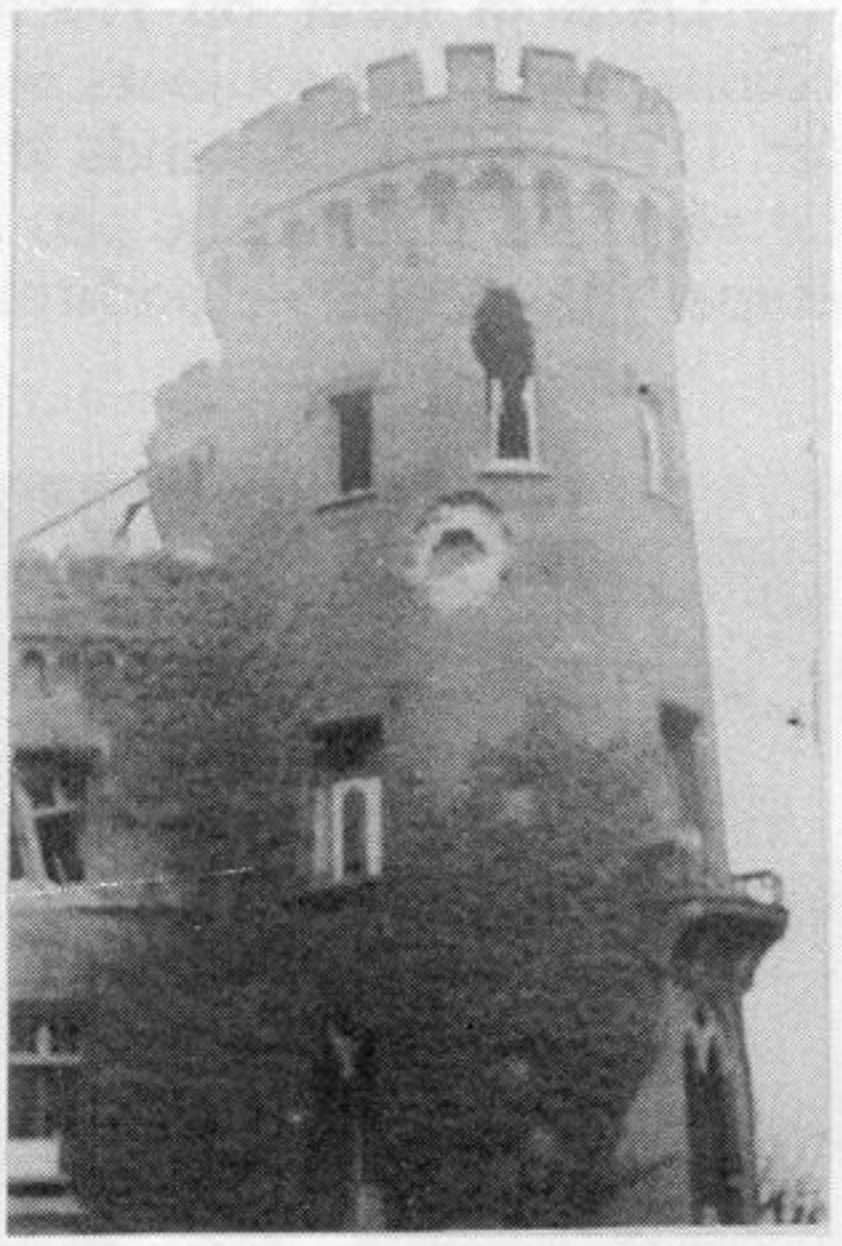
Dans la forêt du Hochwald, on se bat partout. La compagnie C est toujours le long de la ligne du chemin de fer. D'où je suis, j'entends le crépitement des mitrailleuses. Le régiment s'approche peu à peu de Xanten, la prochaine étape. Mais nous ne sortirons de la forêt que le 8 mars.

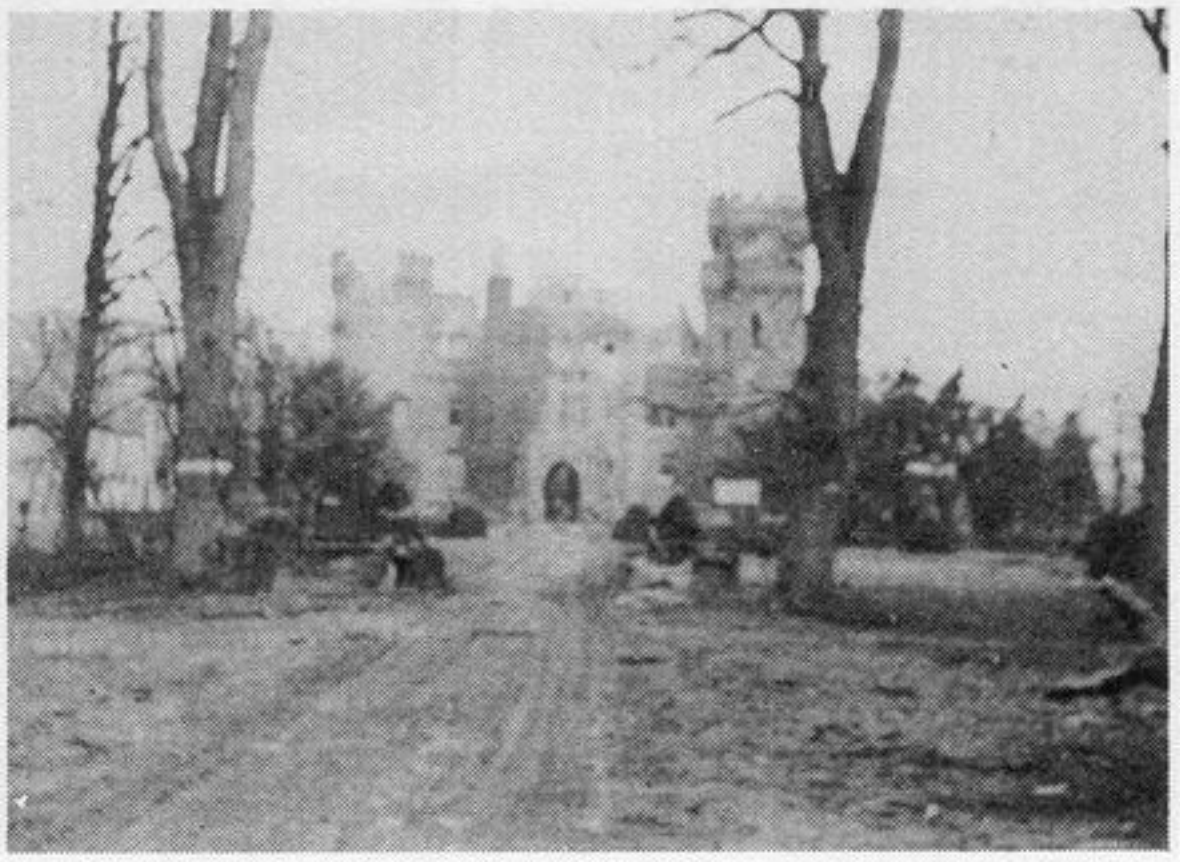
Dans la forêt du Hochwald, une messe est célébrée pour la compagnie A, le 7 mars, avant l'attaque de Xanten.

Xanten

Dans l'après-midi du 7 mars, je dis deux messes à la demande expresse du commandant Bibeau. Nous sommes juste à la sortie de la forêt du Hochwald, devant Xanten. Les





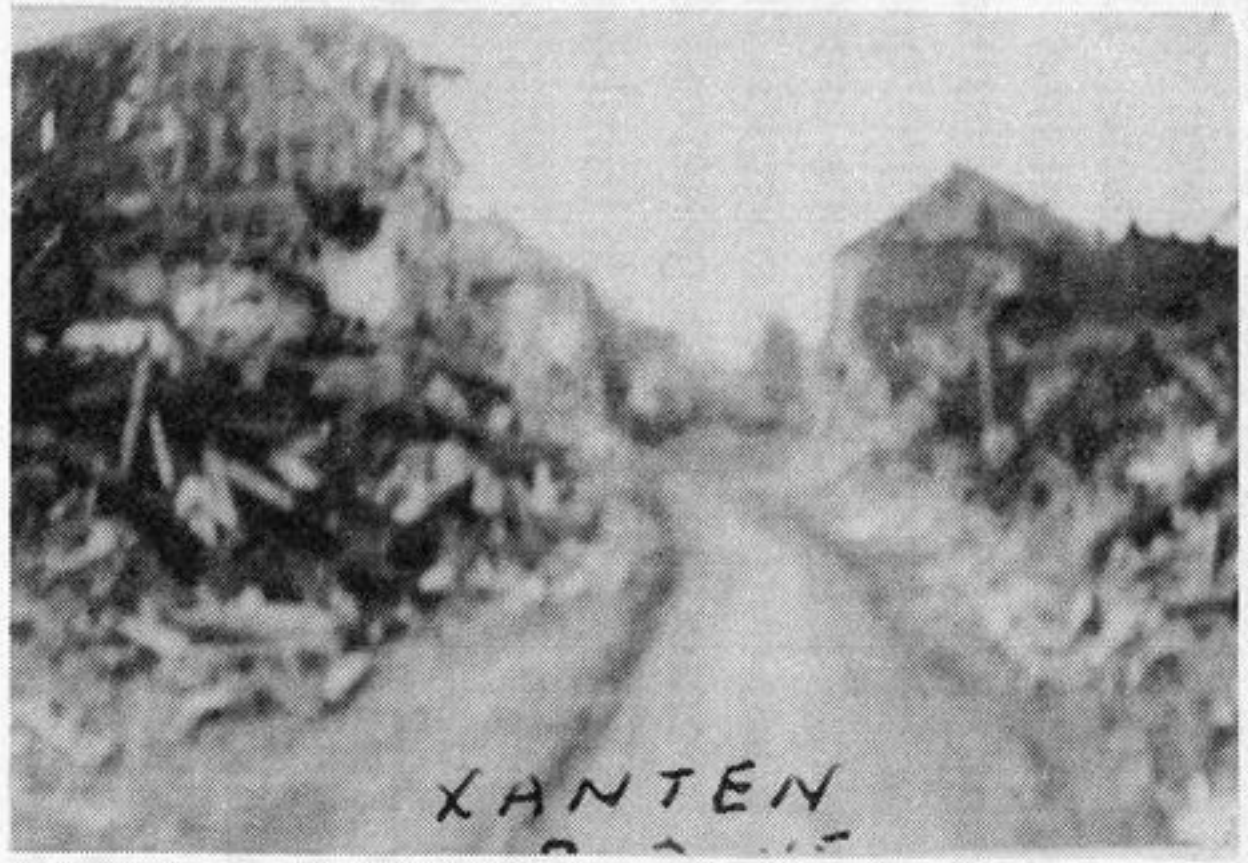


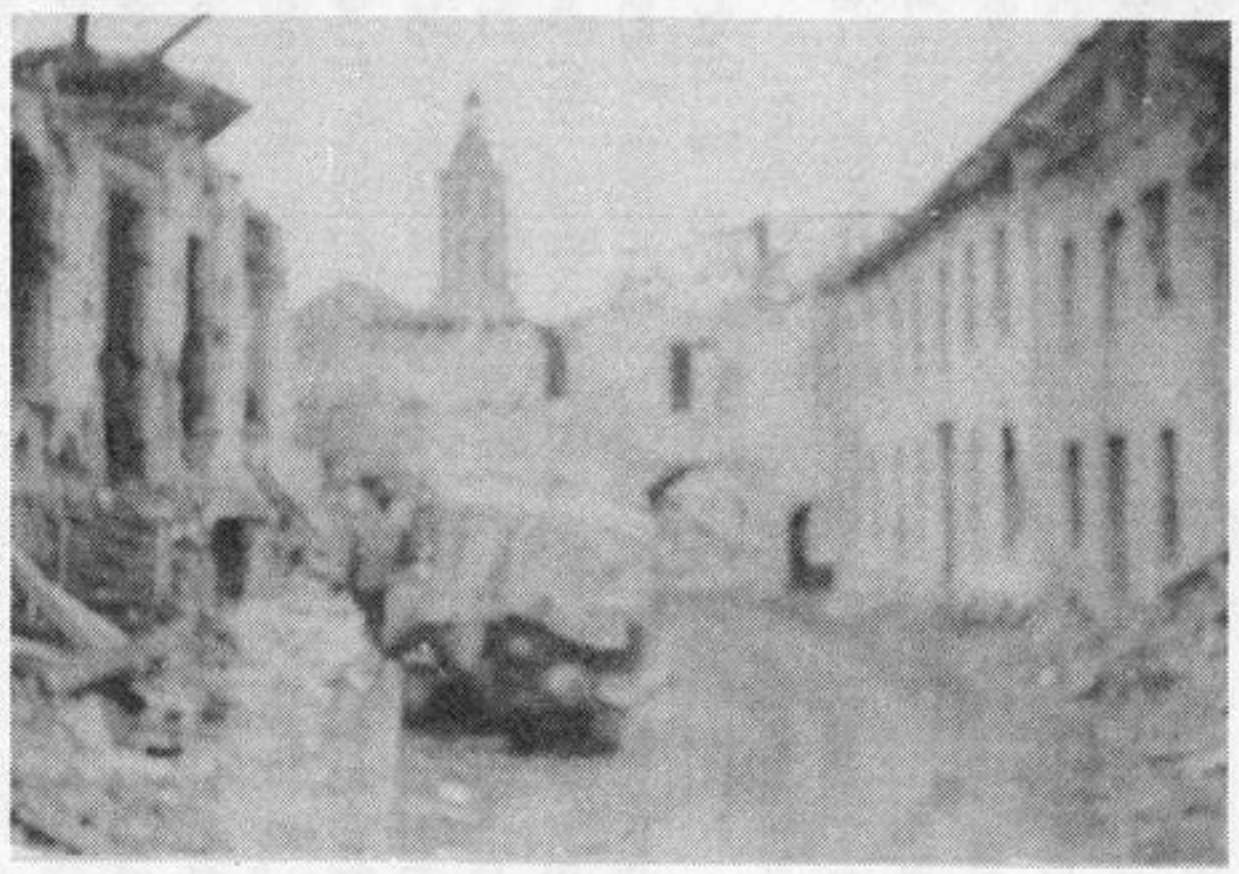
Le château de Moyland, construit par Frédéric le Grand, fut occupé pendant 24 heures par la compagnie A du régiment.

compagnies se préparent à l'attaque prévue pour le lendemain soir, de l'autre côté de la ville en ruine reprise par les unités canadiennes depuis quelques heures. La lutte est féroce en raison de la résistance opiniâtre de l'ennemi. Je destine aux soldats prières, messes et mots d'encouragement qui leur inspirent beaucoup de confiance. Le danger imminent resserre les rangs. C'est comme si ma présence présageait que tout irait bien.

Le soleil brille mais il fait froid. Les obus tombent nombreux dans nos parages. Les soldats sont nerveux. Pour les calmer et les réchauffer, un bon petit coup de rhum de la Jamaïque fait l'affaire. Un peu trop quelque fois. À ce sujet, quelques membres du poste médical me causent des ennuis intolérables. J'en ai malmené quelques-uns assez durement : « La vie des brancardiers appartient aux soldats qui combattent et qui risquent leur vie sur la ligne d'attaque, que je leur répète. Il faut être en pleine possession de son esprit quand on soigne des blessés. » Pour moi, pas de compromis. Je me souviens d'un brancardier qui avait la poitrine jaune, violette, noire à la suite d'un coup que je lui avais porté. Il ne m'a pas gardé rancune parce qu'il savait ma bonne intention et il reconnaissait sa faute. D'ailleurs, les membres du groupe médical régimentaire ont un esprit de famille remarquable. Le service mutuel et la compréhension règnent tant il est vrai de dire que la misère et les difficultés inhérentes à la vie militaire unissent les hommes entre eux. J'ai vécu cette vie, j'ai compris l'humain en chacun des êtres qui m'entouraient. La générosité fait la richesse d'un soldat.

Le jeudi 8 mars, à la tombée du jour, le régiment se rend à la ligne d'attaque. On transporte les troupes à l'aide d'un véhicule blindé et sans tourelle qui ressemble à une chaloupe terrestre et que les Canadiens baptisent aussitôt « kangourou ». Des chars d'assaut Sherman et Churchill accompagnent les kangourous. L'objectif du régiment : les hauteurs à la sortie de Xanten, qu'il faut enlever à l'ennemi. Dans la soirée, les compagnies dépassent la ville qui n'est qu'un tas de décombres encore infestés de dangereux francs-tireurs SS. Les soldats des Fusiliers Mont-Royal s'occupent à





Ces photos nous donnent une idée de la destruction d'une petite ville de Rhénanie, Xanten. Plusieurs bataillons canadiens ont pris part à cette bataille. Le régiment de Maisonneuve s'est battu à la sortie, dans une attaque de nuit. Le lendemain, 9 mars 1945, les soldats ont dû continuer la bataille à Birten.

nettoyer ce qui reste des soldats ennemis cachés ici et là. De puissants projecteurs illuminent le ciel pour réfléter leur lumière sur le champ de bataille. Attaque de nuit.

À 23 heures, le commandant Bibeau déploie ses compagnies : la compagnie A sur la gauche, C au centre, D sur la droite. Le matin du 9 mars à une heure, l'objectif est atteint. Les soldats s'abritent comme ils le peuvent; le commandant regagne son quartier dans une cave, à la lisière de la ville. C'est là que je le rencontre vers deux heures de la nuit, après avoir traversé moi-même cette localité fantôme. Les soldats qui montent la garde sont surpris de mon imprudence, car des ennemis peuvent surgir des maisons en ruine. C'est eux qui m'indiquent la maison du commandant.

J'entre au sous-sol. J'entends des éclats de voix. Ça parle fort. Le brigadier Megill demande au commandant une seconde attaque dès 9 heures, ce même jour.

Le commandant n'était pas un sacreur; il les avait même en horreur. Mais impatienté, les « caltor » revolaient. L'attaque envisagée par le brigadier Megill visait Birten, le village voisin. L'ennemi poursuivi et désorganisé, alléguait-il, était en mauvaise posture pour résister aux régiments de la 5e brigade en action dans le secteur de Birten, dernier bastion des Allemands en Rhénanie. Il fallait surprendre le renfort inexpérimenté allemand déjà en route. Et une victoire précipitée à cet endroit permettrait aux Canadiens de prendre un repos dès le lendemain. Derrière la porte où je me blottis dans la noirceur, j'entends tout. Le commandant prie son supérieur de ne pas trop abuser du dévouement des soldats du Maisonneuve. Tout s'arrange. Prochaine attaque dans la même journée : Birten.

Je me permets d'entrer. Le commandant, en pyjama, s'apprête à se coucher. « Que venez-vous faire ici, padre, à pareille heure? » Je fais mon rapport au sujet de mon aventure en correctionnelle, au poste médical. Nous nous comprenons parfaitement. Je prends congé et retraverse la ville en grelottant, guettant à gauche, à droite, en avant dans cette nuit pas comme les autres. Les obus éclatent sur le nouveau front derrière moi. De retour au poste médical vers

3 heures, je trouve le médecin le visage ensanglanté. Il amenait un Allemand blessé au dos quand une grenade enfouie dans le sac du prisonnier lui a éclaté en pleine face. Au lieu de soigner l'Allemand, le docteur voulait le tuer. J'interviens à temps.

Nuit mouvementée que celle du 8 au 9 mars. Le poste médical est congestionné par les blessés. Impossible de fermer l'œil. La maison est aussi encombrée de débris de toutes sortes. Je n'ai que le vestibule pour célébrer la messe.

Dans la matinée du 9 mars, le poste médical déménage à l'autre bout de la ville pour se rapprocher des combattants qui entreprennent la bataille de Birten. La 5e brigade ne perd pas de temps pour surprendre l'ennemi en déroute. Le Black Watch et le Calgary sont déjà près de Birten. Selon le brigadier Megill, la participation du Maisonneuve précipitera la fin du combat. Tout se déroule tel que prévu.

Pendant que les hostilités se poursuivent, je porte en terre les corps du lieutenant Brouillet, tué la nuit précédente en voulant secourir le soldat Patry mourant, ainsi que le soldat Boucher. Le caporal Desroches, de Sainte-Foy, a aussi été blessé en portant secours à ce dernier. Les soldats Arsenault, Dubois et Blanchard, tués ce même jour lors de l'attaque sur Birten, les rejoindront dans ce cimetière temporaire au bord de la route. Blessé au poignet, le major Mathieu refuse d'être évacué. Les lieutenants Boisclair, Ratelle et Delorme le sont, eux.

À Birten, malgré un terrible barrage de l'artillerie allemande, tout va relativement bien pour le Maisonneuve. La bataille se concentre autour de l'église et du cimetière. Le major Léandre Lacroix, commandant de la compagnie C, fait prisonnier tout un régiment de troupes fraîches, comprenant 400 parachutistes, 7 officiers haut gradés et un général. Un officier du Maisonneuve, au Q.G. de la 2e division, fait savoir au commandant Bibeau, par l'entremise du capitaine Yvan Bernier, officier de l'intelligence du régiment, de traiter ces officiers selon les honneurs dus à leur rang, c'est-à-dire de fournir des jeeps pour leur

Durant l'attaque de nuit du 8 au 9 mars à Xanten, le lieutenant Brouillet est tué par un franc-tireur ennemi. Le lieutenant voulait secourir le soldat Patry. À cette occasion, le caporal Desroches de Québec est blessé et le soldat Boucher, tué. (Voir les croix noires sur les photos).

transport aux cages de prisonniers. Le major Lacroix fut décoré de la médaille M.C. (croix militaire).

Dans l'après-midi du 10 mars, j'étais adossé à une petite maison qui me servait aussi de bouclier puisque l'ennemi canonnait abondamment de l'autre côté du Rhin. Les soldats commençaient à revenir du front et passaient par petits groupes. Soudain, une jeep de la compagnie du support passe près de moi. Heureux de me voir, les gars me crient : «Padre, nous avons un beau souvenir de guerre pour vous. » Ils sortent alors un calice, un ciboire et un ostensoir en or. «Tenez, Padre! êtes-vous content?» J'étais estomaqué. «Où avez-vous pris cela? — Dans un garage près du presbytère», qu'ils me répondent. Voyant ma réaction ils deviennent déçus. J'ajoute alors : «Vous êtes bien généreux. » Intérieurement, ma décision est prise. Le jour même, en passant à Bedburg, je remets ces vases sacrés au presbytère, pour qu'on les achemine à son propriétaire. Plusieurs prêtres m'accueillent, dont le curé de Birten. Je leur dis que nos soldats, tous catholiques, m'ont remis ces vases sacrés avant que des soldats non-catholiques ne les profanent. Tous en chœur ils admirent le geste de foi des Canadiens. Heureusement qu'ils ne les ont jamais entendu sacrer! Je me suis senti coupable de fausse représentation, mais sans aucun remords.

Sur le chemin du retour, le régiment fait une halte près d'Udem, petite ville de la Rhénanie épouvantablement ravagée. Nous profitons du court séjour pour célébrer une messe dominicale à laquelle assistent plus de 250 soldats qui prient avec ferveur pour leurs compagnons d'arme laissés sur le champ de bataille. Ils pensent certainement à demander protection pour eux-mêmes.

Vers le 5 mars, le régiment a livré bataille dans le secteur d'Udem. Trois soldats du Maisonneuve ont même été portés disparus. Je les retrouve le long d'une voie ferrée, à l'endroit où l'ennemi avait opposé tant de résistance au major Lacroix. Je fais monter les corps à bord de mon camion et les transporte au cimetière temporaire de

Bedburg pour la sépulture militaire. Prière habituelle : « Des profondeurs, je crie vers Toi, Seigneur, Seigneur, écoute ma prière ! »

Beek

Le lundi 11 mars, nous entrons à Beek, en Hollande, tout près de la frontière allemande, pour un repos de deux semaines. Temps très précieux pour la détente en général, pour le sommeil, la correspondance, la lessive, le nettoyage, les permissions, les courts voyages, etc. Pour ma part, j'écris plus de cent lettres à mes amis et surtout aux familles éprouvées de mes chers soldats. Plusieurs d'entre eux étaient des nouvelles recrues d'à peine 20 ans.

Le 16 mars, après avoir nettoyé l'église fortement endommagée par les bombardements et qui garde une large ouverture dans le mur gauche, nous célébrons une messe

Des jeunes d'à peine vingt ans fauchés par la guerre.

En souvenir de

Robert Nolet

fils d'Alphonse Nolet
et de Fortunate Béchard
décédé en Allemagne
le 26 février 1945
à l'âge de 21 ans et 5 mois.

R. I. P.

In loving memory of

Pte. Albert Lacoste

killed in action overseas
February 8th 1945
at the age of 19 years and 10 months

R. I. P.

A la douce mémoire de

Jean-Marcel Beaudry

fils bien-aimé de

M. et Mme. Joseph Beaudry

Tué au champ d'honneur

en Allemagne

le 19 Février 1945

à l'âge de 21 ans

Priez pour le repos de l'âme du

Soldat Gérard Morin

Fils de Wilfrid Morin et de
Philomène Thibault

Tué à l'action le 9 mars à
Hanten Allemagne, et
inhumé au cimetière de Bedburg
à l'âge de 23 ans et 10 mois.

R. I. P.

Jean-Paul Bélanger
23 ans
de Longueuil

EN MEMOIRE DE
nos chers amis tombés en territoire allemand.

		Enseveli à
LACOSTE G. A.	8-2-'45.	Nijmegen
VERMER A. (Belge)	8-2-'45.	Nijmegen
BEAUDRY J. M.	19-2-'45.	Bedburg
TURCOTTE A.	19-2-'45.	Bedburg
BÉLANGER J. P.	24-2-'45.	Bedburg
DELOGES G.	26-2-'45.	Bedburg
GIROUX G. J.	26-2-'45.	Bedburg
LEFEBVRE R.	26-2-'45.	Bedburg
HARVEY A. W.	26-2-'45.	Bedburg
NOLET R.	26-2-'45.	Bedburg
BÈLANGER R.	26-2-'45.	Bedburg
LAFLAMME J. J. G.	26-2-'45.	Bedburg
LAMBERT J. R.	26-2-'45.	Bedburg
BEAUCHEMIN G.	26-2-'45.	Bedburg
PICHARD J. B.	26-2-'45.	Bedburg
RICHARD A.	26-2-'45.	Bedburg
GALLAND L.	26-2-'45.	Bedburg
LAFONTAINE E.	28-2-'45.	Bedburg
DAUPHIN G. (Lieut)	27-2-'45.	Paulshof
BOUTET B. G.	28-2-'45.	Paulshof
LECLAIR A. A.	2-3-'45.	Paulshof
LAROCQUE F.	4-3-'45.	Hochwald
BERNIQUE B.	4-3-'45	Hochwald
PAQUETTE D. A.	5-3-'45.	Xanten
AQUIN G.	5-3-'45.	Bedburg
GIRARD J.	5-3-'45.	
CLOUTIER A.	5-3-'45.	Bedburg
BOUCHER J. B.	9-3-'45.	Xanten
PATRY M.	9-3-'45.	Xanten
BROUILLET G. (Lieut.)	9-3-'45.	Xanten
BLANCHARD F.	10-3-'45.	Xanten
ARSENAULT G.	9-3-'45.	Xanten
DUBOIS G.	9-3-'45.	Xanten
MORIN G.	9-3-'45.	Bedburg
ROY E. C.	9-3-'45.	Bedburg
THIBAULT R. J. J.	13-3-'45.	Nijmegen
AUBIN L.	27-2-'45.	Nijmegen

Un Service funèbre fut chanté le 16 Mars 1945 à l'église de BEEK, (près de Nijmegen) Hollande.
Prions pour nos morts
G. Marchand H. Capt.
Aumonier R. de MAISONNEUVE.

pour le repos de l'âme de tous les soldats tués en Rhénanie. Une image mortuaire portant tous les noms des victimes est imprimée pour la circonstance, (voir illustration ci-contre). Le maire y assiste ainsi que la chorale paroissiale. Cinq prêtres entendent les confessions derrière les colonnes, à défaut de confessionnaux. Cérémonie très émouvante. Dans le temps, la foi était profonde et sincère, quoi qu'on en dise.

Dès l'arrivée du régiment à Beek, un soldat de la compagnie D vient me voir. Il veut savoir si j'ai eu le temps d'enterrer deux de ses compagnons abattus, prétend-il, à Xanten, quelques jours auparavant. Après vérification, je m'aperçois qu'il a raison. Sans tarder, nous nous rendons sur place, un trajet d'une trentaine de milles. Nous trouvons les deux corps dans la tranchée que les deux amis étaient en train de creuser quand un obus ennemi les a atteints directement. Au retour, nous les enterrons côte à côte dans le cimetière de Bedburg. Deux amis inséparables qui ne se laissaient pas. Et qui ne se laisseront plus jamais puisque au cimetière de Groesbeek, où on a transféré, après la guerre, les corps de tous les soldats enterrés ici et là en Hollande et en Rhénanie, ils reposent aussi ensemble. Je l'ai constaté de visu lors de mon passage à ce cimetière, en août 1945.

Quelques jours plus tard, je décide de faire un petit voyage en Belgique. Un besoin de distraction. Je passe une couple de jours à visiter des amis bruxellois heureux d'avoir de mes nouvelles. Mon camion stationne dans le parc public et des vandales volent mon autel portatif. Quoi faire? Je continue ma course en me rendant à Gand, où je retrouve le major Émile Jobidon, « mon oncle Émile » comme l'appellent les soldats. Quelle joie de revoir un ami de toujours et de parler de Québec et du front. Réalisant ma désolation de ne plus avoir d'autel portatif, il me donne le sien. Il me dit qu'il se débrouillerait plus facilement que moi qui devais retourner sur la ligne de feu. Il insiste pour que j'abandonne la partie : « Il faut que tu te reposes », me repète-t-il. Je tiens trop à mon régiment et à mes amis pour l'écouter. Je lui dis

«au revoir» en prenant congé de lui, une personne si généreuse et si amicale.

Au tour du colonel Maurice Roy, quelques jours plus tard, de recevoir ma visite dans sa caravane, une véritable maison mobile. Je suis réellement heureux de pouvoir échanger avec lui nouvelles et sentiments. Nous parlons de Québec, de l'armée, etc. Je réalise, en sa présence, tout le fardeau qu'il porte à la direction des aumôniers du 21e groupe d'armées. Affable comme toujours, il sait trouver les mots pour m'encourager dans le travail que j'effectue auprès des soldats du Maisonneuve.

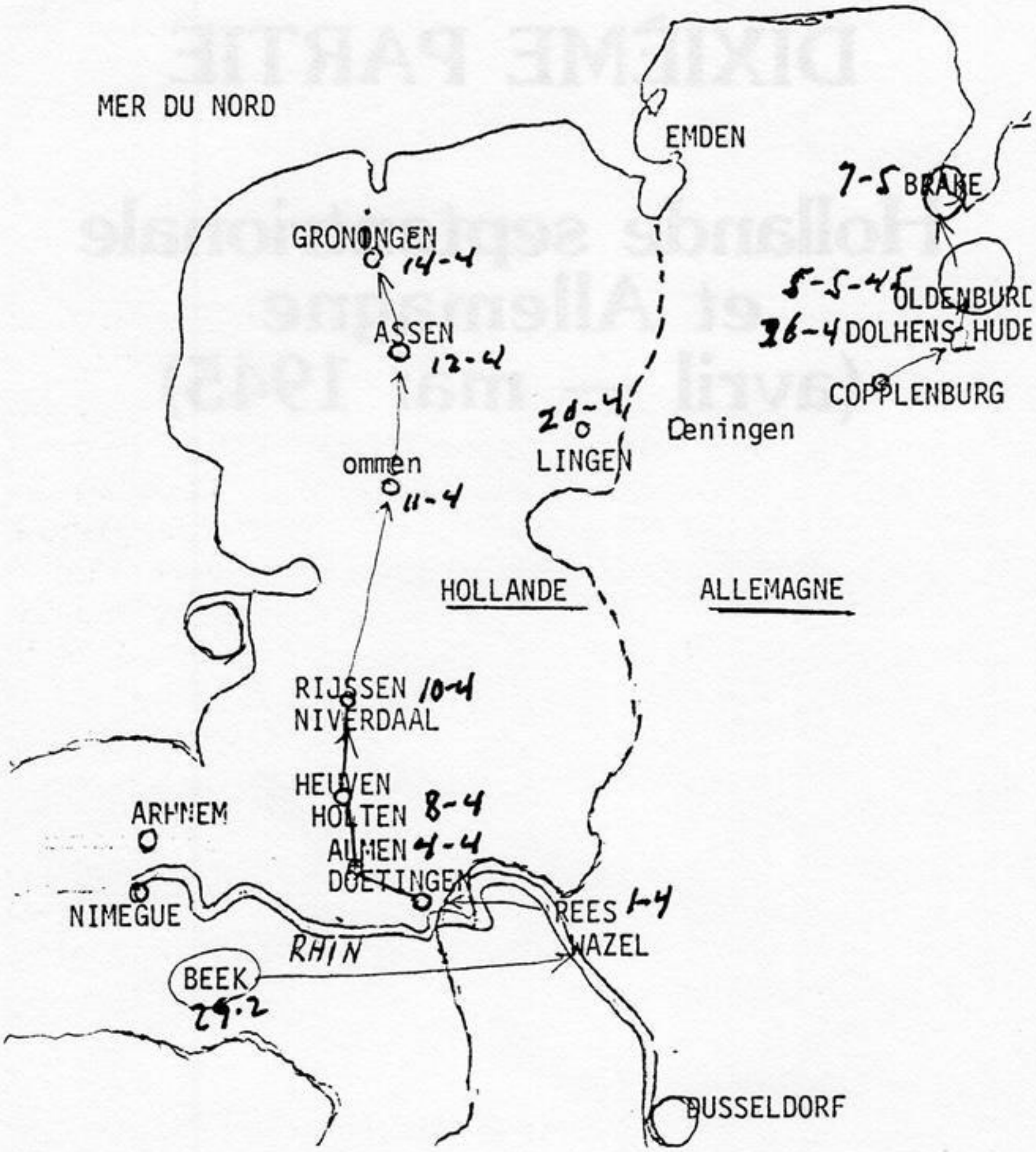
De retour à Nimègue, le soir après 6 heures, j'arrête souper dans une compagnie du régiment, chez un particulier. Les sous-officiers, avec qui je suis attablé, conversent dans leur langue de tous les jours. De temps en temps ils échappent un sacre, puis un autre. Je leur fais des gros yeux à cause de la dame qui mange à ma droite. «Vous en faites pas, qu'ils me disent. C'est une catholique à qui on donne des leçons de français, le jour. Naturellement on lui enseigne d'abord les mots ayant trait à la religion et à la liturgie.» La dame, réalisant la situation, me fait signe de la tête en disant : «Good boys... ne les réprimandez pas.» Pour me prouver qu'elle apprenait bien le français, elle ajoute : «Tabarnaque», «Viarge», «Hostie». Je dirai comme ce prêtre belge : «Ces Canadiens, ils sont ineffables». Mais je connais bien mon monde, et j'ai appris à aimer les soldats comme ils sont. Dans le fond, ils ont bon cœur.

Derrière cette maison, un soldat joue du piano, en plein champ. Un butin de guerre rapporté d'Allemagne et qu'il laissera à cette famille hospitalière. Un autre joue du violon, d'autres chantent. Certains nettoient leurs habits. Vraiment, on ne dirait pas que c'est la guerre.

Le soir, en m'endormant dans mon sac de couchage, je repasse dans mon esprit tous ces événements qui trament la vie du padre à l'action et qui font qu'il est heureux. Pour cela, il faut savoir s'adapter aux circonstances de lieux, de personnes et de choses. La vie est ce qu'on la fait!

DIXIÈME PARTIE

Hollande septentrionale et Allemagne (avril — mai 1945)


MER DU NORD
EMDEN
7-5 BRAKE
GRONINGEN
14-4
8-5-45
OLDENBURG
16-4 DOLHENS-HUDE
ASSEN
12-4
COPPLENBURG
20-4
Deningen
LINGEN
ommen
11-4
HOLLANDE
ALLEMAGNE
RIJSSEN 10-4
NIVERDAAL
HEUVEN
HOLTEN 8-4
ARHNEM
AUMEN 4-4
DOETINGEN
NIMEGUE
REES 1-4
WAZEL
RHIN
BEEK
29.2
DUSSELDORF

Le régiment de Maisonneuve traverse le Rhin au nord de Wezel, le Vendredi saint de 1945, vers midi. Impressionnant ! Nous nous retrouvons sur la rive droite de ce fleuve que l'on croyait infranchissable. Les compagnies s'installent sur les bords de la route, dans les fossés, pour y passer la nuit, avant de continuer vers le nord. Le Samedi saint, je trouve moyen de dire la messe et de distribuer 400 communions. Le moral des soldats est au beau fixe.

C'est que cette nouvelle phase des combats est tout à fait différente des précédentes. L'aviation ennemie est pratiquement nulle, de même que son artillerie. Dans les airs et au sol, nous sommes pratiquement assurés d'avoir la tranquillité. Nous le savons. Dieu soit béni !

Par mon poste de radio, j'ai appris que dans les jours qui ont précédé l'attaque du 8 février, les forces aériennes alliées avaient effectué plus de 42 000 sorties au-dessus du territoire ennemi. Aussi, le 22 février, 9 000 appareils ont déversé des tonnes et des tonnes de bombes sur les voies de communications de toute l'Allemagne occidentale, jusqu'à Berlin et à Vienne. Le 12 mars, 1 000 bombardiers ont lâché plus de 5 000 tonnes de bombes sur la ville de Dortmund, non loin de nous. Je vais deux fois à cet endroit, véritable amas de poussière. Ainsi de suite.

Le Rhin, qui constituait un obstacle sérieux pour les Alliés, a donc été traversé sans difficulté en quelques semaines, sur tout son parcours. Dans la nuit du 23 au 24 mars, après une violente opération d'artillerie, la 2e armée britannique au nord de Wezel et la 9e armée américaine au sud de cette ville commencent à le traverser sans rencontrer d'opposition sérieuse.

Doetingen

Dans la nuit précédant le dimanche de Pâques (1er avril), le régiment est en position devant la petite ville de Doetingen qu'il doit attaquer dans sa partie nord, conjointement avec le Calgary. Un obus 88 tombe sur une maison où se cache la compagnie D du major Robert : 11 blessés dont 2 qui meurent de leurs blessures, Newby et Bélanger. Quel-

Bivouac à Rees dans la plaine au nord de Wezel, à l'est du Rhin, en Allemagne, le 1er avril 1945.

ques tanks allemands retranchés à Emmerick, sur la frontière tout près, nous harcèlent continuellement de leurs canons 88. Ils n'en ont pas pour longtemps.

C'est Pâques. Je veux dire ma messe pendant la bataille. Je me trouve un endroit dans une salle publique, où je prie le Christ ressuscité en pensant aux belles cérémonies typiquement québécoises. En sortant de la maison, je remarque, du côté gauche de la porte, une plaque commémorative qui indique que l'immeuble est un don de la franc-maçonnerie hollandaise. Il est midi. Je me mets à la recherche du régiment qui est déjà en marche vers son objectif. En cours de route, je rencontre le capitaine Yvan Bernier. Lui, son chauffeur et moi, nous nous mettons à l'abri des obus qui tombent à 200 pieds de nous. Le lieutenant Sutherland, un ami d'Yvan, est en mauvaise posture. Yvan lui crie : « Comment trouves-tu cela, Bill? » Celui-ci montre le poing à son ami et hoche la tête. « On se reverra. » L'amitié a des manifestations particulières.

Dans la nuit du dimanche au lundi, je couche dans un salon, près du piano. Le lendemain matin j'y dis la messe. Les gens de la maison sont calvinistes fanatiques et furieux, donc, de ma présence. Je prie pour eux. Je n'ai d'ailleurs pas été exigeant en couchant sur le plancher. Le Hollandais du nord est plutôt froid et, règle générale, méfiant. Cette région abonde en collaborateurs des nazis, ce qui ne me surprend pas : la gestapo y était nombreuse et influente. Et le quartier général de Von Rundstedt est situé pas très loin au nord, à Deventer.

Almen — Laren

Laren est le prochain objectif du régiment. Pour y parvenir, il faut passer par Almen et traverser le canal Twente. Après l'avoir traversé les soldats de la compagnie A du major Charlebois s'aventurent dans une espèce de corridor de 1 000 verges, entre le canal et une voie de chemin de fer. Ils tombent soudainement sous le feu des mitrailleuses allemandes. Le caporal Bertrand est blessé à

mort. La compagnie B du major Gerry Brosseau vole à son secours, appuyé par les chars d'assaut. L'ennemi doit se replier et disparaître.

La nuit précédente, celle du 4 au 5 avril, la compagnie D a établi son quartier dans une maison isolée, en plein bois. Le soldat Baril, un ex-Joliette, ordonnance du lieutenant Racicot, gardait l'entrée de la maison quand un tank allemand surgit à travers les arbres. Baril se précipite dans la cave de la maison et dans sa course tombe sur sa mitrailleuse «Stenn» qui lui transperce l'abdomen. Il était avec nous depuis trois mois seulement. Il m'avait remis une petite boîte contenant sa montre et le bracelet d'identification que son amie lui avait donné, afin que je remette personnellement le tout à sa famille. J'ai visité cette famille en février 1946.

Du poste médical situé au nord du canal Twente, nous pouvons entendre le tir des mitrailleuses allemandes sur Zutphen et Laren. Dans la journée du 5 avril, je relève les corps calcinés de Pilon et de Gionet, victimes d'une bombe incendiaire. La compagnie D a eu un homme tué à Laren, le caporal Ross, la B, deux, le sergent Létourneau et le soldat Dufort, la C, un.

Laren — Holten

La deuxième phase de l'attaque sur Laren qui a lieu à 23h30, le 6 avril, est couronnée de succès. Les Allemands ont bien contre-attaqué dans le secteur de la compagnie D mais ils sont contenus vigoureusement. Le lieutenant Racicot est fait prisonnier. Le lendemain, il s'échappe en traversant le canal à la nage.

Le poste médical s'installe à Heuven, tout près de Laren, pour être à même de secourir les blessés rapidement. Les soldats ont à peine une journée de repos pour se réorganiser en vue du prochain objectif: HOLTEN.

Les 6, 7, 8, 9 avril, je réussis à écrire quatorze lettres de remerciement à des amis de Québec qui m'ont envoyé des paquets (Jeanne, Gaby, docteur Dionne, Simone Bernier)

des lettres (Cécile, J.-M. Magnan, Maurice Savard, etc.). Quel réconfort, dans ces jours pénibles, de ne pas se sentir abandonné par les siens! L'affection et l'amitié sont des bienfaits de Dieu qu'il faut savoir apprécier.

Le dimanche 8 avril, à bonne heure le matin, les compagnies se mettent en route pour Holten, petit village situé à quelques milles seulement de Laren. Les compagnies A (major Charlebois) et C (major Lacroix) prennent les devants suivies des compagnies B (major Brosseau) et D (major Robert). Leur mission: nettoyer un groupe de maisons à l'entrée du village. Pour moi, c'est quand même le dimanche de la «Quasimodo». Je voudrais bien dire ma messe en cette grande fête. Toute la journée, je remets à plus tard à cause des circonstances et je reste à jeun. Dans l'après-midi, à 16 heures, je décide d'abandonner malgré moi, et je mange un peu. Le gâteau aux fruits des jours précédents fait drôlement mon affaire.

Holten

Depuis la traversée du Rhin, le Vendredi saint, jusqu'à ce jour, le régiment de Maisonneuve a parcouru une quarantaine de kilomètres en Hollande septentrionale, en direction du nord, vers Groninge. Les 2e et 3e divisions candiennes poursuivent en tous sens un ennemi désemparé. Les prisonniers allemands sont nombreux : quelques soldats d'élite, des marins (la marine n'existe à peu près plus), des forces neuves et inexpérimentées arrivées en renfort. On sent la débandade allemande partout. Je réalise que c'est le commencement de la fin.

Mon poste de radio annonce une avance vertigineuse de l'armée russe sur le front de l'est. Les Américains progressent dans l'est de l'Allemagne, en Autriche et en Tchécoslovaquie. En Italie, les jeux sont faits en faveur des Alliés. C'est vraiment encourageant.

À Holten, pas d'aviation allemande, pas d'artillerie lourde. Beaucoup moins de soucis, donc. Les mitrailleurs et les francs-tireurs ennemis n'en restent pas moins très actifs.

Je remarque que nos soldats tués ont été atteints dans le dos ou au cœur, ce qui est significatif.

De notre côté, on fait plus souvent appel aux chars d'assaut et aux lance-flammes pour approcher et nettoyer les maisons isolées. Personne ne résiste au feu. Malheureusement le major Gerry Brosseau est blessé et évacué. Il sera remplacé à la compagnie B par Roger Guénet. En attendant, le capitaine Beauchemin prend la relève.

Pendant toute cette opération, le RAP est installé dans une grange. Je me souviens qu'à la lueur d'un fanal, on s'affairait à soigner un SS allemand d'une vingtaine d'années, blessé dans le postérieur; il est nu, étendu à plat ventre sur une botte de paille. Il souffre beaucoup, mais ne se plaint aucunement. Il prie Hitler, son dieu. J'admire son courage. Je ne crois pas qu'il soit mort de sa blessure.

Rijsen — Ommen

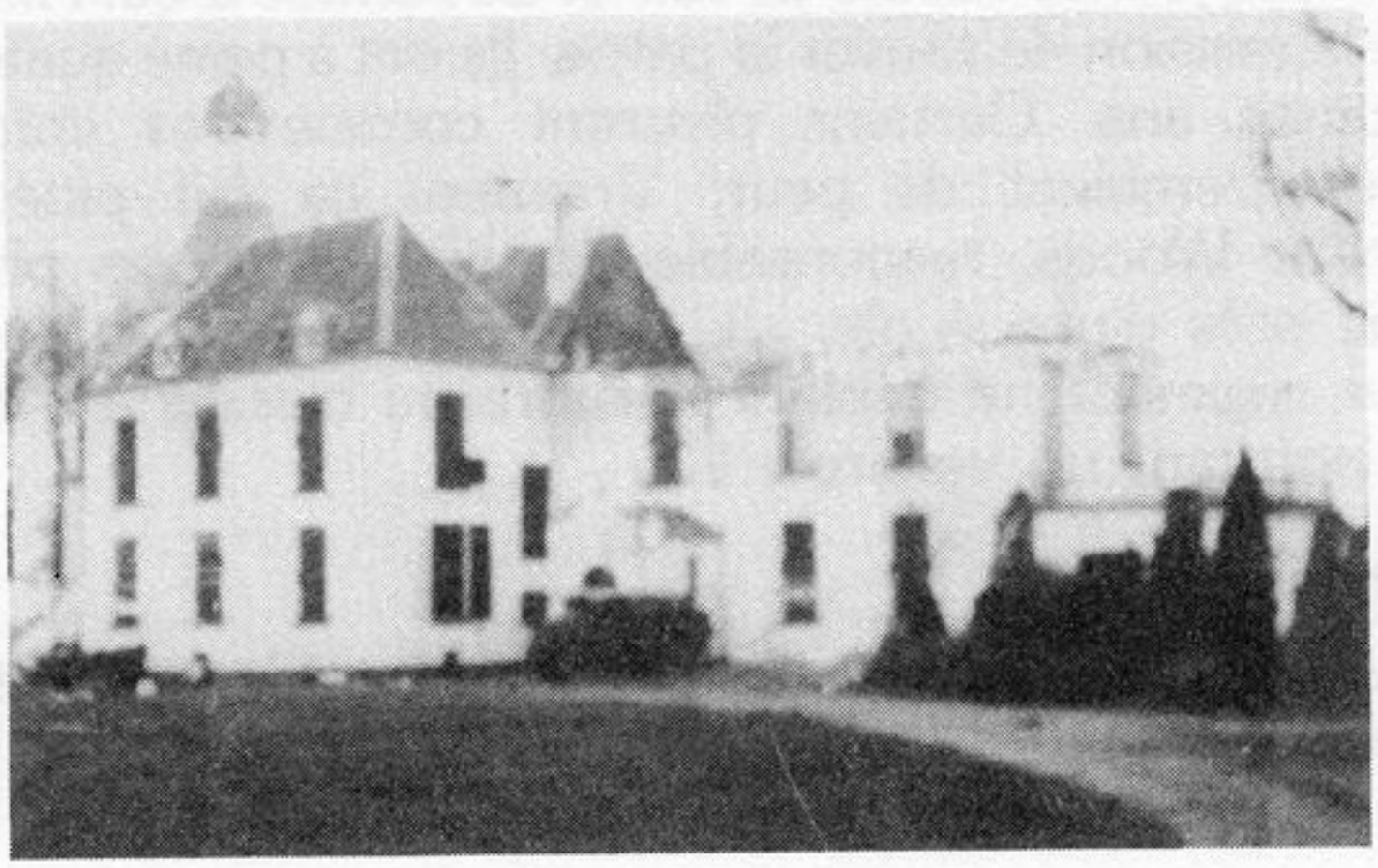
Notre séjour à Holten ne dure que 24 heures. Nos pertes : Collin, Giguère, Breton, Massicotte, tués, plus deux morts à la suite de blessures : Morissette et Boisselle.

J'ai aussi photographié une dizaine de prisonniers allemands au pied d'un arbre, près de la grange où nous étions. Leurs habits et leur équipement étaient neufs; leur casque de fer portait l'insigne de la gestapo. Ils n'avaient pas l'air guerrier du tout et semblaient heureux de leur sort.

Poursuivant sa course, le régiment entre à Rijsen et s'y installe pour la nuit. Le lendemain, 10 avril, il traverse Deventer, sans aucune aventure fâcheuse. Avec le commandant Julien Bibeau, je visite le quartier général que le maréchal Rundstedt a abandonné en vitesse. Le monastère garde les traces des bombardements alliés. Je prends une photo. Vers 16 heures, je dis la messe pour la compagnie du support.

Le mercredi, au tour du village d'Ommem de nous héberger. Décidément, c'est la déroute complète. Le régiment prend un repos à cet endroit. On en profite pour nettoyer les armes et se laver un peu. À la demande du

Le lieutenant-colonel Julien Bibeau, commandant du régiment de Maisonneuve, devant ce qui avait été le QG du maréchal Von Rundstedt, à Deventer, Hollande septentrionale. (avril 1945)



commandant, je dis une messe parade pour tous, durant laquelle je distribue 470 communions. Comme le mois de mai s'en vient, j'invite les hommes à écrire à leur mère. La maman ne sera-t-elle pas heureuse de recevoir des nouvelles d'un fils toujours vivant qui a hâte de revoir sa famille bientôt ?

J'écris au capitaine Tait, l'aumônier catholique qui a enseveli, le 5 avril, le soldat Jean-Paul Bélanger.

Le même jour, un événement réjouit tout le monde. Quelqu'un du régiment découvre une cache de boisson, ce que j'appelle « du courage en bouteille. » Imaginez une dizaine de huttes militaires allemandes, sagement dissimulées dans un boisé et qui regorgent de bouteilles de brandy, de gin et de toutes sortes de bons vins. Un problème se pose : les huttes sont dans le « no man's land. » La solution est facile : toutes les compagnies ne se font-elles pas des provisions ? Pas plus fou qu'un autre, je vais à la course — le « trésor » est à un kilomètre — prélever ma part des « richesses d'iniquité » pour me faire des amis. Mon confrère, le padre Beaudry, a aussi eu sa part.

Assen

Le vendredi, nous entrons dans la petite ville d'Assen, libérée la veille par le Black Watch. La population en liesse nous reçoit avec des larmes de joie et des rires. Les prisonniers sont cueillis comme des fruits mûrs, pour la plupart des jeunes cadets de l'air et de l'armée à qui Hitler a confié la mission de sauver la patrie. Ils ont à peine quatorze ou quinze ans. Certains pleurent comme des enfants, d'autres tremblent de peur. Vraiment ça fait pitié. Le lieutenant Woods, responsable des signaleurs, les photographie près d'une école.

Le régiment ne déplore ni morts ni blessés à Assen. C'est pourtant un vendredi 13.

Groninge

Le samedi, les choses se compliquent. Groninge est le dernier bastion de l'armée allemande qui maintient son

quartier général à l'est de la ville. On ne peut aller plus loin vers le nord. La seule chance pour les Allemands de retraiter est de partir en direction de l'est jusqu'à Emden, sur leur territoire. Ils ne le pourront pas. Les Fusiliers Mont-Royal (FMR) sont sur leurs talons. Le commandant des FMR, le colonel Dextras, a sommé le général allemand de se rendre avec tous ses effectifs militaires. Quand l'officier allemand a vu tous les prisonniers faits par les FMR, il a accepté une reddition sans condition et sans même combattre. Le colonel Dextras fut hautement décoré pour sa bravoure et son sang-froid.

Pendant ce temps, le régiment de Maisonneuve attaque une «raffinerie de sucre» du côté ouest de la ville. La compagnie D du major Robert, appuyé de chars d'assaut et de lance-flammes, nettoie une série de maisons le long de la route pour faciliter le passage de la compagnie A du major Charlebois. Ce dernier doit atteindre les édifices dominant le canal Hoendiep. La compagnie C s'empare de la raffinerie. D'autre part, le lieutenant Saey, responsable des mortiers, livre un véritable combat de rue. Un face à face d'un côté à l'autre de la rue. Caché dans une maison, il dirige les opérations et réussit à dominer la situation, mais au prix de très grands dangers.

De son côté, la compagnie B du major Guénet s'affaire à la conquête d'un pont de chemin de fer. Le caporal Beaulieu se distingue en réduisant au silence une mitrailleuse 20 mm qui constituait un danger continuel pour nos soldats. Sa conduite lui méritera une médaille. Durant la journée du dimanche, le régiment continue le nettoyage maison par maison jusqu'au confin-est de la ville.

Moi qui suis attentivement la bataille de rue, l'idée me vient de prendre des photographies sur le vif. Je longe les maisons et m'avance assez près des combattants. Un officier m'aperçoit et m'ordonne de retourner à l'arrière : les francs-tireurs ennemis pouvaient être n'importe où, c'était dangereux. Je n'étais évidemment pas content. Quelle belle occasion perdue de faire des photos inédites! Un instant je me suis cru journaliste-photographe. C'était excitant.

Nous avons traversé la Hollande septentrionale, du sud au nord, en 17 jours. Magnifique contrée, riche en pâturage, sillonnée de belles routes, habitée par des gens heureux de nous voir. La situation alimentaire y est affreuse. Le sucre manque depuis plusieurs années. La religion est surtout protestante-orangiste. À Groninge, par exemple, une ville de l'ampleur de Québec, il y a 10 p. 100 de catholiques seulement. Je dis la messe en plein air dans un parc magnifique, devant une grande foule joyeuse, curieuse et admirative. Les « Canadese » sont applaudis et aimés. Je fais la connaissance d'un diplomate hollandais, monsieur Van der Kruck, qui pleure de joie de nous voir. Il me raconte leur grande misère sous l'occupation allemande. Depuis un mois, il ne mangeait que des tranches de betteraves à sucre sur une tranche de pain non beurrée. Sa plus grande peine est de ne pas pouvoir me recevoir à manger chez lui. Je dis aussi la messe dans la chambre d'une jeune fille de 20 ans rendue anémique par le manque de nourriture.

Pendant deux jours, les familles nous reçoivent chez elles. Une célébration continuelle.

Une ombre vient assombrir le tableau : le départ aussi subit qu'inexplicable du commandant du régiment, le lieutenant-colonel Julien Bibeau. Apparemment qu'en haut lieu on juge qu'il a mérité un repos après cinq ans outre-mer, dont neuf mois sur le champ de bataille. Une semaine auparavant, il avait reçu les félicitations personnelles du général Crérar au sujet de la décoration D.S.O., méritée à Calcar, pour sa vaillante tenue devant l'ennemi.

Consternation complète dans les rangs du régiment. Je perds un véritable ami qui me laisse un souvenir impérissable. Je le revois encore sur le coin de la rue quand nous avons quitté la Hollande pour terminer la guerre en Allemagne.

Il est remplacé par le major Lucien Lalonde aussitôt promu lieutenant-colonel. Il commandera jusqu'à la fin de la guerre. Il aura aussi l'honneur de ramener le régiment à Montréal, en novembre 1945. Pour le moment, il assume la responsabilité des combats en Allemagne, secondé par le

major Léandre Lacroix. Le major Yvan Bernier à la compagnie D et le major Jean-Noël Mathieu (compagnie C) complètent les changements effectués ce jour-là.

Le jeudi matin à 7 heures, après avoir cassé à coups de marteau, sur le bord du canal, les bouteilles et cruches de vin qui restaient d'Ommem, le régiment quitte Groninge. Nous passons notre première nuit en terre germanique à Lingen. Nuit calme, sans perturbation. Le lendemain, nous sommes à Cloppenburg. Une seule chose attire l'attention : un dépôt de munitions qui saute, probablement l'œuvre d'Allemands en fuite. Je dis la messe à laquelle assistent 200 volontaires.

À ma demande, un ancien soldat du régiment m'a écrit le récit de son séjour au sein du Maisonneuve. Sa lettre est datée du mois de mai 1979. Comme je la trouve intéressante pour le lecteur, je vous la livre avec plaisir. Ce cas n'est pas unique. Il montre bien le passage éphémère d'un combattant sur la ligne de feu. Il s'agit du soldat Roland Hains, de Trois-Rivières. Malgré tout, il a été chanceux de s'en tirer.

> «Je suis arrivé au régiment de Maisonneuve le 7 avril 1945, à Laren. On m'a versé dans la compagnie B commandée par le major Brosseau, dans le peloton 11, sous les ordres du lieutenant Charbonneau.
>
> Dès le lendemain, nous avons traversé deux petits villages, Rijsen et Deventer. Rien de particulier n'est arrivé. Nous devions tout simplement faire du nettoyage de maisons, au cas où il y aurait des Allemands à déloger. Nous avons atteint un petit village, Holten, avant la nuit.
> Le 9 avril, il nous a fallu attaquer des maisons, le long d'une voie ferrée. Le soldat Giguère fut tué, le major Gérard Brosseau fut blessé à la cuisse et évacué. (voir photo ci-contre)
> Le 10 et le 11 avril, à Ommem, nous avons eu un répit de deux jours. Messe en plein air, où j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de soldats.
>
> Le 12 avril, nous continuons notre route. Même travail. Nettoyer trois maisons. Des lance-flammes nous aident. Vers 15 heures, un blindé nous a rescapés près d'un petit bois.

Le major Robert et son fidèle compagnon, Roger Trottier.

Le major Gerry Brosseau (Compagnie B), blessé à Holten et évacué en avril 1945.

Cinq Allemands sont faits prisonniers. Un officier allemand a tué un de ses soldats. Nous avons fait prisonnier ce capitaine.

Le 12 avril, le Black Watch s'empare d'un village (probablement Assen). Le presse canadienne prend des photos de notre peloton.

Le 14 avril la bataille s'engage autour de la raffinerie de sucre, à gauche, au sud-ouest de Groninge. Le sergent Plante est blessé et évacué. Il était près de moi. Le soldat Houde que j'avais connu à Valcartier et avec qui j'ai traversé outre-mer est tué à son tour. Un autre soldat du même nom, Donat Houde est blessé aux doigts et évacué immédiatement. Le lendemain, 15 avril, je suis moi-même blessé et évacué.

Allemagne
Dolhens — Delmenhorst

À Dolhens, le dimanche et le lundi, aucun combat véritable. Les Allemands ont élaboré une tactique d'utilisation des «booby trap» et multiplient les mines. «Booby trap», terme populaire dans l'armée qui signifie «mine antipersonnelle», par opposition aux mines ordinaires. Ces mines étaient «piégées» et sautaient à tout moment: en ouvrant une porte de chambre ou une porte d'armoire, en coupant une corde à linge ou en défaisant celle qui retient un objet convoité, en ouvrant une boîte ou une boîte à lettres, etc. Un engin meurtrier, donc, que déclenche un mécanisme quelconque et qui peut blesser, même tuer. Les «booby trap» nous font plusieurs blessés. Le major Charlebois est blessé en passant sur une mine et le lieutenant Hughes perd une main à la suite de l'éclatement d'une grenade.

Le mercredi 25 avril, je dis la messe assisté du Père Kenny de la 5e brigade. Assistance: 600 soldats. Le lendemain, le régiment nettoie la forêt de Delmenhorst. Les Allemands nous réservent une surprise en tirant du canon et de la mitrailleuse 20 mm. Les compagnies A et B perdent plusieurs hommes dont le lieutenant Coutlée, grand ami du lieutenant Charbonneau, à qui il confie sa mauvaise appréhension d'une mort surprenante. Ce dernier l'encou-

rage et le réconforte. Les soldats Leduc, Savoie, Denis et Chiasson sont du nombre des tués. Les soldats Thomas Despars et Beauregard meurent des blessures infligées dans ce combat. Ce sont nos dernières victimes. Je les enterre en face de l'hôpital de Delmenhorst.

Parmi les dernières victimes du régiment, il y avait un soldat d'un type très spécial. Ce diable d'homme a trouvé le moyen de se marier civilement partout où il est passé : en Angleterre, en France, et il s'apprêtait à le faire en Belgique. À qui la pension militaire? Le paie-maître du régiment s'en arrachait les cheveux.

Quand j'ai soulevé la couverture pour identifier le groupe de morts et que j'ai reconnu mon ami, j'ai dit à voix haute : « C'est bien le plus beau coup de ta vie! Tu as fini de causer des embêtements. » Mes paroles ont scandalisé les soldats autour... jusqu'à ce que je leur explique le fond de l'affaire et la tendresse que je mettais dans ces mots.

Nous, les aumôniers, on avait reçu l'ordre de dissuader nos soldats qui voulaient se marier avant la fin de la guerre. On retardait ça de toutes les façons possibles : as-tu ton certificat de naissance? de confirmation? etc. Quand tous les documents avaient été rassemblés malgré tout, il était souvent trop tard pour procéder. Je leur disais tout bonnement : « Attends... et tu marieras une bonne Canadienne. »

Durant le déroulement de la bataille dans la forêt de Delmenhorst, le poste médical régimentaire était installé dans une grande et magnifique maison située en plein bois. On prétend que cette propriété appartenait à Goering et lui servait de club de chasse (ce qui était probable). Je n'ai jamais vu les soldats fouiller autant, même en arrière de certains tableaux sur les murs. Des très beaux fusils de chasse ont été détruits... « C'est un ordre », nous a-t-on dit.

J'y dis la messe pour 20 prisonniers belges que nos soldats viennent de libérer. Ils font pitié à voir. On leur donne à manger et de quoi à fumer. Puis ils sont dirigés vers la Belgique.

Le 28 avril, ma radio annonce que les Russes sont à Vienne et les Américains (le général Bradley) à Leipzig. En Italie, la résistance allemande faiblit à chaque jour.

Hude — Oldenburg

À la fin du mois d'avril, le poste médical du régiment reçoit deux bonnes nouvelles. D'abord le brancardier Charlebois est décoré de la «MM» (médaille militaire) pour son exploit à Calcar : le lecteur se souvient sûrement qu'à cet endroit, il s'est rendu chercher des blessés jusque dans le camp ennemi. Par ailleurs, le sergent Nantel recevra « la Croix de guerre française» en reconnaissance de ses bons services sur le territoire français. Nous partageons leur joie et reconnaissons tous leur mérite.

Les compagnies sont devant Hude et y procèdent au nettoyage routinier. Le soir, après la bataille, je distribue aux soldats qui m'entourent, dans les champs voisins, une bonne ration de «brandy wine», à même les cruches géantes que j'ai sauvées du massacre à Groninge. Les soldats s'alignent derrière mon camion. Je verse de larges rasades dans leurs gourdes émaillées. Ils le méritent bien après avoir pourchassé les récalcitrants toute la journée.

Le lendemain, lundi 30 avril, j'installe mon camion au bout de la grange «d'un gros cultivateur.» Ma radio joue de la musique populaire quand soudain une nouvelle éclair annonce: «HITLER S'EST SUICIDÉ DANS SON BUNKER.» Il est 16h30. Je répands vite la nouvelle autour de moi. Le cultivateur allemand s'approche aussitôt. Il est intrigué. Sur son visage, un air de satisfaction et de joie. «Parce que, nous dit-il, Hitler a tenu à sa promesse de mourir dans Berlin, s'il le faut.»

Je profite de la concentration du régiment, à Hude, les trois premiers jours du mois, pour visiter les compagnies, leur dire la messe et causer de la fin de la guerre. Les soldats sortent de leurs poches des photos et des portraits de famille qu'ils embrassent. «Regardez padre, ça c'est ma femme... ça c'est mes enfants... ça c'est mes parents», etc. Une lueur d'espoir de les revoir bientôt illumine les yeux.

Un grand nombre d'entre eux constitue les renforts de janvier et février ; donc les conscrits de l'automne 1944. Sans déprécier les recrues de l'année 1939 qui venaient de la rue Craig ou de la rue Sainte-Catherine, comme me disaient les officiers de Montréal, je peux dire franchement que ces «nouveaux», en majorité des Québécois francophones, se sont admirablement bien conduits au front.

Le premier vendredi de mai, je dis une messe à 10h30. 117 volontaires y assistent. Compréhension touchante entre nous tous. On comprendra mon attachement profond envers tous ces hommes qui me témoignent tant de confiance et qui voient en moi autant un prêtre qu'un ami véritable.

Le régiment quitte Hude vers 14h30 pour Oldenburg. Cette ville était un centre de la gestapo allemande qui rayonnait de là jusqu'en Hollande. Il semble que les Fusiliers Mont-Royal ont contacté le bourgmestre, la veille, pour entamer des pourparlers en vue de la reddition. Quoi qu'il en soit, le soir, à 20h30, je suis auprès du major Roger Guénet, de la compagnie B, dans ses quartiers. Nous causons de chose et autres, quand la radio annonce soudain : «CEASE-FIRE ! CESSEZ-LE-FEU !» Nous sommes consternés, nous ne pouvons en croire nos oreilles. Puis notre réaction est absolument indescriptible.

Cette nouvelle était un peu attendue. Mais si tôt ? Les armées canadiennes avaient acculé les Allemands à la mer du Nord. De plus, ils manquaient de carburant pour leurs chars, de bien d'autres choses aussi. L'armée britannique avançait rapidement par le nord et le long de la Belgique. Hambourg était occupée ainsi que les villes environnantes. Les Russes occupaient Berlin, où il ont perdu 21 000 hommes dans des combats très violents. J'ai vu en 1968, le monument érigé à la mémoire de ces victimes de la libération de Berlin, dans la partie-est de cette ville. Les Américains faisaient des prisonniers partout sur leur passage. L'Italie était tombée à son tour. Le Duce Mussolini avait été pendu par les pieds. Toutes les nouvelles transmises par ma radio

m'avaient peu à peu persuadé que « ça craquait de toutes parts ». Notre secteur était donc dû lui aussi.

Le soir du « cessez-le-feu », on assiste à une véritable euphorie dans l'entourage du major Roger Guénet. Les soldats tirent en l'air jusqu'à ce que le magasin de leurs armes soit vide. Finis les combats ! C'était grisant ! Apeurant aussi. Je me faufile avec le capitaine Yvan Bernier, un ami de Québec, jusqu'à mon camion. Nous faisons sauter le bouchon d'une bouteille de champagne gardée justement en prévision de l'armistice. J'allume un cigare « Roméo et Juliette » acheté en Irlande, lors d'un congé, et qui m'avait coûté un dollar et vingt-cinq. Lui aussi ne devait être consommé qu'à la fin des hostilités. Ce jour était venu. Pendant que nous deux célébrons dans l'intimité, partout dans les lignes on fête bruyamment la fin des misères et l'espoir d'un retour tant désiré.

Le lendemain 5 mai, je me rends au presbytère saluer le curé de l'endroit. Je veux aussi refaire mes provisions de vin de messe et d'hosties. Ce dernier est encore sous l'effet de la crainte. Il ne sait pas au juste ce qui se passe à l'extérieur, habitué qu'il est de se confiner à sa maison. Un peu mystérieux, il me montre, par la fenêtre, la maison où la gestapo avait ses quartiers. « C'est là, dit-il, que le chef des SS s'est pendu la veille de l'arrivée des Canadiens. » Il me demande s'il peut faire sonner les cloches de son église pour la prière du soir. Quand je lui dis que désormais il est libre, ses yeux deviennent mouillés. Il ne peut pas le croire. Pendant des années, la gestapo était venue tous les samedis prendre note de son sermon du lendemain. Et le dimanche, des agents se tenaient dans le premier banc pour écouter et vérifier ses paroles. Pourtant, il était lui-même Allemand ! Nous avons trinqué.

Le dimanche 6 mai 1945, messe-parade à 10h30. Le lieutenant-colonel Lalonde adresse un message important à ses soldats : il est strictement défendu de fraterniser avec les Allemands et les Allemandes, et il est entendu que l'Ennemi se charge lui-même de désarmer tous les échelons de sa propre armée. Ici et là des dépôts de matériel et de

munitions sont prévus pour recevoir les armes, les chars et les canons qui restent. Il est clair que nous ne devons pas intervenir dans les opérations. Nous continuerons pacifiquement l'occupation du territoire allemand. Les ordres sont formels.

Le lieutenant Jean-Paul Denis du Maisonneuve rencontre le général de division allemande Stephan, à titre de plénipotentiaire. Le général accepte la reddition «sans condition», avec toute sa division. Quelle humiliation!

Le lundi 7 mai, le régiment déménage et s'installe dans la petite ville de Brake. Le commandant rencontre le bourgmestre de l'endroit. On s'entend sur les conditions de la reddition.

Brake, mai 1945: La guerre est terminée

La petite ville de Brake est située au nord de Bremen, sur la rive gauche de la rivière Weser qui se jette dans la mer du Nord, près du Danemark. En face de Brake mais hors de notre vue: la ville de Bremerhaven. Le mess des officiers occupe un magnifique petit Hôtel-restaurant sur le bord de la rivière. C'est là que la radio nous apprend la signature de l'Armistice. Winston Churchill prononce un discours à 15 heures, ce 8 mai 1945.

Pour se divertir, le lieutenant Robert Saey se balade en bateau sur la rivière Weser. Il aboutit dans une petite baie bien cachée où il découvre un vaisseau ravitailleur du fameux navire Bremen. «Bob» monte y fureter. Il ramène une charge de couvertures de laine de première qualité et tout un choix de bouteilles destinées aux officiers du Bremen. Plusieurs aller et retour de la sorte suivent. Un major, réputé pacifique, me dit l'excitation que lui cause le transbordement de ce butin de guerre. Les officiers et les visiteurs profiteront amplement de cette boisson bon marché dans les semaines à venir.

Le dimanche suivant, messe d'action de grâce dans le parc public situé sur le bord de cette rivière. Je dis la messe au pied du monument du soldat inconnu, érigé au milieu des

Le major Charles Beaudry, aumônier de la 2e division, prononce l'allocution à l'occasion d'une messe d'action de grâces qui fut célébrée le 20 mai 1945 dans le parc de Brake, en Allemagne, au pied de la statue du soldat inconnu de la Première Grande guerre.

La guerre est terminée, merci mon Dieu.

Je dis une messe d'action de grâces au pied du soldat inconnu de l'Allemagne vaincue.

Je me réjouis avec le major Beaudry. Notre mission est accomplie.

fleurs et de la verdure. Des civils allemands assistent en curieux depuis la route qui surplombe le parc. Ils semblent étonnés de notre présence devant ce monument élevé à la mémoire des soldats allemands de la guerre 1914-1918.

Plus de 500 soldats canadiens prennent part à la cérémonie par une chaleur torride. Le major abbé Charles Beaudry, aumônier divisionnaire, a prononcé le mot de circonstance, en territoire conquis.

Quand, sous le ciel allemand, nous chantons le «O CANADA», nos cœurs frémissent de fierté et de toutes sortes d'émotions. L'empire nazi s'est enfin effondré comme un château de cartes. Pendant une dizaine d'années nous avons entendu Hitler hurler son fanatisme aryen et national-socialiste. Fini tout cela!

Le plébiciste de LaSarre en 1935, l'assassinat du chancelier autrichien Dolfuss et l'invasion rapide de l'Autriche en 1938, ainsi que l'annexion des Sudètes aux dépens de la Tchéquie durant la même année, donnèrent au Fürher l'impression de pouvoir unir la grande Allemagne. L'ambition a perdu l'homme. L'année suivante, l'occupation du corridor de Dantsic et l'invasion sournoise et hardie de la Pologne mirent le comble à l'indignation mondiale.

Que reste-t-il de toutes ces ambitions hystériques? Rien.

La nation allemande est divisée en deux: à l'est la R.D.A. (République démocratique allemande); La R.F.A. (République fédérale allemande), à l'ouest. La gloire des grands de ce monde est vraiment éphémère!

Durant la semaine du 7 mai 1945, je vois des ouvriers allemands enlever les écritaux des rues nommées «Hitler Street». Quelle ironie! Plus de treize millions de morts en Allemagne seulement. Beau sujet de méditation au pied de ce monument du soldat allemand, tête penchée, le menton appuyé sur la main gauche, regard pensif et songeur à la vue du soldat canadien, symbole du vainqueur occidental!

ÉPILOGUE

Le long retour au pays

Brake

Au début de mai 1945, le régiment de Maisonneuve est donc rendu au point ultime de sa mission. Il a fièrement contribué à repousser les Allemands depuis la France et, pour la première fois du siècle, à les battre sur leur terrain.

Le monde entier se réjouit de la mort d'Hitler et de son homologue italien, Benito Mussolini. Tant de triomphes, tant de victoires, tant de gloire, tant de succès ne les ont finalement conduits qu'à une mort violente et solitaire, dans l'abjection et l'ignominie.

Quand j'étais enfant, nous chantions que le mois de mai était le mois le plus beau. Ici, dans le nord de l'Allemange, la nature le chante dans ses paysages magnifiques, dans ses arbres en fleurs, dans la campagne verdoyante, dans la clarté des beaux jours ensoleillés. Nous sentons à quel point la nature peut dégénérer et devenir morne lorsque des hommes orgueilleux s'en saisissent.

Notre tâche terminée, une seule chose nous préoccupe jour et nuit : revoir nos familles, nos amis, notre pays. Le calvaire de l'attente commence. Nous sommes de milliers et des milliers à guetter le bateau qui nous embarquera.

Entre-temps, deux démonstrations militaires vont nous faire ressentir des émotions profondes.

Le 8 mai 1945, après une parade improvisée dans les rues de Brake, notre régiment, presque reconstitué avec les récentes recrues venues du Canada, est conduit dans un champ où le commandant Lalonde lit fièrement la proclamation de sir Winston Churchill annonçant la fin des hostilités et la fin officielle de la guerre.

Le commandant m'ayant demandé à cette occasion d'adresser la parole aux officiers et soldats du régiment, je m'efforce, malgré les nerfs rendus à bout, de dérouler le fil des batailles livrées avec bravoure et courage par les compagnies de notre unité montréalaise, ainsi que des victoires remportées tout au long de son parcours. Le régiment n'a jamais été dans l'obligation de retraiter. Il a perdu les deux tiers de ses effectifs, tués, blessés ou évacués pour une raison quelconque. Nous pouvons être fiers de tous ces officiers, sergents et soldats au combat. Voilà les sentiments que je veux inculquer aux gars devant moi.

Cette allocution terminée, tout le monde présent penche la tête à la mémoire de nos chers disparus qui ne verront plus leur pays. Le clairon fait retentir dans le ciel de l'Allemagne vaincue «La sonnerie aux morts» puis «Le réveil», les deux entrecoupés d'une minute de silence. Notre hymne national achève ensuite de nous faire vibrer jusque dans le plus profond de notre être. Un frisson qui s'apparente à l'émotion que doivent ressentir partisans et joueurs du Canadien lors d'une victoire sur les soviétiques au Forum.

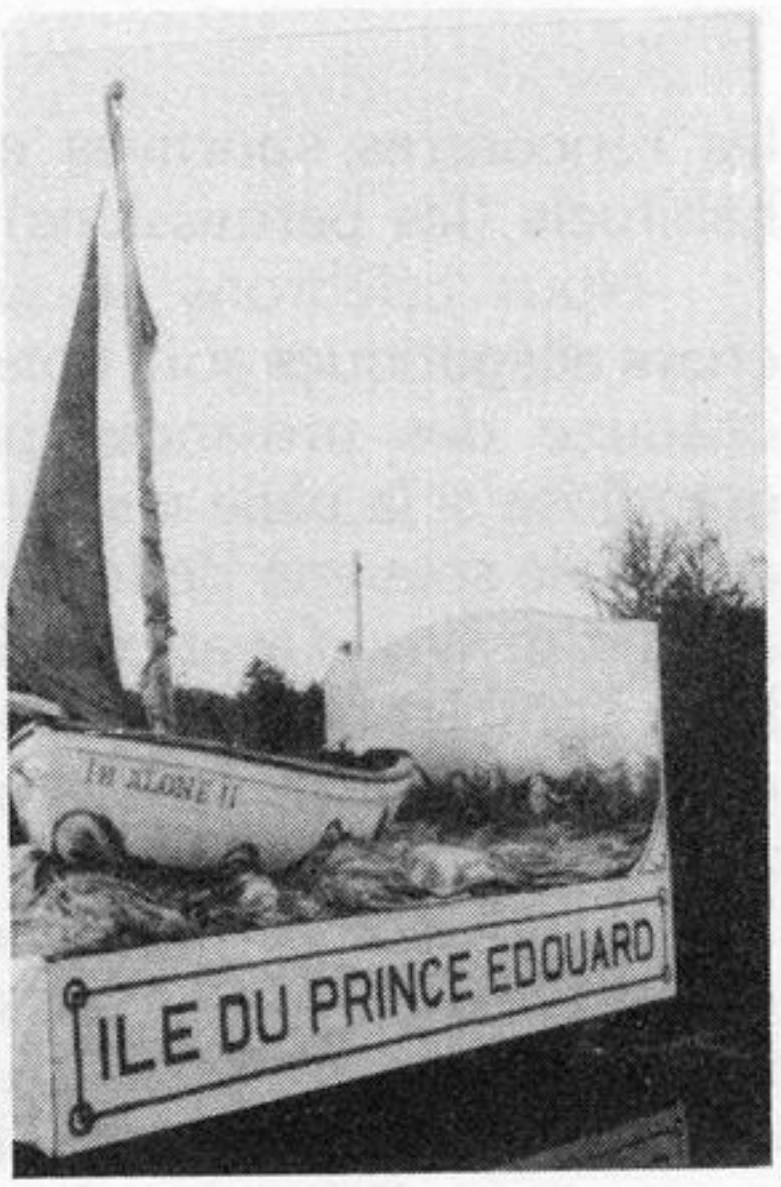
La deuxième démonstration est la parade des forces américaines et canadiennes, le 20 mai 1945, pour le «Change over», c'est-à-dire la cérémonie du transfert de l'occupation du territoire dans ce secteur de l'Allemagne. Là aussi les hymnes nationaux canadien et américain retentissent fièrement dans l'air germanique et nos cœurs vibrent à l'unisson.

Après avoir ainsi respecté le protocole, on fête dignement autour de la table. Vin et bons mots s'emmêlent dans une fraternité sans frontière.

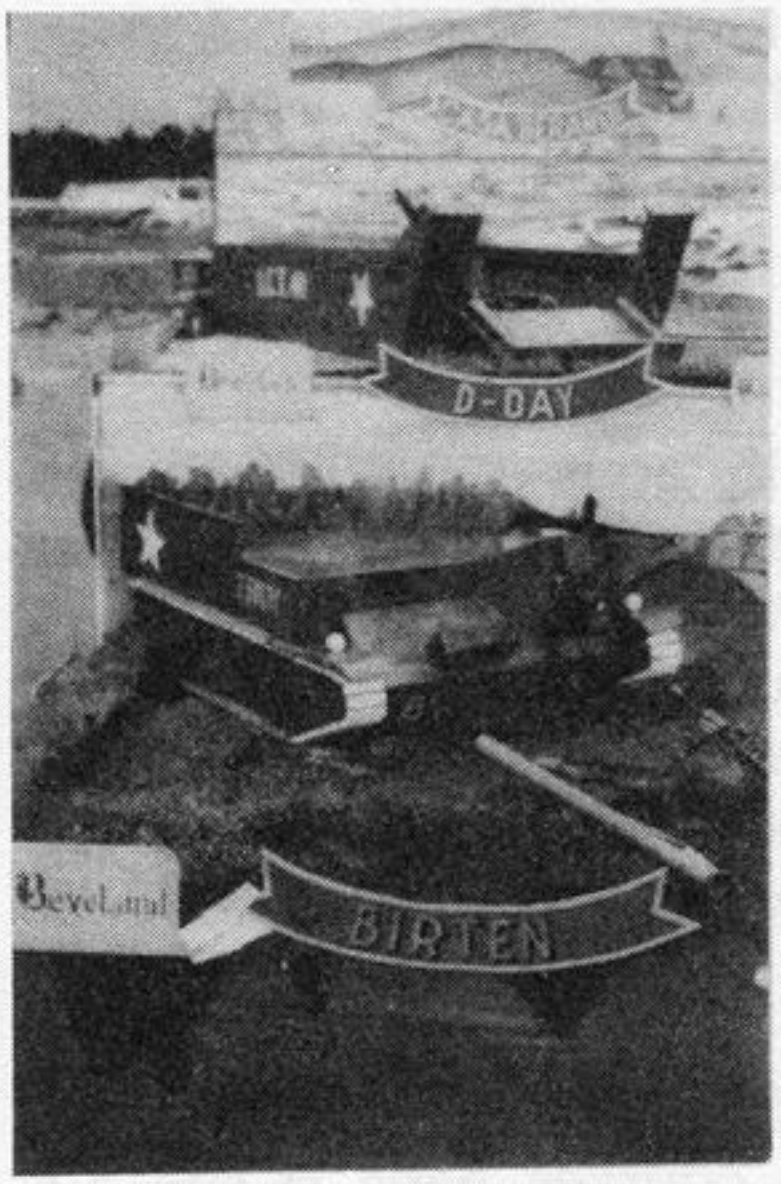
Varel

Le 27 mai 1945, tout le régiment de Maisonneuve se retrouve plus au sud, à Varel, en Allemagne, où il passera deux mois. Afin de ne pas subir les méfaits de l'oisiveté, nos organisateurs sportifs mettent sur pied toute une gamme de sports : tennis, balle-molle, boxe, lutte, volley-ball, etc. Les soirées récréatives organisées par les Chevaliers de Colomb,

Présentation du régiment de Maisonneuve.



Présentation de l'Île-du-Prince-Édouard.



Char allégorique des plages de la Normandie, à la victoire de Birten en Allemagne.

Architectes et constructeurs: les majors Jean-Noël Mathieu et Léandre Lacroix.

les rencontres sportives entre les brigades et les congés habituels (les permissions) complètent nos activités.

Nous célébrons en grande pompe le 1er juillet. Des chars allégoriques sont construits selon la mentalité propre à chacune des provinces présentes. Le succès aurait été grandiose si la pluie n'avait pas gâché la fête. Mais on garde encore le souvenir de tout le travail déployé à cette occasion afin de revivre d'avance le bonheur de revoir notre Canada. Pour combler nos solitudes, nous nous réunissons dans nos chambres, le soir : les histoires salées, bien québécoises, ne manquent pas.

L'adjudant, le capitaine Gerry Leclerc, nous a raconté «l'histoire de la rue Amherst», que nous prenions plaisir à lui faire répéter. Il s'agissait d'un homme soûl dans un tramway de la rue Amherst, qui bafouillait et discutait avec les passagers... Rien de plus drôle raconté par Gerry, bon imitateur de ce genre d'homme. Les rires fusaient à chaque fois.

Le commandant Lalonde a sa chambre en-dessous de la mienne. Il entend donc notre tapage. Un jour, il nous apostrophe au mess : «La prochaine fois que vous vous ferez du «fun», pensez donc à m'inviter.»

Elspeet, Hollande

À la fin du mois de juillet 1945, nous quittons l'Allemagne pour la Hollande, à Elspeet, petit village propre et hospitalier. Le régiment séjournera une quarantaine de jours à cet endroit. Les officiers occupent un petit hôtel, des petites chambres, des petites salles. Tout est petit sauf la joie qu'on y trouve. La température est modérée ; la pluie tombe à des moments inattendus, mais une averse seulement, car les nuages venant de la mer du Nord sont vite charriés à l'intérieur des terres.

Je m'amuse avec les enfants dont les sabots de bois font un bruit énorme. J'organise des courses dans la rue. Le groupe des enfants grossit rapidement. Je me fais comprendre par signes. Quand je dis «1, 2, 3, go», une vingtaine

d'enfants partent dans ma direction pour gagner du chocolat ou des gâteaux. Ils démarrent tellement vite que les sabots restent sur la ligne de départ.

Je ris moins lorsque j'apprends, un bon matin, que les aumôniers militaires on été «gelés», c'est-à-dire que trois des aumôniers seulement partiront pour le Canada; les autres devront demeurer en Allemagne pour l'occupation. Je compte sur la chance pour faire partie des trois.

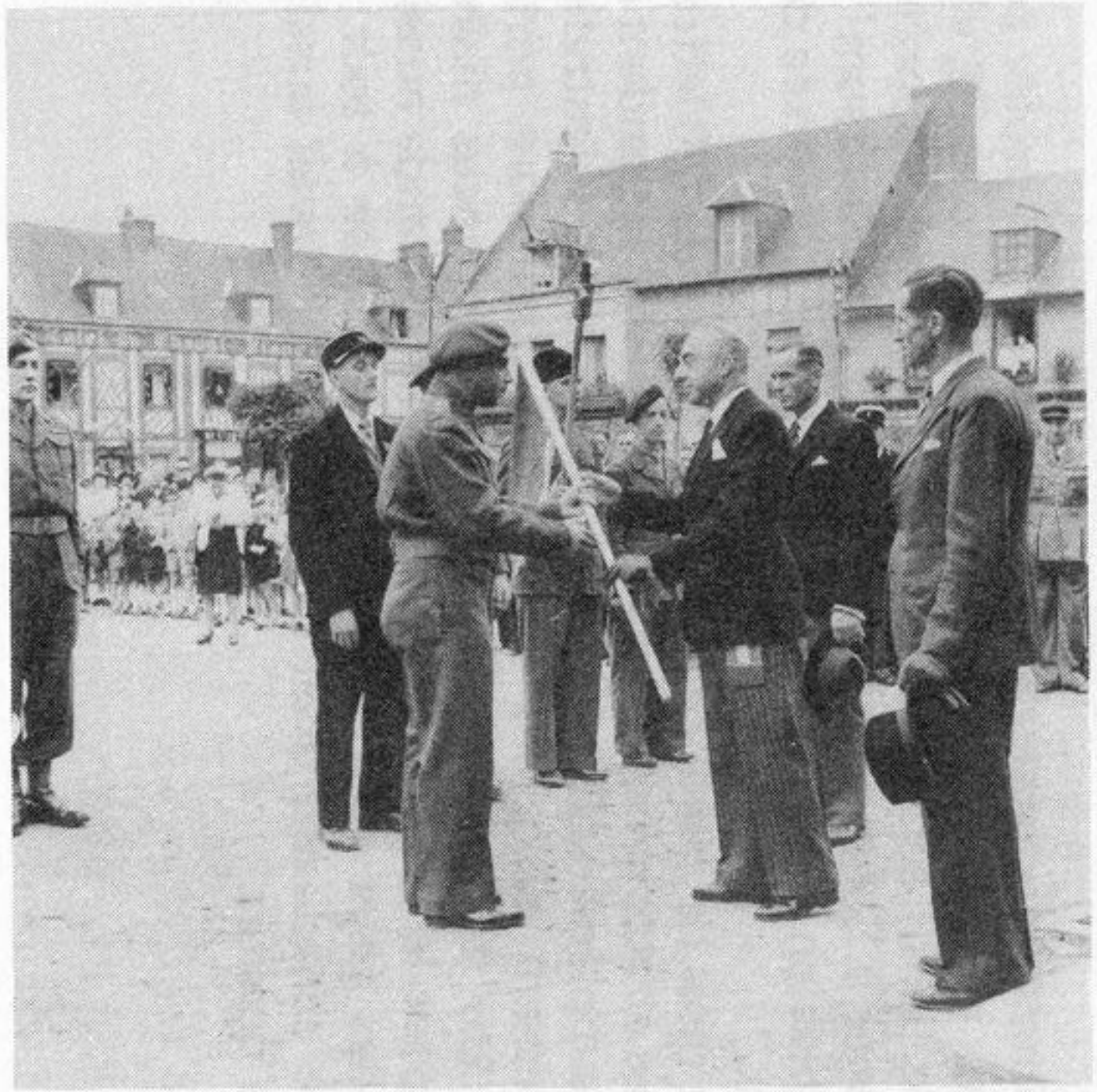
Le capitaine Couet, un officier étranger affecté à mon régiment et aussi un bon ami, vient me chercher en jeep. Je veux aller à Munster, en Allemagne, à plus de 200 milles, pour y prier sur la tombe de Maurice Nadeau, un aviateur québécois descendu dans cette région. Le curé n'est ni débrouillard ni coopératif. Il a fallu le traîner au cimetière. Il ne comprend ni l'anglais ni le français et mes signes ne lui disent rien. Il se contente de lever les épaules.

Nous continuons notre route vers le sud et traversons les villes du Dusseldorf, de Duisbourg, de Bochum. Nous sommes, donc, en pleine vallée de la Rhur où les hautes cheminées montent dans le ciel comme des piquets de clôture. Les bombardiers alliés ont eu de l'ouvrage dans ce coin-là. Nous constatons les dégâts et les ruines. Il y a tellement de ruines dans les rues de Cologne qu'on a de la difficulté à se rendre à la cathédrale, dont les deux flèches décorées de dentelle de pierre pointent dans le ciel. Une tour a été rapiécée avec de la brique rouge pour empêcher que le clocher tombe.

Un immense mur de briques divise l'intérieur de la cathédrale en deux. Nous retraversons les rues de Cologne pleines de décombres. Une femme me crache au visage. Je comprends son mépris. À partir de ce moment, je n'ai plus envie de me réjouir à la vue des villes et villages ennemis qui défilent sous mes yeux. La guerre est néfaste pour tout le monde, les obus n'épargnent pas les beautés ni les richesses architecturales, pas plus que les vies d'innocents. Je réalise en même temps que les gens du peuple sont bons en général. Ils sont simplement manipulés au point d'en perdre toute notion du bien et du mal. Ce n'est qu'après coup qu'ils

Les autorités civiles reçoivent la délégation du régiment de Maisonneuve pour la célébration du 1er anniversaire de la libération de Fleury, en juillet 1945. Le maire lit une adresse. Je suis placé immédiatement à sa gauche. Remarquez mon visage fatigué, tendu: les traces d'une année au front.

Premier anniversaire de la libération de Longueville-sur-Scie (près de Dieppe), 1er septembre 1945.



M. le maire Lebaudy remet un drapeau-souvenir au lieutenant-colonel Lucien Lalonde, commandant du régiment de Maisonneuve. *Photo:* l'Armée Canadienne.

Le lieutenant-colonel Lucien Lalonde présente à la mairie un écusson du régiment de Maisonneuve, en souvenir de la rue qui portera le nom de Maisonneuve. *Photo:* l'Armée Canadienne.

réalisent leur naïveté et leur collaboration à l'orgueil des beaux parleurs qui les endoctrinent. Je suis rentré de ce voyage vraiment bouleversé et, je crois, plus humain qu'auparavant.

Le 29 août, le colonel Lalonde organise un voyage en France pour tous les soldats et officiers qui ont combattu en Normandie. Il en reste une centaine, surtout des employés de bureau et d'administration. Quelle joie de revoir Fleury-sur-Orne et Saint-André, Longueville-sur-Scie, Rouen, Bourbourg! Dans cette dernière ville, un pont a été inauguré qui porte le nom de notre régiment. À Longueville, il y a une rue «de Maisonneuve». Les réceptions sont cordiales, les discours remplis de chaleur et de larmes. Partout, on nous comble de fleurs que nous déposons sur les tombes des cimetières où les nôtres reposent de leur dernier sommeil. Journées inoubliables! Même celle du dimanche où nous assistons à la messe dans la chapelle du grand séminaire de Rouen : il faut sortir avant la fin pour escorter les soldats qui ont bu trop de vin. La fête ne dérougit pas, le vin coule à flots.

Comme je voyage dans mon camion, j'en profite pour aller deux jours à Paris. Je suis de retour en Hollande, via la Belgique, le 13 septembre 1945. Le régiment s'apprête à déménager à Soest, près d'Amsterdam et d'Hilversum! Un pas de plus en direction de Ostende et de la traversée de la Manche.

Du mois de mai à ce jour, j'ai écrit plus de 220 lettres à mes amis et aux parents des victimes qui me demandent des détails supplémentaires au sujet des leurs. Je m'entretiens régulièrement avec mes soldats. Les discussions portent surtout sur le nazisme et sur les conséquences malheureuses pour le peuple allemand. On me demande aussi de traiter des pays de l'Europe. On s'intéresse à tout. La jeunesse canadienne avait ses défauts, elle avait aussi de grandes qualités.

Soest, Hollande

Soest fait partie d'une région libérée par le 22e régiment canadien durant le mois d'avril 1945. Les Canadiens étaient partis d'Arhnem en direction de l'ouest, afin de liquider les restes de l'armée moribonde, acculée à la mer du Nord. Les combats eurent lieu à travers les nombreux canaux de cette partie de la Hollande.

Le curé m'offre l'hospitalité de son presbytère. J'y habiterai les trois semaines que le régiment passe à cet endroit. Je suis heureux de lui donner du bon café qu'il se hâte de faire sentir au personnel de la maison. Le café était une denrée rare depuis des années. Un ecclésiastique vit aussi au presbytère. Je lui trouve l'air louche. C'est un séminariste évadé de l'armée allemande et que le curé cache. Inutile d'ajouter qu'il vit dans l'angoisse par moments. Quelques jours avant l'arrivée des Canadiens, son commandant nazi lui a confié la tâche de lire et de commenter favorablement un communiqué émanant du Fürher, par lequel Hitler invitait les soldats allemands à se battre jusqu'à la mort face aux envahisseurs. Comme il ne partageait pas les sentiments fanatiques et inutiles de ses chefs immédiats, il s'est évadé et a demandé au curé de le cacher. Il a passé quelques jours et deux nuits dans l'entre-toit, au-dessus de la sacristie. Le lendemain de son évasion, la gestapo a fouillé de fond en comble le presbytère et les lieux. Il s'appelle Gérard, comme moi. Ma sympathie lui est vite acquise! Nous déjeunons ensemble. Sa famille demeure à Stuttgart. Je m'occupe de son cas et j'organise son retour chez lui.

«Donnez et on vous donnera» dit l'Évangile. Le lendemain, je reçois la nouvelle de mon «dégel». Je peux partir avec mon unité et rentrer au Canada. Le fait que j'étais le seul aumônier, ou presque, à avoir accompagné son régiment du débarquement en Normandie jusqu'à la fin du conflit, a pesé dans la balance. Veuillez croire que ce jour-là, s'il y avait un homme heureux, c'était moi.

Pendant mon séjour à Soest, j'en profite pour visiter, avec des amis officiers du régiment, les centres d'attraction

comme Rotterdam, La Haye, Amsterdam, Utrecht, Amersfoort. La ville d'Utrecht possède un marché aux fleurs unique au monde. Il m'apparaît comme le symbole de mon pays. Le marché noir des cigarettes fait des conquêtes parmi nous. Montres, diamants, bijoux s'échangent facilement, mais à la cachette.

Le régiment quittera sous peu le continent européen. On se prépare au grand déménagement. Qu'est-ce qu'on apporte? qu'est-ce qu'on laisse? Le quartier-maître du régiment, le capitaine Yvon David, est plus qu'occupé à faire le partage et son inventaire des biens de l'armée. Chacun rassemble ses «petits» comme on dit. Pour ma part, j'expédie mon surplus. Pour voyager allègrement, je n'apporte que mon sac de couchage gonflé et en fais mon fourre-tout.

La troupe scoute de l'endroit me fait membre honoraire de son groupe. Pour les remercier, je leur donne en cadeau des objets que m'a remis le quartier-maître: «Ça n'appartient pas à l'armée,» m'avait-il dit. Il y a des tentes, des fanaux, un poste de télégraphie, etc. Le curé me sert d'intermédiaire. Vraiment, je suis fier de mon coup! Le lendemain, le bon curé m'apprend, avec un sourire amical, que toutes ces choses avaient été volées aux Hollandais. Encore un mal de la guerre. Il était temps de partir, avant que ne s'aggrave la situation. Les soldats avaient pris ces choses dans les fermes hollandaises. Involontairement, je déclarais leurs larcins. Intérieurement je me dis: si les soldats ont fait cela, c'est parce qu'ils en avaient besoin pour leur sécurité et leur commodité.

le 9 octobre 1945, le régiment de Maisonneuve s'embarque à Ostende, en Belgique, traverse la Manche et débarque à Douvres, tout près de Folkstone où nous avons séjourné quinze mois auparavant.

Angleterre

Je suis très heureux de fouler à nouveau le sol anglais. Mais ce n'est pas le Canada. Encore un mois à patienter à Aldershot avant la traversée de l'Atlantique.

1. Le major Jean-Noël Mathieu.
2. Un an après la libération de Bourbourg, les libérateurs qui ont survécu à la guerre reviennent inaugurer une plaque commémorative "PONT DE MAISONNEUVE".
3. Avec le vicaire, j'assiste à la cérémonie.

Les officiers du régiment de Maisonneuve, Angleterre, nov. 1945.

1ère rangée: C. Falardeau, G. Marchand, G. Charron, R. Guénet, G. Charlebois, L. Lacroix, L. Lalonde, O.C., G. Leclerc, J. Mathieu, Y. Bernier, C. Laurencelle, M. Barthe, W. Sutherland.

2e rangée: J.P. Denis, R. Saey, M. Prévost, P.A. Brien, J.M. Tremblay, M. Bolduc, M. Dussault, M. Cauffey, M. Savard, P.J. Ouimet, J.R. Levesque, P. Charbonneau, G. Benoit, E.J. Déon.

3e rangée: G.P. Lalonde, J. Cornellier, R. Lapointe, G. Riendeau, J. Bélanger, P. Tougas, J.E. Coursol, J.P. Gougeon, M. Baril, A. Lalonde, P. Boudreault, Portelance, A. Constant.

4e rangée: R. DeSerres, G. Boosclair, B. Comiré, Phil. Leclerc, C. Bastien, Vézina, C. Racicot, C. Ratelle, R. Delorme, L.G. Lazure, Geo. Provost.

Sans le sou, officiers et soldats tuent le temps comme ils peuvent. Les privilégiés qui comptent des amis ou des connaissances en Angleterre se hâtent d'aller les voir. Les autres flânent en attendant la nouvelle qu'un bateau transatlantique sera le nôtre. Il est question du Queen Elizabeth qui fait la navette entre l'Angleterre et le Canada. Nous espérons toujours.

Je visite plusieurs fois la famille Daly, de Brighton, qui a tant de fois partagé ma vie, et moi, la leur. Madame Daly hérite de mon bérêt, mon couvre-chef de toute la campagne sur le continent, et d'une peau de mouton qui a gardé chaud mon sac de couchage : elle trouvait qu'elle faisait très bien devant le foyer où nous avons passé tant de soirées agréables à causer.

À la mi-novembre, le lieutenant-colonel Lucien Lalonde annonce à son régiment que le départ est fixé pour la fin du mois, à bord de l'Empress of Scotland. Il nous donne les détails de l'arrivée à Montréal et nous fait ses recommandations. Nous avons juste le temps d'écrire à nos familles et de leur dire quoi faire pour réserver des places à l'église Notre-Dame où se déroulera la cérémonie au retour du Maisonneuve, à Montréal.

Nous sommes en mer dès le dimanche, 25 novembre. Je dis la messe dans le grand salon. À part cela c'est la vie ordinaire. Nous sommes 4 000 à bord, dont le padre Émile Jobidon.

Nous gardons les yeux fixés vers l'ouest, dans l'espoir d'apercevoir enfin la terre canadienne. À un moment donné une voix retentit : « Le Canada ». Tout le monde se rue sur les ponts. C'est vrai ! Dans la soirée du 27 novembre, le bateau accoste à Halifax au son de la fanfare qui accueille les arrivants, jour après jour. Une chose m'impressionne : la lumière abondante.

Montréal

Le mercredi, toute la journée, c'est l'interminable débarquement de nos bagages sur les quais du port et les

départs continuels des trains au fur et à mesure que les militaires y montent. Vers 18 heures, c'est notre tour. Les 523 officiers et soldats du régiment de Maisonneuve montent à bord du train spécial qui doit les conduire directement à la gare Viger de Montréal, où les attendent parents et amis, placés dans les sections alphabétiques, c'est-à-dire, M. pour Marchand, L. pour Lemieux, D. pour Desjardins, T. pour Trahan, P. pour Plante, Perron, etc. Les cris, les larmes, les embrassades, les questions sans réponse, des visages heureux. Pendant une heure, c'est une série de scènes indescriptibles, des moments d'émotion inégalés pour tous les assistants.

Une parade triomphale suit, à travers les rues de Montréal, jusqu'à l'église Notre-Dame où le régiment a déposé ses drapeaux à son départ, en 1940. Le drapeau du 85e bataillon et celui du régiment ont été placés sous la protection de Notre-Dame. Les drapeaux sont un symbole d'amour et d'affection à l'endroit de la patrie. Dans les plis du drapeau l'honneur et la foi se trouvent réunis. La devise du régiment «Bon cœur et bon bras» est significative! «Ton bras sait porter l'épée, il sait porter la croix.»

À l'église Notre-Dame, monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, préside la cérémonie et adresse la parole: «Vous êtes revenus chez vous! C'est votre pays qui vous accueille, c'est un pays fier de vous, fier de vos actes de courage et d'héroïsme. Vous avez écrit une page d'Histoire, celle des glorieux faits d'arme dont nos aïeux nous ont laissé l'exemple»

Le lieutenant-colonel Julien Bibeau, ex-commandant du régiment de Maisonneuve et maître de cérémonie, m'alloue ensuite deux minutes pour dire un mot. Quand il m'annonce, c'est un tonnerre d'applaudissements spontanés qui a commencé dans la nef de l'église, parmi les blessés du régiment. Après une fraction de seconde — l'éclair d'une surprise — les applaudissements continuent et son Excellence Mgr Charbonneau se met de la partie. Je m'avance devant les micros, vêtu de mon «battle dress», à deux pas de l'autel, près de la statue du couronnement de la Vierge.

J'ai l'impression de rêver. Le cœur me débat à m'en défoncer la poitrine.

Ému jusqu'au possible, je me tourne vers les dignitaires et leur demande de m'excuser si je ne m'adresse pas à eux : je veux parler une dernière fois aux officiers et aux soldats bien-aimés de mon régiment ainsi qu'à leurs parents. Mon message est simple. Je rassure les parents et amis en leur disant d'ouvrir leurs bras et leur cœur « à deux battants » pour recevoir généreusement un mari, un fils, un fiancé, un véritable ami, sans se poser de questions, parce qu'ils ont tous été splendides, magnifiques, d'une conduite à toute épreuve. Leur courage ne s'est jamais démenti, même en face de la mort. Je peux affirmer que pas un seul soldat n'est tombé sans être « prêt ». Avant chaque combat, nous avions la messe, des fois plusieurs, à cause de la dispersion des troupes. Une fois, la veille d'un combat, à la demande du commandant, j'ai dit une messe dans l'après-midi, et j'ai distribué des centaines de communions. Les gars avaient la foi et avaient confiance en Dieu. À ce combat, nous n'avons perdu que deux hommes, dont un Belge, attaché à notre régiment. À la vérité, je crois que notre unité est l'une de celles dont les pertes ont été les moins lourdes.

L'assistance nombreuse, entassée dans la nef et dans les multiples balcons de la magnifique église Notre-Dame, resplendit de la chaleur cordiale des jours exceptionnels. Les nombreux mouchoirs me distraient, les soupirs retenus aussi. L'émotion s'empare de moi quand je fais allusion à ceux qui sont restés dans les cimetières européens et qui vivent dans notre mémoire... Je coupe alors court à mon allocution. J'ajoute simplement ce que j'avais dit aux soldats avant de quitter l'Angleterre : « La vie est un combat, il ne faut pas trop compter sur les autres pour se trouver un emploi dans la société. Alors, mettez-vous à l'œuvre et cherchez-vous un « job » vous-mêmes. Que Dieu vous bénisse. »

Monseigneur Charbonneau a alors présidé la bénédiction du Saint-Sacrement. Je l'accompagne, avec le colonel

Reeves, aumônier du district de Montréal. S'en est suivie une cérémonie au monument de Maisonneuve, en face de l'église.

Puis c'est la dispersion.

APPENDICES

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil, la foule vienne et prie

Victor Hugo

Appendice I

Dans les pages suivantes, le lecteur trouvera la liste nominative des officiers, sergents, caporaux, lance-caporaux et soldats qui sont morts durant la campagne du nord-ouest de l'Europe et qui reposent dans les cimetières de France, de Belgique et de Hollande. Les corps d'abord ensevelis en Allemagne ont tous été relevés et inhumés dans le cimetière le plus près, en Hollande.

Je n'ai pas utilisé la liste nominative alphabétique comme on a l'habitude. J'ai préféré classer les noms PAR BATAILLE. Le lecteur intéressé aux détails du déroulement d'un combat découvrira combien d'hommes ont été tués et combien sont morts par blessure à la suite de ce combat. De plus, j'ai ajouté le nombre des blessés dans le même combat. C'est un renseignement que seul l'aumônier peut donner, parce que seul il a la possibilité de ramasser ces détails, s'il veut s'en donner la peine.

Le numéro matricule, le nom, le grade, la compagnie, la date du décès et, surtout, l'adresse du plus proche parent, constituent des renseignements précieux pour la recherche en général. De plus, chaque chapitre situe bien l'endroit où eut lieu tel ou tel combat. On peut même déduire si le combat a été plus ou moins dur, par le nombre des pertes signalées à chacune des batailles. Dans le cas de Saint-André-sur-Orne, la liste est longue. C'est parce que le régiment a été stationnaire pendant deux semaines, à deux ou trois kilomètres de l'artillerie allemande. Aussi, il a fallu faire plusieurs incursions coûteuses en territoire neutre où l'ennemi nous tenait en respect.

Je souhaite et j'espère que le lecteur sera intéressé. Pour ma part, j'avoue que j'ai été marqué par le souvenir des morts et des blessés qui m'ont passé par les mains. Le Fils de Dieu qui est né, a souffert et est mort pour le salut du monde, saura un jour récompenser ceux qui ont donné leur vie pour nous sauver du nazisme et de ses crimes abominables que l'Histoire nous a révélés.

Liste nominative PAR BATAILLE des officiers, sergents, caporaux, lance-caporaux et soldats, tués à l'ennemi (TE), morts de blessures de guerre (MB) ou présumés tués (PT), corps médical (MO). support (= sup.)

matricule	NOM	grade	cie		date décès	domicile
FLEURY-sur-ORNE, BASSE:					**partie 3**	**FRANCE**
	Brosseau, Léon	major	D	TE	19/7/44	Montréal
	Orieux, A.J.	capt.	sup	TE	19/7/44	St-Boniface
D132254	Tremblay J.	soldat	D	TE	19/7/44	Montréal
E100801	Vienneau, M.	soldat	D	TE	19/7/44	Kapuskassin
E23861	Gagnon M.	L/cpl	D	TE	19/7/44	Lauzon
E10446	Leduc J.	soldat	D	TE	19/7/44	La Patrie
D46924	Lavoie P.C.	soldat	D	TE	19/7/44	Coaticook
D56946	Lécuyer L.	soldat	A	TE	19/7/44	Montréal
D56934	Bachand G.	soldat	sup	TE	19/7/44	Montréal
D140287	Chatillon J.	soldat	B	TE	19/7/44	Mont-Laurier
D51196	Béchard J.A.	soldat	MO	TE	19/7/44	Granby
C43509	Thibault R.	soldat	C	TE	19/7/44	Hull
D51281	Turcotte J.	soldat	A	TE	19/7/44	Trois-Rivières
D58106	Touchette A.	soldat	sup	MB	20/7/44	
D15645	St-André J.F.M.	soldat	C	TE	20/7/44	
D57820	Massie N.	sergent	A	MB	20/7/44	
D137597	Migneault J.A.	soldat	D	MB	21/7/44	Amos
ajouter 48 blessés à cette liste et 27 évacués par épuisement.						
ÉTAVAUX:					**partie 3**	**FRANCE**
	Vallières Gérard	major	D	TE	22/7/44	Montréal
D56636	Dubord F.	L/cpl	sup	TE	21/7/44	Montréal
D142556	Girard A.	soldat	A	TE	22/7/44	
D140297	Gagné G.	soldat	D	TE	22/7/44	Sherbrooke
M106777	Bisson A.	soldat	A	TE	22/7/44	Alberta
D139577	Lachevrotière C	soldat	D	TE	22/7/44	Batiscan
E46901	Boudreau N.	soldat	A	MB	22/7/44	
D56322	Vadeboncœur E.	soldat	BN	MB	25/7/44	Montebello
D58009	Dubeau A.	soldat	C	MB	23/7/44	
D138359	Colette N. J.	soldat	sup	MB	22/7/44	
D82123	Limoges R.	soldat		TE	23/7/44	
ajouter à cette liste: 48 blessés et 50 évacués par épuisement.						

Liste nominative PAR BATAILLE des officiers, sergents, caporaux, lance/caporaux et soldats, tués à l'ennemi (TE), morts à la suite de blessures de guerre (MB), présumés tués (PT), corps médical (MO) sup = support.

matricule	NOM	grade	cie		date décès	domicile
SAINT-ANDRÉ-sur-ORNE:					**partie 3**	**FRANCE**
	Racine J. D. R.	lieut.	B	TE	24/7/44	Ottawa
D57679	Bonneau B.	soldat	BN	TE	25/7/44	Sabrevois
C101592	Gaudreau G.	soldat	D	TE	25/7/44	Hull
D59737	Labelle T.	soldat	D	TE	25/7/44	Senneterre
D148783	Lavigueur O.	soldat	D	TE	25/7/44	
G23497	Haché J.	soldat	MO	TE	25/7/44	
G50385	Dubé L.O.	soldat	B	TE	25/7/44	
G57092	Léger A.J.	soldat	A	TE	25/7/44	Notre-Dame N.Br.
D82164	Miron G.	soldat	A	TE	28/7/44	
E1233	Cyr L.	soldat	B	TE	25/7/44	
E0519	Bernard J.	soldat	A	TE	25/7/44	Rogersville
E76184	Cottereau G.L.	soldat	sup	MB	26/7/44	
L13977	Pelletier J.	L/cpl	B	TE	25/7/44	Saskatchewan
A116276	Damphouse H.	soldat	D	TE	26/7/44	Windsor, Ont.
D157829	Mongeon R.	caporal	D	TE	26/7/44	Buckingham
D41077	Labelle R.M.	caporal	A	TE	26/7/44	Montréal
E47059	Bernier R.	soldat	A	TE	26/7/44	
D142593	Englehart H.	soldat	A	MB	28/7/44	
D56537	Goodwill G.	soldat	C	TE	29/7/44	Verdun
E12161	Desrosiers H.	soldat	A	MB	21/7/44	
D135910	Racicot W.J.	caporal	C	TE	26/7/44	
E101093	Duchesne A.	soldat	D	TE	27/7/44	
D83128	Morin J.	soldat	C	TE	26/7/44	
D138644	Daudelin R.	soldat	A	TE	29/7/44	Montréal
E0521	Boucher J.	soldat	C	TE	29/7/44	Montréal
D82386	Boisclair E.	L/cpl	A	TE	30/7/44	
G4670	Alin J.F.E.	soldat	A	TE	30/7/44	Moncton NB.
G53794	Poulin R.	soldat	A	MB	30/7/44	Fassette
D59379	Fontaine M.	soldat	A	MB	30/7/44	St-Hyacinthe
A118078	Dion L.J.	soldat	A	TE	30/7/44	
D142259	Roux M.	soldat	D	TE	1/8/44	Victoriaville

E10473	Ouellet R.	soldat	BN	TE	6/8/44	St-Raymond
D57403	Palardy R.	soldat	BN	TE	6/8/44	Montréal
D56092	Desautels A.	soldat	BN	TE	6/8/44	Montréal
D57374	Ritchot V.	sergent	BN	TE	6/8/44	Longue Pointe
D57251	Boyer G.	soldat	sup	TE	6/8/44	Montréal
D57046	Boucher W.	soldat	sup	TE	6/8/44	Montréal
D56929	Clément J.P.	caporal	sup	TE	6/8/44	Abitibi
D57377	Landry O.	sergent	sup	TE	6/8/44	Montréal
D56164	Loranger L.C.	caporal	sup	TE	6/8/44	Repentigny
C6363	Gauthier R.	soldat	sup	TE	6/8/44	Cornwall
D16674	Paquin A.	soldat	sup	TE	6/8/44	Lamecque
D57469	Labelle T.	caporal	sup	MB	6/8/44	
D57055	Tremblay F.	soldat	sup	MB	10/8/44	
E23006	Robitaille H.	soldat	B	MB	6/8/44	Québec

ajouter à cette liste et celle de May 227 blessés plus 18 évacués par épuisement.

Liste nominative PAR BATAILLE des officiers, sergents, caporaux, lance/caporaux et soldats, tués à l'ennemi (TE), morts à la suite de blessures
res de guerre (MB), présumés tués (PT), corps médical (MO). support = sup

matricule	NOM	grade	cie		date décès	domicile
MAY-sur-ORNE					**partie 3**	**FRANCE**
D56402	Arbour E.	soldat	B	TE	6/8/44	Joliette
D57801	Dugrenier R.	soldat	MO	TE	6/8/44	
D126557	Proulx H.S.	soldat	C	TE	6/8/44	
D58107	Dunn W.	soldat	C	TE	6/8/44	
E100964	Pelletier P.	soldat	C	TE	7/8/44	Montréal
D56600	Lachapelle R.	soldat	B	MB	9/8/44	
D57232	Picard A.	soldat	D	TE	6/8/44	
D57433	Pelletier T.	soldat	A	TE	30/7/44	Montréal
BRETTEVILLE-sur-LAISE, QUILLY					**partie 4**	**FRANCE**
D166260	Lachapelle L.	sergent	D	TE	8/8/44	Montréal
D56052	Thibault G.	sergent	A	TE	8/8/44	Montréal
D137665	Forest L.	soldat	A	TE	9/8/44	Montréal

D101785	Daigle F.	soldat	B	MB	9/8/44	
D108535	Léveillée A.	soldat	B	MB	10/8/44	Portneuf
D51031	Richard L.	soldat	B	TE	11/8/44	

ajouter à cette liste : 30 blessés.

Le MESNIL, CLAIR-TIZON : LA CHESNAIE **partie 4** **FRANCE**

	Dugas J.A.	major	A	TE	13/8/44	Montréal
	Daoust G.	lieut	A	TE	13/8/44	Ottawa
D109840	Cadorette R.	soldat	A	TE	13/8/44	Shawinigan
D132815	Bourque J.N.	soldat	A	TE	13/8/44	La Tuque
D57667	Plante H.	soldat	sup	TE	13/8/44	Valleyfield
D63833	Lavallée R	soldat	A	TE	13/8/44	Sorel
D57461	Boucher R.	soldat	A	TE	13/8/44	Montréal
D140278	Beaupré J.	L/cpl	A	TE	13/8/44	Jonquière
D63448	Héroux H.	soldat	Mo	TE	13/8/44	
D56077	Pagé M.	soldat	sup	TE	13/8/44	Montréal
D41418	Strizzi	soldat	sup	TE	13/8/44	
D56157	Dubeau	soldat	sup	TE	13/8/44	
G63393	Doiron G.T.	soldat	A	TE	14/8/44	

ajouter à cette liste : 41 blessés.

LE MARABOUT : Orbec **partie 5** **FRANCE**

	Laberge A.	lieut.	B	TE	25/8/44	
D138140	Bélanger G.	soldat	sup	MB	26/8/44	
E42179	Jubinville	soldat	C	MB	23/8/44	Montréal
D13755	Ranger P.	sergent	sup	MB	19/9/44	St-Henri
D56804	Parent S.	caporal	A	MB	26/8/44	Montréal
E47059	Bernier R.	soldat	A	MB	26/8/44	Montréal

ajouter à ce bombardement 48 blessés.

BOURBOURG : **partie 5** **FRANCE**

	Beaupré H.	lieut.		TE	15/9/44	
D143513	Desserres G.	soldat	C	TE	7/9/44	Maskinongé
D56964	Duguay L.	soldat	Bn	TE	7/9/44	Montréal
E101293	Ruest D.	soldat	D	TE	7/9/44	
D46519	Pelletier F.	caporal	B	MB	11/9/44	
E14726		soldat	sup	MB	10/9/44	

ajouter à cette liste : 21 blessés.

Liste nominative PAR BATAILLE des officiers, sergents, caporaux, lance/caporaux et soldats, tués à l'ennemi (TE), morts à la suite de blessures de guerre (MB), présumés tués (PT), corps médical (MO). support (sup)

matricule (âge)	NOM	grade	cie		date décès	domicile
ST-LÉONARD	**BRECHT**				**partie 6**	**BELGIQUE**
	Valois R.	major	sup	MB	29/9/44	
D57616	Lussier D.	soldat	C	TE	25/9/44	
D56582	Poirrier E	CQMS	A	MB	22/9/44	
B58585	Rioux J.H.	soldat	BN	MB	28/9/44	
D58508	Flibotte A.	sergent	A	TE	29/9/44	St-Hyacinthe
D56232	Viger M.	sergent	D	TE	29/9/44	Montréal
C94461	Carrière WA	soldat	A	TE	28/9/44	East-View, Ont.
E19280	Couture A	soldat	B	TE	29/9/94	
B139696	Flammand J-M.	caporal	D	MB	29/9/44	Jonquière
D14626	Ruel R.A.	caporal	D	TE	30/9/44	Cowansville
E22844	Joncas JC	soldat	D	TE	30/9/44	Québec
B139573	Laroche R.C.	soldat	BN	MB	28/9/44	Bourget, Ont.
C58349	Jobidon R.	soldat	A	MB	9/10/44	MacKay, Ont.
D67388	Dupuis L.	caporal	A	MB	1/10/44	Moncton, N.B.
	ajouter à cette liste : 41 blessés.					
HOOGERHEIDE, SUD-BEVELAND.					**partie 7**	**HOLLANDE**
D58068	Rondeau X.	caporal	C	TE	7/10/44	Joliette
D59359	Poulin J	caporal	C	TE	7/10/44	Lachute
D56652	Gagnon R.	soldat	sup	TE	8/10/44	Montréal
D58108	Duchesne R.	soldat	sup	TE	8/10/44	Montréal
D56893	Dicaire J.M.	soldat	D	TE	29/10/44	L'Épiphanie
D56791	Fortier E.	soldat	D	MB	8/11/44	Drummondville
E141547	Landry J.P.	soldat	C	TE	8/10/44	Lugar N.B.
	ajouter à cette liste : 31 blessés.					
36088	Gariépy M.	CSM	mort nat.		28/10/44	
NIMEGUE :					**partie 8**	**HOLLANDE**
C123301	Dorion R.R.	soldat	A	TE	24/11/44	
B68473	Cholette E.J.	caporal	A	TE	28/11/44	
D59083	Magnan J.	caporal	sup	MB	1/12/44	Montréal

D126792	(24)	Leblanc R	soldat	C	TE	17/12/44	Montréal
D57661		Brisson J.R.	caporal	D	MB	21/12/44	Montréal
D107515	(21)	Paquette E.	soldat	B	TE	27/1/45	Montréal
		Davignon D.Y.	lieut.		TE	9/1/45	
D143945		Lamoureux R.Y.	soldat	A	TE	28/11/44	Montréal

Liste nominative PAR BATAILLE des officiers, sergents, caporaux, lance/caporaux et soldats, tués à l'ennemi (TE), morts à la suite de blessures de guerre (MB), présumés tués (PT), corps médical (MO), support (sup)

matricule	âge	NOM	grade	cie		date décès	domicile
WYLER, DAN HEUVEL:						**partie 9**	**ALLEMAGNE**
D143728		Lacoste C.A.	soldat	A	TE	8/2/45	Granby
E110071		Fournier A.	caporal	B	MB	9/2/45	Québec
		ajouter à cette liste: 27 blessés.					
CALCAR:							
D141301	(20)	Laflamme J.J.	soldat	D	TE	26/2/45	Montréal
C103024		Beaudry JM.	soldat	A	TE	19/2/45	Ottawa
D51181		Turcotte A.	soldat	A	TE	19/2/45	Montréal
D158007		Bélanger J.P.	soldat	sup	TE	24/2/45	Longueuil
E106708		Desloges G.	L/caporal	A	MB	26/2/45	Windsor Mills
B158071	(20)	Giroux JG.	soldat	D		26/2/45	Lac Mégantic
D156571	(21)	Lefebvre R	soldat	D	TE	26/2/45	Montréal
D144157	(24)	Harvey A.W.	L/cpl	D	TE	26/2/45	La Tuque
D157798	(21)	Nolet R.	soldat	D	TE	26/2/45	Montréal
D125278		Bélanger R.	soldat	D	TE	26/2/45	Ville St-Michel
D141154		Lambert R.J.	sergent	D	TE	26/2/45	St-Camille
D132854		Beauchemin G	soldat	D	TE	26/2/45	Montréal
C101634		Pichard B.	soldat	D	TE	26/2/45	Hull
E10346		Richard A.	soldat	D	TE	26/2/45	Montréal
E100082		Gallant L.	soldat	D	MB	28/2/45	Albertville I.P.E.
C100457		Charron JL.	soldat		TE	26/2/45	
		ajouter à cette liste: 79 blessés.					
HOCHWALD:						**partie 9**	**ALLEMAGNE**
		Dauphin G	lieut	C	TE	27/2/45	Trois Rivières
D144365	(20)	Boutet B.G.	soldat	D	TE	2/3/45	Montréal
C116014		Lafontaine E	soldat	C	TE	27/2/45	St-Michel

G63448	(20)	Leclair A.A.	soldat	B	TE	2/3/45	Shannevale
D142573	(22)	Laberge R.	soldat	B	MB	2/3/45	Beauharnois
C77907	(29)	Bernique B	soldat	C	TE	3/3/45	Weekleek-Hill
D57688	(32)	Larocque F.	L/cpl	C	TE	3/3/45	
D107553		Dussault P.	soldat	C	MB	6/3/45	
D139538	(21)	Paquette OA.	soldat	C	TE	5/3/45	Montréal
D142533	(21)	Aquin A	soldat	C	TE	5/3/45	Montréal
D162802	(20)	Cloutier A	soldat	C	TE	5/3/45	Vaudreuil
E101855		Girard L	soldat	C	TE	5/3/45	
		ajouter à cette liste : 26 blessés.					
XANTEN, BIRTEN						**partie 9**	**ALLEMAGNE**
		Brouillet G	lieut.	A	TE	8/3/45	Joliette
E49426	(24)	Morin G.	soldat	D	TE	8/3/45	Montmagny
D96404	(30)	Roy A.C.	soldat	D	TE	8/3/45	Windsor Mills
G32206	(29)	Boucher J.B.	soldat	A	TE	8/3/45	Moncton N.B.
E101960	(20)	Patry M.	soldat	A	TE	8/3/45	Abitibi
G49735	(23)	Arsenault A	soldat	D	TE	9/3/45	Bathurst N.B.
D143936	(30)	Dubois G.	soldat	D	TE	9/3/45	Beaudry, Tem.
C116022		Blanchard F.	soldat	A	TE	10/3/45	Cornwall, Ont.
F8814		Lanteigne G	L/cpl	A	MB	9/3/45	Caraquet, N.B.
D106746	(23)	Desrochers L.	soldat	A	MB	10/3/45	Windsor Mills
E15043		Laganière F	soldat	A	MB	10/3/45	
		ajouter à cette liste : 59 blessés.					
D-144348	(20)	Thibeault Réal	soldat	accident		13/3/45	Trois-Rivières

Liste nominative PAR BATAILLE des officiers, sergents, caporaux, lance/caporaux et soldats, tués à l'ennemi (TE), morts à la suite de blessures de guerre (MB), présumés tués (PT), corps médical (MO) support (sup)

matricule	âge	NOM	grade	cie		date décès	domicile
DOETINGEN, LAREN :						**partie 10**	**HOLLANDE**
D147451		Newby R	soldat	D	MB	1/4/45	Montréal
E14988		Bélanger P	soldat	D	MB	1/4/45	Rivière-Ouelle
D156751		Baril F	soldat	D	TE	4/4/45	Montréal
B22762		Létourneau A	sergent	B	TE	4/4/45	Welland, Ont.
D170111	(20)	Dufort R	soldat	B	TE	4/4/45	Montréal

E39100	(22)	Ross E	caporal	D	TE	4/4/45	Ste-Anne-des-Monts
B160750	(28)	Bertrand W.	L/cpl	A	TE	5/4/45	N-D. de Laus
D147255	(20)	Bélanger J.P.	soldat	C	TE	5/4/45	Montréal
D167279		Pilon G	sergent	D	TE	5/4/45	Caraquet N.B.
F58261		Gionet A	soldat	D	TE	5/4/45	Montréal
		ajouter à cette liste: 27 blessés.					
HOLTEN, GRONINGE:						**partie 10**	**HOLLANDE**
B161541	(20)	Collin RG.	L/cpl	A	TE	8/4/45	Gorganna
F23349		Giguère C.	soldat	B	TE	8/4/45	Québec
D145255		Breton F.	soldat	D	TE	8/4/45	Montréal
E608874		Morissette E	soldat	D	MB	9/4/45	Toronto
E650939		Massicotte E	soldat	D	TE	8/4/45	Burnville
D132461		Boisselle G	sergent	A	MB	10/4/45	Montréal
E101352	(20)	Sheehy P	sergent	sup	TE	14/4/45	Arvida
G63391		Doiron A	soldat	MO	TE	14/4/45	Madawaska
D630255	(30)	Houle G	soldat	B	TE	14/4/45	Joliette
		ajouter à cette liste: 47 blessés.					
DELMENHORST,						**partie 10**	**ALLEMAGNE**
		Coutlée L.F.	lieut.	A	TE	26/4/45	Montréal
D147101		Thomas F	caporal	A	MB	26/4/45	Montréal
D146423		Leduc H	soldat	A	TE	26/4/45	Valleyfield
G2015	(20)	Savoie M.	soldat	B	TE	28/4/45	Pointe Verte N. B.
D648485	(20)	Denis R.	soldat	B	TE	28/4/45	Montebello
E19127		Chiasson J.	soldat	B	TE	28/4/45	St-Ciment N.B.
D57474		Despars JE.	soldat	B	MB	27/4/45	St-Pie de Bagot
D648278		Beauregard L	soldat	A	MB	27/4/45	
		ajouter à cette liste: 19 blessés.					

Appendice II

Les cimetières

Le soldat tué est d'abord enterré dans un cimetière temporaire, près du lieu du combat. Nous n'avons pas le temps et nous ne disposons pas des moyens de transport pour le déplacer tout de suite vers un cimetière permanent.

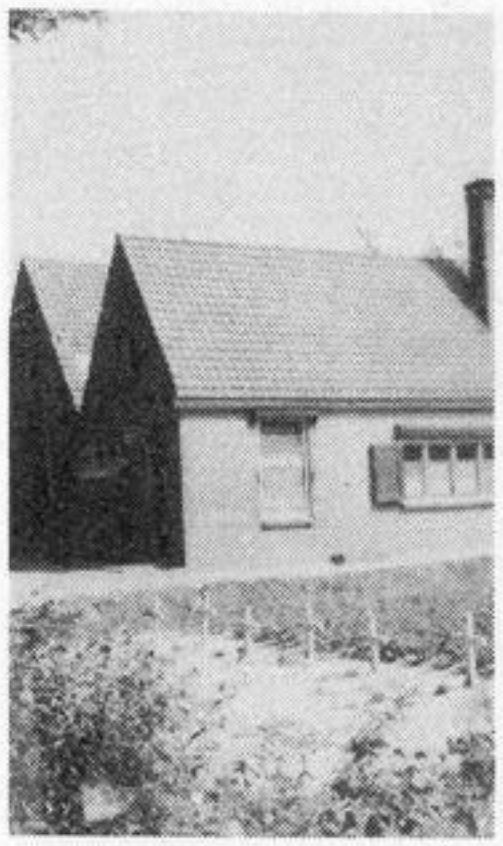
J'ai évidemment pris en charge plusieurs cimetières temporaires au fur et à mesure de notre avance en France, en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Pour vous donner une idée de ces cimetières, voyez les premières photos qui suivent. Les chiffres renvoient à la partie du livre où il est question de ces endroits. Vous pourrez ainsi retrouver le nom des morts.

Les corps ont été exhumés à la fin de la guerre et transférés au cimetière permanent canadien le plus rapproché. À regarder les photos de ces cimetières, vous constaterez que nos morts n'ont pas été abandonnés.

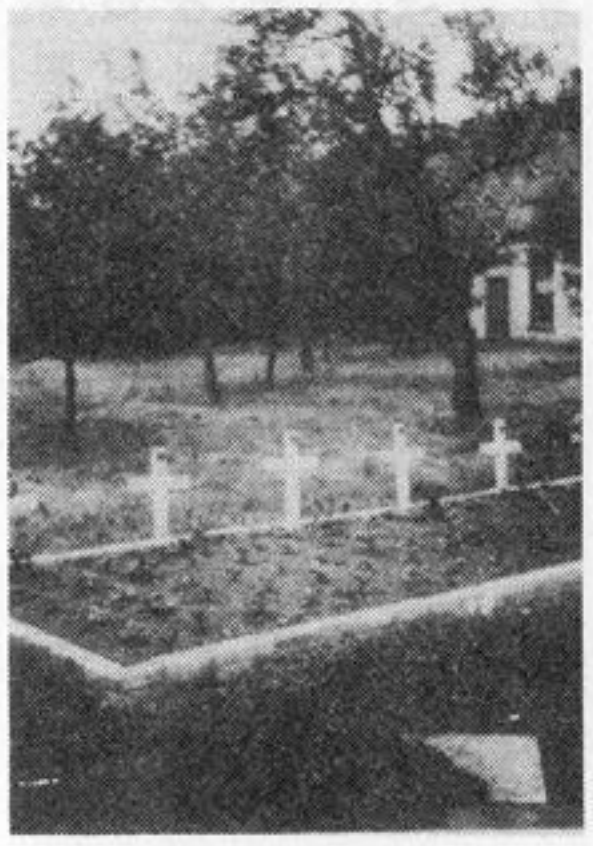
A) *Cimetières temporaires*

St-Léonard, Belgique 6

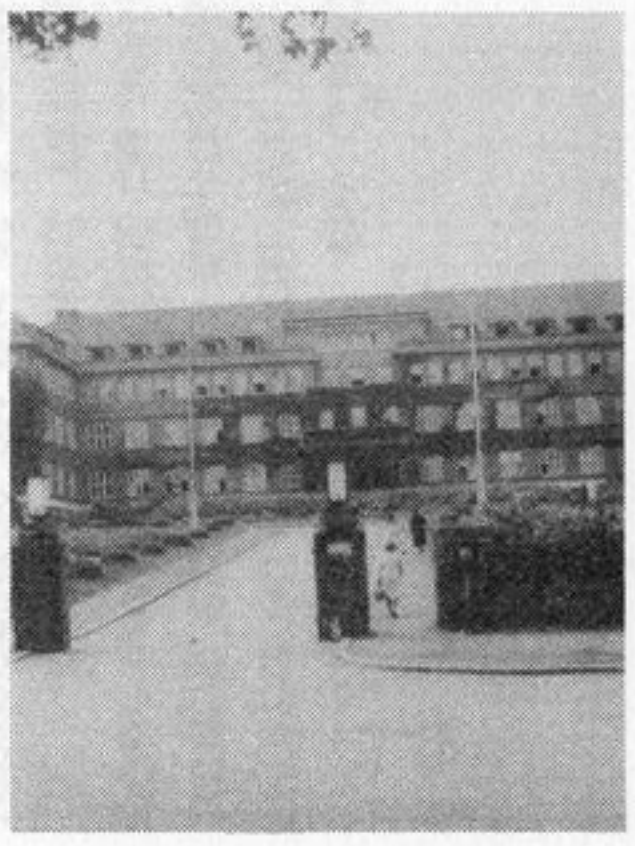
Hochwald, Allemagne 9

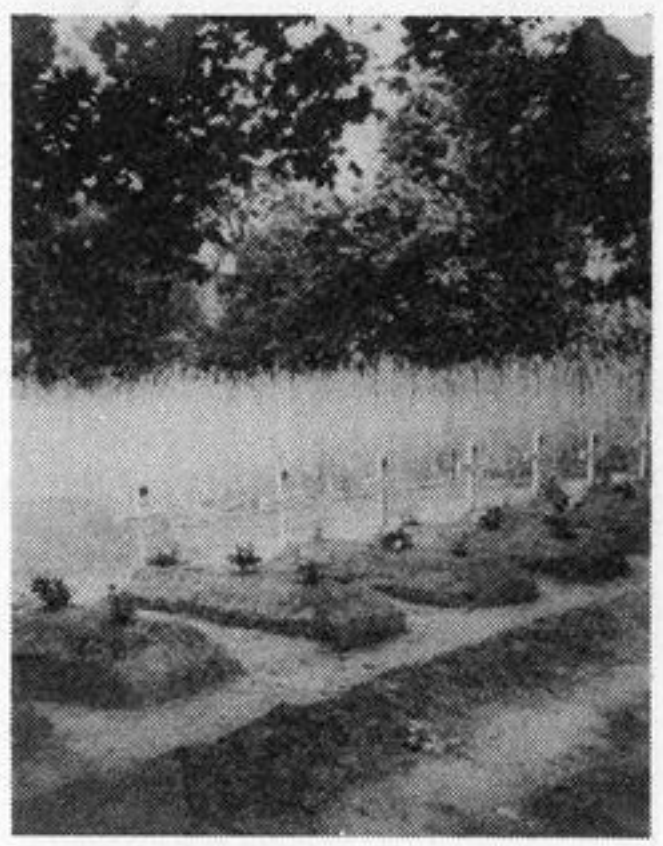


Holten 10



Groninge 10



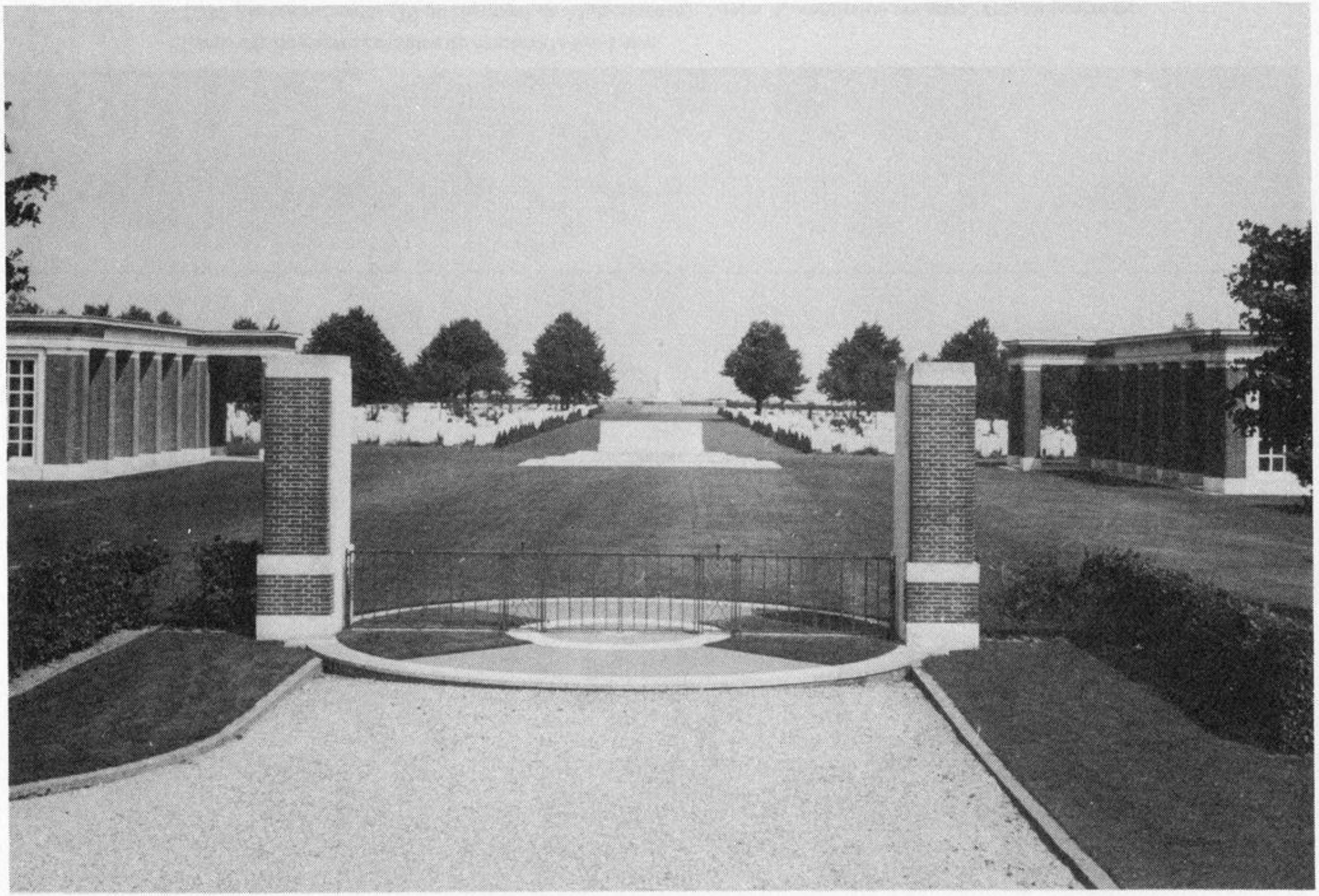


Delmenhorst, Allemagne 10

B) ***Cimetières permanents***

Cimetière de guerre canadien de Bretteville-sur-Laize.

2 793 pierres tombales (89 du régiment de Maisonneuve). *Photo:* Commission des sépultures de guerre du Commonwealth.



Cimetière de guerre canadien à Groesbeek, Hollande. 2 328 pierres tombales (49 du régiment de Maisonneuve). *Photo:* Commission des sépultures de guerre du Commonwealth.

Le cimetière de Groesbeek

J'ai visité les cimetières lors d'un voyage en 1950. J'en ai profité pour prier sur les tombes de Morin et de Roy, les deux amis inséparables.

Cimetière de guerre canadien à Bergen-op-Zoom, Hollande méridionale. 1 115 pierres tombales (904 soldats et 64 aviateurs). *Photo:* Commission des sépultures de guerre du Commonwealth.

Cimetière de guerre canadien à Holten, Hollande septentrionale. 1 352 pierres tombales. *Photo:* Commission des sépultures de guerre du Commonwealth.

Table des matières

Préface de Mgr Charles Beaudry 9
Témoignage du major Charles Forbes 11
Avant-propos 13

Première partie: En route 15
Deuxième partie: Nos premiers jours de la campagne de France 43
Troisième partie: Conquête de la ligne de départ 61
Quatrième partie: La grande offensive du 7 au 18 août 1944 89
Cinquième partie: À la poursuite de l'ennemi en territoire français du 17 août au 17 septembre 1944 111
Sixième partie: La campagne de Belgique 135
Septième partie: En Hollande méridionale 149
Huitième partie: Guerre de position en Hollande du 16 novembre 1944 au 7 février 1945 167
Neuvième partie: En Allemagne février-mars 1945 187
Dixième partie: Hollande septentrionale et Allemagne avril-mai 1945 213
Epilogue: Le long retour au pays 237
Appendices 255

Achevé d'imprimer sur les presses de

L'IMPRIMERIE ELECTRA *

* Division de l'A.D.P. Inc.

pour

LES PRESSES LIBRES LTÉE *

* Filiale de Sogides Ltée

Ouvrages parus
chez les Éditeurs du groupe Sogides

Ouvrages parus aux
ÉDITIONS DE L'HOMME

ALIMENTATION — SANTÉ

Alimentation pour futures mamans, Mmes Sekely et Gougeon
Les allergies, Dr Pierre Delorme
Apprenez à connaître vos médicaments, René Poitevin
L'art de vivre en bonne santé, Dr Wilfrid Leblond
Bien dormir, Dr James C. Paupst
La boîte à lunch, Louise Lambert-Lagacé
La cellulite, Dr Gérard J. Léonard
Comment nourrir son enfant, Louise Lambert-Lagacé
La congélation des aliments, Suzanne Lapointe
Les conseils de mon médecin de famille, Dr Maurice Lauzon
Contrôlez votre poids, Dr Jean-Paul Ostiguy
Desserts diététiques, Claude Poliquin
La diététique dans la vie quotidienne, Louise L.-Lagacé
En attendant notre enfant, Mme Yvette Pratte-Marchessault
Le face-lifting par l'exercice, Senta Maria Rungé
La femme enceinte, Dr Robert A. Bradley
Guérir sans risques, Dr Emile Plisnier
Guide des premiers soins, Dr Joël Hartley
La maman et son nouveau-né, Trude Sekely
La médecine esthétique, Dr Guylaine Lanctôt
Menu de santé, Louise Lambert-Lagacé
Pour bébé, le sein ou le biberon, Yvette Pratte-Marchessault
Pour vous future maman, Trude Sekely
Recettes pour aider à maigrir, Dr Jean-Paul Ostiguy
Régimes pour maigrir, Marie-José Beaudoin
Santé et joie de vivre, Dr Jean-Paul Ostiguy
Le sein, En collaboration
Soignez-vous par le vin, Dr E.A. Maury
Sport — santé et nutrition, Dr Jean-Paul Ostiguy
Tous les secrets de l'alimentation, Marie-Josée Beaudoin

ART CULINAIRE

101 omelettes, Marycette Claude
L'art d'apprêter les restes, Suzanne Lapointe
L'art de la cuisine chinoise, Stella Chan
La bonne table, Juliette Huot
La brasserie la mère Clavet vous présente ses recettes, Léo Godon
Canapés et amuse-gueule
Les cocktails de Jacques Normand, Jacques Normand
Les confitures, Misette Godard
Les conserves, Soeur Berthe
La cuisine aux herbes
La cusine chinoise, Lizette Gervais
La cuisine de maman Lapointe, Suzanne Lapointe
La cuisine de Pol Martin, Pol Martin
La cuisine des 4 saisons, Hélène Durand-LaRoche
La cuisine en plein air, Hélène Doucet Leduc
La cuisine micro-ondes, Jehane Benoit
Cuisiner avec le robot gourmand, Pol Martin
Du potager à la table, Paul Pouliot et Pol Martin
En cuisinant de 5 à 6, Juliette Huot
Fondue et barbecue
Fondues et flambées de maman Lapointe, S. et L. Lapointe
Les fruits, John Goode
La gastronomie au Québec, Abel Benquet
La grande cuisine au Pernod, Suzanne Lapointe
Les grillades
Hors-d'oeuvre, salades et buffets froids, Louis Dubois
Les légumes, John Goode
Liqueurs et philtres d'amour, Hélène Morasse
Ma cuisine maison, Jehane Benoit
Madame reçoit, Hélène Durand-LaRoche
La pâtisserie, Maurice-Marie Bellot
Poissons et crustacés
Poissons et fruits de mer, Soeur Berthe
Le poulet à toutes les sauces, Monique Thyraud de Vosjoli
Les recettes à la bière des grandes cuisines Molson, Marcel L. Beaulieu
Recettes au blender, Juliette Huot
Recettes de gibier, Suzanne Lapointe
Les recettes de Juliette, Juliette Huot
Les recettes de maman, Suzanne Lapointe
Les techniques culinaires, Soeur Berthe Sansregret
Vos vedettes et leurs recettes, Gisèle Dufour et Gérard Poirier
Y'a du soleil dans votre assiette, Francine Georget

DOCUMENTS — BIOGRAPHIES

Action Montréal, Serge Joyal
L'architecture traditionnelle au Québec, Yves Laframboise
L'art traditionnel au Québec, M. Lessard et H. Marquis
Artisanat québécois 1, Cyril Simard
Artisanat Québécois 2, Cyril Simard
Artisanat Québécois 3, Cyril Simard
Les bien-pensants, Pierre Berton
La chanson québécoise, Benoît L'Herbier
Charlebois, qui es-tu? Benoit L'Herbier
Le comité, M. et P. Thyraud de Vosjoli
Deux innocents en Chine rouge, Jacques Hébert et Pierre E. Trudeau
Duplessis, tome 1: L'ascension, Conrad Black
Les mammifères de mon pays, St-Denys, Duchesnay et Dumais
Margaret Trudeau, Felicity Cochrane
Masques et visages du spiritualisme contemporain, Julius Evola
Mon calvaire roumain, Michel Solomon
Les moulins à eau de la vallée du Saint-Laurent, F. Adam-Villeneuve et C. Felteau
Mozart raconté en 50 chefs-d'oeuvre, Paul Roussel
La musique au Québec, Willy Amtmann
Les objets familiers de nos ancêtres, Vermette, Genêt, Décarie-Audet
L'option, J.-P. Charbonneau et G. Paquette
Option Québec, René Lévesque

Duplessis, tome 2: Le pouvoir Conrad Black
La dynastie des Bronfman, Peter C. Newman
Les écoles de rasb au Québec, Jacques Dorion
Égalité ou indépendance, Daniel Johnson
Envol — Départ pour le début du monde, Daniel Kemp
Les épaves du Saint-Laurent, Jean Lafrance
L'ermite, T. Lobsang Rampa
Le fabuleux Onassis, Christian Cafarakis
La filière canadienne, Jean-Pierre Charbonneau
Le grand livre des antiquités, K. Bell et J. et E. Smith
Un homme et sa mission, Le Cardinal Léger en Afrique
Information voyage, Robert Viau et Jean Daunais
Les insolences du Frère Untel, Frère Untel
Lamia, P.L. Thyraud de Vosjoli
Magadan, Michel Solomon
La maison traditionnelle au Québec, Michel Lessard et Gilles Vilandré
La maîtresse, W. James, S. Jane Kedgley
Les papillons du Québec, B. Prévost et C. Veilleux
La petite barbe. J'ai vécu 40 ans dans le Grand Nord, André Steinmann
Pour entretenir la flamme, T. Lobsang Rampa
Prague l'été des tanks, Desgraupes, Dumayet, Stanké
Premiers sur la lune, Armstrong, Collins, Aldrin Jr
Phovencher, le dernier des coureurs de bois, Paul Provencher
Le Québec des libertés, Parti Libéral du Québec
Révolte contre le monde moderne, Julius Evola
Le struma, Michel Solomon
Le temps des fêtes, Raymond Montpetit
Le terrorisme québécois, Dr Gustave Morf
La treizième chandelle, T. Lobsang Rampa
La troisième voie, Emile Colas
Les trois vies de Pearson, J.-M. Poliquin, J.R. Beal
Trudeau, le paradoxe, Anthony Westell
Vizzini, Sal Vizzini
Le vrai visage de Duplessis, Pierre Laporte

ENCYCLOPÉDIES

L'encyclopédie de la chasse, Bernard Leiffet
Encyclopédie de la maison québécoise, M. Lessard, H. Marquis
Encyclopédie des antiquités du Québec, M. Lessard, H. Marquis
Encyclopédie des oiseaux du Québec, W. Earl Godfrey
Encyclopédie du jardinier horticulteur, W.H. Perron
Encyclopédie du Québec, vol. I, Louis Landry
Encyclopédie du Québec, vol. II, Louis Landry

LANGUE

Améliorez votre français, Professeur Jacques Laurin
L'anglais par la méthode choc, Jean-Louis Morgan
Corrigeons nos anglicismes, Jacques Laurin
Notre français et ses pièges, Jacques Laurin
Petit dictionnaire du joual au français, Augustin Turenne
Les verbes, Jacques Laurin

LITTÉRATURE

22 222 milles à l'heure, Geneviève Gagnon
Aaron, Yves Thériault
Adieu Québec, André Bruneau
Agaguk, Yves Thériault
L'allocutaire, Gilbert Langlois
Les Berger, Marcel Cabay-Marin
Bigaouette, Raymond Lévesque
Le bois pourri, Andrée Maillet
Bousille et les justes (Pièce en 4 actes), Gratien Gélinas
Cap sur l'enfer, Ian Slater
Les carnivores, François Moreau
Carré Saint-Louis, Jean-Jules Richard
Les cent pas dans ma tête, Pierre Dudan
Centre-ville, Jean-Jules Richard
Chez les termites, Madeleine Ouellette-Michalska
Les commettants de Caridad, Yves Thériault
Cul-de-sac, Yves Thériault
D'un mur à l'autre, Paul-André Bibeau
Danka, Marcel Godin
La débarque, Raymond Plante
Les demi-civilisés, Jean-C. Harvey
Le dernier havre, Yves Thériault
Le domaine Cassaubon, Gilbert Langlois
Le dompteur d'ours, Yves Thériault
Le doux mal, Andrée Maillet
Échec au réseau meurtrier, Ronald White
L'emprise, Gaétan Brulotte
L'engrenage, Claudine Numainville
En hommage aux araignées, Esther Rochon
Et puis tout est silence, Claude Jasmin
Exodus U.K., Richard Rohmer
Exxoneration, Richard Rohmer
Faites de beaux rêves, Jacques Poulin
La fille laide, Yves Thériault
Fréquences interdites, Paul-André Bibeau
La fuite immobile, Gilles Archambault
J'parle tout seul quand Jean Narrache, Emile Coderre
Le jeu des saisons, M. Ouellette-Michalska
Joey et son 29e meurtre, Joey
Joey tue, Joey
Joey, tueur à gages, Joey
Lady Sylvana, Louise Morin
La marche des grands cocus, Roger Fournier
Moi ou la planète, Charles Montpetit
Le monde aime mieux..., Clémence Des-Rochers
Monsieur Isaac, G. Racette et N. de Bellefeuille
Mourir en automne, Claude DeCotret
N'tsuk, Yves Thériault
Neuf jours de haine, Jean-Jules Richard
New Medea, Monique Bosco
L'ossature, Robert Morency
L'outaragasipi, Claude Jasmin
La petite fleur du Vietnam, Clément Gaumont
Pièges, Jean-Jules Richard
Porte silence, Paul-André Bibeau
Porte sur l'enfer, Michel Vézina
Requiem pour un père, François Moreau
La scouine, Albert Laberge
Séparation, Richard Rohmer
Si tu savais..., Georges Dor
Les silences de la Croix-du-Sud, Daniel Pilon
Tayaout — fils d'Agaguk, Yves Thériault
Les temps du carcajou, Yves Thériault
Tête blanche, Marie-Claire Blais
Tit-Coq, Gratien Gélinas
Les tours de Babylone, Maurice Gagnon
Le trou, Sylvain Chapdelaine
Ultimatum, Richard Rohmer
Un simple soldat, Marcel Dubé
Valérie, Yves Thériault
Les vendeurs du temple, Yves Thériault
Les visages de l'enfance, Dominique Blondeau
La vogue, Pierre Jeancard

LIVRES PRATIQUES — LOISIRS

8/super 8/16, André Lafrance
L'ABC du marketing, André Dahamni
Initiation au système métrique, Louis Stanké

Les abris fiscaux, Robert Pouliot et al.
Améliorons notre bridge, Charles A. Durand
Les appareils électro-ménagers
Apprenez la photographie avec Antoine Desilets, Antoine Desilets
L'art du dressage de défense et d'attaque, Gilles Chartier
Bien nourrir son chat, Christian d'Orangeville
Bien nourrir son chien, Christian d'Orangeville
Les bonnes idées de maman Lapointe, Lucette Lapointe
Le bricolage, Jean-Marc Doré
Le bridge, Viviane Beaulieu
Le budget, En collaboration
100 métiers et professions, Guy Milot
Les chaînes stéréophoniques, Gilles Poirier
La chasse photographique, Louis-Philippe Coiteux
Ciné-guide, André Lafrance
Collectionner les timbres, Yves Taschereau
Comment aménager une salle de séjour
Comment tirer le maximum d'une mini-calculatrice, Henry Mullish
Comment amuser nos enfants, Louis Stanké
Conseils aux inventeurs, Raymond-A. Robic
Le cuir, L. Saint-Hilaire, W. Vogt
La danse disco, Jack et Kathleen Villani
Décapage, rembourrage et finition des meubles, Bricolage maison
La décoration intérieure, Bricolage maison
La dentelle, Andrée-Anne de Sève
Dictionnaire des affaires, Wilfrid Lebel
Dictionnaire des mots croisés. Noms communs, Paul Lasnier
Dictionnaire des mots croisés. Noms propres, Piquette, Lasnier et Gauthier
Dictionnaire économique et financier, Eugène Lafond
Dictionnaire raisonné des mots croisés, Jacqueline Charron
Distractions mathématiques, Charles E. Jean
Entretenir et embellir sa maison
Entretien et réparation de la maison
L'étiquette du mariage, Fortin-Jacques-St-Denis-Farley
Fabriquer soi-même des meubles
Je développe mes photos, Antoine Desilets
Je prends des photos, Antoine Desilets
Le jeu de la carte et ses techniques, Charles-A. Durand
Les jeux de cartes, George F. Hervey
Les jeux de dés, Skip Frey
Jeux de société, Louis Stanké
Les lignes de la main, Louis Stanké
La loi et vos droits, Me Paul-Emile Marchand
Magie et tours de passe-passe, Ian Adair
La magie par la science, Walter B. Gibson
Manuel de pilotage,
Le massage, Byron Scott
Mathématiques modernes pour tous, Guy Bourbonnais
La mécanique de mon auto, Time-Life Book
La menuiserie: les notions de base
La météo, Alcide Ouellet
Les meubles
La nature et l'artisanat, Soeur Pauline Roy
Les noeuds, George Russel Shaw
La p'tite ferme, Jean-Claude Trait
Les outils électriques: quand et comment les utiliser
Les outils manuels: quand et comment les utiliser
L'ouverture aux échecs, Camille Coudari
Payez moins d'impôt, Robert Pouliot
Petit manuel de la femme au travail, Lise Cardinal
Les petits appareils électriques
La photo de A à Z, Desilets, Coiteux, Gariépy
Photo-guide, Antoine Desilets
Piscines, barbecues et patios
Poids et mesures calcul rapide, Louis Stanké
Races de chats, chats de race, Christian d'Orangeville
Races de chiens, chiens de race, Dr Christian d'Orangeville
Les règles d'or de la vente, George N. Kahn
Le savoir-vivre d'aujourd'hui, Marcelle Fortin-Jacques
Savoir-vivre, Nicole Germain
Scrabble, Daniel Gallez
Le/la secrétaire bilingue, Wilfrid Lebel
Le squash, Jim Rowland
La tapisserie, T.M. Perrier, N.B. Langlois

Fins de partie aux dames, H. Tranquille, G. Lefebvre
Le fléché, F. Bourret, L. Lavigne
La fourrure, Caroline Labelle
Gagster, Claude Landré
Le guide complet de la couture, Lise Chartier
Guide du propriétaire et du locataire, M. Bolduc, M. Lavigne, J. Giroux
Guide du véhicule de loisir, Daniel Héraud
La guitare, Peter Collins
L'hypnotisme, Jean Manolesco
La taxidermie, Jean Labrie
Technique de la photo, Antoine Desilets
Tenir maison, Françoise Gaudet-Smet
Terre cuite, Robert Fortier
Tout sur le macramé, Virginia I. Harvey
Les trouvailles de Clémence, Clémence Desrochers
Vivre, c'est vendre, Jean-Marc Chaput
Voir clair aux dames, H. Tranquille, G. Lefebvre
Voir clair aux échecs, Henri Tranquille
Votre avenir par les cartes, Louis Stanké
Votre discothèque, Paul Roussel

PLANTES — JARDINAGE

Arbres, haies et arbustes, Paul Pouliot
La culture des fleurs, des fruits et des légumes
Dessiner et aménager son terrain
Le jardinage, Paul Pouliot
Je décore avec des fleurs, Mimi Bassili
Les plantes d'intérieur, Paul Pouliot
Les techniques du jardinage, Paul Pouliot
Les terrariums, Ken Kayatta et Steven Schmidt
Votre pelouse, Paul Pouliot

PSYCHOLOGIE — ÉDUCATION

Aidez votre enfant à lire et à écrire, Louise Doyon-Richard
L'amour de l'exigence à la préférence, Lucien Auger
Caractères et tempéraments, Claude-Gérard Sarrazin
Les caractères par l'interprétation des visages, Louis Stanké
Comment animer un groupe, Collaboration
Comment vaincre la gêne et la timidité, René-Salvator Catta
Communication et épanouissement personnel, Lucien Auger
Complexes et psychanalyse, Pierre Valinieff
Contact, Léonard et Nathalie Zunin
Cours de psychologie populaire, Fernand Cantin
Découvrez votre enfant par ses jeux, Didier Calvet
La dépression nerveuse, En collaboration
Futur père, Yvette Pratte-Marchessault
Hatha-yoga pour tous, Suzanne Piuze
Interprétez vos rêves, Louis Stanké
J'aime, Yves Saint-Arnaud
Le langage de votre enfant, Professeur Claude Langevin
Les maladies psychosomatiques, Dr Roger Foisy
La méditation transcendantale, Jack Forem
La personne humaine, Yves Saint-Arnaud
La première impression, Chris L. Kleinke
Préparez votre enfant à l'école, Louise Doyon-Richard
Relaxation sensorielle, Pierre Gravel
S'aider soi-même, Lucien Auger
Savoir organiser: savoir décider, Gérald Lefebvre
Se comprendre soi-même, Collaboration
Se connaître soi-même, Gérard Artaud
La séparation du couple, Dr Robert S. Weiss

Le développement psychomoteur du bébé, Didier Calvet
Développez votre personnalité, vous réussirez, Sylvain Brind'Amour
Les douze premiers mois de mon enfant, Frank Caplan
Dynamique des groupes, J.-M. Aubry, Y. Saint-Arnaud
Être soi-même, Dorothy Corkille Briggs
Le facteur chance, Max Gunther
La femme après 30 ans, Nicole Germain
Vaincre ses peurs, Lucien Auger
La volonté, l'attention, la mémoire, Robert Tocquet
Vos mains, miroir de la personnalité, Pascale Maby
Vouloir c'est pouvoir, Raymond Hull
Yoga, corps et pensée, Bruno Leclercq
Le yoga des sphères, Bruno Leclercq
Le yoga, santé totale, Guy Lescouflair

SEXOLOGIE

L'adolescent veut savoir, Dr Lionel Gendron
L'adolescente veut savoir, Dr Lionel Gendron
L'amour après 50 ans, Dr Lionel Gendron
La contraception, Dr Lionel Gendron
Les déviations sexuelles, Dr Yvan Léger
La femme enceinte et la sexualité, Elisabeth Bing, Libby Colman
La femme et le sexe, Dr Lionel Gendron
Helga, Eric F. Bender
L'homme et l'art érotique, Dr Lionel Gendron
Les maladies transmises par relations sexuelles, Dr Lionel Gendron
La mariée veut savoir, Dr Lionel Gendron
La ménopause, Dr Lionel Gendron
La merveilleuse histoire de la naissance, Dr Lionel Gendron
Qu'est-ce qu'un homme?, Dr Lionel Gendron
Qu'est-ce qu'une femme?, Dr Lionel Gendron
Quel est votre quotient psycho-sexuel?, Dr Lionel Gendron
La sexualité, Dr Lionel Gendron
La sexualité du jeune adolescent, Dr Lionel Gendron
Le sexe au féminin, Carmen Kerr
Yoga sexe, S. Piuze et Dr L. Gendron

SPORTS

L'ABC du hockey, Howie Meeker
Aïkido — au-delà de l'agressivité, M. N.D. Villadorata et P. Grisard
Les armes de chasse, Charles Petit-Martinon
La bicyclette, Jeffrey Blish
Les Canadiens, nos glorieux champions, D. Brodeur et Y. Pedneault
Canoé-kayak, Wolf Ruck
Carte et boussole, Bjorn Kjellstrom
Comment se sortir du trou au golf, L. Brien et J. Barrette
Le conditionnement physique, Chevalier, Laferrière et Bergeron
Devant le filet, Jacques Plante
En forme après 50 ans, Trude Sekely
Nadia, Denis Brodeur et Benoît Aubin
La natation de compétition, Régent LaCoursière
La navigation de plaisance au Québec, R. Desjardins et A. Ledoux
Mes observations sur les insectes, Paul Provencher
Mes observations sur les mammifères, Paul Provencher
Mes observations sur les oiseaux, Paul Provencher
Mes observations sur les poissons, Paul Provencher.
La pêche à la mouche, Serge Marleau
La pêche au Québec, Michel Chamberland

En superforme, Dr Pierre Gravel, D.C.
Entraînement par les poids et haltères, Frank Ryan
Exercices pour rester jeune, Trude Sekely
Exercices pour toi et moi, Joanne Dussault-Crobeil
La femme et le karaté samouraï, Roger Lesourd
Le français au football, Ligue canadienne de football
Le guide du judo (technique au sol), Louis Arpin
Le guide du judo (technique debout), Louis Arpin
Le guide du self-defense, Louis Arpin
Guide du trappeur, Paul Provencher
Initiation à la plongée sous-marine, René Goblot
J'apprends à nager, Régent LaCoursière
Le jeu défensif au hockey, Howie Meeker
Jocelyne Bourassa, D. Brodeur et J. Barrette
Le jogging, Richard Chevalier
Le karaté, Yoshinao Nanbu
Le kung-fu, Roger Lesourd
La lutte olympique, Marcel Sauvé, Ronald Ricci
Maurice Richard, l'idole d'un peuple, Jean-Marie Pellerin
Mon coup de patin, le secret du hockey, John Wild
Les pistes de ski de fond au Québec, C. Veilleux et B. Prévost
Programme XBX de l'Aviation royale du Canada
Puissance au centre, Jean Béliveau, Hugh Hood
La raquette, W. Osgood et L. Hurley
Le ski, Willy Schaffler et Erza Bowen
Le ski avec Nancy Greene, Nancy Greene et Al Raine
Le ski de fond, John Caldwell
Le ski nautique, G. Athans Jr et C. Ward
La stratégie au hockey, John Meagher
Les surhommes du sport, Maurice Desjardins
Techniques du billard, Pierre Morin
Techniques du golf, Luc Brien et Jacques Barrette
Techniques du hockey en U.R.S.S., André Ruel et Guy Dyotte
Techniques du tennis, Ellwanger
Le tennis, William F. Talbert
Tous les secrets de la chasse, Michel Chamberland
Le troisième retrait, C. Raymond et M. Gaudette
Vivre en forêt, Paul Provencher
Vivre en plein air camping-caravaning, Pierre Gingras
La voie du guerrier, Massimo N. di Villadorata
La voile, Nick Kebedgy

Imprimé au Canada
Printed in Canada